

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
ET
UNIVERSITÉ DE NICE-SOPHIA ANTIPOLIS**

**LA NÉGOCIATION DES CONTRIBUTIONS DANS LES WIKIS
PUBLICS :
LÉGITIMATION ET POLITISATION
DE LA COGNITION COLLECTIVE**

**THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE
ET DU DOCTORAT EN COMMUNICATION**

**PAR
ANNE GOLDENBERG**

**Version de
JANVIER 2011**

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	2
AVANT PROPOS ET REMERCIEMENTS.....	8
Rencontre avec l'univers des wikis.....	8
Remerciements.....	9
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	11
LISTE DES TABLEAUX	12
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES.....	13
RÉSUMÉ.....	15
Mots clefs.....	16
INTRODUCTION.....	17
A. Présentation du sujet.....	17
B. Technologies et cognition dans une perspective d'anthropologie des savoirs. .	20
C. Structure du document.....	23
CHAPITRE I [MISE EN CONTEXTE].....	24
L'ÉMERGENCE DU STYLE WIKI: PRÉMICES, INVENTION ET PREMIERS USAGES	24
1.1 L'invention du style wiki	24
1.1.1 Des hyperliens vers l'inexistant, une ouverture sur l'infini.....	25
1.1.2 Premier wiki sur le World Wide Web.....	28
1.1.3 Caractérisation générale.....	30
1.2 Trois prémices à l'invention des wikis.....	34
1.2.1 L'hypertexte comme exploration des principes d'association et d'intervention	34
1.2.2 L'Internet comme technologie de décentralisation des connaissances.....	41

1.2.3 L'informatique libre comme pratique de cognition distribuée.....	47
1.3 Des premiers usages aux wikis comme style cognitif.....	50
1.3.1 Les wikis de documentation	51
1.3.2 Le rôle influent de Wikipédia.....	51
1.3.3 Des wikis à tout faire	53
1.4 Le wiki comme style	54
CHAPITRE II [PROBLÉMATIQUE]	57
CE QUE LES WIKIS QUESTIONNENT.....	57
2.1 Ce que l'appropriation des wikis a amené.....	58
2.1.1 Quelle légitimité pour le contenu d'un wiki ?	58
2.1.2 Organisation politique d'une communauté « autonome ».....	66
2.2 Question de recherche	76
CHAPITRE III [QUESTIONNEMENT SOCIOLOGIQUE ET COMMUNICATIONNEL]	79
LA PLACE DES NÉGOCIATIONS DANS LA CONSTITUTION DES CONTRIBUTIONS ÉPISTÉMIQUES ET POLITIQUES.....	79
3.1 Les communautés épistémiques.....	80
3.1.1 Les communautés en ligne : des communautés d'intérêt tissées de liens sociaux.....	80
3.1.2 Le lien social et les communautés de sociabilité.....	82
3.1.3 La formation de communautés de pratique	84
3.2 La politisation des communautés médiatisées.....	88
3.2.1 La politisation comme mise en débat en vue d'un « nous ».....	88
3.2.2 Politiques et politisation des communautés en ligne.....	89
3.2.3 La spécificité d'une politisation dans un univers technicisé.....	92
3.2.4 Retour sur les enjeux de la politisation des communautés médiatisées.....	96
3.3 Une première définition de la contribution	97
3.3.1 Le don comme référent conceptuel pour décrire la participation en ligne...97	

3.3.2 Une première proposition de caractérisation de la contribution.....	112
3.4 Les négociations comme approche de la caractérisation des contributions. .	115
3.4.1 Ce qu'on entend par négociation.....	115
3.4.2 Les négociations comme forme d'interaction.....	117
3.4.3 Les négociations, leurs dimensions politiques et épistémiques.....	118
3.4.4 Vers un modèle d'analyse des négociations épistémiques et politiques.....	120
3.5 Retour sur l'articulation des concepts et questionnement sociologique.....	123
3.5.1 Les différents types de communautés en ligne.....	123
3.5.2 La contribution aux communautés épistémiques.....	123
3.5.3 Politisation	124
3.5.4 Négociation	125
3.5.5 Questionnement sociologique.....	126
CHAPITRE IV [CADRE D'ANALYSE]	128
UNE APPROCHE PRAGMATIQUE ET ÉPISTÉMOLOGIQUE DES NÉGOCIATIONS.....	128
4.1 Le statut des désaccords en sociologie pragmatique.....	128
4.1.1 Le pragmatisme et la sociologie pragmatique.....	128
4.1.2 La compétence du praticien.....	130
4.1.3 La pluralité des régimes d'action.....	132
4.1.4 Conventions et négociations.....	136
4.2 Les disputes d'un point de vue épistémologique.....	139
4.2.1 L'épistémologie des sciences et son approche sociologique	139
4.2.2 L'épistémologie sociale et le refus du relativisme.....	141
4.2.3 Discussions médiatisées et création de connaissance.....	144
4.3 Vers un modèle théorique d'analyse des négociations sur un wiki	146
4.4 Conclusion sur le cadre d'analyse.....	148
CHAPITRE V [MÉTHODOLOGIE].....	150
POSTURE ÉPISTÉMIQUE ET CHOIX MÉTHODOLOGIQUES.....	150

5.1 Posture épistémique et rapport au terrain.....	150
5.2 Trois études de cas.....	154
5.2.1 L'étude de cas comme accès à l'existence sociale des pratiques.....	154
5.2.2 Justification d'une étude comparative et interprétative.....	156
5.2.3 Choix des cas	156
5.3 Présentation des cas.....	159
5.3.1 Le wiki de Debian.....	159
5.3.2 Le wiki d'Ubuntu-fr	161
5.3.3 Le Portail:Québec de Wikipédia-fr.....	163
5.3.4 Comparaison récapitulative des wikis étudiés	166
5.4 Pratique, dispositif et enjeux d'une ethnographie en ligne.....	167
5.4.1 Une anthropologie du proche.....	168
5.4.2 Terrain virtuel et observation médiatisée.....	169
5.5 Dispositif de recherche.....	170
5.5.1 Questionnaires en ligne.....	171
5.5.2 Entrevues en profondeur.....	172
5.5.3 Observation des lieux de discussion.....	173
5.5.4 Des enjeux éthiques propres au terrain.....	177
5.6 Stratégie d'analyse.....	179
5.6.1 Stratégie et grille d'analyse de la notion de contribution.....	179
5.6.2 Stratégie et grille d'analyse des négociations.....	180
5.6.3 Conclusion du chapitre méthodologique.....	182
CHAPITRE VI [EXPLORATION]	183
UNE EXPLICATION DE LA CONTRIBUTION AUX WIKIS PUBLICS.....	183
6.1 Présentation des contributeurs.....	183
6.2 Identification, typologie et définition des contributions.....	185
6.2.1 Ajout et amélioration du contenu du wiki.....	186
6.2.2 Ménage sur le contenu et surveillance des activités.....	188

6.2.3 Organisation structurelle du contenu.....	189
6.2.4 Facilitation et organisation de l'espace social.....	190
6.3 Motivations et attentes liées à la contribution dans les wikis publics.....	191
6.3.1 Motivations.....	191
6.3.2 Évolution des motivations.....	196
6.3.3 Attentes.....	198
6.3.4 La reconnaissance des contributeurs.....	201
6.4 Les formes de légitimation des contributions et des contributeurs.....	208
6.4.1 La légitimation des contributions.....	208
6.4.2 Les principales épreuves de sélection des contributeurs.....	210
6.5 Modalités de discussion des contributions.....	214
6.5.1 Les principaux motifs de désaccord.....	214
6.5.2 La gestion des désaccords.....	217
6.6 Analyse comparée du concept et de l'explication des enquêtés.....	220
6.6.1 Résumé sur le concept de contribution	220
6.6.2 Contribuer se définit par quatre principales tensions.....	223
CHAPITRE VII [ANALYSE]	227
DES CONTRIBUTIONS EN NÉGOCIATION.....	227
7.1 Négociations du wiki de Debian.....	231
7.1.1 Négociation #1 : Débat de méthode d'installation sur la page du plug-in flash	231
7.1.2 Négociation #2 : Mise à jour du wiki et conséquences organisationnelles	238
7.2 Négociations sur le wiki d'Ubuntu-fr	243
7.2.1 Négociation #3 : Création ou abandon d'une page problème et solution..	243
7.2.2 Négociation #4 : Anonymat et signature au bas des pages du wiki d'Ubuntu- fr.....	249
7.3 Négociations du Projet:Québec de Wikipédia.....	254
7.3.1 Négociation #5 : La suppression de la page « Rivalité Québec-Montréal »	

.....	254
7.3.2 Négociation #6 : La gestion de la page « Accommodements Raisonables »	
.....	258
7.4 La négociation des contributions : une culture politique et cognitive qui diffère selon les wikis.....	262
CHAPITRE VIII [RETOUR SUR L'ANALYSE]	264
LES CONDITIONS DE POLITISATION ET DE CRÉATION DE CONNAISSANCES DANS UN WIKI PUBLIC.....	264
8.1 Les conditions de politisation de la technique.....	264
8.2 Les conditions de création épistémique.....	265
8.2.1 Le recours aux différentes formes d'identification des destinataires.....	265
8.2.2 Distinction entre dispute épistémique et dispute sociale.....	266
8.2.3 L'usage des références comme légitimation des contributions.....	267
8.3 Conditions de politisation de la cognition collective.....	268
8.3.1 Négociations en forces et compétences morales.....	268
8.3.2 Le soin du lien social entre modération et formalité.....	269
8.3.3 Du civisme à la politisation.....	271
CONCLUSION.....	273
ANNEXE A [QUESTIONNAIRE 1].....	281
QU'EST CE QUE CONTRIBUER AUX WIKIS PUBLICS ?	281
ANNEXE B [QUESTIONNAIRE 2].....	282
WHAT IT IS TO CONTRIBUTE TO A PUBLIC WIKI ?	282
ANNEXE C [QUESTIONNAIRE 3]	283
WHAT ABOUT THE DEBIAN WIKI ?	283
ANNEXE D [FORMULAIRE 1].....	284
FORMULAIRES DE CONSENTEMENT POUR LA PARTICIPATION AUX ENTREVUES	284
ANNEXE E [FORMULAIRE 2].....	286

CONSENT FORM FOR PARTICIPATION TO INTERVIEWS.....	286
BIBLIOGRAPHIE.....	288

AVANT PROPOS ET REMERCIEMENTS

En confusion, en nœud, en suspens, en hésitation, étendant leurs rameaux
chercheurs dans les interstices des possibles, les éclaboussures de l'être
essayaient rêveusement de faufler leurs lancéoles dans les interstices du vent.

Roy, 1988

Rencontre avec l'univers des wikis

Les wikis m'ont d'abord touché sur un mode poétique. En offrant des pages à poursuivre et des hyperliens à provoquer par la simple volonté d'écriture de ses visiteurs, ce dispositif semblait inviter le public à inventer, creuser et construire un espace sémantique en plusieurs dimensions. Avec la syntaxe minimaliste de wikis que j'abordais, syntaxe que je rapprochais alors à un début de programmation, je jouais avec la mise en forme et l'infrastructure de divers contenus. Je me souviens qu'alors je rêvais souvent en mode wiki. Nourris de ce nouveau support visuel, mes schémas de pensée se ramifiaient en hyperliens, en transclusions, les développements se parsemaient d'indices à poursuivre, ou non. Et lorsque j'étais un wiki, j'avais la sensation d'avoir sous les doigts un matériau maniable comme une pâte à modeler numérique. Et tout cela, dans l'intimité paradoxale d'un espace médiatisé publiquement accessible. Mais qui me regardait?

Puis j'ai découvert que les wikis étaient aussi utilisés pour de vastes projets, que tout un chacun semblait pouvoir éditer, et dans lesquels des participants s'impliquaient dans la gestion des règles communes. N'était-ce qu'une illusion, une poudre aux yeux, un effet de discours, un faux semblant d'autogestion? Et si par hasard ce système fonctionnait, quelle était la valeur de ce qu'il engendrait? Je prenais alors l'habitude de fouiller l'arrière-cour des pages de wiki. J'y découvrais des formes surprenantes d'expérimentation collective

concernant la légitimation de production de savoirs et l'organisation des pratiques sociales. Je rencontrais aussi des amateurs et des penseurs, documentant une culture et un style de pensée, et dévoilant tout un champ d'incertitudes et de contradictions concernant la pratique de ces outils. En naviguant d'un projet à l'autre, je tombais aussi sur des wikis moribonds ou maintenus en vie par la ténacité d'un dernier utilisateur persévérant. La contribution aux wikis publics apparaissait de plus en plus clairement comme un problème social, appuyé sur des pieds d'argile technologique, mettant en tension divers enjeux communicationnels, organisationnels, politiques et épistémiques. L'interpellation poétique se transformait alors en curiosité sociologique.

Remerciements

Que les confiant-e-s, les souriant-e-s, les vivant-e-s, les bon-ne-s vivant-e-s, les activistes, les hyperactif-ve-s, les sages, les allumé-e-s, les écrivain-e-s, les attentionné-e-s, les enthousiastes, les militant-e-s, les inspiré-e-s de tout mon parcours soient infiniment remercié-e-s, c'est bien grâce à elles et à eux que mon manque de confiance a cédé la place au quelque chose plutôt que rien. Ce sont elles et ce sont eux qui m'ont nourri pendant ces cinq années. Parmi ceux qui ont alimenté ma réflexion, je n'oublie pas les inventeurs, les bidouilleurs, les initiateurs, les explorateurs du style wiki. Ceux et celles qui ont accueilli ou suscité des rencontres, locales et internationales. Il y a aussi tous les contributeurs et les contributrices des wikis publics, ceux et celles qui travaillent au grand jour, à leurs nuits perdues, qui s'affairent dans l'ombre; ceux et celles qui méditent, débattent et argumentent sur ce que les wikis soulèvent; ceux qui ont accepté de me rencontrer en entrevue.

Je remercie les professeurs de mon parcours, Serge Proulx et Bernard Conein mes directeurs, mais aussi Line Grenier et Leslie Shade, qui ont été à l'origine de plusieurs ressorts, tournants, provocations et continuations. Je remercie également mes collègues et ami.e.s Stéphane Couture, Julien Rueff, pour nos échanges et nos désaccords nourrissants, Christina Haralanova, pour son écoute et la solidarité qui s'est nouée entre nous tout au long de ce cheminement, Antoine Beaupré pour l'inspiration relative à ce

sujet, son esprit enthousiaste et critique, ses relectures et suggestions. Celles et ceux qui m'ont aidé en commentant et corrigeant ce document, en particulier ma mère, pour ses encouragements, son humour et ses multiples soutiens, Robin Millette, Matthieu Lufty, pour les supports techniques, Leila Breiner, Aline Credeville, Sophie Goldenberg, Zabeth Lelièvre et Marie-Laure Félicijan pour la relectures des chapitres. Martin Petit, pour avoir si souvent rétabli ma confiance. Julie Chateauvert, Marie Giro, Sienna Dahlen, Samira El Ayachi et Rut Jesus qui ont suivi de près ou de plus loin mon périple.

Cette version finale de janvier 2011 est très redevable à la relecture critique, aux commentaires et suggestions faites par Éric George suite au document déposé en Mai 2010 et à Pierre-Olivier Colombat pour ses méticuleuses corrections.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Illustration 1 : Exemple de wiki en mode édition.	32
Illustration 2 : Une vue sur les changements récents d'un wiki.	33
Illustration 3: Un exemple de page de discussion.	34
Illustration 4 : Couches de réseau dans le modèle de publication de type wiki... ..	63
Illustration 5 : Modèle hypothétique de la négociation des contributions.....	128
Illustration 6 : Les régimes d'action, entre équivalence et démesure.	135
Illustration 7 : La contribution, un régime d'action en tension entre justification et rapports de force ?	137
Illustration 8 : Thread filiforme.	146
Illustration 9 : Thread en éventail.	146
Illustration 10 : Place du Portail:Québec parmi les portails francophones de Wikipédia.....	166
Illustration 11 : Répartition par tranche d'âge des participants au questionnaire en ligne.....	186
Illustration 12 : Légende des schémas d'analyse des négociations.....	232
Illustration 13: Interactions entre le thread et la page Flash Player	234
Illustration 14 : Discussions engendrées par la mise à jour du wiki de Debian	240
Illustration 15 : Discussions autour d'une proposition de page « problème » sur le wiki d'Ubuntu-fr	244
Illustration 16 :Discussions sur l'anonymat et la signature des pages du wiki ..	251
Illustration 17 : Réactions relatives à la suppression de la page « Rivalité Québec-Montréal »	256
Illustration 18 : Variations des interventions sur l'article « Accommodements Raisonables » et pages associées	261

Illustration 19 : La gestion de la page « Accommodements Raisonables » sur Wikipedia-fr	262
--	-----

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 Tableau comparatif des études de cas, novembre 2009.....	164
Tableau 2 Comparaison des espaces de discussions des wikis étudiés.....	173
Tableau 3 Grille d'analyse de la notion de contribution.....	178
Tableau 4 Grille d'analyse des négociations.....	179

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

ARPANET est l'acronyme anglais de *Advanced Research Projects Agency Network*. Ce fut le premier réseau à transfert de paquets développé aux États-Unis à partir de 1969

BBS : Les *Bulletin Board System* (littéralement « système de bulletins électroniques »), aussi appelés babillards électroniques au Québec, consistent en un serveur équipé d'un logiciel offrant les services d'échange de messages, de stockage et d'échange de fichiers, de jeux via un ou plusieurs modems reliés à des lignes téléphoniques.

FTP : Le *File Transfer Protocol* (protocole de transfert de fichiers) est un protocole de communication qui permet depuis un ordinateur de copier, de supprimer ou de modifier des fichiers vers un autre ordinateur du réseau.

GNU : GNU est un acronyme récursif qui signifie en anglais *GNU's Not Unix* littéralement « GNU n'est pas Unix ». Le projet GNU est le premier projet de production de logiciels libres.

GPL : La *GNU General Public License* (en français la Licence publique générale GNU) est une licence de logiciel libre encadrant le projet GNU.

HTTP : L'*Hyper Text Transfer Protocol* (littéralement le « protocole de transfert hypertexte ») est un protocole de communication client-serveur qui fut développé avec les adresses Web et le langage HTML pour créer le World Wide Web. Les clients HTTP les plus connus sont les navigateurs Web permettant à un utilisateur d'accéder à un serveur contenant les données.

HTML : L'*Hyper Text Markup Language* est le langage de balisage qui a été conçu pour l'hypertexte. C'est le format de données qui fut conçu pour représenter les pages Web. Il permet également de structurer et de mettre en forme le contenu des pages et de créer des documents interopérables conformément aux exigences de l'accessibilité du Web.

IRC : L'*Internet Relay Chat* (en français, « discussion relayée par Internet ») est un

protocole de communication textuel qui sert à la communication instantanée sur Internet, principalement sous la forme de discussions en groupe par l'intermédiaire des canaux de discussion,

NPOV : Le *Neutral Point Of View* (littéralement « point de vue neutre ») est l'un des principes fondateurs de Wikipédia. Cet acronyme est notamment utilisé dans Wikipédia sous forme de bandeau apposé en haut d'un article pour signaler qu'il comporte un manquement à la neutralité de point de vue.

RFC : Les *Request For Comment* (« appels à commentaires ») désignent une série numérotée de documents officiels qui ont été écrits en 1969 et qui concernaient d'abord le réseau ARPANET. Ils ont servis à décrire les aspects techniques d'Internet.

STS : Les Sciences Technologies et Société (ou *Science and technology studies* en anglais) désignent un domaine de recherche multidisciplinaire en sciences sociales portant sur les relations entre les sciences et les technologies et la société.

WYSIWYG : Cet acronyme de la locution anglaise *What you see is what you get*, signifie littéralement en français « ce que vous voyez est ce que vous obtenez » ou de façon plus concise « tel affichage, tel résultat ». Une interface WYSIWYG permet de composer visuellement le résultat voulu. C'est une interface qui se veut intuitive au sens où ce que l'utilisateur voit et manipule à l'écran ressemble au résultat final.

URL : Les *Uniform Resource Locators* (littéralement « localisateur uniforme de ressource ») sont des chaînes de caractères utilisées pour adresser les ressources du World Wide Web. Elles sont également ce qu'on appelle des « adresses Web ».

RÉSUMÉ

Les wikis publics permettent à leur lecteur de participer à l'écriture de leur contenu. Cette recherche s'inscrit dans une perspective d'anthropologie des savoirs, en ce qu'elle vise à comprendre ce que les wikis permettent d'un point de vue cognitif et ce qu'ils questionnent d'un point de vue épistémique et politique. L'usage de ces artefacts s'est notamment répandu avec leur implémentation pour de grands projets de construction et d'organisation de connaissances (encyclopédie, documentation en ligne). Nous émettons l'hypothèse que cette appropriation renvoie à deux enjeux anthropologiques majeurs, l'un ayant trait à la forme de cognition (distribuée socialement et techniquement) rendue possible par les wikis, l'autre étant lié aux problèmes d'organisation de communautés ouvertes dont le projet est épistémique.

Cette recherche a pour but premier d'analyser la contribution en tant qu'activité constitutive des projets menés sur les wikis publics. Se faisant, elle questionne non seulement les conditions épistémiques, mais aussi les conditions politiques de la construction de connaissances sur un mode collectif et médiatisé. Notre second but est de comprendre le rôle de la négociation dans la contribution. Ayant défini que les communautés épistémiques se reconnaissent au fait qu'elles produisent des connaissances de façon délibérée et délibérative, nous avons postulée que l'analyse du déroulement des négociations entourant des contributions allait nous permettre d'étudier la façon dont les acteurs gèrent l'intrication des dimensions sociales, politiques et épistémiques. À partir de là, nous avons articulé notre travail autour de cette question :

Que révèle l'étude de la négociation des contributions au regard de la construction des connaissances et des conventions de participation dans les communautés épistémiques ?

Pour étudier les contributions et leurs négociations, nous avons procédé en trois étapes. D'abord, nous avons réalisé un travail de définition des concepts de communautés épistémiques, de contribution et de politisation. Nous avons aussi pris soin de définir en quoi l'étude des négociations pouvait nous aider à comprendre la participation aux problèmes épistémiques et sociaux. Ensuite, pour réfléchir à ce qui caractérise la contribution épistémique, nous nous sommes appuyée sur le résultat d'une enquête par questionnaires en ligne et sur des entretiens menés auprès de contributeurs de trois communautés (issus du wiki de Debian, du wiki de la communauté Ubuntu-fr et du Projet:Québec de Wikipédia.fr). Ces trois études de cas devaient nous permettre de comparer des témoignages sur l'activité de contribution pour dégager des éléments caractéristiques. En troisième lieu, nous avons procédé à l'analyse détaillée des échanges s'organisant autour d'un litige ayant trait soit aux contenus, soit aux dispositifs, soit aux règles internes de chacune de ces communautés.

L'analyse conceptuelle nous a mené à proposer quatre caractéristiques de la contribution. Il s'agirait d'une activité motivée par un intérêt personnel, orientée vers un objectif de mise en commun, impliquant une délibération et une forme de reconnaissance liée aux compétences.

Le travail d'enquête nous aura amené à revoir cette caractérisation en considérant

ces points comme étant avant tout l'objet de tensions caractéristiques. Ainsi avons-nous découvert que les motivations et attentes des contributeurs se construisaient en tension entre intérêt personnel et collectif, que les principes de sélection des contributions étaient constamment débattus, de même que le rapport à la reconnaissance et à l'identification des participants dans un univers où l'anonymat est souvent de mise. Cependant l'enquête révèle que loin d'être nuisibles, ces mises en débat semblent structurantes, ce qui renforce l'idée que les négociations d'ordre social et politique jouent un rôle majeur dans la vie des wikis.

Finalement, l'analyse détaillée nous a permis de distinguer ce qui, des négociations, relevait d'une dispute sociale et d'une dispute épistémique. Elle nous a aussi permis d'observer que les contributeurs les plus impliqués savaient eux aussi faire cette distinction et passer d'un domaine à l'autre à des fins de résolution d'une dispute.

Cela nous amène à conclure que les wikis supportent bien une forme nouvelle de cognition collective. Nous pensons voir émerger une culture de la contribution qui s'appuie sur une appropriation communautaire des enjeux politiques et épistémiques ayant trait à une forme participative de production de connaissances. Nous soulignons finalement les formes d'exclusions propres à ce phénomène : les inégalités de l'accès et de la participation à cette forme d'écrit public, la sous-représentation des femmes et des communautés culturelles minoritaires, ainsi que les risques de bureaucratisation, de manipulation de l'information et de formation d'une élite technique ou politique.

Mots clefs

Communautés épistémiques, contribution, politisation, négociation, cognition collective, wiki, artefacts cognitifs.

INTRODUCTION

A. Présentation du sujet

Lorsqu'ils sont publics, les wikis sont des sites collaboratifs autorisant le lecteur à contribuer à son contenu, mais aussi à sa mise en forme et à l'établissement de ses règles de fonctionnement, faisant de lui un contributeur. Chaque modification laisse une trace dans l'historique : le lecteur doit pouvoir suivre le chemin des négociations et des discussions ayant trait à cette construction. Comment comprendre cette pratique de construction de connaissance ? Que signifie-t-elle au regard de la sociologie des usages ? Comment appréhender ces négociations ? Comment parlent-elles aux théories sociales de la cognition ?

Depuis les années 1980, le développement des technologies d'information et de communication a donné lieu à de nouvelles façons de construire et diffuser les connaissances et à des formes de coordination à grande échelle. Certains chercheurs ont décrit la multiplication de ces technologies comme l'avènement d'une ère de l'information (Castells, 1998, Mattelart, 2001) et de la communication en réseau (Mattelart, 2004, Proulx et Breton, 2002). Plusieurs pratiques sociales inédites ont émergé de l'usage de ces « nouvelles » technologies. Deux éléments majeurs ont été transformés : nos modes d'acquisition et de production des connaissances et nos modes d'organisation et d'intervention dans l'espace social.

C'est en découvrant la collaboration médiatisée par un logiciel wiki que nous avons commencé à voir dans cet objet technique, le lieu d'investigation potentiel d'une réflexion les dimensions politiques des styles de cognition, à fortiori des formes de cognitions collectives. D'un point de vue normatif, on pourrait dire que ce qui se joue dans l'usage des wikis dans un objectif de construction collective de connaissance, a trait à la fois à la justesse (ou la vérité) et à la justice des actions posées. Notre intérêt pour les dimensions politiques des wikis en tant qu'artefact cognitif relevait alors pour beaucoup

de l'intuition qu'il y avait là à chercher quelque chose de novateur dans la façon dont se pratique la construction de la connaissance. Les wikis ont en effet cela de particulier qu'ils semblent introduire leurs usagers à un espace de collaboration, codé pour fonctionner sur un mode hypertextuel et dont ils sont les performateurs. Par conséquent, la structuration et la construction du site deviennent tributaires de l'investissement de ces usagers-participants.

Ce travail s'appuie sur deux hypothèses : L'une de nature socio-cognitive, liée aux approches sociales de la cognition et à la place laissée au sens commun, et à la délibération dans la création de connaissances : l'utilisateur commun (tout le monde) devant produire une connaissance légitime est amené non seulement à collaborer, mais à négocier l'intérêt de sa participation, pour qu'elle soit qualifiée de contribution. Ainsi, plutôt que de mener à une communion des esprits, les technologies numériques auraient conduit à l'émergence de nouvelles pratiques, incluant de nouvelles formes de collaboration et de sociabilité, mais aussi de discussion et de scission. Les wikis étant des sites aux structures particulièrement malléables par leurs usagers, ceux dédiés à la création d'une connaissance publique me semblent constituer un terrain propre à l'analyse de l'émergence de ces pratiques. En laissant l'utilisateur devenir réellement contributeur, les wikis renouvellent en profondeur les logiques de production du savoir.

L'autre, de nature politique, est liée aux problèmes posés par un usage public de ces dispositifs d'édition collaborative que sont les wikis. Nous nous demandons si un dispositif où les connaissances ainsi que leurs conditions de légitimation sont maintenues ouvertes à l'argumentation amène à une appropriation réflexive vis-à-vis de l'usage du dispositif et au contenu produit. Peut-on aller jusqu'à parler de politisation des usages ? Qu'est-ce que cela signifie au regard d'un contexte politique (ou a-politique) plus large ?

Notre approche des wikis a d'abord été guidée par ces deux questions : Qu'est-ce que les pratiques des wikis nous apprennent de la cognition collective ? Quelle lecture politique pouvons-nous faire d'un dispositif où les connaissances ainsi que leurs conditions de légitimation sont maintenues ouvertes à l'argumentation ? Sur le plan théorique, cela implique de rapprocher l'analyse politique des usages des technologies de communication de l'analyse socio-cognitive des contenus produits en collaboration. La

cohabitation de ces deux questions de recherche peut sembler révéler une ambiguïté quant à la direction du projet. Le projet vise en fait à démontrer que ces deux questions sont intimement liées. Selon notre hypothèse, l'ouverture du dispositif politique participerait des motifs d'implication des contributeurs en même temps que l'espace de négociation serait le lieu de construction et de légitimation des connaissances.

Avec l'appropriation grandissante de technologies de pensée et de communication, deux éléments majeurs ont été transformés : nos modes d'acquisition et de production des connaissances et nos modes d'organisation et d'intervention dans l'espace social. Dans un contexte où l'acquisition et la production des connaissances sont facilitées par la médiatisation technique, celles-ci sont moins tributaires des institutions traditionnelles du savoir. Quelles sont dès lors les conditions de légitimité d'une connaissance produite collectivement, sans le garde-fou des experts ? L'introduction des technologies dans nos modes d'organisation et d'intervention dans l'espace social a quant à elle déplacé et renouvelé les formes de pouvoir, de décision, et d'orientation.

Comment appréhender le rôle des technologies de support des savoirs dans la formation de la pensée humaine ? Comment, dans une société donnée, la circulation et la construction des savoirs s'articulent-elles avec l'apparition et l'appropriation de supports à l'écriture ou à la mémoire ? Cette étude s'inscrit dans une perspective générale d'anthropologie des savoirs. Cette discipline a pour ambition de comprendre les significations anthropologiques des formes d'organisation, de construction et de circulation des savoirs relatives à des technologies et des sociétés données. L'oralité, l'écriture, l'imprimerie ont ainsi été étudiées comme autant de techniques qui marquent de façon significative le rapport des sociétés à leurs savoirs. (Leroi-Gourhan, 1965; Goody, 1979. 1986.) Comment penser ce rapport dans une société qui juxtapose les techniques d'information et de communication connectées en réseau ? Stiegler (2005) désigne comme technologies cognitives les technologies dédiées à la conservation, à la circulation, à l'organisation et la construction des savoirs. En

cela, l'analyse de ces «technologies cognitives» comporte des enjeux méthodologiques, épistémologiques et politiques. Cela implique de redéfinir des sciences et des méthodes qui permettent d'analyser ce qui se joue dans la pratique des technologies cognitives contemporaines. Mais avant de présenter l'usage de l'une ces technologies, il faut réfléchir à la particularité du rapport qui s'établit entre innovation technologique et cognition. Si la cognition humaine s'appuie sur des technologies spécifiquement conçues à cet effet, comment déterminer dès lors, qui de l'un influence l'autre ? Comment réfléchir aux technologies cognitives si notre façon de penser est configurée par nos supports ? Pensée et machines à penser sont-elles si intimement liées ?

B. Technologies et cognition dans une perspective d'anthropologie des savoirs

À chaque progrès technologique sa modélisation, et le transfert de celle-ci à l'explication potentielle de la cognition ou de variétés cognitives particulières.

Claverie, 2005, p. 31

L'anthropologie des savoirs s'intéresse à l'invention et l'utilisation d'artefacts cognitifs en tant que cette activité est inhérente au développement de la communication et de la pensée humaine. Par artefact, nous entendons un élément ayant subi une transformation humaine, qui se distingue donc des éléments issus de phénomènes naturels. En interrogeant l'histoire des différents outils inventés pour aider à penser, mémoriser et communiquer, les anthropologues des savoirs ont notamment exploré ce que les artefacts qualifiés de « cognitifs » *faisaient* à la pensée humaine. Dans son entreprise d'anthropologie des techniques, Leroi-Gourhan (1964) a d'abord montré que l'usage de support cognitif faisait partie du « *processus d'extériorisation* » dans lequel s'est engagée, depuis ses débuts, l'espèce humaine. Selon l'anthropologue, les artefacts cognitifs ont participé de la création d'une « *mémoire sociale en expansion* », facilitant non seulement la pensée, mais aussi la communication de cette pensée. Convaincu que les artefacts employés pour formuler et acquérir nos savoirs conditionnent radicalement

l'organisation des connaissances, Goody (1979) allait plus particulièrement s'intéresser à l'apparition de l'écriture. Plus qu'un simple véhicule de la pensée, l'écriture comme dispositif spatial de triage de l'information (pensons à l'usage de listes, de tableaux, d'inventaires, de registres) a permis de visualiser, réorganiser, synthétiser, stocker l'information, bouleversant fondamentalement nos modes mêmes de pensée. Ainsi, il existerait, selon Goody, une raison graphique, une logique de pensée, mais aussi une culture qui serait propre à l'écriture (1986). Plusieurs auteurs plus contemporains ont continué cette analyse sur la façon dont les artefacts déterminent nos modes de pensée. Mc Luhan (1962; 1977) s'intéressant à la multiplication des média de communications à l'époque moderne, y voit une extension phénoménale des possibilités offertes à la pensée humaine. Dans la même veine, le philosophe contemporain Bernard Stiegler considère les artefacts cognitifs comme des formes d'extension de la cognition, facilitant non seulement la mémorisation, la transmission, mais aussi la manipulation, et l'élaboration de connaissances d'un ordre nouveau. Dans cette perspective, que nous qualifierons de déterministe au sens où elle considère que les technologies déterminent des façons de penser, on pourrait arguer que chacun de ces nouveaux artefacts produit une culture cognitive propre.

Un premier bémol à ces approches concerne la focalisation qui est faite sur certains artefacts cognitifs et communicationnels qui se sont trouvés légitimés (sélectionnés) non seulement par l'histoire, mais aussi par les historiens, les anthropologues, les chercheurs en sciences cognitives, les linguistes qui, pris par leurs propres schémas culturels, privilégient une approche aux savoirs et artefacts les supportant. La focalisation sur l'oral ou l'écrit aurait par exemple plongé dans l'ombre d'autres cultures cognitives aux subtilités sous-estimées. Par exemple, Chateaufort (2002) remarque que le langage signé est si souvent abordé sous l'angle palliatif que la richesse cognitive et culturelle de cette langue reste méconnue d'un public entendant, celui-là même qui écrit l'histoire ou la science. L'étranger à la culture sourde ignore le plus souvent le rapport à l'espace et au corps que cette langue, qui a le mouvement et l'expression pour médium, a permis de développer, ainsi que l'existence d'une littérature gestuelle, un humour, un mode de raisonnement méconnu plutôt que déficient.

Tout en reconnaissant l'existence de grands paradigmes cognitifs liés à la multiplication de certains artefacts (l'écriture, l'imprimerie, l'informatique personnelle puis l'Internet en seraient les jalons), nous arguons que chaque artefact, même les moins répandus, a pu induire ou infléchir des logiques cognitives ou culturelles spécifiques. Quoique l'hypothèse d'une appropriation uniforme soit contestée par des sociologues des usages qui ont démontré l'existence de sous-cultures ignorant, résistant, détournant le sens des usages prescrits (Proulx, 1994, Cardon, 2005).

En analysant la façon dont l'usage plus ou moins exclusif d'un artefact cristallise un mode de cognition particulier, on pourrait alors transposer l'analyse de Goody à d'autres artefacts. Par ailleurs, nous savons que la légitimation d'une forme de cognition et de communication affecte aussi ses conditions d'appropriation. Ainsi, le discours porté sur une langue, son écriture, son intérêt va-t-il avoir des conséquences sur leur appropriation en tant que médium de communication. Relégués à sa dimension palliative, de nombreux sourds sont ainsi incités à s'intégrer au monde des entendants avant que d'apprendre la langue signée, support cognitif essentiel et médium culturel par excellence à la communauté sourde. Nous pensons qu'il en va de même pour l'usage des wikis : leur légitimation, par des institutions éducatives ou médiatiques, va influencer leur usage et leur appropriation. Par ailleurs, si un artefact a bien pour attribut d'orienter ou de faciliter un mode de pensée, les différents contextes (culturels, politiques...) d'adoption et d'usage d'un outil, impliqueront des modes de pensée diversifiés voir divergents.

Renversant les perspectives techno-déterministes, Claverie (2005) démontre que, puisque les technologies cognitives s'adressent à la cognition, leur invention-même témoigne d'un contexte, mais aussi d'une projection de la façon dont est imaginé le fonctionnement de la pensée humaine. Croire au déterminisme technique implique la logique suivante : si l'on estime que le dispositif cognitif met en place un environnement qui suscite, améliore, ou remplace certains procédés cognitifs, expliquer le fonctionnement d'une technologie pourrait suffire à comprendre le mode de cognition qui lui est associé. Or, en focalisant l'analyse sur ce que les technologies font au social, nous oublions que celles-ci sont elles-mêmes le produit de choix sociaux et que leur conception est issue d'une culture particulière, située dans le temps, orientée et alimentée

par le paradigme du moment, les représentations de l'inventeur, la circulation d'idées concomitantes, le besoin de répondre à un problème, le loisir de poursuivre l'expérience ou encore la concurrence ou l'occurrence de propositions similaires. Si l'on observe les technologies cognitives non plus seulement comme des outils, mais sous l'angle de la projection d'une hypothèse, on peut alors mettre en perspective le contexte d'invention dans un cadre plus général d'appréhension de la connaissance et de la cognition. Ce contexte peut-être constitué d'acquis historiques, de paradigmes techniques ou scientifiques contemporains, d'aspirations et de projections à visée utilitaire ou humaniste, mais aussi de besoins, simples, routiniers, quotidiens. Notre premier chapitre, qui traite du contexte d'invention des wikis, a pour objectif de rendre compte de ces projections.

C. Structure du document

C'est une perspective socio-constructiviste, qui suppose de mettre l'accent sur les aspects sociaux de la construction d'une technologie, qui va guider notre exposé du contexte d'invention puis d'appropriation d'un style wiki (Chapitre 1). Dans un second temps, nous nous demanderons ce que les wikis questionnent à partir d'une revue de la littérature portant sur cet outil. Cela nous permettra de dégager la question de recherche qui va sous-tendre notre analyse (Chapitre 2). Nous procéderons ensuite un travail de définition des principaux concepts utilisés dans le cadre de cette recherche, à savoir les notions de contribution, de négociation et de politisation, ce qui nous permettra de formuler un questionnement sociologique (Chapitre 3). Le cadre d'analyse choisi pour cette étude repose sur deux courants de recherche : la sociologie pragmatique, qui permet d'analyser des logiques d'engagement et qui s'est notamment spécialisée dans l'analyse des controverses, sera associée à l'épistémologie sociale qui étudie les formes de légitimation des connaissances sociales et en particulier dans des contextes de désaccords et de discussion (Chapitre 4). Nous exposerons ensuite la posture épistémique, la construction méthodologique, et le dispositif de recherche qui ont sous-tendu et permis cette étude (Chapitre 5). Le chapitre suivant sera dédié à l'analyse de la notion de contribution à partir de notre recueil de descriptions de pratiques (Chapitre 6). Le chapitre 7 sera l'occasion de faire l'analyse comparée des pratiques de négociations issues

des trois communautés choisies pour constituer nos études de cas. Enfin, le dernier chapitre constituera une réflexion sur les conditions de politisation et de créations de connaissances qui sont apparues au regard des dimensions épistémiques, sociales et techniques de chacune des négociations.

CHAPITRE I [MISE EN CONTEXTE]

L'ÉMERGENCE DU STYLE WIKI: PRÉMICES, INVENTION ET PREMIERS USAGES

1.1 L'invention du style wiki

« *The WikiWay is an expression of essence in a design, an interface, a tool.*¹ »

(Leuf et Cunningham, 2001, Introduction)

Les wikis sont-ils les premiers outils du genre et en cela, sont-ils révolutionnaires du point de vue de l'histoire des artefacts cognitifs ? Proviennent-ils d'une tradition technologique et cognitive plus ancienne ? N'est-ce pas le contexte dans lequel les wikis ont été inventés, diffusés et appropriés, qui a fait que cet outil est considéré aujourd'hui comme une « innovation » ? Afin de mieux comprendre la signification sociale des wikis et leurs usages contemporains, nous proposons de revenir sur la façon et sur les raisons de leur invention, mais aussi sur le contexte plus large de l'histoire des artefacts et des pratiques cognitives qui l'ont influencé.

Le point de départ de cette réflexion est une entrevue réalisée avec Cunningham, l'inventeur des wikis. Nous sortions d'une conférence de trois jours (le WikiSymposium qui s'est tenu à Montréal, en février 2006), l'entrevue n'avait pas été préparée, et l'inventeur des wikis a donc répondu sur le vif aux questions de trois étudiants (Kate Millberry, Régis Barondeau et moi-même), avides de donner une profondeur historique à leurs travaux. Nous lui demandions de retracer l'invention des wikis, comme outil, comme concept et comme façon de procéder. De cette entrevue, outre le quotidien de travail de l'inventeur, nous avons retenu trois éléments culturels qui ont influencé l'invention des wikis, à savoir: le principe de

¹« Le WikiWay est l'expression d'une essence dans un design, une interface, un outil »

l'hypertexte, l'émergence d'Internet et la pratique de l'informatique libre.

Dans ce chapitre, nous présenterons d'abord les étapes de l'invention du premier wiki avant de présenter ce triple contexte culturel. Nous retracerons ensuite les premiers usages de cet artefact de cognition collective jusqu'à sa popularisation actuelle. Cette mise en contexte nous permettra d'ancrer nos interrogations sur les implications sociales, épistémologiques et politiques de l'usage de ce système flexible et participatif.

1.1.1 Des hyperliens vers l'inexistant, une ouverture sur l'infini

« Cela n'est pas possible et pourtant cela est. Le nombre des pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. »

Borges, 1975, p.125

Ingénieur en informatique, Cunningham est employé dans les années 1990 au laboratoire de recherche de Tektronix (Portland, Oregon), une entreprise américaine spécialisée dans la fabrication d'équipements professionnels d'instrumentation, de test et de mesure électronique. Bien que productrice d'innovations soumises au brevet logiciel, Tektronix est présentée comme un lieu proche de la culture « *hacker* » pour différentes raisons. Elle est l'un des lieux de l'innovation de pointe en matière électronique puis logicielle, et ce, depuis l'après-guerre. L'entreprise est reconnue pour la façon dont elle gère les relations entre employés, tant du point de vue des avantages sociaux que du point de vue de l'organisation du travail et de la confiance accordée au bon jugement des travailleurs. La nature de ce contexte de travail est importante puisque c'est dans ce milieu que Cunningham effectuera les premiers essais du principe du wiki. Dès son arrivée à Tektronix, il est préoccupé par deux questions :

(1) L'amélioration des méthodes de travail dans le domaine de l'informatique. Il s'implique dans l'élaboration des méthodes « Agiles », procédures de conception de logiciel qui se veulent plus pragmatiques que les

méthodes traditionnelles. Impliquant au maximum le « demandeur »², dans l'élaboration des besoins et tout au long du processus, ces méthodes permettent une grande réactivité aux intérêts de l'utilisateur. Il s'agit de satisfaire ses besoins réels plutôt que les termes du contrat de développement. En particulier, il est l'un des initiateurs de la méthode de l'*Extreme Programming* (XP), qui définit la programmation comme discipline collective et pédagogique qui vise une forme d'efficacité jugée « extrême » à long terme. Ce style de développement préconise une adaptation itérative, basée sur des cycles rapides de développement, une réalisation en binôme et une implication constante du demandeur.

(2) L'adoption des nouvelles idées en entreprise. L'équipe de Tektronix fut plusieurs fois invitée à visiter le parc Xerox, laboratoire alors à l'avant-garde de la recherche sur les environnements graphiques. Des applications logicielles novatrices y étaient développées, dont les premières applications de Apple. Cunningham eut donc l'occasion de manipuler ces programmes, mais aussi d'expérimenter les modalités d'implémentation et d'adoption de nouvelles technologies logicielles au sein de son équipe et de sa compagnie. Cela allait l'amener à se questionner sur les difficultés rencontrées par les ingénieurs face à une nouvelle idée, une façon de faire différente de l'habitude, ce qui faisait qu'une technologie serait ou non comprise puis adoptée.

Alors qu'il expérimentait différentes approches à la question de la diffusion des technologies, un collègue travaillant chez Apple lui parle de cette nouvelle application -la future HyperCard- et l'invite à passer plusieurs soirées à essayer l'application. Il en conclut qu'elle a les composantes nécessaires pour un projet qui lui tient à cœur : celui de concevoir une base de données dans laquelle on pourrait ajouter de l'information de façon illimitée. Partant de l'hypothèse que pour accepter de nouvelles idées il est important de les voir fonctionner, il cherche un projet lui permettant de tester l'application. En poursuivant cette réflexion sur la diffusion des idées, il imagine une base de données qui cartographierait la circulation des idées dans sa compagnie, en faisant des fiches sur les personnes, leurs idées et les différents projets qui ont été mis en place dans la compagnie.

2 En méthode Agile, on préfère ce terme à celui de « client ».

Ces différentes fiches pourraient être complétées par les personnes impliquées dans les projets ou concernées par les idées. Il commence alors à faire des fiches-idées, des fiches-projets et des fiches-personnes, mais il se rend compte rapidement que cette classification est superflue, puis qu'en lisant le titre d'une fiche, on sait tout de suite s'il s'agit d'une idée, d'une personne ou d'un projet. Il se résout ainsi à un système plat, sans hiérarchie, ni catégorisation préalable, dans lequel toutes les fiches seraient traitées à poids égal³. Les fiches HyperCard comportaient donc déjà cet élément clef qui allait fortement influencer le style « wiki » : un principe permettant de créer des hyperliens entre les fiches. Il suffisait d'aller consulter la fiche avec laquelle on voulait établir un lien, inclure l'icône qui implémentait le lien, le copier et le placer dans la page à partir de laquelle on voulait que le lien soit fait. Mais l'application HyperCard ne répondait pas tout à fait au modèle que voulait implanter Cunningham, soit de créer une base de données illimitée. En effet, selon l'informaticien, une base de données utile est une base de données incomplète (et donc à compléter). Or le modèle de lien hypertexte prévu pour l'HyperCard impliquait qu'on ait à l'avance la cible du lien pour créer ce lien et qu'on connaisse à l'avance cette page pour faire un lien vers celle-ci.

Cunningham inventa ainsi une nouvelle façon de créer des hyperliens. Sur chaque page il place un petit navigateur de la liste des pages existantes, permettant ainsi à l'utilisateur de choisir parmi les pages existantes le lien qu'on veut faire depuis la page d'origine. Si la page recherchée n'existe pas, le logiciel émet un bip, indiquant au lecteur la possibilité de créer cette page. HyperCard avait à l'époque une fonctionnalité permettant de créer une nouvelle page en maintenant une pression sur la souris. Cunningham se rappelle que la sensation d'insister pour créer une nouvelle page était tout à fait enthousiasmante. En facilitant ainsi la création d'hyperliens vers des pages encore inexistantes, il venait de trouver une façon d'encourager les gens à intervenir dans les fiches, mais aussi dans la base de données. Il voyait ainsi les bases d'une dynamique facilitant la transition de lecteur à auteur. Partant du principe que les utilisateurs se plairaient à ajouter des éléments à la base de données, il voit son intuition confirmée par

3 Il est intéressant de constater que c'est à partir d'un projet de cartographie des idées et de leur paternité qu'est né un dispositif de création de connaissance ou justement, l'auteur s'efface au profit des idées. Les idées et leurs auteurs peuvent y être représentés, mais dans cet espace, l'auteur de cette cartographie se noie dans la masse des ouvriers de la cartographie.

l'arrivée de ses collègues dans son bureau pour tester régulièrement son application. Le fait que Cunningham ait commencé à la tester avec les idées, les personnes et les projets de l'entreprise eut pour conséquence que tout le monde se sentît concerné par le contenu, faisant remarquer qu'il manquait telles ou telles idée ou personne associée à cette idée. Comme l'interface était facile d'appréhension (elle se disait *WYSIWYG*⁴), il invitait les gens à rajouter de l'information sur les fiches, puis à naviguer dans la base de données pour créer des liens inexistant, ou encore, à créer de nouvelles fiches. Ses collègues en venaient à rester des heures dans son bureau, passionnés par les possibilités de navigation, mais aussi de participation à un domaine d'idée qui les concernait. C'est ainsi que Cunningham a inauguré les bases du style d'écriture wiki, avant d'en concevoir la dimension socialement distribuée.

1.1.2 Premier wiki sur le World Wide Web

Quelques années plus tard, alors qu'il participait à une rencontre sur les *patterns* (pratiques récurrentes) en programmation, Cunningham voyait qu'il avait affaire à une communauté de praticiens intéressés par les mêmes questions. C'est ainsi qu'il comprit la pertinence du principe développé sur l'application HyperCard, en le rendant accessible sur le Web. Le tout récent World Wide Web, qui exploitait largement l'organisation hypertexte et les interfaces graphiques, n'avait pas d'application permettant d'éditer un texte directement. Cunningham s'est alors intéressé aux possibilités de modifier le code html utilisé sur les pages Web pour permettre l'intervention des visiteurs sur le contenu d'une page, mais leur permettant aussi de créer de nouvelles pages, avec des hyperliens menant à des pages qui n'existeraient pas (encore). En fait, pour simplifier l'usage (et pour être ainsi fidèle à la simplicité du style wiki), le visiteur ne modifiait pas directement le code HTML mais un format plus près du texte naturel, soit le *wiki markup*.

En commençant par un *hack* (modification subversive) sur son propre site Web, il s'est donc mis à développer un langage permettant aux lecteurs d'éditer l'ensemble des pages d'un site Web. En plus d'autoriser l'écriture d'une page Web, il allait ajouter une petite application côté serveur permettant, lors de la recherche d'une page cible à partir

4 WYSIWYG est l'acronyme de What You See Is What You Get : l'utilisateur travaille dans une interface très similaire au rendu final.

d'une page source, de créer un hyperlien. Si la page liée n'existait pas, un point d'interrogation apparaissait à côté du mot pour indiquer qu'elle serait intéressante à créer, puisque déjà recherchée.

C'est à partir de ce principe autorisant le lecteur à éditer une page que Cunningham allait inventer un mode de participation puis de collaboration rapide et puissant, de par sa simplicité. Il le nomme WikiWiki, en s'inspirant du terme hawaïen *Wikiwiki* qui signifie « rapide » ou encore « informel ». En facilitant l'action de modifier et mettre en ligne du contenu via un simple clic, ce système favorise un mode de publication non seulement informel, mais aussi public et collectif. Il devint dès lors important de penser l'appropriation du prototype puis d'outiller la collaboration entre les participants, l'organisation du contenu ainsi que la gestion des différentes versions d'une page. Dorénavant, les participants pouvaient compléter la base de données depuis leur propre bureau puisque la solution est distribuée. Vu l'enthousiasme suscité par cette nouvelle application, le principe sembla suffisamment simple pour être compris et utilisé par des usagers autonomes.

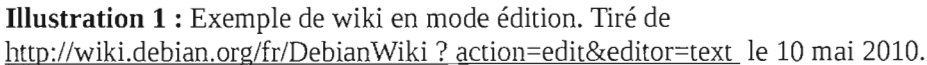
Cependant, les premiers usages de ce prototype de wiki n'allèrent pas tout à fait de soi. Pour rendre ce principe de base de données compréhensible, Cunningham commença par travailler sur une trentaine de pages wiki comme base de travail pour la communauté *Portland Pattern Repository*⁵ (PPR). Il a donc écrit des pages concernant les pratiques de développement, d'autres concernant le principe de wiki lui-même. C'est ainsi qu'il a pu définir un style d'écriture pour ce qui allait devenir la section publique de *Portland Pattern Repository*. Il a alors proposé aux membres du comité de sélection de la communauté d'écrire chacun une page les concernant. Puis, pour une future conférence sur les *patterns* de programmation regroupant cinq cent personnes, il a présenté par courriel le projet à tous les participants, les invitant à contribuer. Cette communauté de développeurs de Portland (Oregon) qui s'intéressait aux *patterns* en programmation s'était donnée pour tâche de recueillir des expériences et partager des solutions d'ingénierie logicielle. La perspective d'une base de données émergente fut plutôt bien reçue. Alors que les pages commençaient à s'accumuler, Cunningham observait comment les gens

5 Dépôt ou Répertoire de Patterns de Portland

s'approprièrent le concept et de temps à autre, il corrigeait les interventions qui dérogeaient au style d'écriture imaginé. C'était la première fois qu'un site Web était écrit et maintenu à plusieurs mains. Certains utilisateurs avaient rapidement compris le fonctionnement du wiki, mais d'autres préféreraient envoyer leurs commentaires au responsable du wiki par courrier électronique. Celui-ci transformait ces commentaires en un texte lisible pour la communauté. Après avoir copié le texte reformulé sur une page de wiki, il leur envoyait le lien en leur disant : « *maintenant vous êtes libres d'éditer ce texte* ». Environ six mois et une trentaine d'échanges de courriels plus tard, les membres de la communauté se sont réellement approprié le principe, jusqu'à fonctionner de façon autonome et peu à peu attirer l'attention d'utilisateurs plus éloignés.

1.1.3 Caractérisation générale

Les wikis se présentent comme des logiciels hébergés sur un serveur et qui permettent aux utilisateurs de construire, d'éditer et de modifier le contenu d'un site Web. L'accès à un wiki se fait par l'intermédiaire d'un navigateur Web classique. À la différence d'un blogue, dont l'organisation est automatisée sur le mode antéchronologique et qui incite au « commentaire » du lecteur, il est proposé au visiteur du wiki de participer en s'insérant directement dans le corps du texte, ou en initiant une nouvelle ramification. L'utilisateur du wiki peut participer à la modification ou l'édition du contenu en cliquant sur un lien qui le fait entrer en mode édition. Il accède alors à une page avec une syntaxe spéciale qui permet de mettre en forme l'information des pages comme le montre la capture d'écran ci-dessous.



Cette syntaxe est volontairement conçue pour être facilement assimilable et de plus en plus, des éditeurs graphiques permettent à l'utilisateur de jouer avec la mise en forme du texte sans avoir à passer par un encodage syntaxique. En enregistrant les changements, la page est sauvegardée dans une nouvelle version. Instantanément, et sans contrôle *a priori*, l'utilisateur peut ainsi modifier le contenu du site qu'il est en train de visiter. De visiteur, il devient ainsi contributeur. Le wiki conserve une trace de chaque modification dans l'historique des changements qu'il est possible de consulter pour chaque page (via un onglet qui mène aux informations de la page) et pour l'ensemble du wiki (via une page spéciale nommée RecentChanges). La capture d'écran ci-dessous donne un aperçu des changements récents du wiki de Debian.

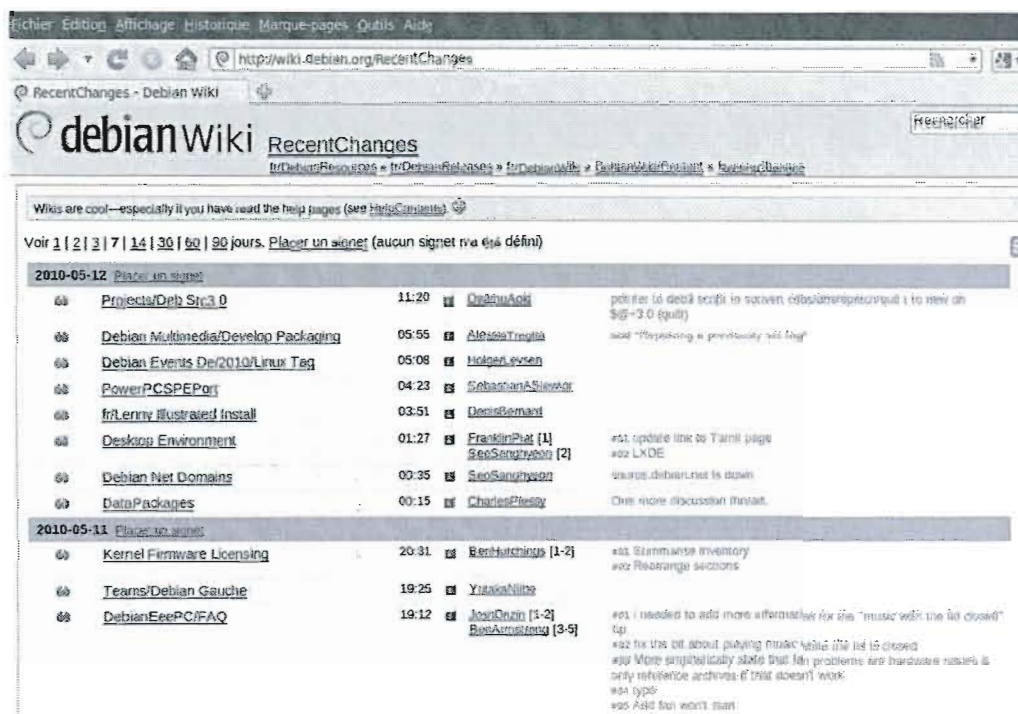


Illustration 2 : Une vue sur les changements récents d'un wiki. Tiré de <http://wiki.debian.org/RecentChanges> le 10 mai 2010.

Enfin, certains wikis proposent un onglet de discussion relatif à chaque page, encourageant ainsi les contributeurs à discuter du travail d'édition en cours dans une page dédiée et adjointe à la page. Cet espace de discussion est très fortement utilisé dans un wiki comme Wikipédia, dont nous proposons une capture d'écran ci-dessous. Il est à noter que tous les moteurs de wiki ne proposent pas cette fonctionnalité, mais il semblerait que dès que le projet prend une certaine ampleur, d'autres supports de discussion (liste, canaux IRC) sont généralement réquisitionnés.



Illustration 3: Un exemple de page de discussion. Tiré de Wikipédia
http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Philosophi%C3%A6_doctor le 10 mai 2010.

En résumé, les wikis servent de support à l'édition dynamique de projets constitués autour de la construction collaborative de connaissances. Leur syntaxe simplifiée semble faciliter la création de nouvelles pages et de liens entre les pages. Ils rendent possible une structuration collective des contributions et des contenus, avec le maintien de l'historique des modifications et pour certains, l'accès à un espace de discussion sur le texte. Ce dispositif a la particularité d'être ouvert et souple, autorisant une intervention libre, mais aussi la réécriture des textes, ainsi que parfois, le dialogue entre les auteurs.

1.2 Trois prémices à l'invention des wikis

Plusieurs paradigmes technologiques, cognitifs, informationnels ont préfiguré l'invention des wikis et de son style d'usage. Nous retenons trois éléments clefs :

1. l'exploration et la poursuite des principes de l'hypertexte,
2. l'appropriation de l'Internet et l'avènement du WorldWideWeb qui favorise l'usage de l'hypertexte dans un système organisé en réseau,
3. la pratique de l'informatique libre et avec elle, une culture de la production de connaissances sur un mode décentralisé.

1.2.1 L'hypertexte comme exploration des principes d'association et d'intervention

« Dans un système en perpétuelle mutation, le travail d'ordonnancement n'a pas besoin de porter sur la manière dont sont conservées les informations, mais sur le processus de recherche de celles-ci. »

Rheingold, 1994

Plusieurs formulations conceptuelles et expérimentations technologiques ont mené à l'invention de l'hypertexte tel que nous le connaissons aujourd'hui. Nous qualifierons ces explorations de proto-hypertexte. Nous porterons notre attention sur la façon dont ces explorations mettent en scène des théories du fonctionnement de la cognition humaine, ainsi que des perspectives d'amélioration des modes de pensées et par extension des conditions sociales. Dans sa minutieuse étude des origines de l'hypertexte Alexandre Serres (1995) analyse les différentes pratiques, inventions et théorisations, préfigurant le principe d'organisation qui allait se répandre à la fin du vingtième siècle. Serres souligne la confusion entre l'hypertexte comme artefact et l'hypertexte comme notion d'organisation de l'information. Ainsi, l'hypertexte est généralement associé à l'informatique, alors que son principe avait déjà été exploré avec des dispositifs propres à l'imprimerie.

1.2.1.1 Proto-hypertexte et descriptions d'un style de pensée

Le dispositif le plus connu de la préhistoire de l'hypertexte est le Memex. Proposé par Vannevar Bush, le Memex, (compression de MEMoire et d'EXtension) est une sorte de bureau, organisé autour d'un écran et d'un clavier. Aux abords du bureau, un grand nombre de documents miniaturisés sous forme de microfilms sont consultables à partir de l'écran (qui agit comme loupe) et contrôlable à partir du clavier qui est muni d'un accélérateur.

L'accès au document se fait via un index. Un sélecteur permet une navigation semi-automatique parmi les fiches. Des annotations peuvent être ajoutées au moyen de la photocopie de texte à son tour miniaturisé lié à la fiche. Mais surtout, le lecteur peut laisser des traces de ses recherches en effectuant des liens entre deux parties d'une même fiche ou entre deux fiches différentes. Ces liens peuvent être archivés et concourir par la suite à l'un des guides de navigation d'une future lecture. Bush souligne que la possibilité de faire des liens entre deux items est la chose la plus importante, la caractéristique essentielle du Memex. Selon Serres (1995), la machine imaginée par Bush est la preuve que le principe hypertextuel a existé en dehors de son application informatique. Giffard souligne que si le Memex n'est pas un ordinateur, ce qui est décrit par Bush ressemble de façon troublante aux usages contemporains d'un environnement informatique hypertextuel. Cette similitude révèle très certainement l'influence de ce concept sur l'imaginaire des chercheurs contemporains.

Le Memex est présenté en 1945 dans un texte intitulé « *As we may think*⁶ » qui reçu une grande attention du public au point d'être présenté (Rhéaume 1993) comme l'acte de naissance du principe de l'hypertexte, et ce pour différentes raisons. Tout d'abord « *As we may think* » est écrit par un homme d'influence. Mathématicien, physicien, ingénieur et inventeur de différentes machines à calculer et à classifier, Bush est surtout directeur de l'office américain de recherche et de développement scientifique, mais aussi coordonnateur de l'effort de guerre sous Roosevelt. L'article est publié à la sortie de la guerre, dans le magazine américain *The Atlantic*⁷. Il s'ouvre sur la proposition d'une

⁶ Comment pourrions nous penser

⁷ <http://www.theatlantic.com/magazine/archive/1969/12/as-we-may-think/3881/>

nouvelle pensée pour les temps de paix⁸. Bush propose en introduction de faire état des leçons à tirer du travail scientifique en temps de guerre, et de réfléchir désormais aux potentialités d'un savoir scientifique mieux organisé et plus accessible. En 1945, le lectorat américain est bien évidemment avide de nouvelles utopies, et reçoit très favorablement ces perspectives humanistes d'un renouveau scientifique, technologique et documentaire. Mais le texte de Bush n'est pas seulement rhétorique. Il reprend de façon simplifiée mais convaincante, une théorie de la cognition basée sur le mode de l'association. Le titre est ainsi polysémique à plusieurs niveaux. Le titre de l'article *As we may think* désigne non seulement une proposition pour penser l'avenir de la science, il présente une théorie de la cognition. « *L'esprit humain travaille [...] à l'aide d'associations. À peine a-t-il un contenu à sa portée que tout de suite il se saisit du suivant qui lui est proposé par l'association des idées, suivant un réseau de chemins impénétrables portés par les cellules du cerveau.* » (Bush, 1945, p.43). En cela, les dispositifs traditionnels utilisés pour stocker, catégoriser et interroger l'information dans les bibliothèques seraient contre nature ou en tout cas contre-productifs. Et c'est à partir de cette théorie de l'esprit que Bush présente un dispositif de navigation, d'organisation et d'annotation de la documentation qui est plus cohérent avec notre mode de pensée. En imaginant une machine au fonctionnement analogue à cette théorie de la cognition humaine, il conceptualise une machine augmentant la mémoire de l'utilisateur et lui permettant de réaliser des associations entre plusieurs éléments. *As we may think* s'appuie également sur le constat d'une modernité marquée par la production croissante de rapports de recherche qui restent cloisonnés dans des spécialisations toujours plus isolées. L'ingénieur propose d'automatiser la collecte et la consultation de la documentation technique et scientifique en s'appuyant sur une théorie du fonctionnement du cerveau humain conçu comme un système associationniste. Il met en scène un lecteur submergé par une masse d'information et suggère une solution à ce problème moderne : la navigation par association. Giffard (2009) remarque à ce propos que l'opposition faite ici par l'auteur entre lecture intensive et lecture compréhensive est surfaite, mais qu'elle préfigure bien un problème difficile à gérer pour les technologies de lecture numérique :

8 Serres note à ce propos qu'il s'agit en fait d'une re-publication, de textes préalables passés inaperçus dans un contexte moins propice.

la lecture à l'écran. Enfin, Serres (1995) souligne qu'il s'agit autant d'un point de départ que d'un aboutissement, comme le prouve la publication quasi simultanée du rapport sur l'EDVAC (juin 1945) de Von Neumann, qui pose les bases de l'informatique moderne. De même, les publications antérieures par Bush de plusieurs articles présentent déjà ses idées, mais ont reçu une moindre audience. Selon Giffard⁹, le Memex s'inspire d'une invention préalable imaginée par le bibliothéconome belge Otlet. Il s'agit d'une station de travail multimédia, à plusieurs écrans, permettant la consultation à distance de documentation, accessible via un télescope électrique et commandable par téléphone. Établissant les principes d'association d'une pluralité d'outils de transformation, de multiplication, de classification, de manipulation, de consultation à distance, Otlet imagine la mise en place d'un cerveau mécanique et collectif. Ce système est souvent associé à l'une des premières conceptualisations d'un Internet multimédia. Cependant, même si le Memex ne verra jamais le jour et que Bush continuera d'ignorer les voies ouvertes par les avancées de l'informatique, ce dispositif servira de référence à plusieurs générations de penseurs, et nous permet de poser les principales caractéristiques d'un style de gestion de l'information..

Le protohypertexte met de l'avant trois éléments caractéristiques :

1. Les informations sont *organisées* selon un principe d'*association* de significations, ce qui implique qu'un document puisse être lié et renvoyé à plusieurs autres documents. Les documents peuvent être multimédias et auront tendance à apparaître sur différentes fenêtres ouvertes simultanément et au gré d'un parcours de navigation, plutôt que d'une lecture linéaire.
2. Les utilisateurs ne sont pas seulement des lecteurs. Ils sont conviés à *intervenir*, en tant qu'annotateur, collaborateur, voire auteur potentiel de l'organisation et de la rédaction de cet ensemble de connaissances.
3. Ceux-ci doivent travailler dans l'optique d'un projet *commun*.

Rhéaume donne une définition de l'hypertexte qui résume assez bien ces trois

9 Serres réfute la reconnaissance par Bush de cette parenté.

caractéristiques. Il s'agit pour lui de « *la collecte et l'organisation de savoirs dans un but pédagogique qui incite au travail en collaboration* » (1993, p : 36). Nous insistons aussi sur les possibilités d'interventions impliquées par cette forme d'organisation des savoirs.

1.2.1.2 Premières applications hypertextuelles

Le protohypertexte passe à l'état d'application concrète avec les expérimentations de Ted Nelson. Passionné de gestion de l'information et d'interfaces homme-machine, il projette le système d'association de fiches du Memex à un environnement informatique. En étudiant les principes développés par Bush, il voit l'organisation des connaissances libérée d'impératifs de hiérarchies ou d'organisation préalable, ce qui permet de manier presque infiniment une somme astronomique d'informations. Pour la première fois, Nelson forge ainsi le concept d'*hypertexte* pour nommer ce principe d'association entre les textes. Visionnaire enthousiaste, Nelson imagine alors une grande structure hypertextuelle. Il applique cette théorie avec le projet *Xanadu* qui vise à relier la littérature mondiale dans « *un réseau de publication hypertextué universel et instantané* » (Nelson, 1965). Cette première expérimentation d'une encyclopédie hypertextuelle est suivie avec attention, à la fois pour le défi technique et pour l'utopie humaniste qu'elle sous-tend. L'idée d'une cognition fonctionnant par association permet aux utilisateurs d'intervenir sur leur environnement, que ce soit par l'annotation, l'organisation, l'augmentation ou l'interrelation du corpus. Mais le projet Xanadu rencontrait des difficultés d'implémentation, parce qu'il supposait la gestion d'une grande base de données. Il allait donc être supplanté par la mise en place d'un protocole de communication permettant de relier des éléments déjà hébergés sur l'Internet, le HTML.

Engelbart, spécialiste des interfaces, présente publiquement en 1968 son oN-Line System (NLS), la première base de données hypertextuelle accessible via des ordinateurs reliés en réseau. À l'aide de la souris (dont il est aussi l'inventeur), il édite un texte sur

l'écran, insère, déplace des textes, des graphiques et crée des hyperliens en utilisant plusieurs fenêtres¹⁰.

Il faudra attendre les années 1980 pour voir apparaître des applications hypertextes sur les ordinateurs personnels dédiés à la bureautique. Remarquant la faible part d'experts en informatique intervenant sur la gestion des données dans les ordinateurs domestiques, le développeur Atkinson conçoit un premier outil baptisé WildCard (le Joker), pour permettre aux usagers d'intervenir et de commencer à programmer des actions sur leur système. Le président d'Apple lui suggère d'intégrer un système de programmation simple, proche de l'anglais naturel, qui deviendra le langage HyperTalk. Les informations sont rassemblées en pile sur des cartes multimédias qui peuvent être manipulées pour construire des bases de données. L'utilisateur peut intervenir par le biais de la souris en cliquant sur les options d'intervention et de navigation proposées. Il peut dessiner, intégrer du texte, de l'image, du son et plus tard de la vidéo dans le corps d'un document et le lier à d'autres documents. Ce principe, la transclusion, qui reprend le concept de Xanadu, autorise le maniement d'un hypertexte multimédia. On peut alors parler d'hypermédia. Pour les utilisateurs les plus avancés, le langage HyperTalk permet d'intervenir sur une carte, sur une pile de cartes, de passer d'une carte ou d'une pile à l'autre, grâce à des liaisons programmables. Mais surtout le langage permet aussi l'invention de nouvelles fonctions. La grande originalité de l'HyperCard réside dans le fait que l'utilisateur peut modifier non seulement le contenu, mais aussi le fonctionnement (la navigation, la structure) de l'appareil. Lancée en 1984 et fournie gratuitement avec les premiers Macintosh, l'HyperCard sera le premier logiciel grand public utilisant le concept de l'hypertexte. Mais il sera peu à peu abandonné quand Mac cessera de supporter l'application.

Cette interactivité n'est réapparue que beaucoup plus tard avec les tableurs (Excel), les navigateurs fonctionnant avec le langage Javascript et les formulaires. Le réseau Internet, alors émergent, fonctionnait principalement sur le mode de la lecture, ne permettant pas à l'utilisateur d'interagir, de laisser une trace ou de modifier du contenu en ligne. Cependant, ce « réseau de réseau » allait apporter

10 Voir à ce titre <http://sloan.stanford.edu/mousesite/1968Demo.html>

une modification majeure : un usage massivement collectif et décentralisé qui allait bouleverser le rapport aux savoirs et à la communication.

1.2.1.3 L'utopie d'une humanité améliorée par les technologies

Pour terminer cette histoire de l'hypertexte, il faut souligner que l'exploration de ces principes a été principalement menée par des documentalistes et techniciens des sciences de l'information. Engagés dans une réflexion sur la cognition humaine, ils cherchent à améliorer les conditions d'acquisition et d'organisation des connaissances. L'utopie d'un monde amélioré par l'usage d'outils d'acquisition et de gestion de connaissances transparaît dans différents contextes d'invention. Ce souci de gestion des savoirs dans une perspective de rassemblement humaniste se retrouve tout au long de la tradition encyclopédiste. En tant que mode d'organisation de l'information, plusieurs formes de protohypertextes ont d'abord été élaborées par des bibliothécaires et documentalistes, soucieux d'améliorer le repérage au sein de larges corpus documentaires. Proches de ces préoccupations, les premiers encyclopédistes ont cherché à organiser les connaissances humaines en une vaste base de données, dans un but pédagogique. Dans son histoire de l'hypertexte, Rhéaume (1993) rappelle que Wells avait aussi imaginé une encyclopédie basée sur une collaboration mondiale qui consistait en l'organisation d'un réseau inspiré du système nerveux, qui servirait à tisser les liens entre les travailleurs intellectuels du monde grâce à un média d'expression commun et à l'unité produite par la coopération à la réalisation de ce projet commun .

Parallèlement, différents projets fonctionnent sur le mode de l'hypertexte. Nelson (1970) développe une théorie de l'apprentissage selon laquelle chaque apprenant possède une structure cognitive unique, basée sur des compétences et des expériences propres à chacun. Cela devrait impliquer pour chacun un mode particulier d'accès et d'interaction avec la connaissance. Il formule l'hypothèse suivante : la structure de la connaissance qu'un auteur place dans son œuvre peut nuire à la compréhension de certains lecteurs ou apprenants. Cela suppose qu'un environnement malléable favorise l'apprentissage. Selon lui, il faut laisser à l'utilisateur la possibilité d'intervenir sur la structure du texte pour qu'il soit le plus significatif possible. Remarquons que Nelson inscrit cette consigne dans le

cadre plus large d'une conception alternative de la pédagogie, selon laquelle il faut laisser à l'étudiant le soin de choisir ce qu'il désire étudier, le laisser choisir s'il désire se soumettre à un test de connaissance. Avec une grande variété de matériaux susceptibles d'attiser leurs intérêts et la possibilité de naviguer assez tôt dans des environnements hypertextes, les étudiants auraient plus de motivation à s'accomplir dans l'apprentissage supérieur. Ils atteindraient l'âge adulte avec des esprits « bien tournés », curieux et plus vifs que les gens ordinaires. (Nelson, 1970, p. 21). Nous verrons que cette utopie humaniste continuera de traverser le contexte d'invention de l'Internet, et plus tard, les usages de certains des wikis publics.

1.2.2 L'Internet comme technologie de décentralisation des connaissances

The worldwide Web [...] has become our « Cognitive Commons, » in which cognizers and cognitive technology can interoperate globally with a speed, scope and degree of interactivity that [...] would be inconceivable within the scope of individual local cognition alone. [...] Such changes go beyond mere quantitative increase in efficiency and performance power. [...] They effect and modify how we cognize, how we do things and what we do.

Dror et Harnad 2008, p : 4

Comme suite logique de l'exploration des principes de l'hypertexte, la principale ambition d'Internet a été de relier entre eux tous les ordinateurs du monde. À la fin des années 1960, l'alliance de l'informatique et des télécommunications allait concourir à la création d'un système mondial d'échange de documents électroniques dont les possibilités sociales et cognitives continuent, quarante ans plus tard, d'être explorées et analysées.

1.2.2.1 Une infrastructure de réseaux de réseaux

Internet peut se définir comme un réseau des réseaux (Inter-net) qui vise à fournir des supports cognitifs de plus en plus puissants à une population mondiale permettant une communication, une collaboration et une publication sur un mode largement décentralisé. Le principe de décentralisation a d'abord été formulé dans un contexte de sécurisation de la transmission de données. La Première Guerre

Mondiale a été marquée par la double menace de la coupure des communications câblées et de l'interception des données radio. Le réseau de communication permettait à l'information de circuler par une multiplicité de chemins possibles sans risque d'être interceptée par l'ennemi. Les États-Unis financent alors un premier réseau informatique décentralisé, qui s'appuie sur le principe de la communication par paquet. C'est une agence du ministère de la Défense, l'Advanced Research Projects Agency (Arpa) qui supporte la mise en place de l'ARPANET, un projet alors constitué de quatre noeuds et qui constitue les premières avancées vers un réseau décentralisé.

Le principe du réseau s'appuie sur un système de postes de commande dotés de routeurs qui acheminent les paquets d'un point à un autre, les informations d'acheminement étant incluses dans les paquets eux-mêmes. Des scientifiques du MIT expérimentent les premières communications en réseau en échangeant des fichiers d'un ordinateur à l'autre. D'autres expérimentations sont effectuées par des utilisateurs enthousiastes issus de la contre-culture californienne. Les universités deviennent rapidement l'épine dorsale du réseau. Des sociologues et des philosophes se rencontrent pour discuter de la nature des nouvelles relations entre les hommes et les machines, que semblent augurer ces premiers usages.

Nous voulons mettre en valeur un aspect qui va bien au-delà du transfert à sens unique. L'importance croissante d'une communication qui se construit dans les deux sens, qui s'appuie sur cette réciprocité qui transcende le « aujourd'hui nous savons tous quelque chose que seul l'un d'entre nous savait jusqu'ici ». La communication des esprits permet à des nouvelles idées de naître.

Licklider et Taylor 1968, p:21

Ce n'est plus seulement la vision d'un intellect humain prolongé par la technique qui est associée à la diffusion des technologies informatiques : plusieurs penseurs formulent ainsi l'espoir de concourir à l'émergence d'une

« intelligence collective », pouvant accéder à l'ensemble des connaissances humaines et s'exprimer librement sur des bases plus égalitaires.

1.2.2.2 Une culture de l'ouverture et la décentralisation

L'un des premiers usages mettant en œuvre cette décentralisation est celui des *Requests For Comments* (RFC¹¹). En 1969, un groupe informel réunissant des chercheurs travaillant sur les protocoles de communication de serveur à serveur (le *Network Working Group*) adopte le principe d'enregistrer toutes les remarques, commentaires et propositions des participants. Ainsi naît la pratique des appels à commentaires (traduction de *Request For Comment*). Selon Chemla (Benamrane et Al. 2005), cela préfigure un système de documentation ouverte où toute pensée, toute suggestion relative au logiciel de serveur, écrites par n'importe qui et sans respecter les règles de l'écriture scientifique peut être publiée. Le caractère ouvert, non hiérarchique, et informel des RFC, diffusé à toutes les personnes impliquées dans ARPANET, visait à encourager la créativité et la communication. Elles vont rapidement devenir l'outil privilégié et la mémoire collective du développement technique du réseau. Cette idée d'ouverture à la contribution décentralisée et informelle allait marquer la culture des premiers usages du réseau.

Dans les universités, de jeunes informaticiens se passionnent pour leur travail sur le code et les interfaces interactives. Certains de ces premiers « hackers » s'enthousiasment à l'idée d'offrir l'informatique aux non-programmeurs pour les aider à réfléchir et à communiquer. D'autres voient aussi dans cette perspective celle de créer un nouveau marché. Plusieurs innovations vont se succéder, tant du point de vue des possibilités d'accès à un ordinateur personnel que des outils disponibles sur le réseau, et vont concourir à l'appropriation croissante de l'informatique et de l'Internet. Dès la fin des années 1970, les groupes de discussions (*news groups*) étendent les possibilités de communication à des communautés d'intérêt. Ces systèmes de discussion ouverts et

11 Appels à commentaires, voir à ce propos la liste des abréviations, sigles et acronymes

décentralisés indexent en effet chaque groupe par thématique selon une hiérarchie de classification. Le plus imposant de ces groupes de discussion est le système Usenet. Parce qu'ils étaient publics, certains articles ou groupes étaient aussi régulièrement censurés. Ce fut le motif des premiers débats du droit à l'expression sur l'Internet.

Parallèlement, une culture de la participation électronique chez des publics non scientifiques se répand rapidement via l'usage des babillards électroniques (BBS ou *Bulletin Board Systems*¹²). L'invention du courrier électronique accélère l'échange de documents et la communication interpersonnelle ou proxémique. Dans les années 1980, apparaissent les listes de discussion qui associent les boîtes de courriel aux serveurs de gestion de listes : les discussions de groupe ne sont plus nécessairement publiques et les échanges collectifs se développent. La gestion d'informations placées sur Internet se fait quant à elle d'abord par le biais de canaux FTP (*File Transfert Protocole*¹³). Cet outil permet aux usagers de copier, supprimer ou modifier des documents sur un autre ordinateur du réseau et ainsi d'administrer les fichiers mis en ligne sur un site Web. C'est le début d'une culture du partage de l'information.

En 1993, un premier projet d'encyclopédie du nom d'Interpedia (*Internet encyclopedia*) est lancé sous l'idée d'un catalogue centralisant des articles écrits par les internautes. Mais le projet stagne, principalement à cause de débats portant sur les choix structurels et technologiques devant soutenir l'encyclopédie. En particulier, les positions se cristallisent entre une solution décentralisée où tous les individus hébergeraient leurs articles alors reliés par hypertexte et un système centralisé qui donnerait alors beaucoup de poids au support choisi. Mais l'avènement du Web et la popularisation des interfaces graphiques et hypertextuelles entraînent peu à peu la baisse des activités liées à ce projet.

1.2.2.3 Le Web, hypertextuel et graphique, une démocratisation de l'accès

Parmi les projets qui se développent sur Internet, c'est l'invention du World Wide Web qui concourt principalement à l'explosion de la publication et de

¹² Voir à ce titre la liste des abréviations, sigles et acronymes

¹³ *idem*.

la lecture de documents placés en ligne. Ce projet, développé à partir de 1989 au CERN (Centre Européen pour la Recherche Nucléaire) se base sur l'usage du langage HTML (*Hyper Text Markup Language*¹⁴) un système de marquage qui décrit les différents objets édités (titre, corps de textes, images, liens), permet la codification informatique de ce vocabulaire et autorise une mise en page des données. Pour la première fois, le lecteur est invité à naviguer sur l'Internet via des liens hypertextes et des interfaces graphiques. Ces travaux précisent également comment accéder aux autres ressources, en utilisant des URL¹⁵ (*Uniform Resource Locators*), une forme d'adressage standardisée et universelle. Ils aboutissent également à la création du protocole HTTP¹⁶ (*Hyper Text Transfer Protocol*) forçant les ordinateurs à utiliser un même format pour transférer des documents hypertextes. Si les innovations successives du « réseau des réseaux » ont permis de créer une multitude de supports de communication, tout ce travail de normalisation aura amené les différents systèmes à être en mesure de lire la même information. La décentralisation technique et sociale couplée à un effort d'interopérabilité et de communication aura permis de rendre aussi prégnant ce réseau hypertexte mondial qu'est l'Internet.

L'arrivée du Web correspond ainsi à une démocratisation massive de l'accès au réseau, alors qu'à la même époque, les ordinateurs personnels sont de plus en plus accessibles. Dans son histoire des machines à lire, Giffard souligne cependant que de façon générale, si le Web a largement publicisé le principe d'*organisation des documents* selon un principe d'*association* de sens, celui-ci reste le lieu d'une fausse symétrie au regard des principes d'intervention annoncés par l'hypertexte. Le lecteur des interfaces réalisées avec le langage HTML lit des textes, des hypertextes, sans réellement pouvoir créer, inscrire ses propres parcours : il suit ceux proposés par l'auteur ou par le navigateur.

14 *idem.*

15 *idem.*

16 *idem.*

Vandendorde (1999) évoque un paradoxe ou une tension entre les possibilités de contrôle qu'offre l'hypertexte et les multiples manières dont celui-ci peut asservir le lecteur à la volonté de l'auteur. Certes, il est possible pour le lecteur de lire de façon linéaire un texte rempli de suggestions hypertextuelles, il lui est aussi possible de lire de façon hypertextuelle un texte conçu de façon linéaire. Le lecteur peut faire des choix de parcours, mais en quoi cela incarne-t-il les libertés d'utilisation annoncées par les utopistes de l'hypertexte ? En quoi cette liberté de choix de parcours diffère-t-elle tellement des libertés qu'as un lecteur en face d'un texte imprimé si celui-ci n'a pas la possibilité d'écrire, de laisser des traces, des remarques, une empreinte ? En particulier, note Giffard, la reprise des idées de Bush et Nelson par Lee n'a pas produit de véritables possibilités d'édition du texte.

Les réelles possibilités d'*intervention* sur le texte et d'aménagement de l'ordre de lecture auraient donc techniquement existé sur le Web à partir de l'invention des Wikis. Mais au-delà de l'ajout de nouveaux liens, les wikis permettent aussi d'introduire du contenu dans l'objet même de la lecture. En cela, les wikis ne sont pas seulement tributaires des explorations liées au principe de l'hypertexte, ils matérialisent pour la première fois la possibilité d'intervention du lecteur sur le texte, et cela de façon publique, sociale, *commune*. Par le biais de cette interface éditable, le lecteur peut prendre le rôle d'auteur, ou plus exactement de contributeur, à un projet qui devient dès lors collectif. Nous avons évoqué, avec les RFC, l'émergence d'une culture de la contribution à des projets collectifs. Depuis la fin des années 1980, des communautés d'utilisateurs-développeurs se sont organisées de façon à collaborer sur des projets communs. Pour ces communautés, ce n'est pas tant le médium de communication qui a suscité ce mode d'engagement, mais plutôt une vision partagée du code logiciel comme œuvre commune, nécessitant une conception « distribuée ».

1.2.3 L'informatique libre comme pratique de cognition distribuée

Du point de vue des représentations de la connaissance, de la sciences et des technologies, du rapport mis en place entre concepteurs et usagers, de la distribution du travail de conception et des formes de licences de droit d'auteur utilisées, la culture de l'informatique libre croise celle de la pratique actuelle des wikis publics.

1.2.3.1 Une conception des technologies comme dispositifs ouverts

La première affirmation d'une informatique « libre » renvoie aux années 1980. Il s'agit alors de contrer l'émergence d'une vision privative de la micro-informatique, perçue déjà comme une bonne occasion de créer des bénéfices par la vente de licences d'utilisation. Or cette façon d'envisager le futur de l'informatique n'avait pas seulement un impact commercial. Elle venait bouleverser la culture d'utilisateurs habitués à utiliser librement, explorer et modifier les technologies qu'ils employaient, et éventuellement à partager ces améliorations, pour le bien de tous et de la science. En réaction à l'arrivée de licences d'utilisations privatives, Richard Stallman, alors chercheur au laboratoire d'intelligence artificielle du MIT, réfléchit à une façon de garantir les libertés d'exploration, d'usage et de partage des productions informatiques. En 1983, il crée le projet GNU (*acronyme pour GNU is Not Unix*) qui a pour objectif de constituer un corpus d'applications dont la totalité des sources serait libre. Il s'inspire et réécrit les applications développées pour le système d'exploitation *Unix* alors très populaire. Parallèlement aux travaux de développements engagés, Stallman rédige avec l'aide de l'avocat Eben Moglen la licence GPL (*acronyme de GNU General Public Licence*) et fixe ainsi un cadre juridique au développement du logiciel libre. Cette licence a la particularité de donner explicitement des droits d'usages, définis plus spécifiquement par quatre libertés fondamentales :

- 0. La liberté d'exécuter le programme, pour tous les usages;
- 1. la liberté d'étudier le fonctionnement du programme, et de l'adapter à ses besoins;

2. la liberté de redistribuer des copies;

3. la liberté de modifier le programme et de publier ces modifications, pour en faire profiter la communauté.

Cette licence adjoint aussi une condition, celle de reproduire ces libertés pour chaque usage et reproduction du logiciel libre. C'est ce qu'on appelle le caractère « viral » de la licence. Un logiciel ne respectant pas totalement ces libertés, est considéré comme un logiciel propriétaire. Cela permet de dessiner une frontière entre ce qui est ou n'est pas libre dans le domaine logiciel. Cette licence va au-delà de l'encadrement des normes d'usage. Dès le début de sa formulation, Stallman situe la définition d'une informatique libre sur un plan politique. Il s'agit d'instaurer des principes, légaux notamment, favorisant une grande liberté d'utilisation. Dès lors, la pratique de l'informatique libre instaure une forme de politisation par rapport au développement, à l'usage et à la circulation des connaissances et des techniques et s'oppose aux offensives de l'informatique propriétaire. On retrouvera dans les valeurs associées à l'usage des wikis, ce droit à l'usage et à l'intervention sur les dispositifs techniques ainsi que sur la disposition des connaissances.

1.2.3.2 Travail en collaboration et innovation émergente

Au projet GNU initié par Stallman, il manquait un moteur central, permettant d'articuler les applications en un système d'exploitation complet et autonome. C'est en ajoutant au projet GNU un noyau libre (Linux) que le projet GNU/Linux allait devenir le premier système d'exploitation libre. Il est intéressant d'observer comment le projet Linux a été mis en place, inaugurant un nouveau mode de travail en collaboration, très largement distribué sur les réseaux. En 1991, Linus Torvalds qui avait écrit les bases du noyau qui sera nommé Linux, diffuse un appel à la participation collective. Se faisant, il reçoit un grand nombre de contributions qui permettront de constituer les bases du système d'exploitation libre (GNU/Linux) le plus populaire du monde. La communauté a répondu avec un énorme engouement, popularisant par là même le concept de logiciel

libre. Il s'agit d'un nouveau mode de développement basé sur la collaboration à distance de contributeurs bénévoles, passionnés, motivés par la résolution de problèmes utiles à la communauté des utilisateurs, à laquelle ils se rattachent de plus en plus. Dans les débuts de la diffusion de l'informatique libre, les utilisateurs étaient aussi des contributeurs. Aussi, la communication des besoins qui apparaissent au cours de l'usage constitue une boucle de rétroaction efficace qui permet à la communauté d'avancer selon l'intérêt d'usagers proactifs.

Ce modèle se situe à l'inverse d'un modèle d'innovation développé en laboratoire, qui imagine un produit pour ensuite le vendre à un public qui n'a pas le pouvoir d'exprimer ses propres besoins. Ce modèle de développement, souvent rapproché à ce que Von Hippel (2005) décrit comme une « innovation ascendante » contribuerait à mettre en place des dispositifs rapidement adaptés aux besoins des usagers. L'un des enjeux reste de maintenir les possibilités de participation publique à un système dont la compréhension requiert souvent des connaissances minimales en informatique.

1.2.3.3 Une propriété partagée avec les participants

L'une des implications principales de cette construction participative est un rapport particulier à la notion de propriété intellectuelle. Une licence libre (selon la philosophie basée sur les quatre libertés citées plus haut) a la particularité de garantir des droits aux usagers autant qu'aux auteurs. Pour permettre un travail collaboratif, les contributeurs protègent leurs productions, non pas contre, mais en faveur d'une forme d'appropriation publique. Dans cette culture, les usagers sont considérés comme des auteurs potentiels, ou sont incités à le devenir, selon une logique participative dirigée vers la mise en commun.

C'est une sorte de kolkhoze logiciel, dans le sens initial, fondé sur la propriété collective : les exploitants des kolkhozes participent tous, selon leurs moyens et leurs compétences, aux activités, et jouissent du droit d'exploitation gratuit et perpétuel de la terre et de ses fruits, qui appartiennent à l'État, donc à tous.

Perline Noisette et Thierry Noisette 2004, p.60

Les kolkhozes désignaient des coopératives agricoles de l'URSS dans lesquelles

les terres appartenait à l'État tandis que les moyens de production, le cheptel et les bâtiments étaient mis en commun. Cette métaphore est utile à deux titres. D'une part, les libertés évoquées plus haut (liberté d'exécuter, adapter, redistribuer, modifier) côtoient un versant plus communautaire, marqué par un souci pour le bien commun. Que ce soit relativement à la production des contenus, à la fixation des règles de fonctionnement ou encore relativement aux choix des dispositifs, la plupart des projets de développement de logiciels libres sont l'objet de négociations qui nécessitent des ajustements constants et la participation active de leurs membres. D'autre part, les licences libres induisent un rapport particulier à la propriété. Le ou les premiers auteurs du logiciel ont le choix de devenir propriétaires de leur œuvre ou bien de la léguer à un organisme (comme la *Free Software Foundation*) qui garantira un rapport d'ouverture à la collectivité. Si l'auteur accepte des contributions de tiers, ceux-ci deviennent, techniquement et légalement coauteurs du programme. Filant la métaphore, on pourrait donc comparer chaque logiciel à un kolkhoze ou une coopérative agricole dans laquelle tous les travailleurs seraient propriétaires de la production, mais pas nécessairement de l'infrastructure (ou de la direction générale du projet). La licence GPL autorise ainsi les auteurs (et donc en général les propriétaires du programme) à modifier les sources. À ce titre, certaines communautés qui utilisent des licences libres demandent parfois à leurs contributeurs de céder leurs droits au projet à une fondation ou à une compagnie afin de faciliter les changements de licence. Mais de façon générale, retenons que cette forme d'ouverture à la propriété des contenus et des dispositifs implique une participation active des contributeurs pour qu'ils aient réellement accès à cette propriété collective. Les usagers impliqués ayant à la fois les libertés d'usage et les bénéfices d'une production collectivisée, plusieurs observateurs ont associé cette appropriation citoyenne du cyberspace (Proulx et Jauréguiberry 2002; Feenberg 2002; Feenberg et Barney 2004). À ce titre, nous verrons que la culture wiki est proche de la culture participative, pro-active et collectiviste diffusée par le « mouvement du logiciel libre ».

1.3 Des premiers usages aux wikis comme style cognitif

Dans cette section, nous verrons que tout comme pour l'hypertexte, les premiers

usages des wikis voient leurs origines dans les sciences de la documentation. Ils seront popularisés par un grand projet encyclopédique. Mais les wikis ne se sont pas limités à ces deux types d'usages, devenant le support d'une grande diversité de projets.

1.3.1 Les wikis de documentation

En 1995, le Web était en plein essor et rapidement, plusieurs communautés d'informaticiens commencèrent à s'intéresser à cet outil. La ramification éditable *Portland Pattern Repository* est devenue très populaire et son principe suffisamment clair pour convaincre des utilisateurs externes à cette communauté. Rapidement, selon les logiques propres au logiciel libre autorisant la modification et le partage de nouvelles fonctionnalités, des utilisateurs commencèrent à améliorer ou cloner le « moteur » wiki d'origine (*Usemod*) et tester ce principe pour différents projets. Ces premiers wikis servaient essentiellement à rassembler les connaissances intéressant des communautés de pratique, en particulier des experts en informatique. Klobas (2006, p.15) note qu'à la fin des années 1990, le succès d'un wiki était associé à la vitalité d'une communauté : des pages laissées incomplètes et dépassées étaient la preuve qu'une communauté devenait inactive. À partir des années 2000, certaines communautés commencent à se servir des wikis pour y rédiger leur documentation technique et organiser leurs connaissances afin d'obtenir un site utile pour un lecteur non expert.

1.3.2 Le rôle influent de Wikipédia

Le projet qui a popularisé l'usage des wikis est indéniablement l'encyclopédie participative Wikipédia. Pourtant, son histoire relève de l'acte manqué plutôt que d'un choix conscient. Wikipédia a été initialement conçue comme un complément de Nupedia, un service gratuit d'encyclopédie en ligne fondé par Jimmy Wales, avec des articles rédigés par des collaborateurs hautement qualifiés et évalués par un processus élaboré par les pairs. La rédaction de contenus pour Nupedia s'est rapidement révélée extrêmement lente, avec seulement douze articles achevés au cours de la première année, en dépit d'une mailing-liste d'éditeurs intéressés et du recrutement de Larry Sanger employé par Wales pour être rédacteur en chef à temps plein. C'est en découvrant le principe du wiki que Sanger propose d'essayer de mettre en place un site Web collaboratif pour fournir

une source supplémentaire de projets d'articles qui pourraient être rédigés, relus et raffinés par différents éditeurs avant d'être soumis à la publication sur Nupedia.

Dans un premier temps, les éditeurs et les commentateurs de Nupedia résistent à l'idée d'associer Nupedia avec un site wiki. Wikipédia est donc d'abord lancée sur son propre nom de domaine, wikipedia.com, le 15 janvier 2001. Elle fonctionnait alors avec le moteur UseMod, les pages étant d'abord stockées dans des fichiers, avant d'être par la suite organisées dans une base de données. Afin de subvenir aux besoins associés au nombre grandissant des articles, le moteur UseMod a été remplacé par un premier moteur en janvier 2002 et puis par le moteur MediaWiki en juillet 2002 qui allait être spécifiquement développé pour les besoins de l'encyclopédie. Après avoir été mentionné sur Slashdot¹⁷ (un célèbre magazine en ligne touchant les membres de la cyberculture) Wikipédia attire de nouveaux participants, rattrape puis dépasse Nupedia en terme de participants et de nombres d'articles. Dans la première année de son existence, plus de vingt mille entrées encyclopédiques sont créées sur Wikipédia : le projet est prêt à prendre son essor. À l'inverse, Nupedia ne publie que deux nouveaux articles entre octobre 2001 et avril 2003. Aujourd'hui, Wikipédia est l'un des sites les populaires du monde. Déclinée en plus de 250 langues, l'encyclopédie comptait en juin 2009 plus de neuf millions d'articles librement utilisables et éditables. La taille des données, le nombre d'utilisateurs, la nature des documents rassemblés dans ce projet, ont impliqué et continuent d'impliquer des adaptations importantes du style wiki. En particulier, l'organisation de l'information sur Wikipédia n'est pas restée purement hypertextuelle. En plus d'être reliées les unes aux autres par des hyperliens internes ainsi que vers d'autres versions linguistiques de Wikipédia, toutes les pages de Wikipédia sont d'abord regroupées selon une typologie de page (Article, Aide, Image, Modèle, Utilisateur), classées par catégorie thématiques, et hiérarchisées. Ce travail d'organisation, de systématisation, d'amélioration de la structure et du logiciel rassemble une communauté grandissante d'utilisateurs, en plus des contributeurs impliqués dans l'ajout et l'amélioration du contenu. De par sa taille et sa fréquentation, Wikipédia a un rôle influant dans la diffusion de l'outil wiki ainsi que dans l'appréhension de l'esprit wiki.

¹⁷ <http://slashdot.org/>

1.3.3 Des wikis à tout faire

Avant Wikipédia, la rusticité des interfaces graphiques et les difficultés liées à la gestion d'un projet collectif, confinaient les wikis à un usage très restreint, généralement en lien avec la documentation logicielle. En sortant des sphères techniques, les wikis sont présentés comme porteurs d'éléments radicalement nouveaux dans l'histoire du Web. Pour la première fois, les « usagers » sont conviés à participer à la fabrication collective de sites Web à caractère public ainsi qu'à la structuration et la pérennisation de leur contenu. Les wikis sont aujourd'hui perçus comme des outils caractéristiques du Web 2.0, car ils favorisent la participation d'un public non technicien. En ce sens, les wikis font partie de ces sites Web dynamiques et collaboratifs qui permettent une intervention sans faire appel à un webmestre expert de la publication en ligne. De par leur flexibilité, les wikis ont commencé à remplacer des outils de gestion et de partage d'informations, dans le cadre de collaboration médiatisée par ordinateurs. Certains moteurs de wikis se sont enrichis d'un grand nombre de fonctionnalités faisant alors du wiki un outil très complexe. De plus, on voit apparaître des extensions wikis, des modules possibles à installer parmi d'autres fonctionnalités d'un site Web. Cela nous porte à penser que pour les utilisateurs du Web contemporain, le wiki doit être simplement perçu comme un principe éditorial permettant l'écriture à plusieurs. Par ailleurs, notons que pour la grande majorité des utilisateurs du Web, l'idée de wiki est surtout associée à Wikipédia, c'est-à-dire à une encyclopédie collaborative. Enfin, il faut rappeler, comme le souligne Klobas (2006, p.3), qu'il existe un nombre important de wikis « privés », qui sont réservés à des utilisateurs choisis. Certains ne permettant pas l'intervention d'un membre externe au projet, d'autres étant tout simplement invisibles aux yeux de la plupart des internautes. Par ailleurs, la prolifération de pourriels a contraint plusieurs wikis à mettre en place différentes politiques de protection : de la signature obligatoire, à la résolution d'énigmes, en passant par la demande d'autorisation auprès des responsables du site Web. Toutefois, le maintien de l'ouverture à l'édition concerne également la confiance et la légitimité que les usagers accordent à l'intervention du public.

1.4 Le wiki comme style

Au cours de ce chapitre, nous avons présenté le style wiki dans un quadruple contexte :

1. Initié dans le cadre d'une expérimentation organisationnelle en entreprise, le wiki est un style qui a fait ses preuves, donnant lieu à plusieurs appropriations par des communautés d'experts en informations pour des usages dédiés à la documentation technique.

2. En dialogue avec l'exploration de l'hypertexte, comme principe documentaire, cette expérimentation technique notamment liée au projet encyclopédique suggère de proposer une organisation de l'information basée sur des associations. Les principes de l'hypertexte suggèrent l'intervention du lecteur comme acteur de la mise en relation puis comme collaborateur et contributeur à l'édification du texte et de son organisation.

3. Au moment de l'explosion des outils de communication en réseau avec la popularisation d'Internet et du Web et comme principe de décentralisation puis d'organisation hypertextuelle, le « réseau des réseaux » a largement contribué à populariser ce mode d'organisation de l'information, avant que les fonctions d'intervention ne soient introduites avec les wikis.

4. Dans une relation de grande proximité avec la culture participative des communautés de l'informatique libre, l'usage et la diffusion des wikis s'appuie sur une pratique de la collaboration et du partage des connaissances. De la même façon que la production des logiciels libres a été associée à une éthique du travail (Himanen 2001), à une culture technique (Raymond 1998; Richardson 2002; Vitalis et Proulx 1999; Proulx et Couture 2006), à une nouvelle sensibilité politique (Auray 2002; Pasteur 2004) et à une forme d'organisation innovante (Foray et Zimmermann 2001; Gensollen 2006; Doray, Goldenberg et Proulx 2008; Cohendet, Créplet et Dupouët 2003), nous émettons l'hypothèse que l'usage des wikis renouvelle, à sa manière, une philosophie du rapport à l'autre, au collectif, au travail, à la technique et à la connaissance.

D'un point de vue technique, nous avons vu que l'invention du premier wiki allait

donner lieu à la définition de certaines caractéristiques techniques : navigation hypertextuelle, intervention dans la création, la modification et l'organisation des pages ouvertes au public, avec la conservation de chaque intervention. La démultiplication des moteurs de wikis et des contextes d'utilisation, nous questionne : dans quelle mesure les wikis, comme artefact et comme état d'esprit, impliquent-ils une signification sociale uniforme ? Selon notre hypothèse, et malgré la variation des usages et des dispositifs, il semble adéquat de parler des wikis comme un style, un *WikiWay*. Cela suppose de considérer finalement dans le vocabulaire courant, le terme *wiki* pour référer à un outil, mais aussi à trois éléments distincts :

1. Un type de dispositif, généralement un site Web offrant des fonctionnalités caractéristiques. Au minimum, on reconnaît un wiki par la possibilité d'éditer chaque page et d'en créer de nouvelles. Par wiki on désignera également le logiciel particulier destiné à mettre en place un site de type wiki, qui est en fait le moteur (en anglais « engine ») qui permet de faire fonctionner le site. Il existe différents types de moteurs wiki.

2. Par extension, le terme wiki englobe aussi les utilisateurs qui sont affiliés à un projet médiatisé par un wiki. On opère ainsi une sorte de personnification de l'outil ou de technologisation de ses usagers, ou de fusion artefact-communauté. Si l'on dit que tel wiki utilise telle licence, on réfère ainsi aux choix politiques de la communauté des utilisateurs, choix inscrits dans un dispositif légal et qui va influencer l'usage de l'artefact.

3. Un état d'esprit ou un principe éditorial stipulant l'ouverture à l'intervention publique. Le mot wiki est souvent utilisé comme un adjectif décrivant une façon de faire qui renverrait à un type de relation au dispositif, à une culture de participation, à un mode de pensée typique ou engendré par l'usage des wikis. On parle ainsi de « *WikiWay* » pour désigner cet état d'esprit.

Si la notion de wiki renvoie bien, de façon générale, à un style d'artefact, de coordination et d'écriture, la compréhension de sa signification sociale implique pourtant une étude plus en profondeur de ses usages. Dans le chapitre suivant, nous allons

analyser les principales questions soulevées par l'usage des wikis. En effet, loin d'être un artefact banalisé, les logiques de participation impliquées par l'ouverture du dispositif, la taille des communautés qui s'organisent via ce médium et en particulier l'ampleur et la visibilité du projet Wikipédia, ont fait des wikis des outils à l'usage controversé.

CHAPITRE II [PROBLÉMATIQUE]

CE QUE LES WIKIS QUESTIONNENT

Commençons par souligner que la majorité de la littérature en sciences sociales, économiques et politiques se concentre sur Wikipédia, ce qui montre le caractère exemplaire de ce wiki. Cet intérêt pour Wikipédia est croissant : il s'agit d'un exemple à la fois fascinant et inquiétant d'auto-organisation et d'auto-publication inédit de par sa taille et son influence. Quelques chercheurs s'intéressent pourtant aux wikis en dehors de Wikipédia, et le WikiSymposium (évoqué plus haut) rassemble une grosse partie de ces analyses. La littérature produite sur les wikis et donc en particulier sur Wikipédia, révèlent trois types de défis : économiques, politiques, épistémiques.

D'un point de vue économique, est régulièrement interrogée, la motivation des acteurs, mais aussi l'efficacité d'un système basé sur la participation bénévole et la gratuité des productions.

D'un point de vue épistémique, sont régulièrement interrogés les problèmes ayant trait à la légitimité des contenus, l'efficacité, les implications du modèle de sélection *a posteriori*. Un nombre croissant de recherches issues des sciences de l'information (*knowledge management*) interroge le fonctionnement et l'efficacité du modèle proposé par Wikipédia et des wikis d'entreprise à des fins d'organisation et de production de l'information.

D'un point de vue politique, de nombreux auteurs s'intéressent à la dimension émancipatrice et l'organisation des collectifs, en questionnant l'existence de hiérarchies, mais de façon plus générale, la justice du mode d'organisation. Deux dimensions nous intéressent particulièrement : il s'agit d'abord du modèle politique mis en place par les communautés qui doivent s'organiser pour collaborer de façon juste et efficace, mais aussi du problème de la pertinence des contributions et du statut de la connaissance produite.

2.1 Ce que l'appropriation des wikis a amené

Dans quelle mesure l'appropriation des wikis a-t-elle bouleversé la façon d'écrire et de construire de connaissances ? Son usage dans un cadre collectif a-t-il provoqué des changements dans la façon dont les communautés en ligne s'organisent ? Des formes de participations particulières ont-elles émergé avec la multiplication de wikis publics ? Le lectorat des wikis a-t-il développé un rapport particulier à la lecture, à la façon de comprendre l'organisation des savoirs ? Comment l'invitation à intervenir sur un « écrit d'écran » a-t-il été perçue ? Comment a-t-on réagi au fait qu'une encyclopédie qui choisisse de s'appuyer sur ce principe ?

2.1.1 Quelle légitimité pour le contenu d'un wiki ?

2.2.1.1 Un déplacement des frontières

Plusieurs études de cas ont analysé la façon dont les wikis transforment la relation aux savoirs et à leur production. Ces études se sont principalement concentrées sur deux contextes d'usage : celui des wikis en organisation (en entreprise principalement) et celui des wikis en éducation (dans la salle de classe, mais aussi au regard de la production scientifique). L'une des premières études portant sur l'usage de technologies de collaboration participative au regard de la science, est la thèse de doctorat de Sébastien Paquet (2004), thèse dans laquelle il démontre que l'usage des wikis et des blogues opère des changements de frontières entre les disciplines, mais aussi entre le monde académique et le monde amateur. En analysant la nature et l'impact des discussions qui s'opèrent entre collègues scientifiques et membres de la *wikisphère* et de la *blogosphère*, il conclut à un amenuisement des frontières traditionnelles et à la croissance de l'interdisciplinarité et de l'hétérogénéité engendrée par ce type de pratique.

En outre, il note que ces observations ne traitent pas d'une expérience isolée, mais bien d'une pratique émergente d'hybridation entre chercheurs et amateurs. Wagner (2004 ; 2007) analyse un usage similaire dans les organisations et encourage l'usage des wikis en gestion des connaissances, car ils permettent la création d'une mémoire

collective, mais aussi parce qu'ils suscitent la discussion, et donc la création de nouvelles connaissances. De façon générale, l'efficiencia des wikis est mise de l'avant, à condition que l'organisation ait acquis une certaine maturité d'utilisation. L'usage des wikis en éducation a surtout évolué sur le mode expérimental, et dans quelques contextes d'enseignement à distance, avec pour objectif d'observer la créativité des élèves dans un environnement Web participatif. Quelques expériences ont également cherché timidement à considérer l'usage de Wikipédia en classe, allant à l'encontre d'une frilosité générale vis-à-vis de ce médium. En effet, Wikipédia, de loin le plus connu des wikis, semble avoir mobilisé l'attention scientifique de façon de plus controversée.

2.1.1.2 La question de la crédibilité de Wikipédia

« Given the fact that many people use Wikipedia, we should ask: Can we trust it ? Can an article be judged as credible without knowing its author ? »

Magnus, 2009, p.75

« The educational system of the 20th century produced several generations of authors with a strong belief in the « self-evident »right of authors to own and control their works. »

Miller, 2005, p.38

De loin, la littérature la plus abondante concernant Wikipédia touche à la légitimité et la crédibilité de son contenu. Ce questionnement n'a fait que se renforcer ces dernières années avec la popularité grandissante du projet. Plus de la moitié des études analysées débutent sur l'observation de son usage grandissant, en dehors de tout contrôle apparent.

Les partisans de la légitimité de Wikipédia s'efforcent de démontrer qu'il y a bien contrôle, et s'il n'est pas tout de suite apparent c'est qu'il est plutôt inhabituel. Certains vont jusqu'à présenter les wikis comme une technologie de contrôle (Firer-Blaess, 2007, Miller, 2009, Laporte, 2009), puisque la moindre action y est répertoriée dans la mémoire du wiki, retraçant ainsi l'histoire des modifications. Ce contrôle serait inhabituel de par

l'identité des participants, des contrôleurs, leurs motivations, leur organisation. Dans quelle mesure cette apparente innovation ne participe-t-elle pas de l'auto-justification d'une « médiocratie » envahissante ?

De nombreux textes analysent Wikipédia en faisant référence à des systèmes de production de connaissance qui lui ont préexisté ou qui existent parallèlement. Pierpaolo Dondio, Stephen Barrett, Stefan Weber et Jean-Marc Seigneur (2006) se sont posés cette question en se demandant ce qui définit des standards de haute qualité et d'expertise dans des domaines proches de Wikipédia. À partir de la confrontation de deux littératures, celle relative aux questions de confiance et de crédibilité dans les sites Web et celle des environnements collaboratifs de travail, ils ont construit un modèle, le « Wikipedia Trust Calculator », qui prend en compte dix critères :

1. La possibilité d'identifier les auteurs et leurs expertises.
2. L'existence de standards selon les catégories de contenu.
3. La clarté des normes de référence.
4. L'absence « d'effet dictatorial », où la majorité des contributions reflète le point de vue d'une seule personne.
5. Des contributions peu fragmentées ce qui encourage plus de cohésion que de dissonance entre les auteurs.
6. Le maintien un bon équilibre entre chacune des sections (détails, images, variation syntaxique).
7. La régularité de la révision par les auteurs.
8. La stabilité générale de l'article.
9. La neutralité du point de vue exprimé.
10. Le nombre et la qualité des références.

En appliquant ce modèle à près de 8000 articles (comprenant les pages les plus visitées ainsi que 800 articles de qualité), ils ont déduit que les pages de Wikipédia tendaient généralement à la satisfaction des critères retenus. Leur analyse a démontré que plus de 77.8% des articles de qualité répondent aux critères de crédibilité épistémique.

En revanche, seulement 13% des articles standards sont considérés comme satisfaisant du point de vue de ces critères. Les articles standards peuvent être élevés au rang d'article de qualité après proposition et vérification par un jury de pairs, constitués de wikipédiens qui se sont donné un ensemble de critères de légitimation. On peut en déduire que si les acteurs de Wikipédia ne parviennent pas à établir une qualité uniforme dans l'ensemble du projet, ils ont à l'esprit un horizon de qualité satisfaisant du point de vue des normes habituelles.

Parmi les critères identifiés par Dondio, Barrett, Weber et Seigneur, celui qui nous semble le plus problématique est le premier, à savoir l'identification des auteurs et de leurs expertises. En effet, il s'agit du principal problème mis de l'avant par les détracteurs de la fiabilité de Wikipédia, soit l'impossibilité d'identifier les participants et de juger de leur compétence. Selon L. M. Sanger, 2009, il s'agit là d'un refus conscient et volontaire du recours à l'expertise au profit d'une facile et prolifique médiocratie. Pour K. Brad Wray, 2009, l'anonymat est une mesure de protection, qui explique la facilité de participation par l'irresponsabilité qu'il autorise. En effet, contrairement à ce qui se passe dans la culture scientifique, les participants à Wikipédia n'auraient rien à perdre si leurs contributions sont déclarées fausses. Selon cet épistémologue des sciences, les deux cultures diffèrent radicalement au regard

1. des connaissances produites,
2. des auteurs de cette connaissance,
3. du processus par lequel ces connaissances sont produites.

À l'encontre de cette affirmation, Nielsen (2007) a démontré pourtant une tendance à la conformisation vers de nombreuses règles scientifiques, en particulier celle de la citation scientifique. Viégas, Wattenberg et Mckee (2007) ont également démontré, via une étude de cas portant sur le processus de qualification des articles de qualité, que celui-ci est proche des étapes traditionnelles de qualification dans une démarche d'évaluation par les pairs. Les travaux de Poudat et Loiseau (2007) portant sur l'analyse lexicale et épistémique

de la catégorisation dans Wikipédia semblent aussi aller dans le sens d'une rigueur scientifique.

Par ailleurs, plusieurs modèles d'identification des auteurs ont été mis en place visant à faire ressortir *qui* contribue à Wikipédia, et *comment*. Korfiatis, Poulos et Bokos (2006) ont ainsi établi un modèle qui permet de réaliser une analyse croisée des réseaux d'auteurs et des réseaux d'articles produits dans un wiki. Le schéma suivant décrit le modèle adopté pour représenter le rapport entre les articles et leurs auteurs.

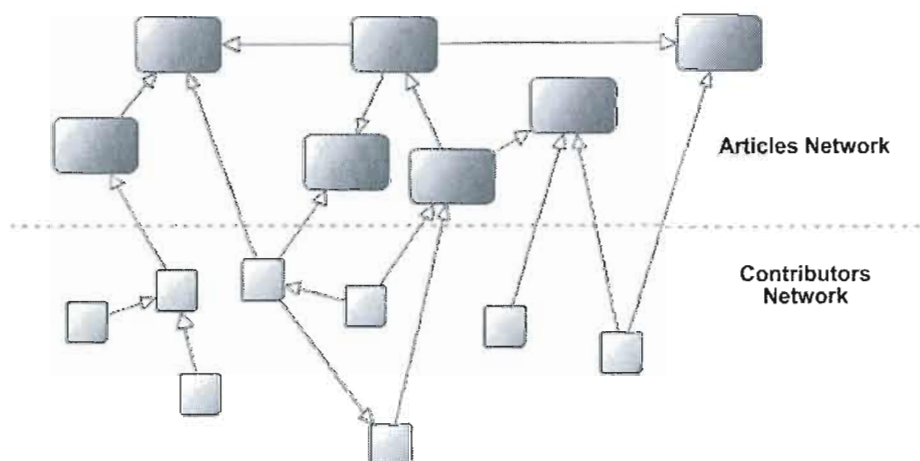


Illustration 4 : Couches de réseau dans le modèle de publication de type wiki. (Tirée de Korfiatis, Poulos et Bokos, 2006).

Les contributeurs sont reliés par une activité conjointe sur un même article. Via ce modèle, l'autorité d'un contributeur peut-être mesurée à sa participation à des champs similaires dans Wikipédia. Cela permet de trouver quelles sont les affiliations épistémiques de chacun des contributeurs, ou de voir s'il s'agit de contributeurs occasionnels. Par ailleurs, en croisant la diversité des sources mentionnées avec la diversité des auteurs qui ont contribué à un article,

on peut en mesurer la neutralité, celui-ci ayant plus de chance d'avoir l'expression d'une complexité, plutôt que de représenter un point de vue homogène et possiblement biaisé. Ils suggèrent de classifier les compétences de chaque contributeur pour accroître leur crédibilité vis-à-vis de leur activité dans un article ou relativement à la création d'une norme.

Cette suggestion est à la fois intéressante et étonnante. Plutôt que de s'appuyer sur une autorité déclarée, la crédibilité devrait donc se vérifier par la réalité des productions et des interventions de chacun. Cette consigne est en fait peu contradictoire avec une logique souvent revendiquée dans les communautés en ligne orientée vers une recherche de reconnaissance¹⁸: la méritocratie. Concernant l'identification des contributeurs à des fins de légitimation ou de délégitimation, Miller (2009) note que cette démarche est le plus souvent liée à la recherche d'un individu problématique de par son comportement social (vandalisme) que de par la fiabilité de sa contribution. Elle insiste également sur le fait que si les auteurs n'apparaissent pas à première vue, Wikipédia n'est pas véritablement anonyme. Chaque intervention est enregistrée dans l'historique des modifications. Levrel (2006) rappelle que sur Wikipédia, chaque contribution s'inscrit dans un contrat d'écriture encadré par l'application d'une licence GFDL. « *La responsabilité des éditions, dans le régime de l'auto-publication, incombe aux participants, ceux-ci étant responsables de leurs actes* » (Levrel, 2006 p.197) et la Wikimedia fondation peut à ce titre, « *ouvrir ses historiques pour faciliter ou effectuer d'éventuelles investigations* ». Chaque contributeur est aussi invité à justifier son édition dans une section spéciale de commentaire qui apparaîtra dans l'historique. C'est surtout en cas de vandalisme répété (généralement anonyme) que des recherches sont effectuées dans le but de retrouver la personne associée à une adresse IP. Dans le cas d'une intervention problématique mais signée, les contributeurs vont plus vraisemblablement à chercher à discuter avec l'auteur soit

18 Nous reviendrons dans l'analyse sur la particularité de la question de la reconnaissance dans les wikis.

dans la page de discussion liée à l'article, soit dans la page de discussion personnelle du contributeur.

Enfin, plusieurs auteurs ont réalisé des études empiriques plutôt que statistiques dans le but de tester la crédibilité des articles jugés de qualité par Wikipédia. L'étude la plus connue à ce sujet est celle réalisée en 2005 par le magazine scientifique *Nature*¹⁹, qui a fait réviser un échantillon de 42 articles tirés des encyclopédies Wikipédia et Britannica. Des experts des thématiques traitées par les articles devaient évaluer, à l'aveugle, la pertinence du propos, à partir d'une grille commune. Les résultats ont démontré que les articles de qualité de l'encyclopédie en ligne comportaient en effet plus d'omissions, de d'erreurs factuelles et d'analyses fausses que Britannica, mais seulement de peu, à savoir 162 erreurs dans Wikipédia pour 123 dans Britannica.

Chesney (2006) a complété cette analyse en donnant à 258 chercheurs le soin d'étudier la crédibilité de deux articles : l'un correspondant à leur domaine d'expertise et l'autre étant un article pris au hasard. Les résultats de cette étude ont donné un résultat étonnant du point de vue des modes de légitimation des connaissances: les experts ont donné plus de crédit aux articles dans lesquels ils avaient une expertise que dans ceux pour lesquels ils n'avaient pas d'expertise, notant les articles de domaine inconnu avec plus de sévérité. On peut à ce titre se demander dans quelle mesure la sévérité et l'esprit critique vis-à-vis des domaines dans lesquels ils n'ont pas d'expertise sont le propre d'une analyse scientifique.

L'une des originalités fondamentales de Wikipédia réside dans le fait d'avoir accès aux discussions entre les auteurs d'un article. Plusieurs chercheurs ont ainsi focalisé leurs analyses sur l'étude des discussions liées à la coopération autour d'un article, mais aussi autour de la création de règles. Stvilia, Twidale, Gasser et Smith (2005) proposent ainsi d'analyser les discussions ayant trait à la qualité de l'information dans Wikipédia pour faire ressortir les éléments de

19 *Nature* 438, 900-901 (15 December 2005)

légitimation mis en avant, et les procédés d'amélioration qui sont mis en place. Cette ouverture rend en outre possible une grande hétérogénéité de participation, notamment en intensité d'investissement. Anthony, Smith et Williamson (2005) puis Korfiatis, Poulos et Bokos (2006), Auray, Poudat, Pons (2007) ont ainsi distingué la complémentarité de l'activité des « zélés » (*Zealots*) et des « bons samaritains » (*Good Samaritans*), expliquant le maintien de la qualité par l'investissement très sporadique d'un grand nombre de contributeurs anonymes. Pour O'Neil (2009), c'est dans la publicité, l'accessibilité et l'hétérogénéité des espaces de discussion relatifs à la fois au contenu et aux règles qu'il faut comprendre ce qui motive principalement les participants à s'investir et se sentir impliqué dans un projet à caractère épistémique, mais aussi politique.

2.1.1.2 Expertise et sens commun à l'heure du Web participatif

La question de la légitimité des connaissances produites par des « non-experts » n'est pas le propre de l'usage Wikipédia. Dans un article de 1996, Cioleck prévoyait ainsi un avenir du Web aussi sombre que cynique en annonçant : aujourd'hui le WWW, (World Wide Web), demain le MMM (pour Médiocratie du MultiMédia). Depuis sa naissance, Internet a été considéré comme lieu inespéré pour la collaboration entre universitaires se reconnaissant comme des pairs. Rheingold notait déjà en 1994 « *avant que le Réseau n'en arrive à s'ouvrir à tous les citoyens, il permet donc aux scientifiques des domaines à évolution rapide de se constituer leur propre version de cette base de données vivante* » Pour le monde de la recherche, Internet démultiplie en effet les possibilités d'accès et de partage des ressources intellectuelles. Plusieurs scientifiques se sont d'ailleurs à ce titre engagés dans des batailles (Harnad et Al. 2005) en faveur du maintien d'un Internet public, préservé des dangers d'une privatisation et d'une commercialisation limitant les possibilités de diffusion et de collaboration.

Mais Internet n'en fut pas moins également le théâtre de l'émergence d'une multitude d'espaces d'entraide, d'expression et de partage entre amateurs mettant de l'avant et développant des expertises diversifiées. Espace non restreint par la sanction des

pairs ou des instances d'éditions scientifiques traditionnelles, il suffit d'avoir accès au réseau pour publier aux yeux d'un public potentiellement indéfini. Dès lors, plusieurs problèmes se posent. Les règles habituelles de légitimation des connaissances diffusées tendent à être confondues. Les comités scientifiques ne sont plus là pour garantir l'autorité des savoirs mis en circulation, les maisons d'édition perdent leur rôle de filtre et de mise en marché de ce qui se diffuse désormais librement. Deux positions possibles : ou bien le rattachement strict aux légitimations traditionnelles, ou bien, et c'est peut-être le rôle du sociologue s'interrogeant sur le statut des connaissances sociales, l'observation de la façon dont les acteurs sociaux rendent légitimes la production de ce genre de savoirs.

À partir de quels principes peut-être accordée une valeur de légitimité à la connaissance produite par une communauté épistémique constituée sur un wiki public ? Et si principes il y a, comment se définissent ils ? Cette légitimité est-elle avant tout contextuels (avec une valeur purement locale) ou bien est-elle mis en rapport avec des principes extérieurs, généraux, universaux ? Notre hypothèse est que ces communautés en ligne ont fait naître de nouvelles formes de légitimation et d'expertises. Certains sont articulés aux formes traditionnelles, d'autres sont en tension avec ces dernières. L'un des moyens d'observer ces nouvelles formes de légitimation sur un wiki est d'analyser les critères de légitimité souvent associés au guide du nouveau contributeur. On y voit comment sont présentés les principes permettant de distinguer le juste de l'erroné, le pertinent de l'inutile, l'utile du superflu. Mais pour comprendre comment ces règles apparaissent, comment sont (re)définis les statuts d'auteur, de reconnaissance, d'appartenance, de responsabilité et de justesse, nous allons plus précisément nous intéresser aux négociations qui ont trait à la légitimité du contenu, afin d'observer la manière dont les acteurs invoquent ou produisent des règles de légitimation.

Partant du principe que les acteurs sociaux ont une vision du monde liée à leur pratique et qui prend forme et structure dans des contextes d'interactions, nous posons l'hypothèse que c'est plus particulièrement lors de ces phases de négociation que les acteurs seront alors contraints d'explicitier leur vision du monde. Dans quelle mesure la vision du monde qui s'impose est-elle bien le résultat d'une collectivisation plutôt que

l'affirmation de la vision d'un acteur particulier ? Dans quelle mesure l'écrit d'un des acteurs produit ou ne produit-il pas un effet de structure non négociable ? Quelles sont les compétences requises à l'imposition de soi sur un wiki ? S'agit-il de connaissances techniques (liées à la connaissance de l'outil), cognitives (liées à la capacité à proposer et faire ordre des connaissances), sociales (liées au souci du lien social), langagières (liées à la qualité du discours), épistémiques (liées à la connaissance du sujet traité). Ces compétences sont-elles en lutte, ou bien complémentaires ? S'acquièrent-elles au fil de la participation aux communautés épistémiques ou sont-elles la marque des prestiges hérités d'autres mondes sociaux et chichement gardés dans des tours d'ivoire ? Tout cela nous renseigne-t-il sur la valeur épistémique des savoirs produits par des communautés médiatisées ? Pour répondre à ces questions, nous proposons d'observer les négociations liées à la légitimité du contenu, tout en portant une attention particulière à la façon dont celles-ci s'articulent avec des questions d'ordre organisationnel, éthique et politique. En effet, notre conclusion principale concernant cette première revue de la littérature sur la crédibilité des wikis porte sur la nécessaire complémentarité des conditions de légitimation et des formes d'organisation mises en place.

2.1.2 Organisation politique d'une communauté « autonome »

« Les citoyens du monde sont en train d'inventer une nouvelle démocratie. Non pas une « e-démocratie », caractérisée par le vote à distance via Internet, mais une vraie démocratie de la communication. »

De Rosnay et Revelli, 2006, p : 9

2.1.2.1 Gouvernance et autonomie des communautés en ligne

Les débuts de l'Internet ont été marqués par des revendications utopiques et autogestionnaires, liées à l'idée que l'espace social qui s'y déployait ne se soustrirait pas aux règles du vieux monde. La déclaration d'indépendance du cyberspace de John Perry Barlow réintroduit le mythe fondateur typiquement américain, mais aussi libéral de la découverte d'un territoire « vierge » où les pionniers pourraient vivre en toute liberté (ou du moins selon leurs propres règles). Mais elle renoue aussi avec l'idéal communautaire expérimenté par les

communautés hippies qui sont très présentes dans les premiers usages du Web (Flichy, 2001; Turner, 2006). Dès 1995, Howard Rheingold définissait les communautés virtuelles comme des « *groupements socioculturels qui émergent du réseau lorsqu'un nombre suffisant d'individus participe [...] avec suffisamment de cœur pour que des réseaux de relations humaines se tissent au sein du cyberspace.* » Parmi les communautés qui ont longuement réfléchi aux dimensions politiques de leurs fonctionnements, les communautés de logiciel libre (comme le projet Debian), les communautés de média indépendant (comme le réseau mondial Indymédia), sont connues pour avoir défini et pour continuer de produire des politiques d'organisation et de participation fortement documentées. Identifiant les pratiques médiatiques du mouvement de libération mexicain des Zapatistes, ainsi que l'*Anti-Corporate Globalization Movement* qui allait donner naissance, en 1998, aux manifestations de Seattle, comme les premières influences du réseau Indymédia, Kate Milberry (2003) analyse ce projet mondial et décentralisé comme l'émergence d'un mouvement social, réflexif, politisé, ayant posé les bases de la pratique de journalisme indépendant en ligne. Plusieurs auteurs (en particulier, Auray, 2002, 2003, Conein, 2004 Coleman, 2005) ont analysé l'organisation politique du projet Debian, comme emblématique d'une volonté d'organisation marquée par un souci éthique tout autant sinon plus qu'efficace. Dans sa thèse de doctorat de sociologie, Grassineau (2009) identifie le mouvement du logiciel libre et le projet encyclopédique de Wikipédia à une quête d'alternative économique et politique. Après avoir analysé les arguments sceptiques qui dénoncent le mythe d'une société libérée par les technologies en réseau, et qui vont par là même à l'encontre du « *sens commun et des représentations des acteurs de terrain ou des profanes – les non scientifiques* » (p.30), l'auteur dénonce l'esprit hiérarchique et capitaliste masqué par ce mythe. L'hypothèse de Grassineau est que ces questionnements sont « *partiaux puisqu'ils postulent implicitement que la « normalité » est du côté du marché et de la*

hiérarchie. » (p.31) Encore faut-il se mettre d'accord sur le fait que Wikipédia correspond bien à une réalité politique originale.

Ces différents travaux nous amènent à nous poser la question suivante : si les espaces sociaux qui s'organisent en ligne jouissent d'une certaine liberté d'organisation politique, imaginent-ils, inventent-ils, mettent-ils en place des règles de participation qui se ressemblent ou bien chaque projet a-t-il une logique propre, liée à la nature de leurs projets, à la culture d'origine des participants, au type de lien social entretenu dans chacune de ces communautés ? Sans avoir eu les moyens d'engager une réelle étude comparative de ces différentes formes d'organisation politique, les lectures, les expériences et les discussions que j'ai pu avoir avec des collègues travaillant sur des univers sociaux aussi variés que les communautés de logiciel libre, les joueurs en réseau, les musiciens podcasteurs, ou les journalistes militants, me portent à penser que chaque milieu a bien ses normes et ses façons propres de considérer ce qui est juste, efficace, pertinent ou éthique. C'est pour comprendre la spécificité de l'activité engagée dans les communautés wikis que nous consacrerons une section à la description du concept de contribution épistémique.

Si la littérature concernant l'organisation sociale et politique des wikis est moins prolifique que celle ayant trait à sa crédibilité, c'est qu'en réalité, une grande majorité des travaux traitent la question des règles de gestion et de gouvernance de façon plus descriptive que critique. Nous présenterons ici quelques-uns des travaux qui ont problématisé l'organisation sociale des wikis en y apposant un regard critique.

2.1.2.2 Les enjeux politiques de l'organisation wikipédienne

Les études qui problématisent l'organisation d'un wiki semblent principalement s'être concentrées sur Wikipédia, les autres wikis ayant surtout été étudiés du point de vue de leur efficience, et sur un mode surtout descriptif. Tout d'abord, il faut spécifier que Wikipédia ne s'est pas construite comme une expérience politique, bien que depuis sa naissance, la gouvernance du projet ait toujours été observée de près par les participants.

Jusqu'en juin 2003, les serveurs sur lesquels sont stockés les contenus sont la propriété d'une société privée appartenant au fondateur, Jimmy Wales. Les contributeurs les plus impliqués ne cessent alors de soutenir le besoin d'établir un modèle économique pérenne, une sécurisation des infrastructures techniques et un modèle de gouvernance juste et contrôlable. À la même période, de nombreuses pannes affectent les serveurs et le spectre d'une commercialisation du projet inquiète une partie des contributeurs²⁰. La fondation Wikimedia est finalement créée en juin 2003 avec pour objectif de « *soutenir des projets multilingues au contenu libre basés sur le principe du wiki, et de permettre l'accès de ce contenu au public, gratuitement* ». En faisant l'acquisition des serveurs et en se donnant notamment pour mission d'organiser des levées de fonds mondiales pour maintenir l'accessibilité des projets libres, la fondation institutionnalise, sous une forme non marchande, le projet Wikipédia ainsi que plusieurs projets associés. Chaque projet linguistique de Wikipédia est établi sur des serveurs particuliers et fonctionne selon des principes d'auto-régulation dans le respect commun des trois principes fondateurs :

1. L'usage de la licence GFDL qui implique le respect des copyright des contenus rapportés à Wikipédia
2. Le respect des autres contributeurs, une règle sociale régulièrement mise à l'épreuve et interprétée lors des négociations conflictuelles.
3. La « neutralité du point de vue », qui force les participants à coopérer pour trouver soit un consensus soit une façon de faire ressortir les différentes dimension d'un phénomène.

Plusieurs auteurs enthousiastes ont présenté Wikipédia comme un exemple d'auto-organisation politique, de par l'échelle de l'organisation, son efficacité et l'éthique général du projet.

Firer-Blaess (2007) voit dans le fonctionnement de Wikipédia une forme

20 Levrel (2006, p.196) note : « *La rumeur fondée ou infondée qu'un des choix consistait à apposer des bandeaux publicitaires pour générer des revenus a provoqué une forte contestation des participants [...] aux différents projets [...]. Cette rumeur est d'ailleurs à l'origine d'une scission du projet Stipendia español en 2002 où près des deux tiers des participants ont migré vers le projet Enciclopedia Libre Universal et ont trouvé un autre hébergeur auprès d'une université de Séville. Ce projet, encore actif et uniquement espagnol, compte en juillet 2006 près de 33 000 articles en évolution.* »

de panoptisme généralisé mais sur un mode positif. Cette surveillance généralisée présentée sur un mode si critique chez Foucault se transformerait ici en une sorte de bienveillance ou du moins de veille distribuée à l'encontre des malversations.

On pourrait imaginer une société disciplinaire parfaite dans laquelle le pouvoir serait devenu si omniprésent, si finement habituel ('attuned'), si pénétrant, intériorisé, et subjectivisé, et par conséquent si invisible, qu'il n'y aurait plus du tout besoin de confesseurs, de psychanalystes, de gardiens, et ainsi de suite. Dans cette société totalement « panopticiisée » la domination hiérarchique, asymétrique de quelques personnes sur d'autres serait alors devenue superflue ; tous se surveilleraient et se contrôlraient les uns les autres.

Firer-Blaess 2007, p.60 citant Fraser, 1985, p.178-179

Ce que Firer-Blaess, qualifie d'hyperpanoptisme, serait un modèle pour comprendre ce qui se passe dans Wikipédia : un espace où le pouvoir s'exerce par la base, sur un mode décentralisé, et où un contrôle mutuel basé sur la discussion élude tout recours à la hiérarchie. Ce modèle semble fonctionner dans ce qui a trait à la surveillance du vandalisme. Ainsi, l'étude de Lorenzen (2006) démontre que de façon générale, les attaques de vandalisme sont contenues par un système de surveillance décentralisée, dument rôdé et outillé par plusieurs outils et procédures de détection, de suppression et d'éventuels traçages des provocateurs en cas de récidive.

Pourtant, un grand nombre d'auteurs et de contributeurs ont mis en doute l'efficiencie, l'éthique et la vision de cette organisation. Nous ne rappellerons pas ici les différentes critiques relatives à la qualité des contenus de Wikipédia, qui ont amené plusieurs auteurs à qualifier ce projet d'empire de la « médiocratie. » Or cette médiocratie ne serait pas juste dangereuse pour des lecteurs peu crédules. Le fait que des personnalités vivantes puissent avoir une page les concernant sur Wikipédia est ainsi un enjeu de première place concernant l'atteinte à la réputation. Ainsi, Finkelstein (2006) fait cette note ironique à l'intention des vandales et des chercheurs de succès facile :

Here's an article about a person where you can, with no accountability whatsoever, write any libel, defamation, or smear. It won't be a marginal comment [...] but rather will be made prominent about the person, and reputation-laundered with the institutional status of an encyclopedia.

(Voilà un article à propos d'une personne dans lequel vous pouvez, sans en être inquiété ni tenu responsable, écrire toutes les insultes ou diffamations qui vous plaisent. Ce ne sera pas un commentaire marginal [...] mais un ajout substantiel à un dispositif élevé au rang d'encyclopédie.)

Malgré la signature ou la possibilité de retracer l'adresse IP d'un contributeur, on reste en droit de se demander dans quelle mesure la diffamation n'est pas une pratique plus courante qu'il n'y paraît, comme l'a prouvée la récente proposition de restreindre les pages de personnalités vivantes à l'édition des seuls contributeurs connus depuis plusieurs semaines. Or cette décision viendrait nier un des principes de l'édition sur les wikis publics, c'est-à-dire une ouverture *a priori* et un contrôle *a posteriori* et décentralisé. De plus, Wikipédia est déjà depuis longtemps accusée de nombreux biais relatifs à cette ouverture. Censure, abus de pouvoir, bureaucratie, oligarchie, monarchie sont autant de reproches régulièrement formulés à l'encontre de l'éthique organisationnelle du projet encyclopédique.

De nombreux contributeurs ainsi que plusieurs chercheurs ont ainsi mis au jour plusieurs cas de censure, opérés non pas par des pairs, mais par des « super-utilisateurs²¹ » dotés de pouvoirs abusifs et non contrôlés par des pairs. Ainsi dans une révision critique de l'étude réalisée par Nature, Correa et Al. (2005b) soulignent :

In fact, it is quite possible in Wikipedia to have a situation where the actual experts on the subject are declared "vandals", and their contributions repeatedly reverted or mangled by the "ranking" users who have access to policial tools such as locking of entries, blocking of edits, pre-emptive screen deletions and suspension of other users.

21 Les « super utilisateurs » sont des utilisateurs à qui sont conférés des pouvoirs particuliers tels que la suppression définitive d'une page, le blocage d'un contributeur. Ils sont censés agir selon l'avis et les résultat d'une concertation avec les autres utilisateurs.

(En fait, il est très facile d'avoir une situation dans laquelle les experts d'un sujet sont déclarés être des « vandales », leur contributions étant alors régulièrement supprimées par des « utilisateurs-policiers » ayant accès à des outils de surveillance et de contrôle, qui leur permettent de bloquer l'apparition des contributions voire de suspendre certains utilisateurs.)

Dans ce cadre, l'idéal d'auto-surveillance discursive invoquée par Firer-Blaess (2007) serait irréversiblement biaisé par le fait que des utilisateurs ont des pouvoirs supplémentaires qu'ils peuvent utiliser à discrétion, sans rendre de compte et surtout sans être vus par les pairs. Les abus de pouvoir opérés par les administrateurs²² sont mentionnées dans plusieurs controverses. Jusque récemment nommés à vie dans le projet francophone, ils ont été identifiés (Kittur et Al., 2006) à une forme d'élite bourgeoise qui use confortablement de son pouvoir oligarchique à l'encontre de la sagesse des masses, ainsi réduit à une relative impuissance. Piotr Konieczny (2009) conteste cette prise de pouvoir, en faisant la liste des mesures et des procédures qui ne cessent d'être mises en place pour prévenir le développement de cette forme d'oligarchie (ou pouvoir d'un petit groupe). Mais plusieurs analystes ont été plus loin dans la critique du pouvoir dans Wikipédia, dénonçant le fonctionnement en fin de compte monarchique de cette organisation.

Ainsi, Pink (2005) énonce :

At the very top, with powers that range far beyond those of any mere Wikipedian mortal, is Wales, known to everyone in wiki-world as Jimbo. He can do pretty much anything he wants - from locking pages to banning people to getting rid of developers. So vast are his powers that some began calling him « the benevolent dictator. » But Wales bristled at that tag. So his minions assigned him a different, though no less imposing, label. « Jimbo, » say Wikipedia administrator Mark Pellegrini, « is the God-King. »

Tout en haut, doté de pouvoir s'étendant loin au-delà de ceux de n'importe quel simple wikipédien mortel, se trouve Wales, connu de tous dans le monde des wikis sous le nom de Jimbo. Il peut faire à peu près tout ce qu'il veut - fermer des

²² Les administrateurs gèrent le fonctionnement d'un site web, ses mises à jours, la résolution des erreurs. Dans les sites participatifs, ils ont aussi des droits particuliers relatifs aux modalités d'intervention en ligne. Ils peuvent ainsi souvent autoriser, modérer ou refuser des contributions ainsi que des contributeurs.

pages, bannir des gens et se débarrasser des développeurs. Ses pouvoirs sont si énormes que certains ont commencé à l'appeler « le dictateur bienveillant. » Mais Wales refuse cette étiquette. Aussi ses favoris lui ont assigné un nom différent mais non moins imposant, l'étiquette. « Jimbo », dit Mark Pellegrini, administrateur dans Wikipedia, c'est « Dieu le Roi »

Mais la plus récurrente des accusations concerne le non-respect du deuxième principe fondateur de Wikipédia, soit justement, le respect des participants. Selon plusieurs témoins, les relations abusives sont fréquentes, les cas de censure, ou d'abus de pouvoir de la part des administrateurs également, on semble avoir affaire à un cadre des plus insupportables. Ainsi Scott (2008) explique que le principal échec de Wikipédia a trait au fait qu'il y a en réalité un très petit pourcentage de réels contributeurs, un grand nombre de « pitres » et un nombre immense d'accrocs des procédures, ce qui amène les générateurs de contenu à devenir plutôt des défenseurs de contenu. Chaque action est sujette à la déconstruction de la majorité. Les preuves ne sont jamais acquises, toujours susceptiblement remises en question ou renversées. Le dialogue paraît intéressant, mais ceux qui contestent manquent bien souvent d'expérience par rapport au sujet traité et leur apport n'est pas valable. Dans de telles circonstances, il semble difficile de trouver les possibilités de lutter contre le règne envahissant de la médiocratie. Gann (2007) abonde dans ce sens, en expliquant qu'il a quitté Wikipédia car il s'y est senti abusé, provoqué et insulté dans son intelligence, par l'application impartiale des règles. Finalement, pourquoi s'impliquer plus longtemps dans un combat perdu d'avance, dont il ne tirera aucun bénéfice, aucune reconnaissance, alors qu'il a tout le loisir de publier son expertise ailleurs, et dans de bien meilleures conditions.

Devant un tel récit, on est en loisir de se demander comment se fait-il qu'il reste des contributeurs sur Wikipédia ? À moins qu'il ne s'agisse justement, que de contributeurs n'ayant d'autres choix, d'autres lieux de publication que ce « panier de crabes ». Que penser alors de l'enthousiasme associé à la contribution,

au contenu et aux règles (O'Neil 2009) ? Des liens avec l'éthique de travail des militants du libre (Grassineau 2009) ? Des appels à participation lancés par cet historien convaincu ? de la façon dont plusieurs sociologues et économistes continuent d'observer l'évolution de cette organisation ? La durée de vie et le maintien d'une certaine constance organisationnelle ne sont-ils pas la preuve qu'il y a bien quelque part, une structure pérenne et résistante et fonctionnelle dans cet apparent chaos ? Et si les principes fondateurs ne suffisent pas à faire loi, dans quelle mesure l'implication des contributeurs est-elle bénéfique à l'organisation ? Sont-ils eux-mêmes conscients des conséquences de leurs actions au regard de l'avancée du projet ?

2.1.2.3 L'artefact fait-il loi ?

Enfin, certaines théories ont présenté les wikis comme des outils symbolisant d'eux-mêmes, une volonté d'émancipation vis-à-vis des médias unidirectionnels, renouant avec les aspirations qui accompagnaient l'essor du Web via une pratique communicationnelle et participative de l'Internet. Par souci d'économie, la plupart des auteurs présentent les wikis par leurs caractéristiques essentielles, ce qui revient plus ou moins à présenter l'essence du *wikiway* (Glaser et Ebersbach, 2004; Leuf et Cunningham, 2001; Stacey, 2008).

Le lecteur pourrait être porté à chercher dans le wiki une forme de déterminisme, un déterminisme positif, par lequel l'essence de l'usage serait inscrite dans le dispositif lui-même, obligeant l'utilisateur à une façon de procéder, de penser, et de collaborer avec les autres contributeurs. La notion d'« essence » utilisée par les acteurs du style wiki pourrait être comprise comme une lecture de ce qui caractérise un wiki et son usage. Si la tenue d'un discours critique, même constructiviste, a souvent porté sur des techniques jugées négatives ou dangereuses, et dont on perdrait le contrôle, une posture philosophique cohérente implique d'adopter la même ligne de pensée avec des technologies jugées positives. Peut-on penser une politisation liée à l'usage de dispositifs techniques qui servent à supporter la construction sociale d'une connaissance collective

? L'usage d'un wiki public constitue-t-il en soi une posture critique vis-à-vis d'autres dispositifs moins ouverts, plus propriétaires ou hiérarchiques ? Et par ailleurs, les contributeurs aux wikis publics font-ils preuve d'un esprit critique vis-à-vis de leur propre pratique ?

Par rapport à la variabilité des moteurs de wikis, la plupart des auteurs (Lamb 2004) renvoient aux comparateurs en ligne (wikimatrix²³), mais peu d'auteurs étudient de près les possibilités qu'ils permettent et encore moins les motivations de ces choix. Dans une étude quantitative portant sur un large corpus de wikis, Camille Roth et Al. (2008) analysent en particulier les conséquences des modalités d'autorisation d'édition (entendue comme la possibilité pour les utilisateurs anonymes et non enregistrés de créer une page), mais les auteurs notent qu'il s'agit là d'une variable choisie parmi un ensemble plus large de dimensions technologiques influentes. À la suite de Fourmentraux (2005), nous proposons d'étendre la notion de dispositif technique à celle de disposition de l'espace pour rendre compte des dimensions qui agissent sur l'organisation sociale comme extension d'un choix politique, mais sans être instituées en règle. En nous inspirant des travaux de Roth et Al. (Roth 2007; Roth, Taraborelli et Gilbert 2008) sur la démographie des wikis et en particulier des sections traitant des politiques techniques des wikis, nous avons dressé une liste non exhaustive de dimensions qui sont typiquement ordonnées par les choix technologiques, et établit quelques questions permettant de rendre compte de la multiplicité des politiques éditoriales liées à ces choix.

- **Modalité d'accès à la contribution** : qui le dispositif laisse-t-il contribuer (des visiteurs anonymes, des utilisateurs enregistrés ou des contributeurs approuvés) ? Est-ce une modalité inscrite par défaut dans le moteur choisi ou bien est-ce une modalité supplémentaire implantée ? Certains utilisateurs ont-ils des droits privilégiés leur permettant d'intervenir de façon plus influente que les autres utilisateurs ? Qui a participé au choix de ces modalités d'accès ? Dans quelles circonstances ?
- **Existence et disposition des lieux d'interaction** : des espaces de

23 <http://www.wikimatrix.org/>

discussion sont-ils disponibles aux participants ? Quels sont les utilisateurs qui y ont accès et qui y participent effectivement ? Ces lieux sont-ils disposés sur le wiki, ou à l'extérieur de celui-ci (listes de discussion, canaux de chat) ? Qui a fait ces choix communicationnels ?

- **Outil d'organisation des contenus** : Y a-t-il des outils et des espaces favorisant la gestion des contenus ? Ces outils sont-ils intégrés au moteur ou ont-ils été rajoutés par les participants ? Quels sont les participants qui s'impliquent dans les choix organisationnels relatifs aux contenus ? Y a-t-il des pages dédiées à la coordination, à la délégation, à la clarification des orientations générales, à la négociation ?
- **Existence d'espace de personnalisation** : la valorisation des contributeurs est-elle favorisée par la possibilité de créer des pages personnelles ? Dans quelle mesure ces pages servent-elles à une démonstration de maîtrise technique ?

En considérant les wikis comme des espaces sociaux cognitifs, différents problèmes émergent, à des niveaux macro, meso et micro. Tout d'abord, à la suite de Fourmentraux (2005), nous proposons de considérer les dispositifs comme des façons d'organiser, de disposer l'espace. Cela nous permet d'étendre l'analyse de la technique à ce qui œuvre à l'organisation de l'espace, cognitif ou social, en ne me limitant pas au code source, mais aussi à la syntaxe, et aux activités de mise en page. Bien que les dispositifs choisis soient des logiciels libres, dans quelle mesure ses usagers peuvent-ils effectivement intervenir sur leur choix, essais et configuration ? Bien que les wikis soient des outils flexibles, malléables, autorisant une édition collective, dans quelle mesure les contributeurs peuvent-ils intervenir en profondeur sur l'organisation générale de cet espace ? Bien qu'une page soit éditable à souhait, dans quelle mesure l'organisation et les catégories proposées par les précédents participants autorisent-elles une réorganisation ? Le poids des catégories suggérées n'est-il pas finalement plus lourd que les principes idéalisés d'édition permanente ? Dans quelle mesure l'acte d'édition n'a-t-il pas un effet performatif au même titre que certains actes de langage autoritaire

(Austin, 1970; Searle 1972). Dans quelle mesure les acteurs sont-ils capables de politiser leurs rapports aux dispositifs techniques ? Dans un wiki public, quelles sont les dispositions qui s'instituent comme des « monuments » (Goldenberg 2005a), quels sont les fiefs réservés aux technocrates, quels sont les espaces maintenus ouverts aux négociations publiques ? Les questions et les suggestions d'entrées, dans la question des politiques liées à l'usage des wikis, sont nombreuses. Dans le cadre de cette recherche, nous proposons de décrire ce qui se trame entre le social et la production de connaissance.

Il s'agira d'analyser pour chacun des wikis, l'existence et l'absence, la forme et la nature des négociations liées au dispositif et à la disposition, et ce à partir d'étude de cas. Cela nous amène à nous intéresser à la construction sociale des contributions en tant que projet collectif, aux débats qui en découlent, et par là même à l'émergence du « politique », autrement dit du problème de la gestion du vivre ensemble. (Nous détaillerons ce que nous entendons par politique dans le chapitre suivant.)

2.2 Question de recherche

Nous avons montré dans ce chapitre que les recherches portant sur les wikis se cristallisent notamment autour de deux types d'enjeux :

Le premier concerne le problème de la justesse des connaissances produites et s'intéresse à la légitimation des savoirs et à la formation des expertises. Les analyses actuelles semblent divisées quant à la crédibilité à apporter aux contenus produits dans un style wiki.

Le second concerne la question de la justice dans une communauté numérique et s'intéresse à la constitution des règles de participation. Les recherches associent souvent l'organisation des communautés wiki à celle des communautés de l'informatique libre, avec des valeurs communes, telles que la transparence, le droit de réutilisation des productions, une certaine méritocratie. Les recherches plus précises se divisent autour de la question de la politisation et de la maîtrise effective des usagers sur leurs

environnements de travail. Certains évoquent un environnement ouvert, transparent, autogéré et critique. D'autres pointent du doigt les effets d'élitisme liés à une monopolisation technocratique et bureaucratique.

Nous remarquons en fin de compte que le lien entre politisation et cognition est trop rarement fait, notamment au niveau micro, celui des interactions entre les participants. Nous proposons donc de nous intéresser en particulier au lien que les contributeurs font entre justice et justesse dans la qualification des contributions aux wikis publics. À cet égard, notre hypothèse est triple : (1) Le rapport à la technique, le lien social, et le statut de la connaissance produite peuvent s'organiser différemment selon les communautés et leur projet. (2) Tous les acteurs n'ont pas les mêmes compétences et réflexivités dans leur participation aux wikis publics. (3) Les critères de légitimation, les conditions de valorisation, de critique et de politisation ne sont pas les mêmes, selon qu'on se situe dans le rapport à la technique, l'attention aux liens sociaux et dans une contribution épistémique.

Parce qu'ils gardent de nombreuses traces publiques des interactions menant à leur constitution, les wikis publics constituent un bon moyen d'observer les négociations sur les contenus, les règles et les dispositifs.

Notre premier ordre de questionnement est de nature socio-technique. Via l'usage du Web, la mise en avant d'un objectif commun, d'un projet, d'une passion commune a ainsi été l'occasion de créer des communautés de sensibilité ou d'intérêt. Comment organise-t-on les relations sociales dans ces communautés médiatisées ?

Notre second questionnement est de nature politique. Si l'usage des technologies de communication en réseau a suscité l'émergence de formes de sociabilité qui ne sont plus seulement basées sur l'appartenance à un contexte social géographique, comment la qualité du lien social, l'éthique des relations, la justice et le savoir-vivre apparaissent-ils dans un univers médiatisé à la forme émergente ? Les participants à de telles communautés sont-ils conscients de la pluralité des possibilités organisationnelles, cherchent-ils à agir sur la justice ou la moralité des rapports sociaux, et si oui, font-ils

appel à des règles instituées, importées, à des principes éthiques, inventent-ils de nouvelles règles, et si oui, comment, avec qui, dans quelles circonstances ? En d'autres mots, y a-t-il une politisation relative au lien social dans les wikis publics ?

Notre troisième questionnement est de nature socio-cognitif. Comment une communauté de pratique s'organise-t-elle pour produire et diffuser de la connaissance de façon explicite ? Quel est le rôle de l'expérience pratique dans la création de connaissance ? Nous nous interrogerons sur les étapes de constitution en communauté visant la création de connaissance, sur les choix qui orientent cette perspective et sur les négociations quotidiennes qui la redéfinissent. Notre question de recherche, qui intègre ces trois dimensions, est de nature épistémique et politique.

Qu'est-ce que la contribution aux wikis publics nous apprend des problèmes de légitimation des savoirs et d'organisation politique dans les communautés numériques ?

Nous avons vu dans cette partie comment la littérature propre aux wikis traitait des problèmes de légitimation et d'organisation politique. Pour savoir comment répondre aux questions sociales que nous venons de soulever, nous allons maintenant présenter ce que nous entendons par contribution, négociation et politisation, au regard de la littérature portant sur ces termes. Cela nous permettra de formuler une question de recherche en termes sociologiques et communicationnels.

CHAPITRE III [QUESTIONNEMENT SOCIOLOGIQUE ET COMMUNICATIONNEL]

LA PLACE DES NÉGOCIATIONS DANS LA CONSTITUTION DES CONTRIBUTIONS ÉPISTÉMIQUES ET POLITIQUES

Dans ce chapitre, nous allons chercher à répondre à trois ensembles de questions avant de définir plus précisément le questionnement sociologique qui orientera l'ensemble de notre étude.

Le premier ensemble de questions concerne le groupe social que nous voulons étudier. De quel genre de communauté s'agit-il, comment se caractérise-t-il et pourquoi nous intéresse-t-il ? Cette section sera pour nous l'occasion de définir à quelles conditions on peut parler de communauté épistémique. Après nous être interrogée sur l'importance de l'explicitation de leurs principes de fonctionnements, nous réfléchirons dans un second temps aux enjeux liés à la politisation de ces communautés. Le troisième ensemble de questions concerne la nature de l'activité qui nous intéresse au sein des communautés épistémiques. Que font les participants qui nous semble pertinent de comprendre ? Qu'est-ce qui caractérise cette activité et quelle est son originalité ? Ce sera pour nous l'occasion de fournir les premiers éléments de caractérisation de la notion de contribution. Enfin, nous définirons l'angle selon lequel nous voulons approcher l'activité de ces communautés. Nous expliquerons notamment en quoi nous trouvons intéressant de regarder les moments de négociation et ce que cela signifie au regard de l'organisation de la communauté et de la construction de connaissances.

3.1 Les communautés épistémiques

3.1.1 Les communautés en ligne : des communautés d'intérêt tissées de liens sociaux

Les rapports sociaux médiatisés ont d'abord été mis en doute du point de vue de leur caractère tangible (la virtualité étant considérée comme une réalité artificielle) puis de leur qualité (instrumentaux ou sincères). En quoi un lien social médiatisé est-il vrai, effectif ? Dans quelles mesures relève-t-il d'un univers absolument nouveau qui aurait rompu les amarres d'avec le vieux monde (Turkle 1984; 1995, Barlow, 1996) ? Les sociologues des usages s'intéressant aux activités en ligne ont démontré que les rapports médiatisés entretenaient des liens étroits avec la vie menée dans le monde réel (Proulx et Latzko-Toth, 2000; Proulx, 2006; Pastinelli, 2007). Selon eux, le virtuel est depuis longtemps une dimension du réel, et la médiation de technologies d'informations et de communications, certes, ajoute à la complexité des types de relations sociales, mais sans pour autant les transfigurer du tout au tout. Par ailleurs, ils soulignent que plusieurs auteurs classiques avaient déjà démontré la dimension imaginaire du sentiment d'appartenance (Anderson, 1991).

Cependant, les liens médiatisés et les communautés en ligne auraient des caractéristiques de fonctionnement propres, liées à leur caractère distribué, c'est-à-dire au fait que leurs membres ne sont jamais (ou presque) en contact physique et qu'ils utilisent les technologies des réseaux informatiques pour communiquer. Ainsi, comme l'explique Proulx, (2006, p.18) « *la communauté au sens traditionnel (Tönnies, 1887), c'est la proximité géographique qui assurait l'ancrage territorial communautaire.* » Les communautés médiatisées se caractériseraient au contraire par le fait que les participants s'y associent de façon délibérée, selon des affinités intentionnelles. On présente ainsi souvent les communautés en ligne comme des communautés *d'intérêt*. Proulx (2003, p.19) souligne que plus une communauté nourrit des échanges réguliers, plus elle se donne des moyens pour se définir sur le plan identitaire, politique, organisationnel, plus le « *sentiment d'appartenance à une entité plus large que le simple soi individuel (self) peut déboucher sur un processus réflexif de conscientisation sociale du soi* »

individuel en tant qu'appartenant à un groupe ou à une communauté. Il peut aussi conduire à l'élaboration de projets d'actions collectives effectuées au nom de la communauté. » La définition de l'intérêt et de l'identité sociale serait donc fonction de la fréquence, de la nature et de l'intensité des liens partagés.

Par ailleurs, Proulx (2003) note que l'apparition et la popularisation des outils de communication et d'information publique a souvent conduit à considérer le moyen de communication utilisé comme le principal descripteur d'une communauté virtuelle. De même que les communautés sont souvent désignées par leur ancrage territorial, on nomme souvent les communautés en ligne par leur ancrage technologique. C'est ainsi qu'on parle de communautés IRC, de communauté wiki, en presumant que l'usage d'un même outil construit une identité d'appartenance. Nous pensons que l'environnement technologique peut avoir un effet de structure important dans une communauté et il sera étudié en tant que tel. Mais cette description par l'outillage technique n'est pas suffisante. En effet, Proulx rappelle que plutôt de postuler « *que tel collectif d'utilisateurs connectés se comportera nécessairement comme une « communauté* », on se doit de se demander ce qui fait lien, ce qui contribue au sentiment d'appartenance et quels sont les valeurs, les intérêts ou les objectifs communs (Proulx, 2004, p. 28).

Concernant la qualité du lien social médiatisé, technophobes et technophiles, distopistes et utopistes ont décrit des réalités diamétralement opposées. De nombreux penseurs, fascinés par les possibilités offertes par ce « réseau de réseaux », ont vu dans le cyberspace l'avènement d'une société plus juste, égalitaire, horizontale, inclusive (Rheingold, 1994; Barlow, 1996; Barbrook, 2001; Nguyen et Pénard, 2001; Latrive, 2004). Au contraire, dénonçant la montée de nouvelles dépendances, et l'éloignement dû aux écrans, d'autres ont vu dans la multiplication des échanges médiatisés une extension de l'individualisme, des rapports instrumentaux, égoïstes voire utilitaristes. À l'épreuve de la médiation technique, les rapports sociaux seraient-ils plus distants, plus faibles, plus instrumentaux, moins humains ?

Notre hypothèse est que si la médiation technique reconfigure en effet le lien social, celui-ci n'a pas une réalité, une nature, une signification qui serait unique et

uniforme à tous les univers médiatisés. De même, l'usage d'un outil de communication ne suffit pas à décider de la nature de ce lien. S'il peut être pertinent d'essayer de dégager certains traits structuraux, il nous semble plus juste d'observer, selon une démarche ethnographique, la nature spécifique des relations sociales engagées dans une communauté particulière, relativement à son projet, mais aussi au type de rapport social suggéré ou inscrit dans le non-dit et dans les règles. Nous allons présenter quelques formations communautaires spécifiques, d'une part du point de vue de l'intérêt partagé et d'autre part du point de vue des formes de gouvernances mises en place.

3.1.2 Le lien social et les communautés de sociabilité

Si l'existence d'un sentiment d'appartenance et d'un intérêt commun caractérise l'apparition d'une communauté, c'est donc que chaque communauté s'appuie sur une multiplicité de liens sociaux, actifs et réactivés tout au long de la durée de vie de l'espace virtuel. À ce titre, Rheingold (1993) avait donc raison d'envisager dès leur émergence les communautés virtuelles comme des *« groupements socioculturels qui émergent du réseau lorsqu'un nombre suffisant d'individus participent [...] avec suffisamment de cœur pour que des réseaux de relations humaines se tissent au sein du cyberspace »*.

Certains projets ont mis en place des espaces et des fonctionnalités spécifiquement dédiés au soin du lien social. Par ailleurs, plusieurs communautés établissent des règles de politesse, un guide de bienséance, une « nétiquette » destinée à guider ou encadrer les interventions en ligne, prévenir des violences, mais aussi des vulnérabilités dans des univers sociaux aux repères encore incertains. On soigne le lien social pour rendre l'Internet vivable ou maintenir la communauté soudée (Marcoccia, 2000). Mais toutes les communautés n'apportent pas une même attention au lien social, que ce soit en terme d'intensité ou de définition de ce qu'on entend par pratique sociale éthique. Ainsi, comme l'analyse par exemple Julien Rueff (2007) dans son observation des joueurs de *World Of Warcraft*, le principe rassembleur et l'imaginaire social relevant ici du combat, on

assiste à des types de relations qui impliquent aisément mépris, discussion violente voire exclusion. Il y a également des marques de reconnaissance et des solidarités qui viennent définir et contraster ce qui est valorisé et dévalorisé dans ce jeu. Par ailleurs, les marques de mépris et de rejet sont d'une certaine façon également constitutives des communautés en ce qu'elles participent aussi de la création d'une frontière, entre un *nous* et un *eux*. Enfin, pour différentes raisons, des communautés se constituent cependant sur un mode volontairement inclusif alors que d'autres s'appuient sur une sélection plus ou moins sévère. Cette inclusion/exclusion peut finalement se trouver être conditionnelle (à la démonstration de certaines compétences ou encore d'une attitude éthique), mais aussi progressive (avec l'existence d'une série d'épreuves qui vont permettre aux membres de graduellement se rapprocher d'une forme d'élite centrale. C'est notamment ce qui a été observé dans des communautés de logiciel libre qui sont ouvertes à tous, mais qui procèdent par inclusion graduelle au fur et à mesure que les pairs et l'élite témoignent du comportement et des compétences d'un membre participant.

D'autres communautés se sont créées spécifiquement autour de l'entretien et de la création de lien social. C'est le cas de communautés sociales tirées du local (telles que les babillards électroniques ou BBS²⁴), les communautés de rencontre en ligne ou d'espace d'entretien des réseaux sociaux (Facebook²⁵, Myspace²⁶). Dans ces espaces, l'attention se focalise sur le rapport à l'autre, la présentation ou l'invention d'un soi, le soin de son identité. Pour décrire ce genre de sites d'échanges et de rencontres, les analystes parlent de « médias sociaux ».

24 Voir la liste des abréviations, sigles et acronymes

25 Facebook est un site de réseautage social basé sur la mise en relation de personnes proches et de groupes d'affinités. <http://www.facebook.com/>

26 MySpace est un site de réseautage social qui met à disposition de ses membres enregistrés un espace Web personnalisé, permettant de présenter diverses informations personnelles et d'y faire un blogue. Le site possède un système de messagerie et des possibilités d'hébergement de musique et de photos qui fait qu'il est notamment utilisé par des groupes de musique et leurs fans. <http://myspace.com>

Les informations mises en ligne pour ce type de communautés ont principalement trait à l'identité des membres. Ce sont avant tout des lieux d'expression du soi, de renforcement et de soin des liens sociaux. Les compétences légitimées dans les communautés de sociabilités ont trait à un savoir-faire social, une bonne compréhension des dynamiques locales et une maîtrise de la présentation de soi. Bien que souvent présentés comme des lieux où l'anonymat est valorisé au profit d'un travail en collaboration, plusieurs wikis offrent des espaces qui concernent cette dimension de la vie médiatisée, en particulier les espaces communautaires. La présence de ces espaces est essentielle au maintien de la solidarité des acteurs. Pourtant, nous arguons que l'activité dans les wikis publics n'est pas organisée en fonction de ce souci de lien social.

3.1.3 La formation de communautés de pratique

L'un des premiers usages collectifs de l'Internet autour d'intérêts communs a été de rassembler des passionnés, des experts et des amateurs en *communautés de pratique*. Ils se regroupent alors notamment pour mettre en commun des savoir-faire, échanger des conseils et construire ensemble une communauté d'apprentissage, mais aussi de renforcement identitaire autour de leur pratique commune.

La notion de communauté de pratique avait été popularisée par Wenger et Lave (1991) dans le cadre d'une théorie de l'apprentissage par laquelle ils avaient cherché à démontrer la dimension constitutive de la pratique dans le processus d'acquisition de connaissances. Questionnant un modèle typiquement scolaire présentant l'apprentissage comme un processus individuel explicite, et séparé de tout autre type d'activité, ils ont démontré que des apprenants qui se réunissaient pour partager des pratiques parvenaient à acquérir d'importantes connaissances ainsi qu'un sentiment d'appartenance très bénéfique à l'exercice de leur pratique. Dans ces communautés de pratique, le fait de partager une histoire commune d'apprentissage participe d'une reconnaissance mutuelle des membres et devient source d'identité. L'existence de conflits ou de rébellions

constitue des preuves d'appartenance et révèle l'importance de l'engagement identitaire des participants. En outre, une communauté de pratique est caractérisée par l'existence de frontières, qui peuvent être repérées par des marqueurs explicites d'appartenance (titres, rites d'initiation). Les membres développent et partagent un répertoire commun de vocabulaire plus ou moins spécialisé. Wenger et Lave soulignent aussi l'importance que prennent les objets-frontières, c'est-à-dire des diverses formes de réification autour desquelles s'organisent les interconnexions des participants. Ils observent enfin l'intérêt des phénomènes de *brokering* qui correspondent à l'introduction de nouvelles pratiques par des acteurs ayant acquis suffisamment de légitimité. Parmi les critères à retenir pour identifier une communauté de pratiques, ils soulignent : l'existence de relations mutuelles et soutenues (conflictuelles ou harmonieuses), un flot d'information rapide, une absence de préambule introductif dans les conversations, une rapidité à établir un sujet de discussion, une identification facile quant à l'appartenance ou la non-appartenance d'un membre à la communauté, une bonne (re)connaissance des compétences des autres, une définition mutuelle des identités, une bonne capacité à évaluer la justesse des actions, l'usage d'artefacts communs, des manières communes, le recours à des plaisanteries internes, à l'usage d'abréviations, de vocabulaire particulier, et enfin, une appréhension commune du monde.

Cohendet et Al. (2003) précisent que les communautés de pratique sont orientées vers l'action. Les participants y développent des connaissances de manière indirecte, à travers leurs pratiques quotidiennes et la circulation des *Best practices* (meilleures pratiques). L'objectif d'une communauté de pratique est d'augmenter des compétences dans une pratique donnée. Les activités sont orientées autour de la démonstration de compétences, éventuellement autour de l'entraide, la documentation des pratiques et la circulation des meilleures pratiques. La sélection des participants a lieu sur le mode de l'autosélection. L'un des principes unificateurs est la passion commune pour une pratique. L'identité y est importante, elle est renouvelée lors des rencontres entre les membres et visiblement affichées par les participants. L'évaluation se fait autour du progrès du membre dans sa pratique, et de son adoption des valeurs communes. Par ailleurs, les communautés de pratiques ont pour caractéristique d'être fermées sur elle-même, les

messages étant d'abord émis pour les membres.

À partir de quoi, de quel moment, la mise en commun de pratiques devient l'occasion explicite de créer et d'organiser de la connaissance ? Comment passe-t-on d'une communauté de pratique à une communauté épistémique ?

3.1.4 La création de connaissances et les communautés épistémiques

Pour Haas, une communauté épistémique est « *un groupe sociologique avec un mode de pensée commun* » (1992, p. 3). Foucault (1969) utilisait également cette notion pour désigner un ensemble de personnes partageant une même version d'une histoire commune et pouvant dès lors tenir un propos cohérent à ce sujet. Il se réfère à une tendance ou à une faction sociale, plus remarquable par l'uniformité de son discours que par la délibération et l'existence d'un objectif commun de production de connaissance. Cette notion est aussi utilisée dans le domaine des relations internationales pour désigner des groupes qui fournissent des informations et des conseils dont les acteurs politiques ont besoin pour opérer de manière efficace sur la scène internationale. Elles jouent alors le rôle de « réducteurs d'incertitude » (Enguéléguélé, 1998) dans un contexte international marqué par l'amoindrissement des capacités d'anticipation et de décision. Ces groupes d'acteurs deviennent ainsi des références qui jouent un rôle politique et stratégique bien particulier. Ces différentes définitions proposent une compréhension de la communauté épistémique comme étant formée et influente : nous voulons porter le regard sur les dynamiques d'existence et les conditions de formation et de légitimation des communautés épistémiques.

Nous utilisons plutôt ce terme dans l'optique restreinte d'une communauté organisée délibérément (et donc consciemment, contrairement à la compréhension qu'en fait Foucault) vers la production de savoir. En effet, nous nous intéressons plus spécifiquement à des communautés intentionnellement épistémiques. Ainsi, Cowan, David et Foray (2000, p. 234) définissent ainsi les communautés épistémiques:

« they are small groups of agents working on a commonly acknowledged subset of knowledge issues and who at the very least accept a commonly understood procedural

authority as essential to the success of their knowledge activities ».

(Ce sont de petits groupes d'agents travaillant à un corpus partagé et reconnu de connaissances et de problèmes, qui reconnaissent une autorité procédurale minimale comme exigence au succès de leurs activités de production de connaissances.)

Il s'agirait d'un groupe de personnes partageant un objectif cognitif de création de connaissances et une politique de structuration commune orientant cette activité.

Les communautés épistémiques ont été notamment identifiées comme des entités rassemblant des chercheurs, des travailleurs ou des concepteurs qui se spécialisent dans la production de connaissances. Par exemple, dans cette perspective, Kott (2008) considère que l'Organisation Internationale du Travail s'est constituée en communauté épistémique dès lors qu'elle s'est orientée vers la constitution d'un savoir collectif et qu'elle a été reconnue comme un lieu de formulation et d'émergence d'un savoir légitime. Les amateurs de plantes qui se sont associés autour du projet Tela Botanica²⁷ sont en train de constituer une communauté que Proulx, Heaton et Millerand (2010) qualifient d'épistémique. Toutefois, ce sont les groupes de développeurs de logiciels libres qui ont été le plus souvent étudiés à la lumière de ce concept.

Par contraste avec les logiques qui sous-tendent les communautés de pratiques, et en s'appuyant sur le cas de Linux, Cohendet et Al. (2003) font une description des communautés épistémiques éclairante du point de vue de leur caractérisation spécifique. Les communautés épistémiques sont structurées afin de produire délibérément de nouvelles connaissances. La finalité des communautés épistémiques est l'extériorisation d'un savoir tacite. Puisque leur objectif est la production de connaissance, elles sont ouvertes sur l'extérieur au sens où elles cherchent à publier leur production. En cela, elles vont chercher à entrer en communication avec des pairs ou avec des profanes et viser une certaine légitimité. L'activité collective se structure autour de la délibération, de la construction et de la mise en circulation de connaissance codifiée. La sélection des membres se fait par les pairs et les critères de légitimation ont trait aux compétences des

²⁷ Tela Botanica est un réseau collaboratif de botanistes francophones qui participent à la construction d'une encyclopédie en ligne. <http://www.tela-botanica.org/>

participants au regard du projet commun. La principale mission des communautés épistémiques vise la conversion de connaissances tacites individuelles en connaissances explicites collectives. Il n'y a pas nécessairement de valeurs communes fortes ni de quête de renforcement identitaire. Les principes unificateurs s'articulent autour du respect d'une autorité procédurale (définie comme un ensemble de règles, d'un code de conduite), de la définition d'objectifs à atteindre et d'un accord sur des ordres de grandeur épistémiques basés sur des compétences rationnelles (explication, justification, culture...). Selon cette définition, nous pourrions donc décider que nous avons affaire à une communauté épistémique, et donc à un groupe orienté vers la construction des savoirs, à partir du moment où celui-ci se dote d'objectifs à atteindre et de procédures encadrant les critères d'explication et de justification des connaissances. Une autre caractéristique serait la présence de délibérations autour de la création et de l'organisation de connaissances.

Dans quelle mesure les principes de l'autorité procédurale peuvent-ils, eux aussi, être l'objet de discussion? Le code de conduite, les objectifs à atteindre, les ordres de grandeur peuvent-ils être discutés par les participants eux-mêmes sans que cela nuise à la réputation épistémique de la communauté? Cela vient-il annuler le principe de « respect » *sine qua non* de ces éléments? Au contraire, la remise en question des principes épistémiques vient-elle en renforcer la portée? On peut se demander si la mise en place et le respect de ces règles de participation n'ont qu'une valeur épistémique ou si c'est l'organisation politique des communautés qui est ici en jeu.

3.2 La politisation des communautés médiatisées

3.2.1 La politisation comme mise en débat en vue d'un « nous »

Tout d'abord, qu'entendons-nous par politisation? Par étymologie la « polis» renvoie à (1) la « politeia» c'est-à-dire une communauté des citoyens habilités à intervenir, dans (2) la « polis» un espace géographique restreint ou du moins spécifique. Traditionnellement, cela supposait de doter une entité souveraine de pouvoirs mis au service de l'application des choix politiques. Mais une compréhension plus contemporaine de la politique étend cette question à toutes les sphères et à tous les

acteurs sociaux. Selon Ricoeur (1991) le politique apparaît lorsqu'une communauté s'organise pour devenir capable de prendre des décisions collectives. Peut-on, sur les traces de Jacques Lagroye (2003) directeur d'un ouvrage sur *La politisation*, imaginer que les politisations citoyennes sont plurielles et qu'elles peuvent être conçues dans un cadre d'action précis ? À l'encontre d'une figure de la politisation qui renvoie traditionnellement à l'idée d'une satellisation (voire d'une récupération) des mobilisations sociales au profit d'une organisation partisane, nous suggérons de considérer que des acteurs engagés dans des activités épistémiques ou techniques peuvent se politiser vis à vis de leurs activités.

Dès lors, on peut considérer que la politisation n'est pas le propre des sphères étatiques. Elle peut apparaître à un niveau plus microsocial dans une situation où un conflit est associé à une volonté de résolution potentiellement généralisable. Selon les circonstances sociales, l'identification des dimensions politiques d'un objet ou d'un lieu peut se faire sur le mode de la violence, de la dénonciation publique, de la discussion interpersonnelle, de la délibération. Comme le souligne notamment Brossaud (2005, p.42), c'est la mise en débat qui a constitué – depuis l'agora athénienne jusqu'à l'espace public bourgeois – les bases mêmes de l'idée de démocratie, instituant progressivement une société de la communication à travers débats, discussions, consensus et contradictions. Sans rejeter le fait que celle-ci peut se faire selon différents modes (violent, doux, calme...), nous insisterons sur le fait que la politisation implique l'ouverture d'une mise en débat suivie d'une volonté de résolution collective visant l'équité. C'est la façon dont Arendt aborde le politique qui nous permet de compléter notre définition de celui-ci. Selon la philosophe, l'« *agir politique est l'initiative d'un quelconque au sein et en vue d'un nous* ». C'est le souci d'un « nous », d'un bien commun, d'un avenir commun, qui marque le dernier élément de définition de ce qui touche le politique.

Nous définissons donc la politisation comme *l'inscription explicite d'une dimension politique, via l'interaction humaine, dans un élément social qui ne faisait pas débat. Cette mise en débat est du ressort de toutes et tous, elle interroge un problème collectif et vise un « nous », c'est-à-dire une amélioration des conditions d'un groupe*

social.

On peut situer cette mise en débat à deux endroits. Il peut s'agir de l'existence de débats en interne qui caractérisent la constitution du « nous », mais aussi l'existence de luttes vers un extérieur menaçant, contradictoire, un « autre » qui s'oppose au « nous ». Dans le cadre de cette étude, nous allons considérer plus particulièrement les mises en débat internes. Pour ce faire, nous allons d'abord revenir sur les principaux enjeux politiques qui traversent les communautés médiatisées.

3.2.2 Politiques et politisation des communautés en ligne

Selon Thierry Vedel (2003) il y avait deux idéologies politiques sous-jacentes dans la construction des communautés virtuelles sur Internet.

L'une, d'inspiration libertaire, s'appuie sur une revendication de l'Internet comme un espace de liberté, technique, économique, politique, morale. Les premières appropriations d'Internet sont issues de la Californie où règne à l'époque un fort mouvement contestataire. Il y a une remise en question du pouvoir de l'État dans un contexte de mondialisation et de libéralisation économique. La déclaration d'indépendance du cyberspace est l'un des textes fondateurs de cette idéologie libertaire. Ainsi note Vedel « *la cyberdémocratie propose une nouvelle conception du politique qui ne s'organise plus autour de l'État-Nation, mais dans un cyberspace ouvert, déterritorialisé, non hiérarchique, réflexif, dans lequel des individus pleinement autonomes nouent des relations multiples.* » (Vedel, 2003, p.246)

L'autre vision, plus communautariste, s'appuie sur l'idée que les communautés en ligne vont créer de nouveaux espaces de sociabilité. Cette compréhension du rôle et du fonctionnement des communautés a notamment été formulée par Howard Rheingold (1993) à partir de l'expérience du Well (Whole Earth eElectronic Link) qu'il identifie à la formation de la base d'un nouvel âge du politique. Selon lui, le cyberspace devient le lien de refondation du lien social. Grâce aux possibilités interactives des réseaux informatiques, les citoyens

peuvent acquérir un capital social qui leur donnera un réel pouvoir d'action politique, mais aussi interagir directement entre eux, sans passer par les habituels médiateurs. C'est aussi pour certains le lieu et le moyen de l'auto-organisation politique. En 1995, Pierre-Léonard Harvey considère ainsi les communautés virtuelles comme « *des groupes [...] de citoyens ayant des interactions fortes grâce à des systèmes télématiques à l'intérieur de frontières concrètes, symboliques ou imaginaires* ». (Harvey, 1995, p. 75)

Plusieurs chercheurs et praticiens ont vu dans les communautés virtuelles une expérimentation possible de la conception habermassienne de l'espace public. En effet, dans un espace fondé sur des dispositifs malléables et où les interactions sociales sont principalement écrites, il est tentant de relier l'agir sur Internet à un « *agir communicationnel* » quelque peu épuré par rapport aux interactions empêtrées d'habitudes et de contraintes physiques typiques du vieux monde réel. Dans cette mouvance d'inspiration habermassienne, plusieurs chercheurs proposent de centrer l'attention sur l'apprentissage d'une démocratie directe. Ainsi, Windisch (1990; 1995) propose une révision radicale de l'analyse sociologique pour observer « *l'argumentation politique quotidienne et ordinaire* ». Dans leur analyse de l'explosion de la communication, Breton et Proulx notent également que les usagers d'Internet ont appris à « *argumenter, c'est-à-dire mettre en œuvre un principe de symétrie de la parole [et à] créer au quotidien de la démocratie concrète* ». (Breton et Proulx 2002, p. 68-69).

Sur un ton plus critique, James Grimmelmman spécialiste du droit sur Internet énonçait à propos des jeux en ligne :

« *Every decision made by the designers of a virtual world is a political decision. Every debate over the rules and every change to the software is political. When players talk about the rules, they are practicing politics.* »

(Grimmelmman, 2005 p.1)

(Chaque décision prise par les concepteurs d'un monde virtuel est une décision politique. Chaque débat portant sur les règles du jeu et chaque modification du logiciel est politique. Quand les joueurs parlent de ces règles, ils font de la politique.)

Cette analyse qui centre le regard sur le poids des règles et des dispositifs soulève plusieurs questions : qui a vraiment conscience de la prégnance et de l'omniprésence du politique dans ces communautés ? Qui participe pleinement et consciemment à cette argumentation politique ? Quel est le poids d'une discussion si elle n'agit pas sur les structures établies ? S'il est certain qu'émerge nécessairement un ensemble de valeurs, de règles, de savoir et de croyances partagées entre les membres, rien ne dit que toutes les communautés en ligne, ou du moins que l'ensemble des participants témoigne d'une réflexivité vis-à-vis des dimensions politiques de leur communauté. Peut-être qu'à ce titre, il serait plus prudent de se demander à quelles conditions on peut parler de politisation ? Qu'est-ce qui fait qu'une communauté virtuelle et que ses membres se politisent ? Quels sont les éléments amenant un consommateur, un joueur, un utilisateur, un contributeur à se considérer comme un « citoyen » de sa communauté ?

La détermination des structures politiques des communautés en ligne n'est-elle pas le plus souvent déléguée à un groupe d'experts (administrateur, modérateur, webmestre) quand elle n'est pas réduite à l'implicite, dans des règles du jeu, des habitudes culturelles ou induites par des dispositifs techniques ? En effet, les communautés médiatisées ont, plus que tout autre, un fonctionnement articulé autour d'outils techniques, dont la prise en compte dans un cadre politique à plusieurs implications. Pour mieux comprendre de quoi il est question, nous proposons une rapide mise en contexte des enjeux ayant trait à la politisation dans un univers technicisé.

3.2.3 La spécificité d'une politisation dans un univers technicisé

Faisant échos au texte de Grimmelmann, le juriste Aurélien Pfeffer se demande en effet quelle est l'attitude généralement adoptée dans les communautés de jeu en ligne:

Dans le cadre d'un MMOG²⁸, on peut se demander si la gestion du monde est de la responsabilité des créateurs d'univers (des développeurs à l'origine du code informatique qui engendre l'univers) ou au contraire, s'il revient aux utilisateurs érigés au rang de citoyens virtuels, faisant vivre la Cité numérique. [Cette question est d'autant plus importante quand on prend conscience que] la politique des univers virtuels véhicule un système de valeurs, voire idéologique auprès d'une population de plus en plus vaste, potentiellement mondiale et particulièrement réceptive à ce type de médias. À l'heure où les mondes virtuels s'arrogent en effet une dimension de médias (de masse ? À titre de comparaison, World of Warcraft compte plus de joueurs - 6,5 millions - qu'il n'y a d'habitants au Danemark ou en Finlande comptant respectivement 5,2 et 5,1 millions d'habitants), on comprend aisément l'enjeu ouvertement politique et idéologique qu'ils peuvent représenter, poussant parfois des gouvernements à subventionner certains types d'univers ou à encourager le développement d'un type de gameplay donné afin d'en faire des outils militants, voire propagandistes.

Pfeffer, 2005

Que dire de Wikipédia qui compte en 2010 environ 12 millions de contributeurs enregistrés ? Mais peut-on considérer que le dispositif wiki fait système, qu'il implique une gouvernance au même titre que le ferait un état ? Comment se politise-t-on dans un univers médiatisé ? Quels sont les enjeux ? C'est ce que cette section va chercher à présenter.

Dans la seconde moitié du vingtième siècle, la philosophie a proposé trois façons d'envisager une politisation vis-à-vis de la technologie. Une approche critique a d'abord dénoncé le caractère déterministe et systémique des dispositifs techniques. D'inspiration marxiste, cette posture développe une compréhension *essentialiste* de la technique : elle est faite d'une certaine manière qui influence directement le social. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, Heidegger

²⁸ Massively Multiplayer Online Games signifie « jeux en ligne massivement multijoueurs ».

explique ainsi que la modernité a créé une dissociation entre l'Homme et son emprise sur la question technique : celui-ci est de moins en moins en mesure d'en contrôler l'orientation et la signification. Le philosophe estime que la modernité a rendu impossible de suivre ce que les « faiseurs » inscrivent dans les technologies. Plus incisifs, les philosophes de l'École de Francfort réfugiés aux États-Unis développent une pensée critique visant spécifiquement les médias de masse et les technologies de communication, et leur rôle décisif en matière de propagande, d'industrialisation de la culture et de marchandisation de la vie quotidienne. Ils dénoncent l'émergence d'un paradigme économiste et rationnel intimement lié à la diffusion sociale des technologies. La gauche traditionnelle continue d'être marquée par ce souci de distanciation critique à l'égard du phénomène technique.

Une mouvance opposée s'inscrivait dans un rapport positiviste par rapport aux technologies. Celles-ci sont alors présentées comme un moteur nécessaire de progrès, un objet de fascination voire comme un moteur de changement social. La politisation consiste alors principalement à rester intimement attaché à leur naissance, leur incubation afin de rester en contrôle de leurs usages et de leur compréhension. En maîtrisant une technologie, un groupe social peut s'en servir aux fins qui lui conviennent : elle devient l'instrument de nouveaux pouvoirs. Cette approche qui instrumentalise les technologies tend à considérer que l'usage social est déterminant du sens donné au dispositif. En 1958, Gilbert Simondon signalait que l'enjeu tenait au maintien de l'intérêt que porteraient les sciences humaines et sociales à une compréhension intime du fonctionnement des objets techniques. Cette mise en garde fut reprise ultérieurement par certains milieux *hacker* pour justifier l'intérêt qu'ils portent à la transparence et au contrôle à maintenir sur le développement des technologies.

La troisième approche, plus contemporaine, est celle du constructivisme critique. Elle vise à considérer avec attention les effets structurants des technologies tout en gardant à l'esprit le fait qu'elles soient construites dans des rapports sociaux au sein desquels se négocient des enjeux sociaux et politiques.

Selon Andrew Feenberg, les dispositifs techniques agissent à la manière des lois en ce sens qu'ils sont issus de négociations, qu'ils possèdent un effet de structuration sociale et qu'ils restent contournables et discutables à condition qu'on ne laisse pas se refermer la « boîte noire » une fois le processus de diffusion sociale amorcé. Selon lui, les technologies consistent le cadre même de la modernité : c'est pour cela qu'il est nécessaire d'inventer des formes politiques propres aux transformations technologiques. En France, un autre courant de pensée proche de cette posture constructiviste a aussi contribué à la formulation d'une théorie politique des activités techniques. Se détournant des impératifs émancipateurs de la théorie critique, la sociologie pragmatique propose de « suivre les acteurs » pour comprendre comment ils investissent le sens de leurs actions. Il s'agit de décrire la façon dont les acteurs reconstituent des espaces politiques de débats et de conventions pour gérer le fonctionnement des dispositifs techniques.

C'est inspiré du constructivisme critique et de la sociologie pragmatique que nous avons observé plusieurs formes de politisation de la technique. Nous avons plus particulièrement repéré trois catégories de militantismes portés par des citoyens investis dans un usage critique des technologies de communication (Goldenberg, 2005 b).

Le premier militantisme est lié à l'accès aux technologies. Dénonçant la superposition des fractures sociales à ce qu'on a désigné par le terme de « fracture numérique », de nombreux acteurs se sont mobilisés pour amener les plus démunis à utiliser les technologies d'information et de communication. Typiquement, cet activisme est porté par des institutions d'éducation populaire, des associations, des groupes communautaires, opérant un travail d'alphabétisation à la culture numérique, mais aussi des gouvernements, des instituts technologiques, des entreprises privées. Dès lors, ce qui est en jeu est la vision de l'usager portée par les acteurs du projet. Cette vision conditionnera très rapidement la compréhension et la signification donnée par les accédants aux technologies.

Le deuxième militantisme est lié à la nature du contenu porté en ligne.

Contrairement aux médias traditionnels organisés sur le mode de la diffusion, de nouveaux types d'usagers ont potentiellement accès à ce que Castells en 2006 nommait « les médias de masse individuels. » Il faut bien sûr rapporter ce potentiel aux conditions d'accès, d'appropriation et d'affirmation d'un discours éventuellement alternatif à celui des médias de masse. Les médias indépendants, comme le réseau Indymédia²⁹, né au sein des contestations altermondialistes, mais aussi une pluralité de médias populaires autorisant la participation de populations habituellement réduites au silence. La multiplication des outils d'auto-publication et de pratiques d'expression publique aurait ainsi contribué à diffuser une culture de la participation, dont les principaux enjeux critiques ont trait à la légitimité des productions, mais aussi aux conditions d'expression de populations autres que celles traditionnellement diffusées par les médias de monopoles étatiques ou commerciaux.

Le troisième militantisme concerne les dispositifs techniques utilisés sur le Web. Les militants du libre ont à ce titre particulièrement œuvré à une politisation liée à la production du code source. Ces militants soutiennent, comme le souligne Lessig (1999), que le code fait loi, que le code est une loi, et qu'il est urgent de s'en occuper. Selon plusieurs intellectuels contemporains étudiant la politisation des techniques, les militants du code (Proulx et Al. 2008) investis dans la défense de l'informatique libre ont contribué à repenser la politisation dans un monde technicisé. En effet, selon eux, les activistes liés au code ont contribué à affirmer des liens sociaux (Dang Nguyen et Pénard, 1999, 2001; Barbrook, 1998, 2001; Proulx et Couture, 2006) orientés par une éthique de l'entraide, de l'autonomie individuelle (Pasteur, 2004; Richardson, 2002) et collective (Coleman 2005), appuyée sur des compétences voire une expertise technique (Raymond, 1998; Berry et Moss 2006) mais aussi légale et politique (Auray, 2002, Johnson et Bimber 2004). Les militants de l'informatique libre auraient aussi contribué à redéfinir un nouveau rapport à la propriété des dispositifs techniques (Aigrain 2003, 2005; Barbrook, 2001; Berry, 2005; Center; Foray et Zimmermann, 2001), au travail (Himanen, 2001), à la circulation des savoirs (Mangolte, 2006; Demazière, Horn, et Zune, 2008), en réaffirmant une forme de positivisme scientifique proche des Lumières (Auray, 2002). Si

29 Indymedia est un réseau de média alternatifs regroupant des collectifs indépendants dont l'objectif est de permettre la création et la diffusion d'informations en publication ouverte. La modération relatif à la pertinence, la véracité ou la légitimité du contenu se fait en général *a posteriori*. <http://www.indymedia.org/>

les usagers de l'informatique libre ont bien opéré une politisation, peut-on affirmer la même chose concernant les usagers des wikis, étant donné que les cultures ont souvent été rapprochées? Ce militantisme soulève en outre deux enjeux particuliers. Le premier, technique, est un militantisme du code. C'est la revendication principale des acteurs du libre. Le second, cognitif, est un militantisme de l'accès. Il correspond à une forme d'alphabétisation aux technologies. Les militantismes du code et de l'accès ne se rencontrent pas nécessairement, car une certaine technocratie, ou élite liée au lettrisme technologique, continue de marquer et de distinguer certains des acteurs de l'informatique libre. De façon générale, ces trois militantismes sont liés, mais notre analyse porte plus spécifiquement sur les liens qui unissent contenus et dispositifs.

3.2.4 Retour sur les enjeux de la politisation des communautés médiatisées.

De la même façon que des acteurs se sont consacrés à démontrer les enjeux politiques des dispositifs techniques, sommes-nous en train d'assister, avec la démocratisation de la contribution aux connaissances, à une politisation relative aux savoirs ? Si certaines communautés (comme celles constituées de concepteurs de logiciels libres comme la communauté Debian), s'affichent clairement comme étant fondées sur des principes politiques, beaucoup de groupes se présentent comme apolitiques, reléguant le politique à la traditionnelle sphère étatique. À ce titre, Wikipédia annonce d'emblée qu'elle n'est pas une expérience politique.

*La communauté s'est dotée de certaines règles, mais il ne faut pas perdre de vue qu'elles n'existent que pour le but auquel la communauté aspire : construire une bonne encyclopédie. Par extension, Wikipédia n'est ni une démocratie, ni une dictature, ni une tentative de réalisation d'un projet politique quelconque. Ces règles ne sont donc pas à considérer comme des lois, mais comme des recommandations destinées à faciliter le travail collaboratif. Cela n'empêche pas certains de s'interroger sur l'organisation de la communauté.*³⁰

Sans qu'elles se définissent comme des projets politiques ou orientés vers une politisation en interne, on observe dans certaines communautés l'émergence

³⁰ Tiré de : http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Ce_que_Wikip%C3%A9dia_n'est_pas#Une_exp%C3%A9rience_politique

d'une réflexivité croissante vis-à-vis des structures et des règles qui sont mis en place. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, de nombreux membres s'impliquent dans l'établissement des règles de participation. Par ailleurs, de nombreux observateurs sont soucieux et attentifs à l'évolution des conditions de participation à ce projet épistémique. En effet, il semblerait qu'à leurs yeux, la justesse du projet soit reliée à la justice de ses règles de participation. Mais la présence de discussion dans une communauté qui se refuse à être une expérience politique ne rend-elle pas illusoire la participation effective de ses membres. Ne risque-t-on pas de confondre discussion et politisation (au sein d'un « agir en vue d'un nous ») ? Si des communautés épistémiques refusent d'être assimilées à une expérimentation politique, dans quelle mesure laissent-elles leurs membres prendre part à l'édification de leurs règles de fonctionnement ? Quels sont les liens entretenus entre cette politisation et l'établissement des conditions de création de connaissance ?

Nous proposons de donner des éléments de réponse à ces questions en nous rapprochant de la nature de l'activité engagée dans les communautés épistémiques. En donnant une première définition de ce que font les participants dans ces communautés, nous espérons mieux comprendre ce qui s'y joue d'un point de vue politique et épistémique.

3.3 Une première définition de la contribution

3.3.1 Le don comme référent conceptuel pour décrire la participation en ligne

De nombreux auteurs ont eu recours au modèle du don pour expliquer les échanges et la participation dans les communautés virtuelles et épistémiques. Nous proposons dans un premier temps d'explorer cette piste pour analyser ce qui de ce concept, peut nourrir notre analyse et ce qui semble la limiter. L'un des moteurs de cette mise en doute a été l'usage social (par les participants) du terme de contribution plutôt

que celui de don. Pouvons-nous faire de la « contribution » un concept sociologique ?

Pour déterminer les limites de l'extension d'un concept, une des méthodes consiste à montrer l'espace proxémique d'un concept et sa spécificité, en le contrastant avec un ou plusieurs concepts. Sans prétendre ainsi épuiser l'ensemble des limites de l'extension d'un concept, nous allons ici chercher à détailler, ce qui exclut et relie deux concepts limitrophes, à savoir les notions de don et celle de contribution. Dans un premier temps, nous allons présenter brièvement la théorie du don, chez Marcel Mauss et les auteurs du M.A.U.S.S. (Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales) ainsi que les liens qui ont été faits récemment avec les théories de la reconnaissance. Dans un second temps, nous ferons une recension de quelques recours à la théorie du don pour expliquer les échanges dans les communautés épistémiques. Dans un troisième temps, nous esquisserons une définition de la participation aux wikis et au logiciel libre en nous interrogeant sur ce qui rassemble et distingue le modèle de la contribution épistémique de celui du don. Ce travail de définition conceptuelle a pour but d'établir un premier éclairage théorique d'une notion qui sera, dans un second temps soumise à l'analyse à partir des enquêtes menées auprès des acteurs.

3.3.1.1 Caractérisation du don archaïque et du don contemporain

Paru pour la première fois en 1925, *l'Essai sur le don* est une des œuvres fondatrices de la sociologie française. Mauss y fait l'étude comparative de la pratique du don dans différentes tribus amérindiennes avec pour objectif de démontrer que les sociétés dites « primitives » ont une forme d'organisation sociale complexe qui les détache de l'état de nature auquel on les associe trop souvent. Mauss décrit le don comme une prestation obligeant mutuellement donneur et receveur et qui, de fait, les unit par une forme de contrat social. Il y voit un fait social total, qui, nous le verrons, inspire encore beaucoup de penseurs et chercheurs contemporains. Nous avons retenu trois éléments caractéristiques du don archaïque :

1. Le don s'associe à une forme d'honneur, car le donneur est en quelque sorte

riche de pouvoir donner. Chez les Polynésiens, cela correspond à la *mana*, un concept qui désigne une émanation de la puissance spirituelle et qui constitue une forme de pouvoir d'influence. Cette dimension peut ainsi conduire à des dons agonistiques, c'est-à-dire à une rivalité de prestige par le don.

2. Cette caractéristique renvoie aussi à une dimension identitaire. En effet, les dons seraient aussi le véhicule de la *mana* au sens où ils transmettent la force magique, religieuse et spirituelle du donneur. Chez les Maoris, la chose donnée transporte ainsi un esprit de la chose donnée (le *hau*), qui est une partie de l'identité du donneur.
3. Enfin, dernière caractéristique : les participants sont soumis à une obligation de rendre ces dons, sous peine de perdre le prestige associé à la prestation. Bien que gratuit en apparence, le don oblige le receveur à rendre au donneur. Le don aurait donc pour fonction de créer et maintenir du lien social. Mauss souligne à ce titre que refuser de donner, négliger d'inviter, ou refuser de recevoir, c'est refuser l'alliance et la communion ce qui peut être vécu comme une forme de déclaration de guerre.

On peut dégager trois implications sociales majeures liées au don :

1. La valeur du don est symbolique. Dans la culture du *potlatch* telle que pratiquée par les Amérindiens et les Polynésiens, les dons/contre-dons circulent dans le cadre d'échanges non marchands. Le choix de l'objet offert et de l'objet rendu est lié à une évaluation personnelle et culturelle. Elle renvoie à l'importance qu'on attribue au receveur et à la signification sociale de l'objet offert. Mais ce n'est pas l'utilité de l'objet qui est prise en considération.
2. Le don participe d'un souci de lien social ou de solidarité. Malinowski (1922) qui a étudié les fonctions sociales du don, en particulier dans des tribus de Nouvelle-Guinée observe que l'échange de la *Kùla* (colliers et bracelets de coquillages) participe à la socialisation des individus et concourt au maintien de la paix intertribale notamment en incitant à des expéditions vers les autres tribus.

L'équilibre social réside dans la circulation des dons et contre-dons parce que la prestation ouvre toujours à un retour, à un nouvel échange.

3. Le don initie une forme de lien social dynamique, basée sur la réciprocité. Quand il n'y a pas de réciprocité réelle, comme c'est le cas dans le don aux dieux ou le don d'aumône, celle-ci est inventée, symbolisée ou ritualisée. Ainsi, les dons aux dieux ou les dons des dieux sont reconstitués comme des échanges, soit comme un remerciement après avoir pris quelque chose aux dieux (occuper une terre par exemple), soit comme offrande afin de recevoir quelque chose des dieux (guérison, fertilité). Selon Mauss, l'aumône mêlerait les notions morales de don et de sacrifice visant à s'assurer une bonne fortune.

Au début des années 1980, plusieurs sociologues et philosophes se sont réunis avec la volonté de critiquer la montée de l'économisme en sciences sociales et du rationalisme instrumental en philosophie morale et politique. Ils reprochent notamment aux sciences sociales de se soumettre de plus en plus à l'hégémonie du modèle économique et à une vision purement instrumentale de la démocratie et du rapport social. En 1981, ils créent la revue du MAUSS (Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales) qui vise notamment à redonner un sens plus contemporain au phénomène du don.

Les théoriciens du MAUSS ont réfléchi à la possibilité d'un don moderne, qui se distinguerait du don archaïque en ce qu'il permettrait un échange plus libre, avec une demande de réciprocité amoindrie. Faisant partie des fondateurs du MAUSS, Caillé (2005) retrace l'histoire des différentes formes de don en Occident, en insistant sur les problèmes moraux qui y sont associés. Le don fastueux de la Rome antique est une démonstration de grandeur, mais aussi de mépris du récepteur. Lui succède le don de charité (influencé par le christianisme) qui implique une certaine discrétion et qui doit être compris comme une preuve de pur amour, mais qui cache une attente de récompense divine et un refus de la parité. La Révolution française serait ainsi une révolution contre le don en faveur du droit et donc de la dignité des plus pauvres. Toutes ces formes de dons continuent en fait de coexister, sous des formes plus contemporaines. Ainsi, le don

humanitaire serait une prolongation du don de charité et serait injurieux lorsque la réciprocité est impossible. « *Plus encore que par le marché, c'est par les dons non rendus que les sociétés dominées finissent par s'identifier à l'Occident et perdent leur âme* » (Latouche, 2005 p. 177).

Les auteurs du MAUSS voient cependant émerger une nouvelle forme de don plus moral que ses précurseurs. Godbout (2000) établit quatre caractéristiques du don moderne qui sont la réciprocité, la liberté, la dette et l'identité. Le don invite à une **réciprocité** qui pousse le récepteur à donner de nouveau, après avoir reçu. Cependant, contrairement au don archaïque, le donneur moderne jouirait de plus de **liberté**. Par rapport au contrat, le fait de donner libère le receveur de l'obligation légale de rendre. Godbout qui a travaillé sur le don d'organes et Titmuss (1972) qui a travaillé sur le don du sang, montrent que si le don archaïque était contraint et réciproque, le don moderne serait plus libre, unilatéral, anonyme et impersonnel. Ainsi, à propos de la bienfaisance et de l'aide anonyme d'aujourd'hui, Hénaff (2002, p.156) écrit que « *dans ces derniers cas, il s'agit d'un geste relevant de la seule décision du donateur. [...] Aucune pression sociale sur la personne qui choisit de donner pour donner.* » Selon Godbout, le « besoin » de donner proviendrait du fait que nous sommes tous, au départ, en état de **dette**, et que notre identité se construit dans la mesure où nous rendons actifs ce que nous avons reçu, en donnant à notre tour. Enfin, bien que possiblement anonyme, le don continue de transporter l'**identité**, même imaginée, du donneur. Il y aurait toujours transpiration de l'être dans l'avoir, présence et existence d'autrui dans la chose donnée. Cet aspect est particulièrement problématique dans des cas de don d'organe. Godbout (2000) montre ainsi que de nombreux rejets physiologiques de don d'organes sont en fait liés à un rejet psychologique du don, le receveur ne pouvant pas accepter ce don de vie, trop grand, trop lourd, trop imbibé de l'identité du donneur.

Plus récemment, les théoriciens du don se sont rapprochés des théoriciens de la reconnaissance (Honneth, 2002), en se demandant si le don ne serait pas une des conditions d'une reconnaissance et d'une dignité sociale. Hénaff (2002) analyse le don comme moyen de donner et de recevoir de la reconnaissance. Selon Hénaff, le don archaïque, qui passe par une lutte pour le prestige, avait déjà pour fonction

de témoigner publiquement de la reconnaissance du receveur. En s'engageant dans l'échange de don et de contre-don, on met l'autre au défi de rendre, tout en le reconnaissant comme membre d'une même communauté humaine. Le don contemporain demanderait cependant un type de reconnaissance qui deviendrait de plus en plus contractuel, dans lequel le symbolique et la lutte pour le prestige laisseraient la place à la mesure. Henaff conclut en observant que le don serait amené à disparaître au fur et à mesure que la reconnaissance publique serait prise en charge par le droit. La rationalisation des prestations et l'institutionnalisation du don conduiraient en quelque sorte à sa disparition.

3.3.1.2 L'anti-utilitarisme ou l'utilité et l'intérêt comme motivation

Le leitmotiv du MAUSS présente une dimension éthique importante. Leur but premier est de développer une théorie de l'*homo donator* (généreux et soucieux d'autrui) se distinguant de l'*homo economicus*, calcuteur et intéressé que l'on présente souvent, en économie classique, comme le modèle contemporain. En cela, les théoriciens du MAUSS inscrivent leur pensée dans les courants des théories économiques hétérodoxes. Ils ont notamment travaillé à démontrer que les rapports sociaux pouvaient être désintéressés, ou motivés par des principes éthiques et bénéficient à tous.

Comprenant la pertinence de cette réaction face à une vision instrumentale des rapports sociaux, nous avons cependant une conception de l'activité des *hackers* et des contributeurs qui plaçait très haut les valeurs d'intérêt et d'utilité comme motivation à l'action. C'est pourquoi nous nous sommes demandée en quoi les théoriciens du don s'opposaient à l'utilitarisme et s'ils rejetaient vraiment le recours à des motivations liées à l'utilité ou à l'intérêt.

Dans *Don, intérêt et désintéressement*, Caillé (2005) présente trois formes d'utilitarisme et explique en quoi celles-ci sont problématiques.

Tout d'abord, il y a l'*utilitarisme vulgaire* qui s'appuie sur l'idée que si chacun cherche son bonheur personnel, le bonheur général sera atteint. Cette conception est

proche de la première définition de l'utilitarisme, donnée en 1781 par Bentham, qui s'appuie sur un calcul du bonheur et des peines en vue de déterminer scientifiquement la quantité de plaisir et de peine générée par nos diverses actions. Il s'agirait pour chaque individu de procéder à un calcul hédoniste, en vue de maximiser son bonheur, c'est-à-dire un surplus de plaisir sur les peines. Latouche (2006) souligne que cela suppose de croire en l'harmonie naturelle des intérêts.

L'*utilitarisme scientifique* est quant à lui une forme de justification de l'utilitarisme vulgaire. Cette posture, qualifiée de cynique par les théoriciens du MAUSS, consiste à comprendre l'action sociale comme nécessairement intéressée. Les théoriciens du MAUSS ont cherché à démontrer que les actions sociales peuvent être motivées par la générosité, la solidarité, le souci de l'autre et du lien social.

La troisième forme d'*utilitarisme dit philosophique ou social* cherche à associer l'action individuelle à l'intérêt du plus grand nombre. L'utilitarisme social, tel que proposé par Mill (2008), repose sur une éthique par laquelle une action individuelle est morale si elle prend comme critère ce qui est utile socialement et non l'intérêt égoïste. C'est une théorie morale et normative qui s'appuie d'une part, sur une forme d'hédonisme qui valorise le plaisir intellectuel et l'individualisme, avec un souci pour le bonheur, l'intérêt, l'utilité collective. Cette philosophie se base principalement sur le sens commun pour établir ce qui est juste et souhaitable. Elle suppose un calcul ou une compréhension de ce qui a de la valeur pour le plus grand nombre. Nous sommes bien dans un univers de la rationalisation qui admet l'altruisme et le souci de l'autre par l'intermédiaire de la recherche du bonheur général. Comment aboutir à cet intérêt général ? On espère que l'agrégation des bonheurs individuels va mener à la production d'un bonheur collectif. Il ne s'agit pas de chercher à instrumentaliser l'autre pour son propre bonheur, puisque ce qui forme le critère de la bonne conduite, ce n'est pas le bonheur de l'agent lui-même, mais le bonheur de tous les intéressés. Il est d'ailleurs envisageable de devoir faire des sacrifices pour l'intérêt collectif, mais au regard des injonctions individualistes de la théorie, ce sacrifice ne peut être que dommageable et n'est donc pas souhaitable. Cependant, dans cette philosophie, on ne peut compter que sur son sentiment et sur son expérience de proximité à moins de s'en référer à des représentants politiques pour

définir ce en quoi consiste le bonheur général. En effet, selon Mill, l'individu a de rares possibilités d'avoir accès et d'intervenir dans l'espace public, ce qui implique un repli sur le privé ou le proche.

Les occasions qu'a une personne (sauf une sur mille) d'avoir le pouvoir de le faire à une grande échelle - en d'autres termes d'être un bienfaiteur public - ne sont qu'exceptionnelles et c'est seulement en ces occasions que cette personne est appelée à considérer l'utilité publique. Dans les autres cas, on ne doit s'occuper que de l'utilité privée, de l'intérêt ou du bonheur d'une minorité de personnes. Seuls ceux dont l'influence des actions s'étend jusqu'à la société dans son ensemble doivent s'intéresser d'ordinaire à un objet si large.

Mill, 2008, p.28

Dans le cas qui nous intéresse, la participation aux wikis épistémiques, ainsi que dans l'univers du libre que nous avons aussi étudié, nous avons le sentiment de retrouver une logique d'action liée à un intérêt général. Cependant, contrairement à ce que préconise la doctrine libérale de l'utilitarisme de Mill, dans les wikis publics, la mesure ou l'évaluation de l'intérêt général n'est ni le produit d'une agrégation ni le résultat d'une décision léguée à un tiers. Elle est organisée, alimentée et négociée par les participants eux-mêmes.

La notion d'utilité et d'intérêt nous semble toujours pertinente pour comprendre ce qui motive les contributions, mais il y a en effet dans la théorie de Mill une forme de sacrifice, d'abstraction et de médiatisation qui ne ressemble pas à ce que pratiquent les contributeurs passionnés et investis dans des rapports directs avec leur sujet de prédilection et leur communauté de pairs.

Il nous apparaît à ce stade que ni le modèle du don développé par les auteurs du MAUSS, ni celui de l'utilitarisme de Mill ne nous permettent de comprendre les motivations des contributeurs et en particulier du fait que ceux-ci discutent de la validation de ce qui est juste, utile, intéressant pour le collectif. C'est parce que l'intérêt individuel compte autant que l'intérêt collectif, et que nous nous situons dans un univers principalement rationnel, autorisant des validations de ce qui est juste ou utile, qu'on voit apparaître des discussions et des négociations autour des contributions. Mais voyons malgré tout comment et pourquoi le modèle du don a été utilisé pour expliquer les échanges dans les communautés épistémiques.

3.3.1.3 Le recours au modèle du don pour expliquer la participation aux communautés virtuelles

De nombreux auteurs ont eu recours au modèle du don pour expliquer les échanges et la participation dans les communautés virtuelles et épistémiques. Dans son analyse d'une des premières communautés virtuelles, Rheingold (1994) souligne l'importance de l'altruisme et de l'intérêt personnel lié au don en ligne.

Ce contrat social informel et non écrit est soutenu par un mélange de relations fortes et faibles entre des personnes qui ont des motivations variées et des affiliations éphémères. Il exige que l'on donne quelque chose et permet de recevoir quelque chose. [...] Je trouve que l'aide que je reçois excède de loin l'énergie que je consacre à aider les autres ; c'est le mariage de l'altruisme et de l'intérêt personnel. (Traduction de Jean-Marc Mandosio) (Blondeau, 2000, p. 152)

Raymond (1998) décrit les *hackers* comme partageant une « culture du don » dans laquelle les participants rivalisent pour le prestige en donnant du temps, de l'énergie, et de la créativité. Le libertarien souligne l'importance de cette rivalité (proche du don agonistique) qui est ici associée à une garantie d'excellence : la liberté d'entreprendre des développeurs amènerait une saine concurrence ainsi qu'une libre association qui n'existe pas dans le milieu du logiciel propriétaire monopolistique. Il observe que la culture du logiciel libre met aussi en avant l'intérêt personnel et le plaisir au travail. Dang-Nguyen et Pénard (1999) se demandent si le don sur Internet n'est pas la marque d'une nouvelle organisation économique. Ils observent que les modes d'échange sont largement caractérisés par la gratuité et la coopération et que la réversibilité des rôles de producteurs de services et de clients favorise le don et la coopération sur une échelle mondiale. Les auteurs distinguent des pratiques d'échanges contractuelles et non contractuelles (informelles). Les pratiques d'échanges entre pairs (*peer to peer*) sont présentées comme des accords d'interconnexion non contractuels entre opérateurs de réseaux. Ces pratiques se distinguent du développement de logiciels libres qui implique des acteurs non marchands liés par une relation contractuelle via la licence d'utilisation du code source et du programme. Barbrook (2000) voit dans les échanges de dons *high-*

tech, un renouvellement du don archaïque, créant des liens entre les individus, créant des communautés et encourageant la coopération entre ces communautés. Pour lui, la survivance ou la renaissance du don sur le net témoigne d'une authenticité qui s'oppose à l'atomisation et à l'aliénation de la société bourgeoise. Il utilise ce modèle pour expliquer le fonctionnement des médias alternatifs gérés bénévolement, la collaboration scientifique ainsi que le développement du logiciel libre. Selon lui, dans ce modèle, les gens travaillent ensemble avec succès grâce à « un processus social ouvert incluant évaluation, comparaison et collaboration ». Foray et Zimmermann (2001) notent quant à eux que le développement du logiciel libre s'appuie sur la mise à disposition du code source. Le mode de développement coopératif du logiciel libre prendrait appui sur le potentiel de diffusion et de communication offert par l'Internet et la mutualisation de ressources qu'il autorise. La disponibilité des codes-sources permettrait à n'importe quel développeur de réaliser toute modification qui pourrait lui sembler utile. Mais ces modifications n'ont d'intérêt, à un niveau collectif, que si leur auteur les rend à son tour publiques, afin qu'elles puissent être éventuellement intégrées à la construction d'ensemble. Le fonctionnement effectif de ce mode d'innovation continu serait fondé sur une logique de don/contre-don. Pour Cornu (2001) l'un des éléments-clés qui favorisent le basculement d'une économie d'échange vers une économie du don serait le passage de la pénurie à l'abondance. Dans un environnement d'abondance, les acteurs ont résolu leurs besoins de sécurité et recherchent autre chose comme par exemple de la reconnaissance. Enfin, dans leur analyse des motivations des contributeurs à Wikipédia, Forte et Bruckman (2005) suggèrent que la recherche de crédit joue un rôle stimulant pour la participation en ligne. Elles se basent sur le modèle du cercle de crédit développé par Latour et Woolgar pour analyser les motivations à participer sur Wikipédia. La notion de crédit juxtapose les notions de légitimité scientifique qui se manifeste notamment par la citation et celles de crédit matériel qui se manifeste par l'octroi de fonds et d'équipements. Le crédit devient une mesure de pouvoir et d'efficacité. Selon les auteurs, un phénomène similaire se produit dans Wikipédia, à ceci près que le crédit matériel n'est pas financier : la reconnaissance du contributeur passe par l'octroi de privilèges au sein de la communauté.

Deux auteurs rejettent clairement le modèle du don pour expliquer la participation dans les communautés en ligne. Kollock & Smith (1996) décrivent la façon dont les participants gèrent la participation au forum Usenet. Ils soulignent que les participants s'appliquent à ce qu'il y ait une sage utilisation de la bande passante. Par bande passante, il faut comprendre les contraintes techniques, mais aussi les contraintes cognitives des participants (c'est-à-dire leur capacité à recevoir, comprendre, digérer l'information qui circule). Aussi, les participants exercent une pression sur l'ensemble de la communauté et ont érigé quelques consignes afin d'empêcher que ne circulent trop d'informations superflues. Il y a donc une restriction collective de la générosité et de l'éloquence des participants.

Dans une entrevue avec un développeur de logiciel libre, Richardson (2002) demande si le don, qui ne repose pas sur le calcul de la valeur, mais sur la construction de rapports sociaux, serait un bon modèle pour expliquer le logiciel libre. Merten (le développeur) répond que selon lui, sur Internet comme dans le milieu du libre, le modèle du don n'est pas pertinent, car « *il n'y a simplement aucune réciprocité et même mieux : il n'y a aucun besoin de réciprocité. Vous prenez simplement ce dont vous avez besoin et vous fournissez ce que vous aimez.* » L'usage et la contribution de code source ne seraient pas liés à la construction d'un lien social, mais à des besoins et des intérêts personnels.

Pour résumer, nous voyons que le recours à la notion de don permet d'expliquer plusieurs éléments de la participation en ligne. Tout d'abord, on observe une forte tendance à la générosité, la gratuité et à l'entraide, parfois interprétée comme une forme l'altruisme (Rheingold, 1994, Barbrook, 2000). L'âge informationnel est un environnement d'abondance (Foray & Zimmermann, 2001, Cornu 2001) qui permet aux participants d'agir avec une certaine spontanéité (Barbrook 2000, Dang-Nguyen & Pénard, 1999). Les participants seraient avant tout motivés par une quête de reconnaissance ou de prestige (Raymond, 1998, Forte et Bruckman 2005) en cela, le don n'est pas totalement gratuit, si la réputation du contributeur est gratifiée relativement à sa participation. Cependant, certaines caractéristiques de la contribution en ligne semblent résister à la logique du don comme modèle explicatif, en particulier l'absence de réciprocité impliquée dans la participation vis-à-vis de l'utilisation de connaissance, la

pregnance de l'anonymat, le fait que cette activité ne semble pas avant tout tournée vers le souci de lien social, la possibilité de refuser une prestation, et le rapport étroit que les contributeurs semblent entretenir avec leur intérêt personnel et l'utilité de leur action.

3.3.1.4 Vers une définition du concept de contribution

Peut-on dès lors envisager un autre modèle que celui du don pour expliquer et décrire la participation aux communautés épistémiques ? Sans se trouver dans une logique de rapport égoïste et instrumental, la participation à un projet collectif de nature épistémique implique des procédures d'évaluation par les pairs. Dans une conférence prononcée à l'ENST le 28 mai 2008, Moulier-Boutang suggère de parler d'une économie de la contribution fondée notamment sur la motivation, l'intérêt du plus grand nombre et une division cognitive du travail. D'un point de vue éthique, ce serait une logique de souci du bien commun qui motiverait ces participations non rémunérées. La participation aux communautés épistémiques consisterait surtout à faire une prestation utile, en partant d'intérêts personnels.

Les wikis et le développement de logiciel libre ont aussi été analysés comme des expériences de cognition distribuée. En cela, ces projets seraient organisés comme des communautés épistémiques obéissant à un régime d'action rationnel, dont les termes appartiennent aux participants. La cognition distribuée est une forme de cognition collective, étendue et rendue possible par l'usage d'artefacts technologiques, mais aussi de collaborateurs sociaux. Cette extension de la cognition ne provoque pas une concordance naturelle des intérêts particuliers, elle ne procède pas de la somme d'intelligences individuelles, elle s'organise dans des environnements sociaux complexes, plus ou moins ouverts à la négociation autour d'un ou plusieurs projets collectifs. Dans des dispositifs fixes ou des milieux sociaux fermés comme les cockpits ou les sous-marins militaires (comme ceux étudiés par Hutchins (1995)), il y a peu de possibilités de négocier les règles de participation et la justesse des contributions des

participants. La cognition collective est alors peu négociable. Les wikis sont des environnements techniques et sociaux qui permettent une plus grande négociation. Ils sont peu contraignants techniquement et laissent beaucoup de liberté à la mise en place de règles sociales. De même que dans les communautés de développeurs de logiciels libres, les communautés de contributeurs de wikis se donnent des règles de participation qui diffèrent beaucoup d'un projet à l'autre. Pour analyser ces différentes politisations, on peut s'intéresser d'une part au degré d'ouverture décisionnelle des communautés et d'autre part, à la façon dont sont utilisés et présentés les dispositifs techniques. Finalement, pour en revenir à la définition du don comme souci de lien social (Godbout, 2000), il semblerait que celui-ci ne soit pas à la base des échanges épistémiques. Le lien social émergerait des relations soutenues entre contributeurs et les membres en prendraient soin notamment pour continuer le projet collectif. La reconnaissance liée à la contribution porterait sur le travail effectué plutôt que sur la personne. La réciprocité ne consiste pas à rendre puisque la grande majorité des gens utilisent sans produire, mais, chez les utilisateurs de licence libre notamment, à permettre le réemploi de ce qui a été produit. Cependant, cette réciprocité est contractuelle au sens où elle est inscrite dans un contrat (la licence libre) et ne constitue pas une règle sociale informelle, ni une pression forçant le retour.

Ce qu'il y a d'éthique ou de potentiellement éthique dans le don, c'est qu'une fois effectué, on s'en retire, même si (et c'est cela qui en fait sa force), une part du donneur demeure avec le don. C'est parce que le contre-don n'est pas obligatoire que le don a une dimension éthique, c'est parce qu'il appelle malgré tout au contre-don que celui-ci convie une dynamique engageant la mutualité. La dimension éthique du don s'appuie sur l'idée qu'en tant qu'acte social, elle suppose que le bonheur personnel passe par le bonheur des autres. Chaque étape du don implique en effet le soin du lien social.

L'acte de donner constitue de prime abord la reconnaissance de l'autre, de l'alter ego (ce qui m'appartenait t'appartient maintenant).

1. En acceptant le don, le receveur reconnaît ainsi d'abord la valeur du présent, ce qu'il représente pour le donneur et ce qu'il représente maintenant pour lui.
2. Mais son acceptation a une force unificatrice qui transforme la valeur matérielle du don en valeur sociale.

Si le terme de contribution commence à être de plus en plus utilisé (Yann Moulier Boutang 2007; 2008, Stiegler et Al. 2009), il n'a pas fait encore l'objet d'une étude précise et détaillée. On ne peut pas le considérer pour le moment comme un concept sociologique. Nous proposons de commencer par une présentation étymologique, lexicographique et historique de ce terme.

D'un point de vue étymologique, le mot contribution agrège le préfixe latin, *con-* qui signifie *avec*. Le mot *tribu* renvoi à la fois à l'acte de partager, de distribuer (ce qui peut faire penser à une forme de don généralisé), mais aussi à une division du peuple romain, et par extension à une société, un groupe, une classe de personnes. Enfin, le suffixe *-ation*, marque l'action de faire quelque chose. On pourrait donc désigner la contribution comme l'action de s'adjoindre avec le groupe, ou l'action de participer à la production d'un bien mis en commun.

Selon la Neuvième édition de l'Académie du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales³¹, le mot « contribuer » renvoie à quatre définitions lexicales. Les deux premières définitions désignent des actions volontaires, toutes deux orientées vers quelques choses de commun. La contribution désigne (1) un concours que l'on apporte à une œuvre commune. Participation à une œuvre littéraire, scientifique, artistique et (2) la part apportée à une dépense, à une charge commune. Les deux définitions suivantes désignent des contributions imposées qui, dans le cas des communautés épistémiques, nous intéressent moins. On parle de contribution pour désigner (3) un tribut, en argent ou en nature, imposé aux habitants d'un pays vaincu, d'une région occupée. Par analogie, mettre quelqu'un à contribution, lui demander de participer à une dépense, à une tâche et (4), en droit, pour désigner une procédure de répartition de sommes provenant d'une saisie mobilière ou immobilière.

31 <http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/contribution>

Enfin, le Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFI)³² présente une évolution du sens de contribution qui révèle deux tendances. La première est orientée vers le caractère économique de la contribution. En 1317, on employait le terme de contribution pour désigner la part de chacun engagée pour une dépense ou une charge commune. En 1671 apparaît la notion d'imposition : mettre sous contribution c'est imposer un tribut (de guerre notamment). En 1680, la contribution est ce qu'on paie aux ennemis pour être exempt de pillage & d'autres malheurs de la guerre). La seconde tendance marque la dimension participative ou constitutive de la contribution. Dès 1880, on emploie le terme de contribution pour évoquer une participation à une œuvre commune. En 1905, le terme évoque une étude complémentaire sur un sujet donné.

La contribution aux wikis publics relèverait donc plus précisément de la première définition et de la deuxième orientation étymologique. Ainsi, notre hypothèse est que si le don vise et reconnaît l'autre dans un souci de lien social, la contribution aux wikis publics se présente plutôt comme une participation constitutive à un projet commun.

Cela a plusieurs implications importantes :

- La contribution ne serait pas dénuée à l'origine *d'intérêt*. La contribution implique un engagement dans l'action sur le monde, plus qu'un engagement dans le lien social. Et c'est cet engagement qui est en soi plaisant. L'attitude du contributeur a d'ailleurs à notre sens quelque chose qui est affilié à la façon dont Himanen (2001) décrit l'attitude des *hackers*, et leur relation passionnée à l'égard du travail.
- L'intérêt personnel se rapporte au collectif. Cet intérêt personnel est renforcé par le fait de s'inscrire dans une communauté d'intérêts, portée par un projet collectif. Aussi, la contribution implique un engagement dans une communauté. Le but premier n'est pas de créer du lien social, mais de participer en vue d'un but commun.
- Ce qui nous intéresse plus précisément, c'est maintenant le passage de

³² <http://www.cnrtl.fr/definition/contribution>

l'individuel au collectif. Dans une communauté délibérément orientée vers la création de connaissance, une contribution passe par un regard du collectif. Si sur un réseau, dans un espace public, une contribution ou un hack peuvent être librement *diffusés*. Mais au sein d'une communauté, l'apport individuel prend le risque d'être évalué. Cela n'a pas lieu d'être dans le registre du don, comme le rappelle d'ailleurs la maxime « *À cheval donné, on ne regarde pas les dents.* » Dans une communauté, selon les règles établies, l'autorité procédurale en place, cette évaluation peut se faire sous différentes formes. C'est ce lieu même de l'évaluation et de la négociation que nous voulons comprendre et observer, car c'est selon nous ce qui caractérise l'établissement et la construction de connaissance.

La contribution se distinguerait du modèle du don sur les points suivants : il y a moins circulation ou échange que construction et usage collectif d'un bien commun (Richardson 2002). Il n'y a pas de réciprocité et de sentiment de dette fort dans l'usage de données issues du Web (Richardson 2002). Il semblerait finalement que la reconnaissance soit plutôt liée à l'utilité de la prestation. (Raymond 1998, Barbrook 2000). L'intérêt des participants joue un rôle important dans la réalisation, la diffusion et la réception de la prestation. (Raymond 1998, Richardson 2002). Et enfin, la légitimité de la prestation est évaluée collectivement, et peut être refusée sur le principe de cette évaluation. (Kollock et Smith 1996, Barbrook 2000).

3.3.2 Une première proposition de caractérisation de la contribution

À ce stade, nous proposons de considérer quatre éléments qui semblent caractériser la participation dans les communautés épistémiques, à savoir l'intérêt personnel, l'intérêt collectif, une reconnaissance liée à la compétence et le recours à la négociation.

3.3.2.1 L'intérêt personnel

L'intérêt personnel semble être l'une des caractéristiques majeures de la contribution bénévole en ligne. Celui-ci renvoie à deux dimensions : le plaisir au travail

et son utilité. Le plaisir au travail qui pourrait être assimilé au plaisir décrit par Pekka Himanen (2001) dans l'éthique *hacker*. La figure de l'amateur (littéralement, celui qui aime) telle que présentée par Hennion (2000) dans son ouvrage éponyme, pourrait également nous aider à comprendre ce qui pousse les contributeurs à passer tant de temps sur des sujets qui les passionnent. Concernant l'utilité, nous remarquons en conclusion dans Doray, Goldenberg, Proulx (2008, p. 137) :

C'est dans l'usage situé que s'expriment les besoins des utilisateurs et des développeurs : ce sont ces situations qui constituent le point d'émergence de nombreux développements. Les communautés constituées autour du logiciel libre s'organisent souvent pour satisfaire d'abord les besoins propres de leurs membres ou pour offrir des solutions pertinentes aux usagers avec qui ils ont un contact rapproché (contrat social ou financier).

3.3.2.2 L'intérêt collectif ou l'utilité contributive

L'implication au sein d'une communauté implique également l'ajustement des intérêts individuels avec l'intérêt collectif. En observant les contributions au sein du collectif de développeur Koumbit (Goldenberg, 2008), nous remarquons que certaines prestations étaient rejetées par le collectif, car elles ne rencontraient pas les intérêts ou objectifs de celui-ci. Certains membres avaient essuyé des refus similaires à l'extérieur du collectif, en proposant des développements logiciels d'abord refusés par le responsable du développement du programme. Nous notons que les modalités de refus et d'acceptation et le refus des prestations étaient sujets à de nombreuses discussions, bien que certaines communautés fonctionnent sur un mode collégial et d'autres sur un mode plus autoritaire (où un ou quelques *dictateurs bienveillants (sic)* décident des grandes orientations).

Si dans les communautés épistémiques, la participation ne peut-être superflue, cela pourrait être un point de différence important d'avec le modèle du don. De même que dans la liste Usenet les membres veillent à ce que la participation ne soit pas inutile ou superflue, la participation à un projet épistémique doit être légitimée comme utile au projet pour devenir une contribution reconnue. Dans l'univers du libre, c'est l'implémentation des contributions dans une version du programme qui en consacre ultimement l'utilité. Dans l'univers des wikis, la contribution est automatiquement

implantée par le participant. C'est avec le temps et le passage des autres contributeurs que sa validité est éprouvée. Afin que les utilisateurs comprennent comment rejoindre les intérêts collectifs, on se rend compte que dès qu'elles atteignent une taille critique, les communautés affichent rapidement une description du projet ainsi qu'un guide indiquant les normes sociales à suivre.

3.3.2.3 Une reconnaissance liée à la compétence plutôt qu'à la personne

Nous pensons avec Dejours (2007) que la reconnaissance de la contribution d'un travailleur diffère sensiblement de la reconnaissance sociale telle que décrite par Honneth (2002). Selon Dejours qui a particulièrement étudié la souffrance au travail, les demandes de reconnaissance dans le milieu du travail ne sont pas des demandes de reconnaissance personnelle, mais des demandes de reconnaissance de contribution. La reconnaissance d'une contribution désigne d'une part la reconnaissance de la qualité du travail, son utilité pour la production. Par cette reconnaissance, on reconnaît que le travailleur connaît et maîtrise bien son rapport au réel. D'autre part, la reconnaissance au travail concerne la légitimation de l'implication du travailleur dans la construction des règles collectives. Dejours évoque d'ailleurs des phénomènes de rejet ou de haine lorsque la reconnaissance est portée sur la personne plutôt que sur ses réalisations.

L'univers des wikis a ceci de particulier que la contribution peut être anonyme. Même signée, la participation individuelle n'est pas mise en avant. À ce titre, on peut rapporter la façon dont Cunningham, l'inventeur des wikis, distingue la notion de collaboration de celle de coopération. Cunningham identifie la communauté Ebay à un modèle coopératif. La participation de chaque personne y est soigneusement identifiée. Dans ce modèle, les prestations individuelles ont besoin d'être distinguées, car c'est sur cela que se base la confiance nécessaire aux échanges. Par contraste, il attribue aux wikis un modèle collaboratif. La participation individuelle y est moins importante que la réalisation collective. Si celle-ci est reconnue et récompensée, la satisfaction est collective. Certaines communautés, comme le MeatBallWiki, ont ainsi mis en place un système récompensant une collaboration fructueuse. Lorsqu'un article de qualité a été réalisé, il se voit décerner une étoile, ceci en référence aux étoiles dressées en haut des

granges construites collectivement dans les communautés rurales nord-américaines (on parle de *barn raising*, littéralement « élévation de granges »).

3.3.2.4 Un regard sur la validité qui implique une discussion argumentée

Les chercheurs qui ont étudié le développement de logiciels libres ont démontré que ce type de cognition collective impliquait trois types d'espaces : des espaces d'implémentation, des espaces de documentation et des espaces de discussion (Barcellini et Al. 2005). Pour ce qui est des wikis, ils constituent le support-même d'implémentation des avancées et la documentation de cet avancement est automatiquement archivée par l'historique des pages. Mais comme dans le développement de logiciel libre, les contributeurs aux wikis publics qui sont impliqués dans une activité de conception collective s'appuient sur des outils de *discussion*.

Dans certains wikis, des pages de discussion sont directement associées aux pages en construction, comme c'est le cas dans Wikipédia. D'autres communautés ont opté pour des espaces de discussion dédiés, comme des listes de discussion ou des canaux IRC. Ces espaces de discussion souvent quasi-synchrones (les échanges de courriel, comme l'ont démontré Barcellini et Al. (2003), se jouent souvent dans la journée même) jouent un rôle important dans le maintien du lien social, l'accueil des nouveaux participants, la réparation d'une mésentente. Mais ces outils servent aussi très largement à évaluer et négocier, proposer et organiser des contributions qui ont été faites sur le wiki. On retrouve aussi, dans les pages et les listes de discussions, de nombreuses interventions à caractère politique, qui vont aller chercher des procédures établies, les remettre en question ou chercher à provoquer une transformation de ces procédures. Dans tous les cas, contrairement au principe de générosité convoqué dans le modèle du don, nous avons affaire à un type de relation sociale qui autorise la sélection, le perfectionnement ou le refus de ce qui est apporté au collectif.

Nous pensons pouvoir mieux comprendre la façon dont se construisent les connaissances et les règles de participation en nous attardant à ces négociations du quotidien. Mais avant de plonger dans l'analyse, nous allons d'abord clarifier pourquoi

nous avons choisi le concept de négociation. Pour cela, nous proposons de présenter brièvement ce que l'étude des négociations a permis d'éclairer du point de vue de la politisation et de la création de connaissance.

3.4 Les négociations comme approche de la caractérisation des contributions

3.4.1 Ce qu'on entend par négociation

Dans son acception courante, la négociation désigne souvent un marchandage entre des acteurs calculateurs qui active des rapports de force, selon des procédures plus ou moins explicites et à des fins stratégiques. Plusieurs auteurs se sont attachés à redonner des lettres de noblesse à la négociation, dans son versant plus quotidien en la présentant comme le lieu même de création des règles sociales.

C'est l'interactionniste Strauss qui fut l'un des premiers à considérer les négociations quotidiennes comme une activité sociale qu'il qualifie de structurelle (1978). Sa sociologie répond aux travaux portant sur la détermination de l'ordre social (en particulier ceux de Goffman) et cherche à démontrer que tout ordre social, même dans les institutions totalitaires, est négocié. Pour lui, la négociation aurait toujours eu lieu, au sein de tous les ordres sociaux. En étudiant les hôpitaux, Strauss démontre que les règles ne sont jamais appliquées de façon mécanique. « [Un] *minimum de règles seulement peut être mis en place pour faire fonctionner un hôpital, puisqu'un immense espace de contingence dépasse celui couvert par les règles* » (Strauss, 1978, p. 98). Ce faisant, le sociologue invite à réinvestir le champ de l'interaction sociale et de la pratique pour comprendre la façon dont l'ordre social se construit, évolue et se négocie. Dans son livre *Négociations : Essai de sociologie du lien social* (2000) Thuderoz définit quant à lui les négociations comme une relation sociale essentielle, qui sont à la fois un mode de résolution des conflits, une procédure d'échange et de partage, un système décisionnel, une technique de régulation, une forme d'innovation sociale et un moyen de communication. Dans cette perspective, la négociation est à la fois le support de création

et le lieu de négociation voire de destruction des règles.

Dans la même veine, Allain (2004, p.29) définit la négociation comme une notion-clé pour penser simultanément le traitement des situations de tension et les modes d'organisation des rapports sociaux. Cette dernière définition nous paraît très utile pour aborder la dynamique organisationnelle des communautés wikis, à partir d'observations situées à un niveau microsocial. Pour Druckman (2008), comprendre que les interactions sont à la base de l'existence d'une vie sociale suppose de reconnaître que le comportement d'un groupe ne peut-être prédit à partir d'un algorithme (additif, multiplicatif, ou non linéaire) combinant le comportement de ses membres (Druckman, 2008, p.123). Dans cet ordre d'idée, on pourrait donc penser que les ordinateurs ne peuvent résoudre des disputes aussi bien, ou mieux que des individus et que l'argumentation s'appuie sur des logiques proprement humaines, qu'il convient d'analyser qualitativement. Cela confirme l'intérêt d'une attention toute particulière à porter à cette compétence exclusivement humaine : la négociation au regard d'un problème commun. On s'accordera donc sur cette définition minimale de négocier: « *discuter (avec quelqu'un) pour arriver à un accord* ». Prenant en compte des formes de rapports de force et d'argumentation, nous considérerons donc les négociations comme des situations particulières de conflit qui engagent les participants à trouver une solution.

3.4.2 Les négociations comme forme d'interaction

On distingue différents niveaux, étendues et intensités de négociation. Quelle est la spécificité de ces différents niveaux et comment s'articulent-ils ?

On parle de micro-négociations pour désigner le fonctionnement ordinaire des interactions et des tours de parole ou de « négociations conversationnelles » pour désigner des cristallisations qui émergent autour d'un désaccord dans une discussion. Ainsi, pour Traverso (2007, p. 81) :

Les négociations conversationnelles se situent à l'extrême opposé des routines. Les premières ont pour fonction de retrouver le fil continu des échanges en cas de désaccord, de l'aplanir en quelque sorte, alors que les secondes visent à le maintenir dans cet état plat et lisse, en ne permettant que la seule confirmation des actions et en réduisant le risque même d'apparition des désaccords.

Selon Plantin (1990), les macro-négociations apparaissent quand les participants établissent des réponses construites en opposition vis-à-vis d'une question commune. La discussion se généralise quand ceux-ci défendent un point de vue divergent autour d'un problème commun, ce que Plantin désigne comme une « situation argumentative ». En sociologie des sciences, puis en sociologie des connaissances, on a pris l'habitude d'appeler ces négociations généralisées des controverses. Dans d'autres domaines de recherche, ces négociations étendues peuvent être comprises comme des situations de cristallisation de conflits. Pourtant, ce n'est pas toujours le nombre de personnes impliquées dans la négociation que le contexte, son objet, mais aussi la nature même du processus de négociation qui va caractériser sa signification sociale.

Druckman (2008) souligne qu'il faut justement analyser la façon dont les acteurs passent des processus (micro) au contexte (macro) pour comprendre la signification des négociations. Pour justifier l'importance d'une analyse combinant des perspectives microsociale et macrosociale, Druckman compare la façon dont sont généralement abordées les négociations internationales et les méthodes employées pour l'analyse des conversations. Il note que la recherche en relations internationales favorise généralement une focalisation sur le rôle des facteurs externes plutôt que sur le processus de négociation lui-même alors que des sociologues et analystes de la gestion des conflits se concentrent plus sur ce qui se trame à la table des négociations. Il s'appuie notamment sur l'étude des négociations se déroulant dans des contextes de conflits violents où il apparaît que « *le processus s'est avéré contribuer beaucoup plus aux résultats que plusieurs variables contextuelles de niveau macro* » (Druckman 2008, p.126). Druckman conclut que l'analyse comparée des négociations qui se passent au niveau micro du processus et au niveau macro de l'environnement politique reste « un défi à la fois conceptuel et méthodologique ». Il suggère une approche qui raccorderait ces deux niveaux, en développant, en premier lieu, un cadre organisant les facteurs et les processus contextuels et, en second lieu, en utilisant des méthodes multiples pour tester ces synergies entre contexte et processus. (Druckman 2008, p. 123). Nous nous inspirerons de cette proposition pour proposer, en fin de chapitre, un modèle d'analyse combinant analyse processuelle et rapport au contexte.

Reynaud (Thuderoz, 2005) explique par ailleurs que lorsque l'on passe du niveau micro au niveau macro, il se passe quelque chose de plus complexe que ce qui est décrit par Boltanski et Thévenot comme une montée en généralité. On ne passe pas du particulier au général sur le mode de l'emboîtement, parce que d'un niveau à l'autre on change de logique. Il s'agit plutôt d'une relation entre un cas concret et vécu, avec une règle qui est générale au sens où elle se veut pérenne. Cependant, les règles générales ne permettent pas, à elles seules de régler les problèmes concrets. La négociation ne consiste pas à appliquer une règle, elle crée une solution à un problème. Lors d'une négociation, les différents acteurs impliqués s'appuient ou pas, sur une pluralité de règles, mais avant tout sur leur vécu d'une situation particulière. Cela implique donc d'analyser le rapport entre le vécu particulier d'une négociation et le recours et la production de règles avec beaucoup d'attention, selon une grille de lecture qualitative et pluraliste.

3.4.3 Les négociations, leurs dimensions politiques et épistémiques

Nous attribuons deux fonctions aux négociations dans les wikis publics : l'une, politique concerne l'organisation des principes régulant et évaluant la *justice* des participations, l'autre, argumentative concerne l'évaluation la *justesse* d'une contribution en vue de construire et d'organiser des savoirs individuels en connaissance commune.

Si l'on refuse de réduire les négociations à des luttes d'intérêts égoïstes ou partisans, on peut alors les considérer dans la perspective d'une recherche collective visant à établir une entente ou une nouvelle connaissance. La notion de négociation peut alors être comprise de manière large comme une rencontre conflictuelle entre des acteurs intéressés à trouver une solution à un problème commun, sachant que ce processus peut s'appuyer sur des rapports de force ou sur une argumentation rationnelle. On peut alors distinguer d'une part, des négociations qui désignent des questions d'accords et de désaccords sociaux. Elles se réfèrent à des problèmes de *justice* au sein d'un univers composé de règles sociales hétérogènes, organisées, mais non stabilisées. Reynaud (1995) décrit le déroulement d'une négociation, d'un point de vue politique. Il définit trois

moments caractéristiques d'une négociation qui sont (1) la détermination de ceux qui sont habilités à négocier et leur reconnaissance mutuelle, (2) l'existence d'un terrain de discussion où l'on échange les arguments, les promesses et les menaces, et où les positions de chacun et les propositions deviennent explicites et enfin (3) la possibilité d'aboutir à un accord.

D'autre part, si la négociation est très largement comprise comme une activité sociale, un certain nombre d'auteurs ont choisi d'interpréter la négociation comme la rencontre, l'expression, la médiation et la coconstruction de différentes visions du monde. On parle alors de négociations qui mettent en relation des mondes cognitifs et qui relèvent de problèmes de *justesse* c'est-à-dire de légitimation des connaissances. Ainsi, Habermas (1987) propose de considérer la négociation langagière des activités sociales, comme une modalité particulière de coconstruction des activités collectives par le recours à l'usage intercompréhensif du langage. Dans cette perspective, plusieurs auteurs (Catherin-Gamon 2001; Morissette 2008; Callon, Lascoumes, et Barthe 2001; Muller 2000; 2005) proposent de regarder les négociations politiques comme des luttes cognitives et pas seulement symboliques. À ce titre, ils refusent de considérer les négociations exclusivement en termes de confrontation des intérêts. Les acteurs impliqués dans une négociation y exprimeraient et confronteraient des façons de penser et de catégoriser le monde social.

Muller (2000) propose plus spécifiquement de considérer les lois comme relevant du politique justement parce qu'elles impliquent des visions du monde. « *La loi renvoie à un ensemble de décisions qui matérialisent en quelque sorte une vision du monde particulière qui reflète un univers de sens qui sera accepté et légitimé par un certain nombre d'acteurs.* » Les lois peuvent donc se comprendre comme des lieux de construction et d'interprétation du monde (Muller, 2000), mais aussi comme des lieux de pouvoir où un certain ordre cognitif s'exprime, s'impose et, ultimement, se codifie en normes, en règles et en

pratiques (Morissette 2008). Si les règles impliquent une orientation cognitive, dans quelles mesures peuvent-elles être discutées comme telles, de façon rationnelle ?

Les chercheurs néerlandais Frans H. van Eemeren et Rob Grootendorst (1984) proposent une méthode pour l'analyse d'une négociation comprise comme une argumentation entre deux parties qui tentent de résoudre un conflit d'opinion dans le cadre d'une discussion critique. Van Eemeren et Grootendorst identifient quatre étapes de l'argumentation. (1) Dans l'étape de la confrontation, les interlocuteurs établissent qu'ils ont une différence de point de vue. Il y a alors un moment d'incertitude, qui risque de déboucher soit sur la rupture soit sur une argumentation. (2) La deuxième étape est celle de l'ouverture. Les interlocuteurs se mettent d'accord sur la nécessité de résoudre leur différence d'opinions par le recours à l'argumentation. Ils déterminent leurs points de départ, les rôles de chacun dans la discussion, les règles de participation et cherchent à s'entendre sur l'objet de leur désaccord. (3) La troisième étape est celle de l'argumentation en tant que telle. Les participants s'engagent alors dans une alternance d'arguments pour résister aux objections antagonistes. Cela implique éventuellement des retours à l'objet du désaccord et aux règles de la discussion. (4) Enfin, la conclusion survient lorsque les participants n'ont plus d'arguments à s'opposer. On peut à ce stade évaluer dans quelle mesure et comment les différents initiaux ont été résolus.

3.4.4 Vers un modèle d'analyse des négociations épistémiques et politiques

Ce découpage des séquences n'est pas sans nous rappeler celui de Reynaud (2005) (présenté supra en section 3.4.3), dans lequel l'enjeu est de parvenir à un accord, ici, à l'établissement d'une vérité. Le modèle de Van Eemeren et Grootendorst comporte cependant un stade supplémentaire et antérieur à l'ouverture de la négociation: celui de la confrontation initiale. Ce stade permet de rendre compte du risque de scission, de rejet de l'autre parti

impliqué dans le désaccord. L'ouverture de la négociation ou de l'argumentation implique en effet un élément important: la reconnaissance de l'autre comme un interlocuteur avec qui on pense qu'il sera possible de s'entendre. En nous appuyant sur les descriptions de Reynaud (2005) et sur la méthode d'analyse proposée par Eemeren et Grootendorst, (1984) nous retiendrons quatre éléments caractérisant une négociation :

1. La détermination de *ceux* qui sont habilités à participer à la négociation. L'engagement dans une négociation impliquant une forme d'estime mutuelle, le refus de négocier devient alors une forme de mépris, ou de preuve d'incommensurabilité des mondes d'appartenance. Les communautés ouvertes procède souvent par auto-détermination des participants (ce qui n'empêche pas des remises en question à des moments précis).
2. Un accord sur *les règles* et le *dispositif* où aura lieu la discussion. Cet accord est souvent implicite et se révélera au fur et à mesure de la discussion. Comme l'ont démontré Eemeren et Grootendorst (1984), ce sont souvent des actes de langages qui stipulent le ton et les règles de participation. Même si un cadre est défini, l'échange d'arguments rationnels, de spéculations, de menaces ou l'adoption d'une attitude stratégique ou rhétorique sera imposé et recadré lors de la négociation.
3. Une explicitation de l'intérêt de la négociation et des positions et les propositions de chacun relativement au désaccord. En début de négociation, mais aussi tout au long du processus, les participants définissent puis creusent et redéfinissent ce sur quoi ils sont en désaccord.
4. Enfin, une négociation inclut la possibilité d'aboutir à un *accord* ou une *conclusion*. L'accord ou la conclusion est ce qui achève, du moins momentanément la dynamique engendrée par la négociation. Par ailleurs, l'accord final peut avoir amené à redéfinir les trois précédents points. Les

personnes légitimées à intervenir, les *moyens* que la communauté se donne pour avancer ainsi que l'horizon des connaissances à explorer peuvent avoir été convoqués, évalués et stabilisés autrement.

À ce stade, nous émettons l'hypothèse que les négociations ayant trait à la construction de connaissances (négociations épistémiques) et aux règles sociales de cette construction (négociations politiques) doivent être étudiées ensemble, car elles s'imbriquent l'une et l'autre lors de la soumission et de l'évaluation des contributions.

3.5 Retour sur l'articulation des concepts et questionnement sociologique

3.5.1 Les différents types de communautés en ligne

Dans un premier temps, nous avons rappelé que les communautés en ligne sont des communautés d'intérêt motivées par différentes valeurs, ou « échelles de grandeur » (Boltanski et Thévenot, 1991), auxquelles les membres participent, selon différentes sensibilités, motivations ou intérêts. Nous avons distingué trois types de communautés qui s'organisent autour d'une sensibilité principale. Les communautés sociales se constituent principalement autour de (re)création de liens sociaux. Il s'agit de communautés où le lien importe plus que la production de bien ou de connaissance (Cova, 1995). Nous retiendrons deux distinctions essentielles entre les communautés de pratique et les communautés épistémiques. Les communautés de pratique produisent un savoir « tacite » (Nonaka et Takeuchi, 1997), enraciné dans l'action et les routines, qui se développe dans un contexte spécifique. Les communautés épistémiques produisent quant à elle du savoir explicite qui correspond à une connaissance codifiée, transmissible en un langage formel et systématique. Chacune des communautés dépend de la qualité de ses relations sociales, s'appuie sur des savoirs empiriques et produisent des connaissances épistémiques.

3.5.2 La contribution aux communautés épistémiques

Nous avons vu que la discussion de la validité des connaissances est notamment ce qui marque le passage d'une communauté de pratique à une communauté épistémique. Une première recherche conceptuelle nous a permis de postuler qu'une contribution rassemblait quatre caractéristiques :

1. Elle serait motivée par un intérêt personnel :

Contribuer est un acte intéressé au sens où les participants travaillent avant tout par passion et à partir d'intérêts, de besoins et de connaissances personnelles.

2. Elle serait orientée vers un intérêt collectif :

C'est un apport de connaissances qui cherche à rejoindre le domaine d'intérêt de la communauté.

3. Elle impliquerait une reconnaissance liée à la compétence plutôt qu'à la personne. :

Dans une communauté ouverte à la participation publique, la validation des contributeurs ne semble pas nécessaire *a priori* et ils peuvent rester anonymes. Cependant, l'intervention des participants est soumise à des règles de participation qui visent à maintenir une certaine éthique dans les rapports.

4. Elle rencontre le regard de la communauté quant à sa validité, ce qui implique une éventuelle discussion :

Si certains participants peuvent simplement déposer ou diffuser du contenu, la rencontre de la démarche individuelle avec la communauté implique des discussions tant sur le contenu que sur les règles de participation. Nous nommerons cette discussion « négociation » et nous en ferons l'analyse pour comprendre la façon dont les connaissances sont légitimées et reconnues comme des contributions dans les communautés épistémiques.

3.5.3 Politisation

Dans le chapitre de problématique, nous avons émis l'hypothèse que les conditions de légitimation des contributions étaient probablement liées à l'organisation de la communauté productrice de connaissance. Selon nous, dans le cadre spécifique d'une communauté épistémique ouverte à la participation publique, si le rapport entre la justice et la justesse est constitué et maintenu par les membres, il s'agit alors d'une forme de politisation. Nous avons par ailleurs spécifié la particularité des politisations liées aux techniques, qui agissent, à leur manière comme des règles. En nous appuyant sur notre définition de la notion de politisation, nous retenons quatre conditions caractéristiques :

1. La possibilité pour tous les participants d'avoir un accès égal à la discussion

Cette proposition insiste sur la nécessité d'une opportunité égale pour tous les citoyens concernés par une problématique de participer effectivement et pleinement à des processus délibératifs dans lesquels l'échange d'arguments rationnels vise à atteindre un consensus. Or la composition *ad hoc* des communautés, la nature des sujets traités, la médiatisation techniques des discussions, l'absence de mécanisme formel de formation des participants, la négation de la dimension politique du projet Wikipedia par exemple, l'inégalité de participation selon les genres connus pour l'univers du libre, sont autant de risques de voir cette sensibilité à l'inégalité potentielle sous-développée. Nous serons à ce titre attentifs à la composition culturelle, linguistique et « genrée » des acteurs des communautés étudiées.

2. La possibilité pour les membres d'avoir ou de se doter de références communes pour mener cette discussion

Dans un univers complexe, si les individus se réfèrent à des univers trop distincts, il ne peut y avoir une construction de règles communes. Or les communautés en ligne étant notamment constituées d'individus s'y agrégant de manière volontaire, il se peut que celle-ci soit hétérogène du point de vue des référents identitaires, politiques, culturels. Nous serons attentifs à la gestion de cette potentielle mixité, en particulier au cours des négociations portant sur des enjeux culturels, sémantiques ou linguistiques.

3. L'effectivité du rôle des participants, à savoir leur capacité à agir sur le contexte.

En gardant à l'esprit les critiques formulées à l'égard des vertus émancipatrices du Web participatif, nous pouvons formuler quelques réserves relatives à l'influence réelle des négociations relatives aux règles et aux contenus produits sur un wiki public. Cette effectivité peut se manifester de deux manières : l'une autoritaire, le succès est obtenu dans un rapport de force, l'autre, rationnelle, les négociations sont argumentées et visent un consensus.

4. La capacité des participants à connaître le contexte et la thématique sur lesquels ils travaillent.

Cela implique pour les participants d'avoir les compétences propre au contexte d'intervention dans un wiki public, c'est-à-dire une compréhension des enjeux liés aux règles de participation, aux orientations impliquées par les choix techniques et à la nature des contenus produits. On se demandera à ce titre si les acteurs développent des compétences hybrides ou bien s'ils procèdent plutôt par spécialisation et délégation.

3.5.4 Négociation

La négociation a été définie comme un processus de communication et d'échange entre plusieurs parties dont l'objectif est la résolution commune d'une question faisant l'objet d'un différend. Le processus de négociation peut s'inscrire dans un rapport de coopération faisant appel à des interventions raisonnées entre les parties ou dans un rapport de compétition faisant appel à des rapports de force. Les rapports entre négociations et conventions (ou règles) ne s'organisent pas sur le mode d'un emboîtement ou d'une montée en généralité. Chaque niveau procède selon des logiques propres et dans le cadre d'une même négociation, les acteurs peuvent faire référence ou construire plusieurs règles, mais ils peuvent aussi décider d'agir en ignorant les règles, par des rapports violents ou pacifiques, tacites ou éventuellement faussement formels. Nous gardons à l'esprit le fait qu'il y ait négociation ne constitue pas en soi la preuve qu'il y ait construction de connaissance ou politisation.

1. La détermination de *ceux* qui sont habilités à participer à la négociation. Il s'agit de répondre d'abord à la question « QUI ? »
2. Une explicitation de l'intérêt de la négociation et des positions et les propositions de chacun relativement au désaccord. Ils répondent à la question « QUOI ? » à un temps 1.
3. Un accord (bien que souvent implicite) sur *les règles* et le *dispositif* où aura lieu de la discussion. C'est la détermination du « COMMENT ? »

4. Il s'agit d'une nouvelle définition du « QUOI ? » à un temps 2 mais qui dépasse éventuellement les éléments et les dimensions établies en temps 1.

3.5.5 Questionnement sociologique

Au regard de la littérature portant sur les négociations de type argumentative et sur les négociations de type politique, nous sommes amenée à penser que l'émergence de négociations (impliquant reconnaissance des participants, du sujet et des règles du débat et la possibilité d'aboutir à une solution) est une remise en cause d'un modèle « diffusionniste » de la connaissance ou d'un modèle hiérarchique de l'organisation du pouvoir. Dès lors qu'une contribution est proposée au sein d'une communauté, elle risque en effet de rencontrer le regard et l'évaluation du collectif. En réfléchissant aux implications épistémiques et politiques de nos différentes définitions, nous avons construit un schéma qui représente notre hypothèse sur la circulation des propositions au sein d'une communauté épistémique.

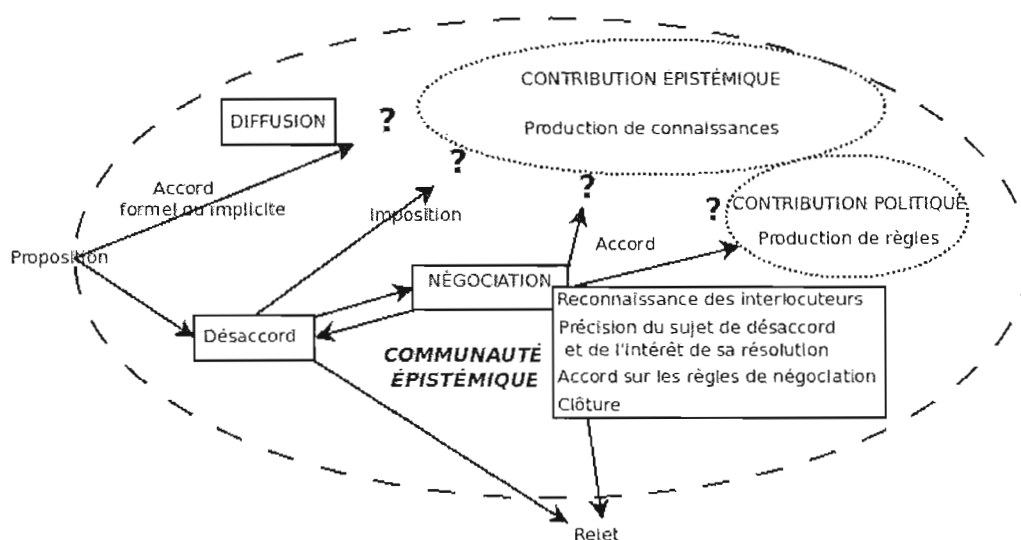


Illustration 5 : Modèle hypothétique de la négociation des contributions

Selon ce schéma, lorsqu'une information est proposée à la communauté, elle peut-être acceptée et diffusée comme telle, elle peut rencontrer un désaccord, être refusée et directement supprimée ou encore être négociée si le sujet retient l'intérêt de la communauté. L'ouverture d'une négociation implique de définir les participants au débat, de s'entendre sur l'objet ou les objets de divergence, et du moins implicitement, sur des règles de participation. La négociation s'achève quand l'objet a été reformulé de façon à ne plus faire divergence. L'issue d'une négociation est incertaine et peut aboutir à un désaccord, à des formes de rejets de la proposition ou du participation. Elle peut également constituer une contribution, reconnue par la communauté. Dans quelles circonstances la négociation aboutit-elle à la formulation de nouvelles règles ou à la production de nouvelles connaissances ? Est-ce qu'il faut qu'une proposition soit négociée pour qu'on puisse parler de construction de connaissances au sein de la communauté ? C'est à partir de ces différentes questions que nous formulons le questionnement sociologique suivant :

Que révèle l'étude de la négociation des contributions au regard de la construction des connaissances et des conventions de participation aux communautés épistémiques ?

CHAPITRE IV [CADRE D'ANALYSE]

UNE APPROCHE PRAGMATIQUE ET ÉPISTÉMOLOGIQUE DES NÉGOCIATIONS

Pour étudier les négociations ayant trait aux contributions dans les wikis publics, nous allons nous appuyer sur deux cadres d'analyse, proches, mais distincts de par leurs objets et leurs pratiques. Le premier cadre est celui de la sociologie pragmatique. Cette sociologie nous permettra d'aborder les usages des wikis publics à partir des catégories des acteurs, en nous intéressant notamment à la façon dont ceux-ci présentent les compétences et les valeurs associées à la pratique de la contribution. Le second cadre est issu de l'épistémologie sociale, et plus particulièrement l'étude des disputes et des discussions. L'épistémologie sociale est une façon d'observer la manière dont les acteurs sociaux organisent les conditions de production de connaissances. Ces deux cadres théoriques sont complémentaires en ce que le premier traite surtout des problèmes de justice et le second des problèmes de justesse. Ils présentent des similitudes dans la façon dont ils mobilisent des outils pour analyser les désaccords et les disputes, que nous avons choisi d'évoquer de façon large sous le vocable de négociation.

4.1 Le statut des désaccords en sociologie pragmatique

4.1.1 Le pragmatisme et la sociologie pragmatique

Le pragmatisme, du grec *pragmata* (action) relève du souci d'être proche de l'action en opposition à l'abstraction des théories. Dans cette perspective, l'expérience devient l'objet primordial d'attention et n'est vrai que ce qui existe et se vérifie par la pratique. Issue d'une réflexion sur le langage, l'approche pragmatique est devenue à la fois une façon d'aborder la vérité (ce qui en fait une posture philosophique, ou plus

exactement épistémologique), mais aussi un mode d'approche de la sociabilité (et donc une démarche sociologique). Dans ce cadre d'analyse, nous nous intéresserons plus particulièrement à l'approche pragmatique de la sociabilité. Nous reviendrons dans la seconde partie de ce chapitre sur les problèmes posés par certains sur les approches pragmatiques de la vérité.

C'est Peirce qui introduit le pragmatisme comme une méthode scientifique par laquelle il considère les effets pratiques des concepts à la base de la définition des problèmes philosophiques. James (1907) reprend cette proposition pour en faire la base d'une réflexion sur le problème de la vérité. Selon son appréhension du pragmatisme, le vrai absolument objectif n'existerait pas en dehors de ses conditions humaines de production. La vérité est nécessairement choisie en fonction d'intérêts subjectifs tout en devant conserver un accord, vérifiable, avec le réel. En tant que discipline linguistique, la pragmatique allait aussi être l'occasion d'étudier l'influence du langage sur un contexte social donné. Le philosophe du langage ordinaire, Austin démontre en 1955 le lien entre langage et action sur le monde par l'analyse d'énoncés performatifs. Il introduit l'idée selon laquelle les phrases, notamment affirmatives, ne servent pas simplement à décrire le monde, mais peuvent aussi être un moyen d'action : ainsi, « dire peut faire ». Le langage devient ainsi une activité ayant une action sociale par excellence. Searle (1972) reprend cette démonstration en théorisant les actes de langage comme étant des moyens mis en œuvre par un locuteur pour agir sur son environnement, et ce, par le seul usage de sa parole. Grice (1989) qui fonde la pragmatique moderne en sortant l'étude de la langue de son modèle codifié pour démontrer la place des inférences (sens non explicites) qui permettent l'interprétation complète de l'énoncé. Il propose une approche coopérative de la communication linguistique, qui obéit à un certain nombre de règles, et dont la violation intentionnelle agit aussi comme un acte de communication. Il s'agit alors d'analyser les modalités d'interprétation de l'énoncé. On voit que peu à peu, la

pragmatique plonge le chercheur dans une logique d'observation toujours plus sociale du langage, conçue non seulement comme communication, mais comme substrat de sociabilité. Sperber et Wilson (1989) rapprochent la pragmatique des sciences cognitives en développant une théorie de la pertinence, qui se définit par l'équilibrage entre le coût du traitement et les effets cognitifs de l'énoncé. Ils ancrent notamment la compréhension de la cognition dans un cadre culturel et communicationnel.

Le projet d'une sociologie pragmatique s'attaquant à l'étude des pratiques apparaît dans les années 1960 en lien avec les travaux de l'école de Chicago. Cette sociologie s'inscrit dans une volonté de comprendre le social, à partir de dimensions culturelles locales, en s'appuyant sur l'étude des interactions. La sociologie pragmatique française, à laquelle nous allons faire référence, est née de la volonté de se distancier de la sociologie classique, notamment vis-à-vis de la sociologie de Bourdieu à laquelle elle reproche son « déterminisme ». Selon Dodier (1993), cette nouvelle sociologie analyse des phénomènes sociaux en privilégiant les opérations critiques et les épreuves de force et de justice auxquelles se livrent les acteurs. La sociologie pragmatique s'intéresse notamment à l'engagement des acteurs dans les actions collectives, aux capacités qu'ils mettent en œuvre pour interpréter les situations auxquelles ils se trouvent confrontés, mais aussi les critiques et les justifications qu'ils développent en situation. Cette démarche a notamment pour conséquence de reconnaître que les acteurs sont compétents pour prendre position, juger, dénoncer, critiquer, en rendre compte. Elle reconnaît qu'il peut exister une pluralité de mode d'engagement. Elle refuse ainsi la rupture entre critique et sens commun. Selon Boltanski (1990), on passe ainsi d'une posture épistémologique de sociologie critique à une sociologie de la critique. L'ambition est de construire une approche qui s'appuie sur le sens commun pour la compréhension du monde social. Selon Corcuff (1995), cela permet notamment de chercher à dépasser l'opposition traditionnelle de l'individuel et du collectif, et des niveaux micro et macro, en cherchant plutôt à comprendre comment s'opère l'intrication des niveaux. L'analyse d'un phénomène microsocial peut ainsi éclairer la compréhension du passage à un ordre plus collectif, avec des phénomènes de généralisation, de légitimation, d'institutionnalisation.

4.1.2 La compétence du praticien

« Il faut aller du côté du praticien, c'est lui qui possède le savoir. »

Wenger, 2004

Dans son introduction à la sociologie pragmatique, Nachi (2006) relève plusieurs acceptations de la notion de compétence. Selon lui, un problème se pose d'emblée : « la compétence est-elle déjà là ou s'acquiert-elle au fil du temps et de l'expérience? » (Nachi, 2006, p.39). Au regard de notre problématique cette question est pertinente parce qu'elle renvoie à la sélection de celles et ceux qui sont habilités à contribuer. Quel rôle le savoir pratique, l'expertise acquise par l'expérience jouent-ils dans un projet de construction de connaissance de nature encyclopédique, scientifique ou technique ?

À l'encontre de l'idée que tous les êtres humains sont, de façon innée, des agents compétents, l'approche pragmatique émet l'hypothèse que la compétence se construit par l'action, l'éducation, l'engagement et les interactions sociales, mais que la nature de ces interactions importe beaucoup sur les conditions d'acquisitions de compétence. Dans ce contexte, l'acquisition de compétences est intimement liée à la réflexion qui émerge au cours de l'expérience du monde physique et du monde social. Mais ce rapport est complexe.

Ainsi, selon Mead (1967, p.91) la réflexion émerge plus exactement au cours d'une « *inhibition temporaire de l'action* ». La signification étant un processus qui se produit dans le temps, le processus peut être interrompu à tout moment. Mead (1967) suggère que ce que nous appelons la pensée se produit lorsque ces interruptions nous amènent à réfléchir à des actions alternatives. Cela consiste pour l'individu à choisir « *d'autres moyens d'accomplir l'acte social dans lequel il est impliqué ou qu'il a initié* » en fonction d'une situation sociale donnée et en vue d'un futur souhaitable (Mead, 1967, 91). Mead souligne que la réflexion n'advient que lorsque sont réunies les conditions de la conscience de soi, c'est à dire la possibilité de se placer en rapport à un monde physique ou un

monde social, de qualifier des attitudes et d'envisager des alternatives. C'est cette conscience de soi qui « *rend possible le contrôle sur l'objet et l'organisation de sa conduite par un individu* » (Mead, 1967, 91).

Dans ce même ordre d'idées, Giddens (1987) suggère que les êtres humains produisent des théories de leurs actions quand un problème se pose, quand la routine est brisée. Or il souligne que l'émergence de cette réflexion n'est pas si fréquente car la routine a un rôle social structurant. En effet, Giddens voit une fonction ontologique à la fiabilité et la continuité du monde physique et sociale dans lequel nous évoluons. La routine des actions et la fiabilité des référents physiques et sociaux favorisent un sentiment de sécurité qui permettent l'habitude et un rapport au monde continue, ou du moins psychologiquement reposant. Aussi, la recherche d'un nouvel ajustement, la remise en question, le scepticisme et les occasions de réflexion ne sont pas si fréquentes car elles sont coûteuses pour l'individu.

Selon Pettit, (2004), la possibilité d'une remise en question et d'une réflexion sur le monde n'est pas seulement tributaire de l'individu mais du type d'interaction et du type de système social dans lequel celui-ci évolue. Ainsi, certaines interactions sociales favoriseraient plus que d'autres un aller-retour entre réflexion et pratique, mais aussi entre expérience individuelle et compréhension du collectif. Pettit (2004) plaide en faveur d'une théorie du rapport entre cognition individuelle et collective basée sur une forme de holisme social selon lequel « *les êtres humains dépendent nécessairement de l'interaction sociale pour disposer des pré-requis de base de l'autonomie individuelle* ». (Jaunait, 2005, p.169). Cette analyse est notamment précieuse pour analyser les dimensions structurantes des cultures d'appartenance et des dispositifs techniques vis-à-vis des interactions sociales.

Enfin Dejours (1980, 1998) qui s'intéresse aux phénomènes de reconnaissance sociale, a démontré que dans un contexte de relations de travail, la compétence est évaluée à la justesse du rapport aux autres et du rapport au monde. Il faut ainsi comprendre que le travailleur est reconnu pour sa compétence dans l'action plutôt que pour sa personne et son statut social. C'est donc dans

l'épreuve de l'action plutôt que dans le discours et la présentation de soi que les travailleurs reconnaissent les compétences de leurs pairs. Cette analyse pourrait nous être précieuse pour comprendre comment s'établit la reconnaissance et la valorisation des compétences des contributeurs.

4.1.3 La pluralité des régimes d'action

Comme expliqué dans la section 3.1, les négociations orientées vers la production de connaissance constituent l'une des formes de participation aux wikis publics. Mais nous évoquions aussi l'importance du souci du lien social et son pendant : la possibilité que les interactions soient surtout des rapports de force et de violence. Pour ordonner cette complexité des formes d'interactions, nous nous sommes inspirée de la notion de régime d'action telle que développée par Boltanski.

La sociologie pragmatique développée par Boltanski s'appuie sur l'idée que les individus sont dotés de compétences critiques et qu'en cela ils sont en mesure de dénoncer les injustices et de parvenir à des jugements argumentés. Boltanski a de fait beaucoup travaillé sur les pratiques de justification et de critiques au sein des disputes. Mais il reconnaît que la vie sociale ne se résume pas à la critique et à la justification et que les acteurs interagissent aussi souvent selon d'autres logiques. Dans un souci d'articulation de ces pratiques avec d'autres activités de la vie sociale, il a développé une sorte de cartographie des formes d'engagements des acteurs (Boltanski, 1990). Celle-ci s'organise autour d'une matrice qui distingue sur un premier axe des états de paix et de dispute et sur un second axe, une tension entre des domaines de mesure où l'on recherche une mise en équivalence et des domaines de démesure où se déchaîne, selon, la violence ou la passion. Quatre régimes sont ainsi distingués :

- Dans un état de dispute s'inscrivant dans le domaine du rationnel, on trouverait le *régime de justification* qui vise à trouver un accord en référence à un principe de justice.

- Dans un état de paix, dans le domaine du rationnel, la critique n'est pas activée et les actions des individus sont ajustées au monde. Tout va de soi, on parle alors de *régime de justesse* ou de routines.
- Dans le domaine de la démesure en état de paix, on trouve le *régime d'agapè* qui correspond à une forme d'amour fusionnel, où les échanges se feraient sur le mode de la gratuité, de la générosité ou de la bienveillance. Dans ce régime, les acteurs refusent de calculer ou de chercher à faire des équivalences.
- Enfin, une dispute dans le domaine de la démesure renvoie au régime de *violence*. Les équivalences n'ont plus cours et les forces en présence se déchaînent. Boltanski note à propos de ce régime qu'il est souvent peu étudié en sociologie, et que les études ont tendance à se focaliser sur des rapports plus rationnels et justifiables.

Réalisé par Nachi en 2006 dans un ouvrage d'introduction à la sociologie pragmatique, le schéma suivant illustre cette typologie :

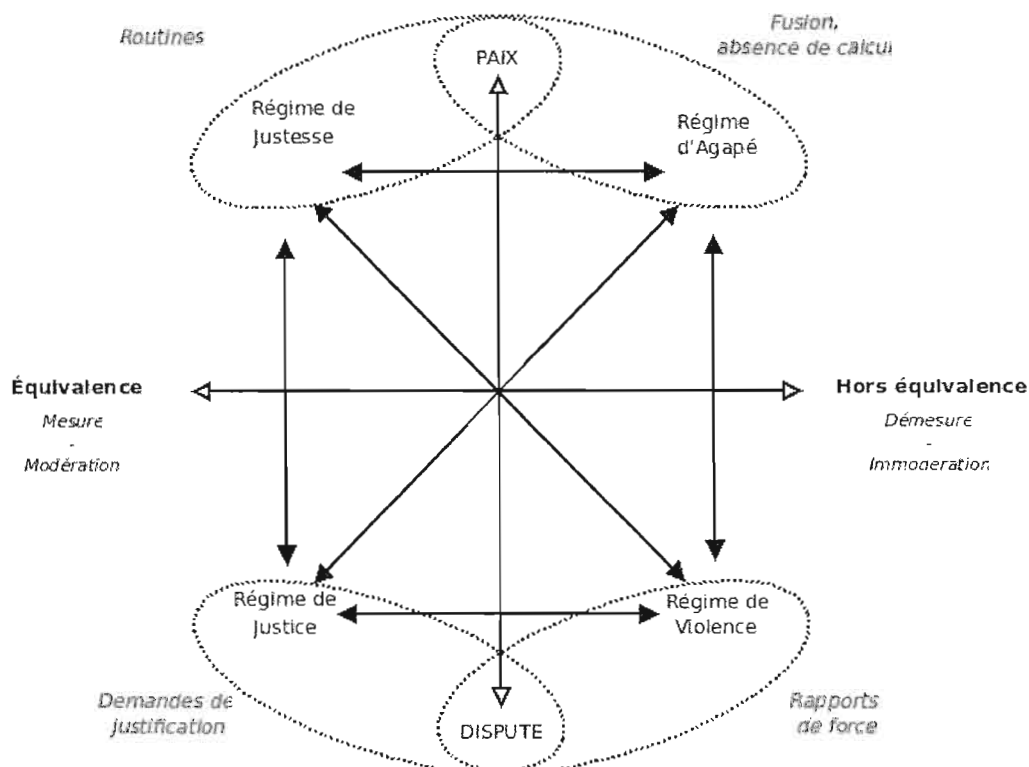


Illustration 6 : Les régimes d'action, entre équivalence et démesure. (Tirée de Nachi, 2006)

On pourrait comprendre de cette cartographie que plusieurs régimes se se côtoient et que les individus ont développé selon les régimes des compétences à agir de façon rationnelle, fusionnelle ou violente. Mais ce modèle est d'autant plus intéressant si l'on considère qu'il n'est ni figé ni clos. Ainsi, Boltanski explique que les acteurs basculeraient souvent d'un régime à l'autre. Par exemple, lorsque dans une relation amoureuse la discorde commence à émerger, on sort du régime *d'agapé* et cela se manifeste notamment quand on se met à faire les comptes, à calculer la valeur des dons et à rationaliser. Il arrive à l'inverse qu'un accord rationnel ou mesuré trouve un aboutissement fusionnel, ou violent. Suite à la trahison d'un accord, les acteurs se trouvent dans l'incapacité à poursuivre un dialogue sur la base d'une argumentation, il n'y a plus d'équivalence possible. Les acteurs basculent alors dans un rapport de force, ils cherchent à *faire justice* plutôt que d'appeler à la raison ou à la recherche d'un accord.

Corcuff (1998) a contribué à l'exploration ce paradigme en formalisant d'autres régimes d'action et notamment le *régime de compassion* qu'il décrit comme une forme d'interpellation éthique dans le face-à-face. À partir d'une enquête sur les interactions entre guichetiers et usagers dans des caisses d'allocations familiales, il a analysé des situations où les acteurs étaient pris par un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la détresse d'autrui. Selon lui ces situations suscitent des tensions permanentes entre *mesure* (ne pas se laisser déborder par la plainte de l'utilisateur, préserver du temps pour ceux qui attendent, se protéger soi-même) et *démesure* (être happé, compatissant et bouleversé par la personne qui sollicite une aide). Puisqu'il ne s'agit pas seulement d'un passage d'un régime à l'autre, mais bien une tension permanente, Corcuff propose de considérer la compassion comme un régime en soi, un *régime en tension*.

Nachi (2006) rappelle que plutôt que des réalités ontologiques, il faut comprendre ces régimes comme des outils analytiques qui visent à décrire l'engagement d'acteurs dans un type d'action régulier et marqué par une valeur dominante. Cette approche nous permet notamment de trouver une façon d'ordonner la pluralité des liens et des logiques qui traversent les interactions sociales suscitées par la mise en forme des savoirs dans les wikis publics. En nous appuyant sur cette cartographie, nous pourrions ainsi tenter de réfléchir à la situation de la contribution par rapport aux routines, aux moments de dispute, à la gestion des rapports de force et des recherches d'équivalence.

Par exemple, de par la définition que nous avons donné du don comme souci de l'autre sans calcul stratégique, nous aurions tendance à penser que celui-ci serait caractéristique d'un régime d'*agapé* où « *les relations sont pacifiées par le fait précisément que les personnes écartent les équivalences et, par là, rendent le calcul difficile ou impossible.* » (Boltanski, in Blondeau et Sevin, 2004, p.14)

Par contraste, il nous semble que la contribution épistémique relèverait plutôt d'un régime d'équivalence dans laquelle les contributeurs ont recours à des

demandes de justification. Lors d'un désaccord, les participants s'appuieront sur des mesures rationnelles, éthiques, bien qu'il soit possible de basculer ou de passer par des rapports de force pour atteindre l'accord. Si la contribution était un régime d'action, lorsqu'elle est négociée, nous aurions tendance à la situer dans un état de dispute, cherchant à demeurer dans le domaine de la mesure, mais alimenté par des participations hétérogènes qui menacent de la faire basculer dans des rapports de force.

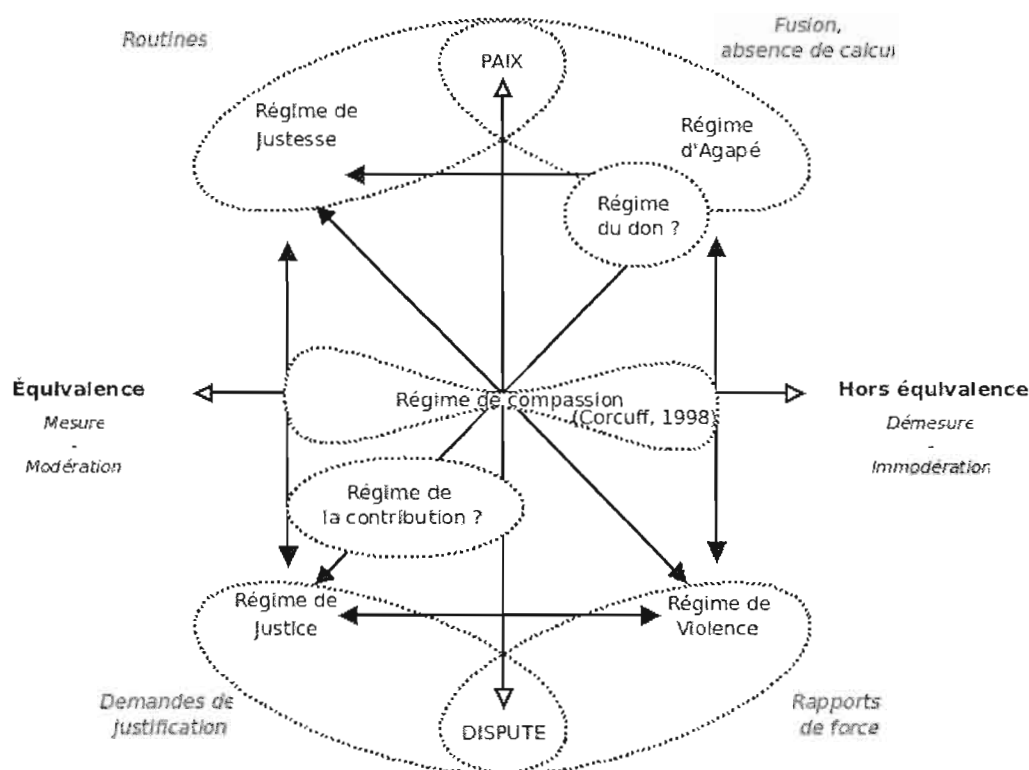


Illustration 7 : La contribution, un régime d'action en tension entre justification et rapports de force ?

Nous proposons de conserver cette cartographie conceptuelle pour analyser la façon dont les acteurs présentent l'activité de contribution (chapitre 6) et la façon dont ils mettent ces valeurs à l'épreuve lorsqu'ils négocient les contributions (chapitre 7).

4.1.4 Conventions et négociations

La sociologie pragmatique s'est notamment focalisée sur deux types de phénomènes, soit l'analyse des conventions et l'analyse des controverses (c'est-à-dire des négociations à grande échelle). Ces phénomènes sociaux pourraient se comprendre comme deux moments d'un même processus, l'analyse d'un équilibre qui a ou vient d'aboutir, et l'analyse d'un déséquilibre qui n'a pas encore abouti ou ne donnera peut-être jamais lieu à un accord. L'analyse des conventions prend pour point de départ une forme de succès alors que l'analyse des controverses se focalise sur le détail du processus de négociation en cours. Nous allons présenter succinctement ces deux approches en expliquant pourquoi nous avons choisi de nous focaliser sur l'analyse des négociations.

L'analyse des conventions a surtout été développée en économie, en philosophie politique, et en sociologie pour comprendre les situations d'équilibre et les processus d'équilibrage pour la coordination des actions. En ce sens, une convention est vue avant tout comme une mise en équilibre. La théorie des conventions consiste à analyser l'élaboration des systèmes de règles plus ou moins complexes, les règles étant interprétées comme des instances de régularité. Dodier (1993) nomme « convention » les principes communs de justice et de vérité qui sont convoqués ou établis pendant l'action et « appuis conventionnels » les ressources qui permettent d'élaborer des perspectives pour coordonner des actions. Dodier distingue dans les sciences sociales trois grandes approches du problème des conventions. (1) Une approche universaliste, qui vise l'établissement d'un modèle de coordination générale basée sur la mise en œuvre d'une convention commune portée par l'ensemble des êtres humains. C'est notamment l'approche de Habermas (1987). (2) Une approche culturaliste, qui se base sur l'idée qu'il existe une pluralité de communautés avec chacun des régimes de conventions, c'est-à-dire des principes de vérité et de justice qui leur sont propres ou relatifs. Cette approche recherche l'existence de formules locales,

séparées dans l'espace et dans le temps. C'est l'approche développée par Boltanski et Thévenot (1991) dans leur étude sur les sphères de justices contrastées. (3) Une approche interactionniste qui s'intéresse aux conventions qui se font au niveau microsociologique de l'interaction dans l'ajustement incessant des acteurs les uns avec les autres, soumis à la contingence des circonstances.

L'analyse des disputes et des controverses discordantes s'intéresse quant à elle aux multiples niveaux et intensités de désaccords de la simple conversation, à la négociation localisée jusqu'à la mobilisation collective, en passant par les procédures instituées en débats publics. La sociologie pragmatique a développé une méthode pour analyser les discordes sous la lentille des différentes épreuves que les acteurs et les arguments doivent franchir pour être légitimés. L'analyse proposée par Boltanski et Thévenot (1991) vise notamment à faire ressortir une typologie des types d'appuis auxquels ont recours les acteurs pour fonder leurs actes et leurs jugements. Elle permet de décrire les conditions d'émergence de nouveaux objets de dispute, les transformations engendrées sur les représentations et les éventuelles conventions des participants et enfin les solutions et dispositifs de résolution apportés par les participants pour clôturer le débat. Chateauraynaud (2004) et Latour (1987, 2001) se sont particulièrement intéressés aux controverses de nature scientifique, dans lesquelles l'enjeu est l'établissement d'une découverte, d'une invention ou d'une « vérité ». Nous verrons de quelle manière ces auteurs entrent en relation avec la discipline qui s'intéresse aux conditions de légitimation des savoirs, soit l'épistémologie et quels sont les problèmes posés par le fait de considérer la production des connaissances de la même manière que les rapports sociaux.

En nous inspirant de la façon dont la sociologie pragmatique traite les désaccords, nous analyserons les négociations portant sur les dispositifs techniques, les règles et les contenus des wikis publics. Nous proposons ainsi

d'étudier :

1. les conditions d'émergence de la dissension
2. la nature des arguments apportés
3. les éléments menant à la clôture
4. les transformations engendrées par le processus.

Dans la section suivante, nous allons présenter les disputes épistémiques, c'est-à-dire comment la manière dont sont gérés les désaccords concernant les enjeux scientifiques et sociaux entourant la connaissance et la vérité.

4.2 Les disputes d'un point de vue épistémologique

L'épistémologie a longtemps été rattachée à l'étude ou encore à la philosophie des sciences et de la connaissance scientifique. La compréhension de ce terme a été élargie à l'« *étude de la constitution des connaissances valables* », le terme de constitution recouvrant à la fois les « *conditions d'accessions et les conditions proprement constitutives de la connaissances* » (Piaget, 1967, p.6).

4.2.1 L'épistémologie des sciences et son approche sociologique

Dans l'introduction de son ouvrage sur la sociologie des sciences, Vinck (2007) retrace les étapes de l'approche sociologique de la science et des conditions de légitimation des connaissances. Ces étapes marquent trois grandes façons d'aborder la science et les connaissances à partir de considérations sociales.

Une première génération de penseurs des sciences travaille tout d'abord à démontrer que si nos systèmes de connaissances évoluent, c'est qu'il y a un rapport entre structure sociale et structure de savoir. Comte, à l'origine du Positivisme (XIX^e siècle) décrit les stades de cette évolution. Il distingue un stade théologique, marqué par des explications d'origines divines ou surnaturelles, un stade métaphysique, marqué par des explications abstraites, et un stade positif où les explications sont formulées à partir de lois dégagées des liens observés entre divers phénomènes. Dans cette lignée, Marx considère que les sociétés qu'il étudie sont industrielles et scientifiques, par contraste avec les sociétés passées militaires et théologiques. Les penseurs marxistes continueront de démontrer la détermination historique et sociale de la production de connaissances en se focalisant notamment sur les rapports de classe et les contextes économiques. En fondant la sociologie contemporaine, Durkheim démontre qu'il n'y a pas qu'une évolution des systèmes de pensée, car chaque société possède ses propres systèmes de savoir. Selon le sociologue, l'existence de groupes sociaux et de luttes sociales est révélatrice de différents systèmes de connaissance. Vinck souligne que si ces penseurs marqués par le positivisme commencent à s'intéresser aux contextes sociaux de production des savoirs,

la légitimité des connaissances issues de la science moderne reste toujours hors d'atteinte d'une analyse sociologique. Le scientifique reste perçu comme le révélateur d'une vérité existant indépendamment de toute construction sociale. La société n'agirait alors que comme accélérateur ou retardateur de ces découvertes. Par facteurs sociaux, on désigne surtout des intérêts de classe ou politiques. Les sciences dites dures (les mathématiques ou la science physique) sont vues comme étant à l'abri d'intérêts de ce genre. Pour ces chercheurs, « *il demeure un espace où des connaissances objectives et détachées de tout intérêt et de tout processus social sont possibles. [La scientificité] réside dans la rigueur logique des méthodes d'observation et de vérification (vérificationnisme); un énoncé est vrai s'il est prouvé.* » Vinck, 2007 p.17

Une seconde génération de penseurs des sciences opère quelques déplacements, en introduisant une analyse plus sociale de la production des faits scientifiques. Bachelard (1991) explique que si la connaissance est d'abord ancrée dans le social, le scientifique doit opérer une démarche de rupture épistémologique en se défaisant de ses attaches sociales pour atteindre un esprit scientifique. Koyré (1971) démontre ainsi que notre rapport au monde dépend de nos structures cognitives, du langage par exemple. Popper (1972) démontre d'une part l'existence de lutte entre des théories concurrentes et d'autre part qu'une vérité scientifique ne peut pas être prouvée : elle peut seulement être mise à l'épreuve et n'est vraie que jusqu'à preuve du contraire. S'intéressant plus tard à la façon dont les scientifiques débattent au nom de la science, Popper distinguera aussi deux types d'activités scientifiques, à savoir la conception de nouvelles hypothèses (le contexte de découverte) et leur mise à l'épreuve (le contexte de justification). Il fut l'un des premiers philosophes à avoir plaidé en 1945 pour une « théorie sociale de la science ». À mesure que la définition de la formation des idées scientifiques se complexifie, les facteurs sociaux intègrent de plus en plus les explications épistémologiques, laissant la sociologie se rapprocher de ce domaine.

Une troisième approche des sciences la présente comme un phénomène

absolument social, qui n'est pas distinct des autres activités humaines.

L'énonciation du Programme Fort par l'école d'Edimbourg stipule que toutes les sciences sont contaminées par des facteurs sociaux, car c'est le cas de toutes connaissances. Kuhn (1983) démontre que la science évolue par brusques changements de paradigmes sur lesquels les chercheurs auraient peu de prises rationnelles. Dans son entreprise d'histoire des idées et dans une démarche d'archéologie des savoirs, Foucault (1969) retrace différents changements d'« épistémès » (ou systèmes de connaissances) à partir desquels il cherche à démontrer le relativisme historique et politique de nos connaissances actuelles. Rorty (1991) affirme que la vérité des croyances importe peu dans le monde social, c'est plutôt leur utilité qu'il convient de prendre en considération. Parmi les auteurs de la sociologie pragmatique, Latour (1987, 2001), qui s'attache à décrire le détail d'une « science en train de se faire » convie à considérer la production des savoirs comme l'exercice de rapports de force complexes. Ce faisant, et c'est là que certains sociologues pragmatiques croisent le projet de l'épistémologie, la pratique scientifique et la création de savoirs sont mises sur le même plan que toutes les autres activités sociales. Cette approche considère que toute production de connaissance étant sociale, tout système social produit son propre système de connaissance. Par conséquent, la connaissance est toujours relative au contexte dans lequel elle est énoncée.

Pour des raisons normatives, plusieurs épistémologues refusent catégoriquement ce relativisme, car si l'on admet que la vérité n'est que fonction d'intérêts sociaux en lutte, alors les débats épistémiques sont réduits à des luttes de pouvoir. Or il existe, selon ces épistémologues, une logique qui distingue les débats sociaux des débats épistémiques. L'épistémologie sociale, qui s'est détachée de l'analyse exclusive des connaissances scientifiques pour s'intéresser aux conditions de productions des connaissances en société, apporte un éclairage intéressant à cette question.

4.2.2 L'épistémologie sociale et le refus du relativisme

L'épistémologie sociale est née du constat que l'épistémologie traditionnelle, en particulier sa version cartésienne, était une discipline hautement individuelle, qui se concentrait sur les opérations mentales d'agents cognitifs isolés. Or la production des connaissances étant le plus souvent une entreprise collective, l'épistémologie doit alors s'interroger sur la dimension sociale des connaissances. Cette approche permet d'observer que la connaissance émerge non seulement des sources directes (des expériences personnelles ou des ressources écrites), mais aussi par l'intermédiaire d'autres acteurs sociaux, en s'appuyant sur des sources basées sur la confiance ou sur l'autorité accordée à autrui. La confiance est nécessaire, car comme le souligne notamment Origgi (2004), il est impensable que nous testions chacune des croyances auxquelles nous accordons crédit pour agir. Une construction de la connaissance socialisée implique donc généralement de s'appuyer sur des « témoignages », des « arguments d'autorité », ce qui n'exclut pas, pour les acteurs ordinaires, de développer une discrimination critique vis-à-vis de ces sources et supports qu'ils utilisent. Par ailleurs, l'épistémologie sociale ne s'intéresse pas seulement aux sciences, mais aussi aux modes ordinaires de pensée et de raisonnement. Ce domaine de recherche rassemble des historiens, des philosophes des sciences, des chercheurs issus des STS³³, des sociologues et des chercheurs en sciences cognitives qui ont en commun de concevoir la connaissance comme le produit d'une réalisation collective. Elle est en continuité avec le naturalisme épistémologique, c'est-à-dire qu'elle considère que la connaissance ne doit pas échapper à l'enquête scientifique. Ce faisant, l'épistémologie sociale est marquée en interne par une scission vis-à-vis du statut de la vérité.

Nous avons vu précédemment les tenants du relativisme qui, démontrant

33 STS. Sciences and Technology Studies. Voir liste des abréviations, sigles et acronymes.

que tout système de production de connaissance est lié à un système social, renoncent à l'idée de vérité scientifique. L'approche STS (Sciences, Technologie et Société) s'est notamment spécialisée dans la déconstruction des faits scientifiques, en cherchant à en démontrer leur caractère avant tout social et relativiste. Les conséquences de cette approche relativiste sont importantes, car si les vérités sont toujours contingentes, on peut en déduire que la vérité n'existe pas « vraiment » et que, peu importe le résultat, les discussions et les justifications ne procèdent que des rapports de force. À l'extrême, on pourrait en déduire que toutes les vérités énoncées se valent. Mais dans une acception plus simple, cette approche permet de contextualiser ce qui favorise ou pas l'émergence d'une idée.

Parmi les épistémologues critiques de cette tendance relativiste, Goldman (1999) fonde son analyse dans la philosophie analytique et cherche principalement à explorer le lien unissant la connaissance aux processus sociaux. L'épistémologie « socialisée » de Goldman comprend trois tâches : examiner les « sentiers sociaux » (*social paths*) empruntés par le savoir, analyser la propagation des connaissances au sein d'entités collectives, et établir des modèles idéaux de la production des connaissances. Tout en étudiant les conditions sociales de production et de diffusion des connaissances, Goldman nie toute détermination culturelle de leur justification. Selon l'épistémologue, l'établissement d'une connaissance vraie est l'un des principaux buts de la cognition sociale. Kitcher, qualifiant les tendances relativistes d'extrémistes (2007), démontre qu'en se débarrassant des normes comme la vérité, au profit des notions de rapports de force, on produit un rapport au savoir particulièrement conservateur. Il présente la thèse de l'« inaccessibilité de la réalité » comme une forme de « terrorisme absurde » qui rapporte toute croyance à des contextes sociaux inconciliables. Si c'est le cas, la confrontation des idées ne peut jamais produire un quelconque avancement des connaissances. Sans l'idée sémantique de vérité, il est impossible de dire que telle croyance animiste, socialement efficace, est fausse.

La relation entre argumentation et connaissance a été étudiée depuis longtemps par la philosophie. Selon Henaff (2002), dès l'antiquité grecque, le passage d'un savoir herméneutique de déchiffrement à la reconnaissance d'une vérité objective est fondé sur la reconnaissance que la vérité se construit plus qu'elle ne se découvre. Elle se base sur l'accord de jugements rationnels et suppose le débat et l'argumentation. L'arrivée de la « polis » et d'un espace public n'aurait pas seulement permis le fondement d'un système démocratique, il aurait aussi modifié l'appréhension sociale de la connaissance. C'est également ce qu'analysent Breton et Gautier (1998) qui démontrent que l'argumentation, plutôt que de la fragiliser, est au fondement de la rationalité philosophique puis scientifique.

L'objet de l'épistémologie sociale nous intéresse en ce qu'elle pose à la fois des questions d'ordre descriptif et normatif en procédant à la description et à l'évaluation des conditions d'acquisition des connaissances par le biais de la société et d'artefacts technologiques. La question de savoir s'il existe une différence entre débats sociaux et débats épistémiques est cruciale à notre analyse ; cela nous permettrait d'isoler ce qui, des négociations que nous voulons étudier, concerne des enjeux de création de connaissances ou des problèmes d'attitude ou d'injustice dans les rapports sociaux. Enfin, l'épistémologie sociale nous intéresse également en ce qu'elle intègre dans son champ d'intérêt les dimensions non sociales de la connaissance, en particulier l'usage d'artefacts externes (technologies, environnement, signe...). Comme le souligne Conein (2004), il faut considérer le fait qu'un individu s'appuie aussi sur des ressources technologiques (livre, microscope, cabine de pilotage, ordinateur) pour acquérir des connaissances. Ainsi, la multiplication de supports de communication et de collaboration sur Internet a permis le développement de collectifs de production, de diffusion et d'usage de connaissances qui auraient modifié les modalités d'acquisition, d'élaboration, de transmission, et de présentation des connaissances

et des expertises.

4.2.3 Discussions médiatisées et création de connaissance

Les études menées par Conein (2004) partent du constat que les sciences cognitives, ainsi que les sciences sociales, ont négligé la création et les échanges de connaissances supportés par les technologies de communication. Pourtant, Internet permet de collecter de grands corpus de données donnant accès à l'étude des réseaux cognitifs et du fonctionnement des communautés épistémiques. Dorat, Latapy, Conein et Auray (2007) ont développé une méthode d'analyse des discussions qui nous paraît être un bon point de départ pour l'analyse des conditions de création de connaissances dans les wikis publics.

Dans un projet de recherche multidisciplinaire, des informaticiens spécialistes des théories des graphes et des sociologues ont cherché à comprendre comment les *thread* (fils de discussion) agissent sur la construction et l'échange de connaissances dans les communautés épistémiques médiatisées par ordinateurs. L'analyse des *patterns* (formes caractéristiques) de discussions de la liste Debian-user-french devait les aider à comprendre comment les connaissances sont distribuées et construites via des artefacts au sein de communautés épistémiques. Les chercheurs ont travaillé à partir d'un large corpus regroupant sur 10 ans, 160461 messages, 43526 fils de discussions, 10029 auteurs, 111 usagers intensifs. Inspirée de la théorie des graphes, la méthode utilisée s'appuie sur la visualisation des *patterns* de conversation. Dans une liste de discussion, si la plupart des échanges sont de forme diadique (une question reçoit une réponse), un certain nombre de questions reçoivent plusieurs réponses. On parle alors de fil de discussion ou *thread* (expression anglaise couramment utilisée par les usagers francophones). En travaillant à la visualisation de ces discussions, les auteurs ont notamment fait ressortir deux principaux styles de fil de discussion: ceux de forme linéaire (ou filiforme) et ceux en forme d'éventail.



Illustration 8 : *Thread* filiforme.
(Tiré de Dorat et Al. 2007)



Illustration 9 : *Thread* en éventail.
(Tiré de Dorat et Al. 2007)

Quand il y a une conversation en forme d'éventail, il y a plusieurs propositions de réponses à celui qui a posé une question, mais les répondants ne discutent pas entre eux. Le mot anglais *answers* désigne ce genre de réponse; présenté comme une solution, une explication, qui se veut finale, définitive. Quand une conversation filiforme se met en place, les répondants choisissent de répondre à un intervenant. On a alors affaire à des threads linéaires où sont discutées (et parfois consolidées) des connaissances non stabilisées. Dans ce cas, le réponse de type *answer* devient *reply* que l'on pourrait traduire par réplique, réaction, répartie : il s'agit d'un élément de dialogue, d'un début de conversation. Conein (2004 c) identifie la pratique de la réplique (*reply*) à une forme épistémique particulière d'apprentissage et d'information. Il distingue notamment ces formes « d'expertise collective » de celles entretenues dans des relations de conseils, où l'expert est placé dans un espace hiérarchique. En effet, les relations de conseils (Lazega, 1995) s'appuient sur un mode diffusionniste de l'information alors que les relations de discussions s'appuient sur un mode collaboratif impliquant l'intervention de participants susceptibles d'être eux aussi pourvoyeurs d'information. Même si l'analyse fait émerger des préférences et des concentrations (en analysant qui répond à qui, ainsi que le taux d'interactions qui entoure un répondant, on peut faire ressortir, qui dans le collectif semble être perçu comme un interlocuteur privilégié), les relations discursives impliquent ainsi de considérer les participants impliqués comme des pairs. Ce modèle est

intéressant car il permet de pointer de façon précise deux éléments qui intéressent notre analyse :

- un dispositif particulier -ici, le courriel, amène, suggère ou du moins facilite une forme particulière d'interaction.
- il est possible de repérer l'émergence d'un type de discussion susceptible d'amener à la construction de connaissance.

Conein et Latapy (2008) associent ces relations aux structures minimales de la création de connaissances dans des communautés épistémiques médiatisées par des listes de discussion. Si la forme communicationnelle par fil des discussions ou *thread* est caractéristique des modes de construction de connaissance des communautés épistémiques, peut-on porter ce modèle d'analyse à la négociation des contributions sur les wikis ?

4.3 Vers un modèle théorique d'analyse des négociations sur un wiki

Dans des communautés médiatisées pérennes et anciennes telles que celle de Debian, il apparaît que les participants se sont appropriés les listes de discussion comme support élémentaire de construction de connaissances, ainsi que la culture d'usage qui lui est associée. En quinze ans d'existence, les membres de la communauté Debian ont développé un usage très mature de leurs nombreuses listes de discussions. C'est sur les listes de discussions de Debian que se font la grande majorité des interactions, incluant la demande d'information, la soumission de proposition, et la discussion des propositions. Mais l'usage intensif des listes de discussion est propre à de nombreuses communautés en ligne. En effet, on en retrouvera un usage important dans l'une des deux autres communautés étudiées, soit le wiki d'Ubuntu-fr. Les communautés organisées principalement via un wiki n'ont pas toujours recours à des listes de discussion pour se coordonner. Une observation attentive de la façon dont se structurent les

discussions sur les pages dédiées dans Wikipédia par exemple fait émerger une intéressante similitude.

La méthode et les résultats du « Debian Project » ont été présentés au colloque *Minds and Societies* qui s'est tenu en 2008 à Montréal. Stevan Harnard, chercheur en sciences cognitives, réagissait à cette intervention en se demandant s'il ne serait pas pertinent d'aller plus loin. Selon lui, cette méthodologie quantitative offre une vision réduite de ce qui se passe en réalité dans une discussion médiatisée. Harnard proposait ainsi de creuser l'analyse des contenus, pour comprendre de quoi parlaient les gens. En analysant les sujets de conversation, on pourrait par exemple distinguer ceux qui amènent à des conversations de type éventails et des conversations de forme filigrane. Conein acquiesçait sur l'intérêt d'implémenter une méthodologie plus qualitative, mais qui demanderait un travail d'une autre envergure.

Avec Rut Jesus³⁴ nous avons alors tenté de poursuivre cette suggestion en imaginant une application permettant d'étudier des conversations gravitant autour d'une page de wiki. Nous avons ainsi commencé à élaborer une méthodologie qualitative pour analyser les contributions dans un wiki, incluant les discussions et les commentaires portant sur les contributions. Nous avons choisi de considérer les discussions entre pairs comme l'ébauche de création de connaissance, de nature soit épistémique (délibération en vue de création de connaissance) soit politique (organisation des règles de participation). Nous nous sommes plus particulièrement concentrée sur les négociations des contributions à savoir les interventions suivies d'un minimum de dix échanges, marquées par des désaccords et ayant donné lieu à une décision. Notre intention était alors de trouver une façon de capturer les actions importantes agissant sur l'évolution d'un article, en mettant en place une méthode semi-automatisée de suivi qualitatif des contributions et des discussions. Après plusieurs mois de travail dans ce sens, nous avons réalisé qu'un tel outil ne serait pas utilisable dans le cadre de nos

³⁴ Rut Jesus est doctorante au Centre de philosophie de la nature et d'études des sciences de l'Université de Copenhague, Danemark. Elle travaille sur les formes des conversations relatives à l'article Théorie des jeux sur la Wikipédia anglophone.

travaux de thèse. La rédaction d'une liste de spécifications nous aura néanmoins permis de réaliser une première typologie des formes d'intervention. Dans le cadre de cette recherche, nous avons donc choisi de procéder manuellement, en nous appuyant sur de plus petits corpus de fils de discussion (issus à la fois de listes de discussion et des pages de discussion implantées dans les wikis). Nous réaliserons notamment une typologie croisée des formes d'interventions et des sujets de discussion. Cette analyse nous permettra notamment :

- d'analyser comment s'ouvre, se mène et se clôt, du moins temporairement, une négociation ;
- de tester l'hypothèse selon laquelle une discussion filiforme est possiblement une unité de création de connaissances ;
- de croiser une typologie des formes d'interventions avec une typologie des formes de résolution d'une discussion ;
- de comparer les formes d'interventions des acteurs selon qu'ils interviennent sur des pages de discussion, ou sur des listes de discussion ;

4.4 Conclusion sur le cadre d'analyse

Quelles sont les formes sociales de production et de légitimation des contributions sur un wiki public ? La contribution aux wikis publics doit-elle être comprise comme une forme d'engagement héritière du modèle du don ? Le refus des rapports marchands et instrumentaux est-il ce qui motive principalement l'engagement dans ces communautés ? La contribution aux communautés épistémiques est-elle avant tout motivée par un besoin de générosité en vue d'améliorer le lien social ? Comment, dès lors, expliquer l'existence de débats, de négociations relatives à la qualité, la justesse, l'à propos ou l'organisation générale des contributions ?

La négociation des contributions révèle-t-elle plutôt d'enjeux de pouvoir ? Les débats observés sont-ils davantage des luttes rhétoriques orientées par une quête de pouvoir ou de reconnaissance, où l'expression et la visibilité des personnes jouent plus que la recherche de vérité ? Assiste-t-on à des luttes

rangées entre des classes d'utilisateurs, des opinions personnelles, des positions idéologiques ? Comment comprendre la reconnaissance associée à des interventions parfois anonymes, souvent enfouies dans la masse collectivisée des contributions ?

Les contributeurs aux communautés épistémiques développent-ils finalement des modes d'engagement et des relations sociales spécifiques ? Les contributeurs aux wikis publics développent-ils des compétences propres à la création collective de connaissance ? Dans quelle mesure les discussions (négociation, débats, controverses) contribuent ou nuisent à la création de connaissance sur un wiki ?

Au regard des travaux effectués par l'épistémologie sociale, il nous apparaît important d'isoler ce qu'il y a, parmi les autres activités humaines, de spécifique à la création de connaissance. Cela n'implique pas de situer les connaissances en-deçà de l'étude sociologique : au contraire, notre ambition est d'étudier la gestion et la création de connaissance dans une communauté wiki, et cela en lien avec la gestion et la création de règles sociales. Après avoir formulé plusieurs hypothèses d'analyse, nous pouvons d'ores et déjà déterminer :

Que le modèle du don paraît insuffisant à décrire et à expliquer le fonctionnement des contributions épistémiques, notamment de par l'existence de discussions relatives à la qualité de la prestation. Nous évaluerons cette hypothèse à la lumière des définitions indigènes de la notion de contribution (chapitre 6) .

Que le recours aux luttes de pouvoir correspondant à un régime d'action hors équivalence (Boltanski 1990) n'est pas exclu. Les participants semblent cependant autorisés à participer à l'organisation de l'espace politique et donc d'intervenir au niveau des rapports de « justice ».

Que la création de connaissance relève d'une logique distincte de la création de lien social. Un désaccord portant sur une connaissance devrait donc pouvoir être distingué d'un désaccord portant sur un problème d'ordre social. À

première vue, l'ensemble des participants semble autorisé à intervenir sur les problèmes de « justesse ». Nous évaluerons ces deux dernières hypothèses à la lumière de l'analyse des négociations en situation (chapitre 7) .

Notre double cadre d'analyse (sociologie pragmatique et épistémologie sociale) nous permettra d'analyser ensemble tout en cherchant à les distinguer, ce qui relève de lutte sociale et ce qui relève de lutte épistémique. Nous proposons d'analyser les discussions qui ont lieu dans les wikis, en nous basant sur le principe suivant : quand il y a débat, les connaissances sont non stabilisées. Mais c'est éventuellement l'occasion de leur élaboration. C'est notamment en étudiant le rapport entre création de contenus (sur la page de l'article par exemple) et débat (sur la page de discussion dédiée, ainsi que dans l'historique des différentes versions de l'article) que nous chercherons à comprendre ce qui nuit ou conduit à la création de connaissances (chapitre 7).

CHAPITRE V [MÉTHODOLOGIE]

POSTURE ÉPISTÉMIQUE ET CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

5.1 Posture épistémique et rapport au terrain

Nous entendons par posture épistémique l'attitude assumée de positionnement du chercheur par rapport à son objet, et plus spécifiquement vis-à-vis du statut accordé aux savoirs (à la parole, aux écrits, aux représentations) et aux compétences des acteurs étudiés. On peut distinguer trois grandes postures épistémiques en sciences sociales : les positions prescrivant la neutralité et impliquant une mise à distance d'objectivation, les postures critiques, supposant une prise de recul en vue d'une émancipation éclairée et enfin les postures continuistes (Nachi, p.29), supposant une connaissance indigène pré-existante, mais aussi co-construite lors de l'étude. Les deux premières postures supposent une rupture épistémologique, alors que la troisième s'inscrit dans l'idée d'un continuum des savoirs entre chercheurs et objets d'étude. Après avoir présenté ces trois postures, en insistant sur la façon dont elles se situent vis-à-vis du milieu étudié, nous expliquerons pourquoi nous nous positionnons dans une posture continuiste.

L'aspiration à la neutralité et à l'objectivité a été définie au fondement de la sociologie. Pour fonder une science du social, Durkheim (1984) cherche en effet à en donner les assises « scientifiques » en déclarant, en introduction des *Règles de la méthode* que « la première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses ». Dans cette perspective, le chercheur doit se dégager des liens cognitifs et affectifs qui le relie au monde

afin de pouvoir appréhender l'objet d'étude pour lui-même, indépendamment de ce qu'il suscite en lui. Cette nécessité de rompre avec une compréhension ordinaire du monde a été plus explicitement formulée par Bachelard (1991) sous le vocable de « rupture épistémologique ». Le sens commun est conçu comme un obstacle épistémologique qui implique un travail de dépassement de la part du chercheur pour remettre en question ce qui apparaît comme un « donné » dans la pensée ordinaire. Durkheim et Bachelard partagent ainsi une vision du fait scientifique basé sur un travail de mise à distance. Autre père fondateur de la sociologie, Weber définira quant à lui les principes d'une approche compréhensive orientée vers l'étude du sens que les acteurs donnent à leurs actions. Mais si le sociologue doit étudier les valeurs, Weber insiste pour dire qu'il doit éviter d'y porter un jugement normatif. C'est en prenant soin de décrire son propre « rapport aux valeurs » que le chercheur pourra construire une « neutralité axiologique » garantissant la scientificité de sa démarche (Weber, 1917). Le sociologue allemand souligne aussi l'importance de maintenir son indépendance vis-à-vis de commanditaires (et notamment étatiques).

Dans la lignée de cette quête d'indépendance, une autre posture épistémique consiste à développer une distance critique face au réel. Le besoin de recherche en sciences sociales politiquement engagées a notamment été établi par le marxisme et poursuivi par la tradition dite de l'École de Francfort. Cette posture de recherche est marquée par l'analyse critique des structures et des institutions étatiques ou industrielles. Dans cette perspective, les formes de rationalisations instrumentales et techniciennes sont fortement critiquées ainsi que les mécanismes d'industrialisation de la culture (Horkheimer et Adorno 2000) : il revient à l'intellectuel de penser et d'élaborer les conditions de la critique. Bourdieu a aussi marqué la pensée critique en consacrant son travail à la description des habitudes et des institutions supportant et reproduisant les formes de dominations sociales, et ce, dans une perspective d'émancipation des groupes

sociaux victimes de ces structures. En analysant les logiques d'action des structures dominantes, cette sociologie insiste sur une division entre pratique scientifique et pratique sociale, tout en proposant de mettre cette première au service de la seconde, en l'éclairant. Comme dans la tradition de Francfort, l'engagement chez Bourdieu consiste donc à révéler ce qui se trame dans le social. Ces traditions de recherche prolongent une posture de rupture épistémologique en supposant l'existence d'une séparation claire entre savoir scientifique et sens commun.

Poursuivant en partie cet objectif critique, mais en cherchant à rétablir une forme de continuité entre le chercheur et l'objet d'étude, une troisième posture épistémique consiste à considérer les savoirs et les compétences des acteurs comme étant de même nature que la production scientifique et critique. Des descendants de la première École de Francfort, en particulier Habermas (1987), ont cherché à démontrer qu'un raisonnement critique peut émerger de l'interaction entre les membres d'une communauté. Il reconnaît ainsi aux acteurs la possibilité de développer une posture critique, sous certaines conditions (présence d'un espace public, lettrisme, accès à l'information.) Plus récemment, et en s'inspirant de cette tradition de pensée Honneth (2000) a proposé un modèle de la lutte pour la reconnaissance qui soutient que « *c'est seulement lorsque les personnes sont effectivement reconnues [...] qu'elles peuvent développer un rapport pratique à elles-mêmes nourrie des qualités positives de l'autoréalisation* » (p. 20).

Dans la même perspective, des chercheurs ont cherché à associer l'analyse sociologique à la transformation de la réalité étudiée en plaçant l'intervention au coeur du dispositif de recherche avec des suggestions comme la recherche-action visant une transformation délibérée de la réalité (Lewin, 1948), l'intervention sociologie, favorisant l'émergence de la réflexivité chez les militants (Touraine, 1978), ou encore l'émancipation culturelle (Freire, 1980). Une sociologie moins interventionniste, mais tout aussi emblématique de la posture *continuiste*, consiste à reconnaître aux acteurs et groupes sociaux des compétences et la capacité de formuler une critique sociale. Plutôt que de s'intéresser aux poids des structures,

les sociologues pragmatistes s'intéressent à ce que les gens disent de ce qu'ils font, en considérant que les acteurs sont à même d'expliquer leurs motivations et de formuler une critique sociale. Ce faisant, cette sociologie rejette l'idée qu'une rupture épistémique est nécessaire à la production de connaissance (Boltanski et Thévenot, 1991). C'est dans cet esprit que Boltanski s'est détaché de la sociologie critique de Bourdieu pour proposer plutôt une *sociologie de la critique*, qu'il définit comme « *l'instrument pour analyser les opérations qu'accomplissent les acteurs lorsque, se livrant à la critique, ils doivent justifier les critiques qu'ils avancent, mais aussi lorsqu'ils se justifient face à la critique ou collaborent dans la recherche d'un accord justifié* » (Boltanski 1990, p. 124). Le travail du sociologue consiste alors à susciter une réflexivité parmi les acteurs afin de les faire eux-mêmes formuler ce en quoi consiste le monde social qui les entoure. Pluraliste, la sociologie de style pragmatique autorise également l'hétérogénéité des discours comme révélant une complexité ou conflictualité sociale, à la source d'une éventuelle politisation (Nachi, 2006).

Étudiant différentes problématiques ayant trait aux médias et aux technologies communicationnelles, nous avons l'habitude de travailler dans une posture critique de dénonciation des structures de domination et d'éclaircissement vis-à-vis d'un éventuel public ou lecteur. En commençant à faire du travail de terrain, il est rapidement apparu que les acteurs tenaient un discours très articulé sur les enjeux de pouvoir liées aux technologies de communication et aux médias dès lors qu'ils avaient l'occasion de délibérer entre eux. L'existence de désaccords entre les acteurs constituait notamment une importante source de compréhension des tensions caractéristiques du domaine. Le laboratoire de communication médiatisée par ordinateur (labCMO) au sein duquel nous avons étudié les pratiques collaboratives de groupes communautaires québécois a commencé à développer une posture non seulement continuiste, mais aussi interventionniste en participant à la vie sociale de certains des groupes étudiés (Goldenberg et

Couture, 2008). Cette expérience en tête, nous avons d'abord cherché à reproduire cette dimension participative, par le biais de focus groupes intégrant des contributeurs pour la validation de nos premières hypothèses de recherche. Le nombre de communautés étudiées, mais surtout la nature experte de leur activité, rendait impossible une approche participative continue et cohérente. Nous avons gardé de cette expérience un souci de dialogue avec les acteurs sociaux en formulant le vœux de travailler à une restitution des données de la recherche la plus sensible possible (en portant attention notamment aux lieux, formats, langues et licences de diffusion). Nous avons choisi une posture *continuiste* qui implique de tenir compte de la parole des acteurs comme enrichis d'une connaissance pratique et issue d'un contexte auquel nous n'aurons qu'un accès limité. Nous choisissons ainsi d'observer comment les acteurs décrivent leurs pratiques en étant attentifs aux termes utilisés et aux distinctions établies. Nous nous proposons ainsi de suggérer un dialogue qui allait nous amener à suivre ce que les acteurs pointent du doigt comme important, ou significatif de leur pratique. C'est à la suite de ces rencontres que nous allons observer les façons dont ces mêmes acteurs débattent, agissent, réagissent en situation de contribution ou de négociation.

Notre postulat épistémique est ainsi le suivant : dans un univers complexe, les individus peuvent être compétents ou critiques, relativement à leur champ d'expérience et au contexte dans lesquels ils s'inscrivent. Si ces compétences sont inégales, les situations le sont aussi. La tenue des négociations dépend donc du parcours des acteurs, mais aussi de la façon dont l'espace social dans lequel ils s'expriment a été constitué et favorise, ou non, l'acquisition de compétences ou l'adoption d'une attitude constructive. Notre appréhension de la posture continuiste suppose donc que nous tenons la science, mais aussi l'engagement dans une communauté de pratique, ou une communauté épistémique comme une forme d'apprentissage et de socialisation. Nous pensons qu'il existe des conditions

sociales favorisant le développement des compétences techniques, sociales, cognitives, critiques. Et c'est précisément la formation de ces compétences qui nous intéresse.

5.2 Trois études de cas

Pour aborder la formation de telles compétences dans un bain d'interactions sociales, nous avons choisi de suivre un nombre restreint d'acteurs, unis par une activité collective, une histoire commune et un projet rassembleur. Pour être en mesure d'effectuer une certaine généralisation de ce qui caractérise ces interactions dans le contexte de l'usage d'un wiki public, tout en restant proche d'une démarche qualitative, nous avons choisi d'étudier plus en profondeur trois projets, ou plus exactement trois « cas ». Dans cette section, nous allons d'abord détailler les implications du recours à l'étude de cas.

5.2.1 L'étude de cas comme accès à l'existence sociale des pratiques

Hammersley et Gomm (2000) définissent l'étude de cas par contraste avec l'enquête statistique (quantitative, basée sur un grand nombre de cas) et l'étude expérimentale (qui suppose la construction, artificielle, d'un substrat d'analyse) en ce qu'elle porte sur un très petit nombre de cas (voire un seul) qui vont être analysés de façon intensive. L'étude de cas est donc avant tout une démarche qualitative qui s'appuie sur un long travail d'observation et le recours à des entretiens qualitatifs. S'il est vrai que l'étude de cas a souvent été considérée par la sociologie comme l'exploration liminaire à une enquête plus poussée et plus générale (Hamel (1998), Yin (2003)), elle gagne aujourd'hui en légitimité. Pour démarquer l'étude de cas des approches purement inductives, Yin la définit avant tout comme l'étude empirique d'un phénomène contemporain, caractérisée par un ensemble de variables pertinentes et exemplaires d'un cadre théorique existant. Il s'accorde sur ce point avec Hamel pour qui l'étude de cas est une façon de rapporter un phénomène à son contexte, « *pour voir comment il s'y manifeste et*

se développe » (1998, p. 123). L'étude de cas est alors choisie parce qu'elle est révélatrice d'un contexte plus large et qu'elle permet d'exemplifier une théorie. En fait, la place de la théorie dans l'étude de cas ne fait pas consensus. Latzko-Toth (2009) relève à ce titre deux approches.

1. Les études de cas illustratives qui consistent à corroborer une hypothèse à partir d'un cas concret. L'étude de cas s'appuie sur une théorie préexistence, plus ou moins achevée, mais qui guide la conception de la recherche, l'enquête sur le terrain et l'analyse des données. L'un des problèmes de cette démarche, souligné par Becker, est que dans cette perspective, le chercheur a tendance à choisir un cas qui va dans le sens de la théorie, les contre-exemples étant alors soigneusement contournés ou écartés s'ils invalident la théorie.
2. Les études de cas ouvertes qui laissent émerger des propositions théoriques au fur et à mesure de la description dense des phénomènes sociaux observés. C'est l'occasion de faire émerger une théorisation à partir de l'identification de récurrences dans les relations observées *in vivo*.

Derrière la question de la relation entre théorie et observation se dresse celle de la représentativité. Pour Hamel (1998), le cas est une sorte d'observatoire des pratiques, c'est le lieu de leur existence sociale. Colin et Al. (2007) présentent l'étude de cas comme une façon d'ouvrir la boîte noire. Mais en quoi un cas peut-il être considéré comme exemplaire ou significatif sociologiquement ? Lincoln et Guba (2000) soulignent à ce titre une tension typique aux sciences sociales : le dilemme nomothétique-idiographique. Alors que l'attitude nomothétique consiste à inférer des lois générales à partir d'observations particulières, l'attitude idiographique implique de considérer que chaque cas est particulier, singulier, non généralisable. Pour sortir de ce dilemme, Lincoln et Guba suggèrent de considérer la réalité comme probabiliste : s'il est possible d'inférer plusieurs lois et théories à

partir d'un même ensemble d'observation, il est impossible de garantir qu'une généralisation soit la seule possible et donc la bonne. Mais une autre façon de sortir de ce dilemme est d'effectuer une comparaison. La représentativité n'est plus alors garantie par la possibilité de généraliser, mais par celle de pouvoir transposer les analyses formulées dans le cadre de l'étude d'un cas à d'autres cas. L'analyse comparée de plusieurs cas permettrait d'identifier les conditions nécessaires et suffisantes à un phénomène. Mais pour que cette comparaison soit possible, pour qu'une analyse soit transposable, il faut que le cadre de référence de l'étude soit explicite. Latzko-Toth (2009) souligne qu'alors, ce qui importe est la manière dont on rend compte du cas: au chercheur de relever le *défi littéraire* qui permettra de faire vivre au lecteur l'expérience du cas en question.

5.2.2 Justification d'une étude comparative et interprétative

Notre but étant d'analyser la signification sociale de la contribution aux wikis publics, tout en maintenant dans une posture *continuiste*, nous avons donc mis en place un dispositif autorisant les acteurs à expliquer le sens qu'ils donnaient à leurs pratiques. Conscients des enjeux épistémiques impliqués dans les rapports entre théorie et terrain, nous avons choisi de procéder sur le mode d'un aller-retour entre définition conceptuelle et observation. Une première analyse nous a permis d'asseoir la pertinence d'étudier les usages des wikis sous l'angle des négociations émergeant à l'occasion des contributions des participants. Nous avons donc travaillé à une première définition des concepts qui importaient à notre travail, en particulier le concept de contribution. Il s'agissait à ce stade d'une formulation descriptive de la notion de contribution. C'est la confrontation de cette description à la façon dont les acteurs ont formulé leur compréhension des phénomènes qui nous intéresse, qui allait permettre, au moment de l'analyse, de formuler les bases d'une explication. Ayant choisi ce processus d'aller-retour comme constitutif de notre démarche de définition, c'est donc avec attention que nous avons observé ce qui validait et invalidait nos hypothèses de départ. Cela

nous permettra, en fin d'analyse de formuler une seconde définition de la notion de contribution.

5.2.3 Choix des cas

Nous avons été amenés à observer puis à utiliser des wikis d'abord dans le cadre de l'étude de la documentation technique et organisationnelle d'un collectif de travailleurs du libre sur lequel nous menions une étude (Goldenberg, 2008). En 2005, nous testions une instance de wiki similaire à celle du collectif comme support à nos collaborations internes. Nous avions la charge de la gestion et de l'organisation de ce wiki et avons reçu dans ce cadre une formation dédiée. Parallèlement, nous découvrions l'encyclopédie Wikipédia et son fonctionnement social et technique, tout en nous demandant dans quelles mesures il fallait reproduire ou se distancier de ces pratiques pour gérer un wiki de recherche. En observant d'autres wikis de documentation et de construction de connaissance, nous nous demandions dans quelles mesures ces pratiques étaient caractéristiques de la pratique des wikis en général. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, les wikis ont d'abord été créés à des fins de documentation. Nous savons aussi que Wikipédia a joué un rôle d'exemple dans la discussion de cette pratique. En poursuivant un peu plus loin nos recherches sur l'histoire des wikis, il s'est avéré que dans les dix premières années de leur existence, l'usage des wikis à des fins documentaires et encyclopédiques était caractéristique. Un coup d'œil à un index des wikis³⁵ créé à partir de la moitié des années 2000 témoigne d'une certaine hétérogénéisation des usages. Sans prétendre à la représentativité de l'usage de tous les wikis, nous avons choisi de nous intéresser à des wikis dédiés à la documentation et à la présentation de savoirs encyclopédiques, suffisamment classiques et connus pour faire l'objet d'une étude de cas.

Par souci de cohérence ainsi que pour faciliter l'accès aux données, nous avons opté pour des wikis publics, de taille moyenne et comparable les uns aux autres du point de vue du nombre de contributeurs, du nombre de pages et de la visibilité des espaces de discussion. Nous sommes conscient qu'il existe des wikis

35 Nous basons cette observation sur les wikis référencés dans le wiki-index. <http://wiki.index.net>

de toutes les tailles, des wikis privés, des wikis à usage personnel, où les contributions des participants ne font jamais l'objet d'une relecture critique par les pairs ou par un lectorat quelconque. On pourrait certes considérer que la majorité des actes d'édition sont des actes solitaires, rarement soumis à la discussion. Mais en revenant à la définition des wikis désignant à la fois des artefacts, un état d'esprit et une communauté (chapitre premier), nous pouvons spécifier que les wikis dont nous traitons dans cette étude sont ceux qui ont une vie communautaire, caractérisée par des interactions sociales entre les participants et une certaine organisation de ces interactions.

Notre étude a commencé par quelques entretiens exploratoires, avec des acteurs impliqués dans la Wikisphère (en particulier des chercheurs, des concepteurs de wikis et de créateurs de wiki) et auprès de participants actifs à des wikis de notre connaissance. En 2006, Montréal se révélait être une sorte d'épicentre de la Wikisphère, en recevant deux des trois plus grosses conférences ayant trait aux wikis : le Wiki-Symposium et le RecentChangesCamp. Nous avons profité de l'occasion pour rencontrer des acteurs impliqués et organiser quelques entrevues. Sachant que nous ne voulions pas restreindre notre étude à celle de la grande encyclopédie en ligne, nous cherchions deux autres wikis similaires et accessibles du point de vue de trois critères:

- Un libre accès à l'ensemble des données du wiki. En dehors du fait que l'ouverture au regard et à la participation publique nous paraissait être un enjeu suffisamment intrigant pour que cela devienne l'un des critères de sélection, l'étude de wikis publics nous évitait de devoir travailler avec des données à caractère privé et confidentiel (en dehors des entrevues et du questionnaire que nous allions réaliser).
- Une compréhension minimale de l'objet du wiki. Nous cherchions des wikis dont nous pourrions comprendre le contenu et les tenants. Le contraire eut été envisageable, et même certainement utile, pour juger des formes de légitimation

d'un point de vue profane ou bien par le biais d'un apprentissage (comme l'a fait Hutchins pour étudier le fonctionnement d'un cockpit.)

- Une accessibilité géographique. Nous voulions rencontrer en entrevues au moins une dizaine de membres par communauté. Ce fut à ce titre plus ou moins hasardeux. Le choix du projet Québec de Wikipédia a été fortement motivé par cette dimension, qui nous a permis de rencontrer en personne la plupart des contributeurs interrogés.

C'est au cours de nos différentes entrevues liminaires que nous avons stabilisé notre choix d'étude de cas. Le choix des wikis d'Ubuntu et de Debian a été motivé à la fois par une certaine connaissance empirique des sujets (étant nous-même utilisatrice des systèmes d'exploitation Debian et Ubuntu), et d'une connaissance sociologique des études portant sur le logiciel libre. En outre, le wiki de Debian fonctionnait avec le logiciel MoinMoin, moteur de wiki avec lequel nous avons fait nos premiers pas et dont nous connaissions les bases de fonctionnement technique. En outre, les deux projets étaient proches dans leur objectif tout en ayant des spécificités linguistiques, culturelles et organisationnelles. Nous choisissons alors de centrer notre analyse de Wikipédia sur le Portail:Québec de Wikipédia, pour la proximité géographique d'une grande partie des participants.

Plusieurs défis se dressaient dès lors : réaliser de front, trois études de cas sur des communautés dont l'objet de production exigeait un certain niveau de compétence soit en informatique soit en culture québécoise. De plus, nous nous engageons à suivre une démarche d'ethnographie en ligne, pratique que nous avons expérimenté auprès de groupes qui se rencontraient aussi « dans la vraie vie » (*in real life*) et que nous pouvions donc aussi observer en situation d'activité physiquement conjointe, contrairement à ce qui s'annonçait pour les cas choisis. Nous avons débuté à partir de février 2008 l'observation des pages publiques et des discussions relatives à ces trois wikis. D'avril 2008 à janvier 2009, nous avons ainsi travaillé à ajuster un dispositif de recherche composé de plusieurs questionnaires généraux, d'entrevues en ligne et d'une grille d'analyse de négociations qui allaient être choisies dans chacune des trois communautés-wiki. Les négociations

retenues pour faire l'objet d'une analyse plus poussée allaient être choisies suite à l'exploration débutée en février 2008, enrichie par les suggestions des participants.

5.3 Présentation des cas

5.3.1 Le wiki de Debian

5.3.1.1 Le projet de Debian

Débuté en 1993, le projet de Debian vise principalement au maintien et au développement d'une des plus importantes distributions de logiciels libres. Il rassemble essentiellement des bénévoles investis dans le maintien de la compatibilité de paquets (pièces de logiciels) issus d'autres distributions, le développement de logiciels propres à Debian, la documentation et la traduction de cette documentation. En huit ans, le projet s'est doté de modes de fonctionnement très structurés. En particulier, la documentation est mise à jour au fur et à mesure des nouvelles versions d'un logiciel, mais aussi de la résolution de problèmes reconnus. La traduction de la documentation est gérée par une équipe dédiée qui s'appuie sur un système centralisé de gestion des versions dans chacune des langues. En même temps, cette structuration est perçue comme une barrière par certains des nouveaux arrivants qui ont tendance à documenter leurs découvertes sur des espaces personnels et qui par la même occasion, éparpillent d'éventuelles erreurs ou contributions.

5.3.1.2 L'ouverture du wiki de Debian

En Juillet 2001, un développeur de Debian, Michael Ivey ouvre un wiki sur l'un de ses serveurs personnels et le rend accessible à l'adresse <http://wiki.debian.net>. Ce wiki a pour but de rassembler les formes de documentations éparses et échappe volontairement à la formalisation du projet Debian. La légitimité de ce qui est écrit dans le wiki ouvre alors sur plusieurs

interprétations. L'initiative de Ivey se veut avant tout informelle. L'outil mis en place sert autant à la prise de notes personnelles comme brouillon pour la documentation officielle, que de lieu de collaboration *ad-hoc* pour des sous-projets de Debian.

Ce n'est qu'en octobre 2005 que le wiki est reconnu comme une ressource par Debian. Il devient accessible à l'adresse <http://wiki.debian.org>, la terminaison en .org indiquant l'affiliation au projet. Mais la documentation de Debian, référencée à l'adresse <http://www.debian.org/doc/index.fr.html> demeure la référence officielle. Aujourd'hui encore, plusieurs contributeurs considèrent que le contenu du wiki a pour vocation d'être transféré dans la documentation officielle. C'est un wiki multilingue. Si de nombreuses pages sont affichées dans la langue du lecteur, c'est qu'un robot négociateur de contenu fait en sorte d'afficher les pages selon la langue du visiteur, quand elle est disponible, et en anglais à défaut de contenu dans la langue voulue. La plupart des discussions se font en anglais. Fin 2009, il comptait plus de 11 000 pages et environ 300 utilisateurs enregistrés.

5.3.1.3 Les négociations sélectionnées pour l'analyse

La page d'installation du plugin flash :

Le wiki est principalement perçu sur le mode de la complémentarité avec la documentation officielle. Mais le mode de production des informations postées sur le wiki amène à un usage bien moins centralisé et concerté que sur le site la documentation. En particulier, il n'y a pas de contrôle systématique sur la légitimité du contenu qu'il est possible d'intégrer au wiki. La création d'une page dédiée à l'installation du *plugin flash*, code permettant le fonctionnement d'un logiciel Web propriétaire, a suscité un ensemble de discussions qui fera l'objet de notre première analyse de négociation relative au contenu.

La migration du wiki de Debian :

En avril 2004, la mise à jour du wiki à une version supérieure du moteur

MoinMoin (dite « Migration ») a occasionné plusieurs perturbations au niveau de la gestion de l'interface graphique notamment. C'est l'occasion pour certains contributeurs d'émettre leur position vis-à-vis de l'usage des interfaces WYSIWYG³⁶, de celle de ce moteur en particulier, des complications connues par le passé et de la popularité de cette fonctionnalité pour les publics débutants. La nouvelle version offre par ailleurs des outils de communication liée aux pages apparemment plus fonctionnels que précédemment. Jusque-là, il avait été convenu que les contributeurs intéressés à la coordination du wiki devaient se joindre à la liste `www`, qui concerne de façon générale les projets Web de Debian. La dernière mise à jour réactive la possibilité d'utiliser les pages de discussion du wiki plutôt que la traditionnelle liste. Le débat qui s'ouvre alors touche à la fois à des routines d'utilisation, un enjeu de visibilité et l'instauration d'une politique de discussion entre les contributeurs du wiki.

5.3.2 Le wiki d'Ubuntu-fr

5.3.2.1 Ubuntu : fonctionnement

Ubuntu est un système d'exploitation libre détaché de la distribution Debian, qui voit le jour en 2004 à l'initiative du milliardaire sud-africain Mark Shuttleworth. Le but de cette distribution est d'atteindre un public plus large que celui de Debian, et ainsi d'initier une nouvelle population moins experte à l'usage de l'informatique libre. Comme pour Debian, une documentation est maintenue et mise à jour en même temps que les développements logiciels, mais dès le début du projet, l'intégration de la participation des usagers est imaginée. Chaque communauté linguistique a choisi de mettre en place sa propre documentation participative. Un wiki en anglais est proposé sur la page d'accueil comme complément à la documentation officielle. Nous avons choisi d'étudier le wiki francophone pour faciliter notre compréhension des interactions.

³⁶ *What You See Is What You Get*. Voir la liste des abréviations, sigles et acronymes.

5.3.2.2 Le wiki d'Ubuntu-fr

La version française de la documentation d'Ubuntu apparaît dès 2004. Quelques utilisateurs soucieux de traduire l'information à un public francophone mettent en ligne un ensemble de pages statiques, mises à jour par les « administrateurs » en fonction des participations des utilisateurs sur une liste de discussion dédiée. Les utilisateurs de la liste ont à charge d'accepter ou de refuser les propositions de solutions, les administrateurs du wiki étant ensuite chargés d'ajouter la modification sur le site de la documentation. Un mois plus tard, les administrateurs proposent un wiki sur lequel les utilisateurs pouvaient eux-mêmes mettre à jour la documentation. Le wiki d'Ubuntu-fr voit le jour fin 2004. Le contenu est placé sous la licence CC BY-SA, un contrat d'utilisation de type Créative Common (CC), autorisant la reproduction du contenu à condition de citer l'auteur (BY) et de reproduire ces conditions d'utilisation à l'identique (Share Alike). En 2009, le wiki rassemblait près de 7000 pages, et plus de 600 utilisateurs enregistrés.

5.3.2.3 Les négociations sélectionnées pour l'analyse

La page « Problèmes fréquents et solutions » :

Un utilisateur du forum de discussion adjacent au wiki propose d'ouvrir une page intitulée « Problèmes fréquents et solutions ». Il s'agit pour les contributeurs du wiki, d'accueillir la proposition d'un éventuel nouveau contributeur, porte-parole des utilisateurs débutants, c'est-à-dire du public cible du wiki. Cependant, la catégorie proposée pose d'emblée un problème épistémologique : tout le wiki traite des problèmes et des solutions proposées. On ne peut donc pas vraiment répondre à cette demande. Si le débutant ne s'y retrouve pas, c'est que l'organisation des pages est à revoir. Mais la proposition du débutant démontre clairement qu'il n'a pas conscience de ce dont parle le wiki. Pourtant, l'apport des débutants doit rester le bienvenu, les liens avec le forum sont à resserrer,

l'intégration des remarques issues des usagers est à la racine même de la philosophie du wiki et du logiciel libre en général. L'étude de cette délicate négociation sera l'occasion d'analyser la façon dont les acteurs gèrent ces différents enjeux épistémologiques, organisationnels, et culturels.

La signature des pages du wiki :

La négociation relative à l'observation de l'anonymat ou à l'identification des contributeurs est apparue dans le cadre d'un simple conseil quant à la présentation des pages de wiki. On a ici l'occasion d'observer le passage d'une relation de conseil à une discussion dont les aboutissements ne sont pas stabilisés, susceptible d'être à l'origine d'une création épistémique. Sur ce point, de positions fortes se font face. Signer une contribution est une façon de se rendre joignable par le lecteur. C'est aussi une façon de s'assumer responsable de sa contribution. D'autres affirment que cela permet aux contributeurs de recevoir l'éventuelle reconnaissance qui leur est due. Cette affirmation est la plus problématique aux yeux des opposants à la signature obligatoire pour qui, la pratique d'un wiki renvoie à un usage anonyme, qui n'a nul besoin de reconnaissance. Puisqu'on ne contribue pas pour la gloire, nul besoin de s'authentifier, puisque de toute façon, l'historique gardera des traces de chaque intervention. La négociation révèle une forte dissension quant à la philosophie wiki, mais aussi à celle du libre au regard de l'importance de l'identification, de la responsabilité, de l'humilité, et de la reconnaissance des participants. Ce sujet ayant été également évoqué lors de nos entrevues, c'est l'un des principaux éléments qui nous amènera à revoir notre définition de la notion de contribution, pour la formuler en terme de tensions intrinsèques.

5.3.3 Le Portail:Québec de Wikipédia-fr

5.3.3.1 Les projets Wikipédia

Les projets Wikipédia permettent de coordonner les efforts des contributeurs autour de sujets précis, notamment les portails. Les projets regroupent des ressources, des discussions, des recommandations et des outils de travail. Les portails sont des introductions thématiques destinées à présenter de façon structurée les informations

autour d'un thème donné. Ce mode de navigation est considéré comme l'une des meilleures façons de montrer le contenu de Wikipédia sur un mode à la fois structuré et ludique. Le portail est aussi un moyen de faire apparaître la richesse de Wikipédia sur un thème particulier, mais aussi ses lacunes, et donc d'inciter à les compléter. L'encyclopédie Wikipédia est divisée en instances linguistiques, qui fonctionnent indépendamment les unes des autres : chaque langue a son wiki bien que de nombreux liens, techniques, hypertextuels et organisationnels soient maintenus entre les différentes wikis. Dans chacun des wikis, les portails sont des introductions thématiques destinés à présenter de façon structurée les informations autour d'un thème donné. Les projets Wikipédia permettent quant à eux de coordonner les efforts des contributeurs autour de sujets précis, notamment les portails. Les projets regroupent des ressources, des discussions, des recommandations et des outils de travail pour les personnes intéressées à la coordination du projet.

5.3.3.2 Le portail:Québec

Le Portail:Québec et le Projet:Québec sont nés en mars 2005, à l'initiative d'utilisateurs soucieux de coordonner les efforts pour les articles concernant le Québec sur Wikipedia. Il est destiné à faciliter les travaux de l'ensemble des contributeurs, même occasionnels. Seuls 65 contributeurs actifs étaient référencés sur la page d'accueil du portail, cela n'excluant pas cependant la participants de nombreux autres contributeurs non rattachés au projet. Les contenus associés au Projet:Québec sont placés sous une licence libre de type GPL, la licence originellement créée par Stallman et Mogler pour les logiciels libres. Fin 2009, le Portail:Québec comptait 65 utilisateurs enregistrés, et non moins de 15 000 articles, ce qui fait de lui l'un des dix projets les plus importants de la Wikipédia francophone, comme le montre le schéma ci-dessous.

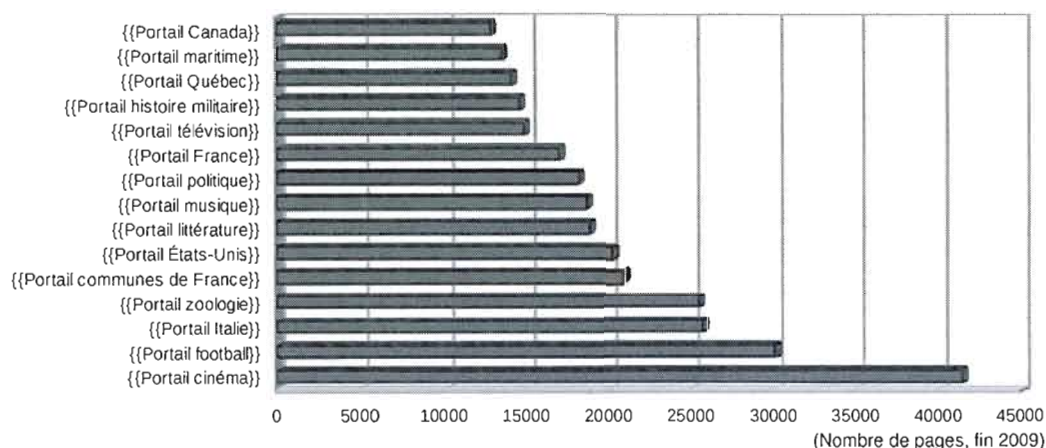


Illustration 10 : Place du Portail:Québec parmi les portails francophones de Wikipédia

5.3.3.3 Les négociations sélectionnées pour l'analyse

La gestion de l'article «Accommodements Raisonables »:

Les articles de nature socio-politique à caractère contemporain sont réputés être les plus sujets à controverse et à la confrontation des subjectivités et des passions. Les accommodements raisonnables réfèrent au Québec et au Canada à des demandes d'ajustement de type discrimination positive eu égard à un besoin particulier d'une minorité. Cette mesure légale a suscité en 2007 de nombreux débats fortement médiatisés, sur fond de débat électoral vis-à-vis du pluralisme culturel et identitaire québécois. Dans un tel contexte, nous nous sommes particulièrement intéressée à la façon dont le souci d'objectivité a été géré par les contributeurs du Projet:Québec de Wikipédia.fr au moment de la rédaction d'un article soudainement identifié comme le terrain d'une lutte d'intérêts.

Les motifs et enjeux de suppression d'une page (la rivalité Québec-Montréal) :

La suppression d'une page renvoie à divers enjeux culturels, politiques et épistémiques relatifs tant à la nature du sujet traité qu'aux politiques internes de Wikipédia. Si le phénomène a été présenté sous un angle sociologique, la question de la rivalité Québec-Montréal est un sujet de discussion commun, qui fait écho, comme le

souligne l'un des discutants, à un phénomène propre à de nombreuses grandes villes. Pourtant, la suppression de l'article est contestée pour différentes raisons, notamment relatives à des défauts de procédure. Si elles ne peuvent être entreprises que par des administrateurs dotés de droits spéciaux, de telles actions doivent d'habitude être effectuées à la suite d'une demande et d'une réponse clairement consensuelle. Ici, non seulement l'auteur de la suppression n'a pas respecté cette procédure, ce qui renvoie à des abus de pouvoir souvent reprochés aux administrateurs, mais il est d'origine française, ce qui rappelle de nombreux cas de « francocentrismes ». La négociation qui s'en suit sera l'occasion de mettre à jour les conventions wikipédiennes quant à la gestion de ce genre de difficulté, mais aussi d'observer la façon dont les contributeurs font appel à des motifs de légitimation et de délégitimation des contenus, mais aussi des personnes, puisque dans ce cas particulier, l'identité de l'administrateur en question sera recherchée.

5.3.4 Comparaison récapitulative des wikis étudiés

Tableau 1: Tableau comparatif des études de cas, novembre 2009

	Wiki.debian.org	Doc-Ubuntu-fr	Portail:Québec de Wikipédia.fr
Date d'ouverture	2005	2004	2005 (Wikipédia : 2001)
Moteur utilisé	MoinMoin	DokuWiki	MediaWiki
Nombre de pages (début 2009)	11700	7000	15000
Nombre d'utilisateurs enregistrés	328	600	65
Licence du contenu	À définir	CC BY-SA	GPL
Langue d'usage	Anglais	Français	Français

5.4 Pratique, dispositif et enjeux d'une ethnographie en ligne

Tout d'abord, contrairement à la sociologie, nous avons tendance à considérer que la communication ne constitue pas une discipline en soit, au sens où elle rassemble d'avantage des chercheurs avec des interrogations et des approches diverses autour d'un objet commun (la communication) que des chercheurs rassemblés par une interrogation et une approche commune sur une diversité d'objets. Les études en communication attirent en effet des chercheurs issus de domaines très variés, que ce soit la philosophie, la sociologie, la sémiologie, les *cultural studies* qui ont surtout en commun d'interroger des questions relatives à la communication comme objet central plutôt que comme théorie commune. On étudie ainsi la communication internationale, la communication organisationnelle, la communication interpersonnelle, la communication médiatique, la communication médiatisée par ordinateur, le marketing en se basant des conceptions de la communication. Au sein de ces différentes approches de la communication, nous avons réalisé un parcours constitué de pratiques de recherche et de questionnements théoriques propres à la Sociologie des usages des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC). Cette approche issue des théories de la réception, se centre sur l'analyse de la signification sociale des TIC du point de vue de l'utilisateur, et ce au travers des différents moments et contexte d'appropriation, de manipulation, de configuration, et d'adoption des technologies au quotidien.

Quant au recours à la pratique de l'ethnographie en sociologie, elle correspond à une tendance empirique qui privilégie une approche dite « de terrain ». L'ethnographie correspond en effet à une démarche qualitative d'observation qui permet une approche fine des problèmes sociaux et qui implique généralement une présence prolongée sur le « terrain », lieu physique des interactions sociales. Or les interactions sociales liées à l'usage d'un wiki ont ceci de particulier d'être principalement médiatisées par ordinateur. Elles ont donc lieu « en ligne », ce qui implique une approche ethnographique particulière. Quels sont les enjeux méthodologiques et épistémologiques qui caractérisent l'observation d'interactions en ligne ? Après une brève présentation des caractéristiques

de l'ethnographie en ligne, nous présenterons la façon dont nous avons approché les trois communautés choisies ainsi que leurs espaces de négociation des contributions. Dans un second temps, nous détaillerons les procédés d'observation qui ont été mis en place. Enfin, nous présenterons les questions éthiques qui ont émergé lors de l'enquête.

5.4.1 Une anthropologie du proche

Le mot anthropologie est aujourd'hui mis à toutes les sauces. La profession des anthropologues peut s'en réjouir, considérant que, quelles que puissent être les erreurs de perspectives et les distorsions de pensée, quelque chose de l'anthropologie est passé dans les autres disciplines. Elle peut aussi s'inquiéter de voir le noyau dur de son propos (combinaison d'une triple exigence : le choix d'un terrain, l'application d'une méthode et la construction d'un objet) se diluer ici où là dans des allusions un peu molles à la nécessité d'une « perspective » ou d'une « orientation » anthropologique, voire d'un « dialogue » avec l'anthropologie.

Augé, 1994, p 9.

L'anthropologie s'est constituée de nouveaux objets d'un point de vue à la fois temporel et géographique. Habitué à l'étude des terrains lointains et distants de notre quotidien, le regard de l'anthropologue a appris à se poser sur le monde qui l'entoure, dans toute sa proximité, sa modernité, son apparente banalité. Dans son livre fondateur sur cette nouvelle façon de faire de l'anthropologie, Augé (1984) insiste sur la nécessité de reconsidérer la notion d'espace. Si les lieux de l'anthropologie classique avaient traditionnellement été placés dans le lointain, l'exotique, l'étrange, le « primitif » l'étude du proche et du contemporain s'accompagne d'une triple nécessité : celle de théoriser la posture du chercheur dans un environnement qui ne lui est désormais plus étranger, celle de repenser sa méthode d'approche et d'observation et enfin celle de définir son objet d'étude, c'est-à-dire ce qui fait sens socialement, au regard des interactions étudiées. L'un des attraits de l'anthropologie du proche semble résider dans la facilité d'accès au terrain. Qui plus est, pour l'anthropologie des univers en ligne, l'observation semble pouvoir se faire depuis le lieu de travail privilégié du chercheur contemporain, à savoir son ordinateur.

5.4.2 Terrain virtuel et observation médiatisée

Comme le souligne Beaulieu (2004), non seulement le terrain du virtuel est facile d'accès, mais de plus, il est déjà écrit. Toute la tâche de retranscription, qui caractérisait si bien l'observateur au carnet, n'est plus à faire quand (apparemment) tout se dit par écrit. Alors que l'anthropologue classique transformait la parole et le geste en notes détaillées sur son carnet, celui du monde virtuel, n'aurait plus qu'à tendre la souris pour récolter les traces de ce qui se dit par écrit. Il s'agit bien sûr d'une impression de premier abord, car plusieurs difficultés apparaissent rapidement.

Tout d'abord, se faire accepter comme observateur. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent le Web s'est peuplé de communautés et de réseaux sociaux aux habitudes, aux intérêts et aux façons de faire de plus en plus diversifiés. Dans chacun de ces univers, la présence de l'internaute se manifeste différemment : elle peut être absolument discrète, voire invisible, comme dans le cas de l'observation d'écrits publics, ou encore d'une liste de diffusion à grande échelle ou nécessairement remarquable et difficile à obtenir comme ce serait le cas d'un chercheur devant suivre une guilde de joueurs experts d'un jeu massivement multijoueur.³⁷ Dans notre cas, il nous a été possible de maintenir pendant plusieurs mois une posture discrète d'observateur muet (*lurker*) en lisant simplement les échanges ayant lieu sur des listes publiques. Mais dès lors que nous avions des besoins d'observations plus précis ou étendus, comme de s'assurer de bien savoir quels sont les lieux à fréquenter pour être au cœur de l'action, il fallut intervenir, et donc se présenter. Trouver la liste des technologies de communication utilisées pouvait constituer une carte de repérage des lieux de sociabilité. Tout d'abord parce que ces technologies constituent en soi une unité d'usage, une expérience que l'on pourrait comprendre comme unificatrice, mais surtout parce que ces outils sont les média mêmes de communication entre leurs usagers (forum, canaux IRC, blogs qui deviennent alors le lieu du lien social). Mais ce genre de carte n'est ni une garantie, ni un mode d'emploi. Souvent présentée au visiteur pour l'orienter sur les façons de se repérer dans la vie de la communauté, la liste des moyens pour contacter un responsable ou joindre la communauté risque fort d'être incomplète, dépassée, ou bien trop exhaustive pour être

³⁷ Voir à ce titre les travaux de Julien Rueff <http://www.planetjeux.net/index.php3?id=print&article=153>

utile. Une fois que la présence du chercheur a été acceptée et qu'il pense être à la bonne place, il lui reste à s'assurer de bien comprendre ce qui se passe. Autre défi classique à l'anthropologie, celui de ne pas transformer significativement le terrain de par sa présence, ou du moins chercher à cerner ce que cette présence transforme. Enfin, l'observation des interactions médiatisées par ordinateur ne doit pas obstruer le fait que tout ne se passe uniquement en ligne. Les interactions prennent racine dans des lieux bien physiques, et sont initiées par des acteurs qui ont une existence hors ligne. Les traces de ce qui est publié peuvent en effet être insuffisantes à comprendre ce qui se passe dans l'interaction. Les premières recherches portant sur les interactions en ligne s'inquiétaient de la pauvreté de l'interaction sociale. Bien que de plus en plus augmenté par des interfaces graphiques, l'essentiel des échanges est encore principalement textuel. Pour comprendre la complexité de ce qui se noue dans l'interaction sociale, il est important de comprendre quels sont les contextes d'énonciation. Et ces contextes ne renvoient pas seulement à une existence en ligne, mais à la prolongation d'un vécu antérieur et synchrone à l'acte d'écriture en ligne. Les expériences d'entrevues médiatisées auxquelles nous avons eu recours ont fait émerger la difficulté de saisir ce qui se passe en dehors de l'écrit à l'écran. On voit donc que ce terrain proche et médiatisé par ordinateur ne s'approche pas si facilement qu'on pourrait le croire. Ou du moins, si l'on croit pouvoir s'y introduire physiquement en quelques clics, la richesse des interactions sociales qui se trament sur les lieux du virtuel ne se découvre pas si aisément aux yeux du passant. Ces spécificités supposent la mise en place d'un dispositif de recherche particulier.

5.5 Dispositif de recherche

Notre démarche méthodologique se caractérise par une posture continuiste inspirée par la sociologie pragmatique, ayant pour objet la négociation des contributions dans les wikis publics, s'appuyant sur trois études de cas et dans un contexte d'observation principalement virtuel. Prenant en compte ces différentes caractéristiques, nous avons mis en place un dispositif de recherche hybride, débutant par une phase conceptuelle descriptive, s'appuyant ensuite sur des pratiques issues de la sociologie des usages avec des outils et des enjeux propres à

l'ethnographie virtuelle.

5.5.1 Questionnaires en ligne

En lien avec notre volonté de mener une démarche participative et ouverte aux préoccupations de la communauté, nous organisons en avril 2008 un *focus group* rassemblant des usagers de wikis publics et plusieurs chercheurs afin de discuter de la pertinence et de l'acuité d'un questionnaire portant sur la notion de contribution. Après plusieurs tests et discussions, deux questionnaires ont été finalisés en juin 2008. « *Qu'est-ce que contribuer dans un wiki ?* » (Annexe A) et « *What it is to contribute to a wiki ?* » (Annexe B) visaient notamment à récolter auprès des trois communautés wiki, des témoignages concernant les motivations, l'apprentissage, la reconnaissance et la légitimation de la pratique de la contribution en ligne. En juillet 2008, nous avons récolté vingt-sept réponses pour le questionnaire en français et sept réponses pour celui en anglais. Les questionnaires avaient été annoncés sur la liste dédiée au wiki d'Ubuntu-fr, sur la page des contributeurs intervenants au projet Québec de Wikipédia, sur la liste dédiée aux sites Web du projet Debian et enfin sur les listes de recherches et de rencontres portant sur les wikis (*RecentChangesCamp*, *WikiSymposium*). Les contributeurs qui le voulaient bien indiquaient à la fin du questionnaire s'ils acceptaient de nous rencontrer en entrevue. Nous remarquons avec étonnement le très faible taux de participation d'utilisateurs du wiki de Debian : un mois après la mise en ligne des questionnaires, quatre répondants seulement évoquaient ce wiki.

Nous allions profiter de la rencontre annuelle de la communauté Debian qui se tenait en août 2008 à Mar del Plata (Argentine), pour approcher certains des contributeurs du wiki. C'est lors de cette rencontre que nous avons eu conscience que le wiki constituait un objet technologique peu central à la communauté, la plupart des acteurs de Debian utilisant le wiki de façon clairement épisodique ou périphérique. C'est pourquoi nous avons choisi de compléter notre enquête par un autre questionnaire en ligne, dédié cette fois à la place du wiki de Debian au sein de la communauté et intitulé «How about the Debian wiki». (Annexe C) Le questionnaire diffusé sur les listes générales de Debian aura permis de récolter 56 réponses. Conscientes de ne pas avoir

utilisé ce procédé de façon uniforme pour les autres projets, nous avons choisi d'utiliser ce questionnaire particulier dans une perspective de meilleure compréhension de la situation propre à Debian. En octobre 2008, les deux questionnaires généraux rassemblaient 40 réponses.

5.5.2 Entrevues en profondeur

En plus des répondants au questionnaire en ligne qui se portait volontaire pour une entrevue en face-à-face, nous avons utilisé quelques statistiques d'usage pour nous assurer de bien rejoindre les utilisateurs les plus actifs sur les wikis et sur les pages de discussions liées. Ce faisant, nous avions conscience de concentrer le regard sur une certaine catégorie d'utilisateurs, dont l'implication risquait de biaiser le regard sur la dynamique du wiki. Pour chaque wiki, nous avons aussi cherché à rejoindre des utilisateurs qui ne tenaient pas un rôle de *leader* au sein du projet. Il s'agissait néanmoins surtout d'une autosélection : les répondants se considérant eux-mêmes comme des participants assez actifs pour avoir une vision intéressante de la vie des communautés. Ainsi, si le questionnaire nous a permis de recueillir le témoignage de contributeurs très critiques envers la dynamique du wiki, ceux-ci ont refusé de me rencontrer en entrevue. Nous avons réalisé en tout 33 entrevues soit une dizaine par communauté, auprès d'utilisateurs répartis entre le Québec, l'Argentine, la Belgique, l'Allemagne et la France.

Certaines des entrevues ont été médiatisées, par messagerie instantanée écrite (le chat de gmail), par téléphone et par logiciel skype. Le recours à un médium de discussion allait chaque fois agir sur les circonstances de l'entrevue, circonstances dont nous allons retracer quelques grandes lignes. L'usage du téléphone et de skype ont eu des effets similaires. L'introduction amenait un rapport plus impersonnel, une certaine perte de complicité. Avec le temps, notamment lors des entrevues durant plusieurs heures, s'établissait un rapport détendu similaire à celui atteint en entrevue en face-à-face. L'usage d'un logiciel de messagerie écrit a quant à lui provoqué un contexte d'interaction particulier. Ce

mode de discussion à mi-chemin entre l'écrit et l'oral provoque aussi des décalages au niveau du rythme de l'échange. La conversation synchrone médiatisée par ordinateur se prête plus à une conversation symétrique du point de vue du temps de parole. Le contexte d'entrevue propose un cadre de discussion asymétrique, au sens où c'est le chercheur qui maîtrise l'ordre et la nature de la discussion. Mais l'entrevue en ligne provoque une autre forme d'asymétrie, renversant ou balançant dans une certaine mesure celle que nous venons d'évoquer. Le temps pris par l'interlocuteur lors de l'écriture de ces réponses rend le chercheur aveugle à ce qui se passe pendant ce temps-là. Chaque « silence » dans le dialogue habituellement soutenu des média de type *chat* provoquait une sorte rupture de communication, nous empêchant de réagir tant que la réponse n'était pas formulée et envoyée. Sachant que les contributeurs et les utilisateurs du chat sont multitâches, nous perdions aussi le contrôle sur le contexte d'énonciation de l'interlocuteur. Contraints à une certaine passivité à l'égard de l'interlocuteur, nous en profitons pour prendre des notes. À force d'attendre une réponse, nous devenions nous-même multitâche. Un avantage évident de ce mode d'entrevue est le fait que l'oral est déjà écrit. Au fur et à mesure que la conversation en cours s'affiche et s'archive, il est possible de commencer l'analyse et de repérer des réponses sur lesquelles rebondir. Nous retenons de cette pratique d'entrevue un certain malaise relatif à la perte de contrôle sur les inférences, les éléments habituellement non discursifs qui sont pourtant instructifs lors des entrevues.

5.5.3 Observation des lieux de discussion

Pour chacune des communautés, il nous a fallu du temps, plusieurs conversations et beaucoup de curiosité pour découvrir où se trouvaient les lieux d'interaction qui allaient intéresser nos recherches. Il faut souligner que les interactions entre les usagers d'un wiki ne sont pas visibles à première vue. Les wikis mettent de l'avant les pages ou

articles dans leur état le plus propre et le plus fini possible. L'existence et le contenu des interactions est une donnée plus enfouie, mais publiquement accessible pour qui sait qu'elles existent et où les chercher. Or chacune des trois communautés étudiées a mis en place une géographie communicationnelle particulière qui nous a demandé des marches d'approche spécifique.

5.5.3.1 L'observation de la jasette du Portail:Québec de Wikipédia-fr

Sur Wikipédia, l'espace de discussion est accessible via un onglet de discussion adjacent à la page de l'article. Le moteur Mediawiki permet cet usage et la fonctionnalité de discussion est très largement utilisée par les contributeurs les plus impliqués. On trouve aussi dans l'historique des pages des commentaires laissés par les usagers afin d'expliquer en quelques mots le motif de leur action sur la page. Cependant, ce n'est ni *via* les commentaires ni sur les pages de discussion que s'effectue l'essentiel de la coordination du projet. Le Projet:Québec étant un espace dédié à la coordination des articles et des activités ayant trait avec le Québec, la communication entre les participants s'effectue sur une page dédiée intitulée la « Jasette » dans ce projet spécifique. Les conversations y ont lieu sur le mode du dialogue thématique et se rapportent, par le biais de liens hypertextes, aux différents contextes de débat.

5.5.3.2 L'observation des espaces de discussion du wiki d'Ubuntu-fr

En réalisant qu'il n'y avait pas, sur le wiki d'Ubuntu-fr, de pages de discussion accolées aux pages de contenu, comme nous en avons l'habitude dans Wikipédia, nous avons commencé à chercher dans les pages dédiées à la communauté les lieux de coordination. Il y avait bien une page d'introduction à la contribution sur ce wiki, mais point de lieux de sociabilité, de coordination, aucune porte d'entrée apparente sur la vie de ce wiki. C'est en éditant une page que nous avons découvert l'existence d'une liste de discussion à laquelle le nouveau contributeur était cordialement invité à s'inscrire, que nous sommes parvenue à faire après plusieurs tentatives infructueuses. Nous découvrons alors une liste très active, mais comme en arrière-scène et dont l'activité fourmillante ne transparaissait pas dans les pages de la documentation. Enfin, ce n'est que plusieurs mois

après le début de notre observation que nous avons cerné la façon dont d'articulent les trois onglets du site Ubuntu-fr, à savoir le wiki (identifié sous le terme de *documentation*, puisqu'il s'agit en fait de la documentation officielle, en français), un *forum* de discussion, où les usagers peuvent poser des questions dans un espace hiérarchisé par catégorie et thématique, et enfin, un onglet *planet*, une sorte de blogue permettant à des usagers assidus et répartis dans le monde francophone d'y afficher des informations relatives à Ubuntu. Les utilisateurs qui interviennent dans le *forum* discussion ou dans le *blogue planet* sont éventuellement renvoyés vers les pages du wiki, quand l'information demandée y est disponible et que le locuteur connaît l'existence de cette page. Nous découvrons ainsi que le forum et le wiki constituent deux options complémentaires et parfois concurrentes pour l'utilisateur en quête d'aide ou d'information. Le wiki et le forum sont plutôt indépendants l'un de l'autre, le forum étant l'interface de dialogue privilégiée pour le débutant qui cherche de l'aide, le wiki servant alors de lieu de compilation pour éviter de répéter sans cesse les mêmes questions. Un faible pourcentage de répondants au forum contribue aussi sur le wiki d'Ubuntu-fr. Ayant aussi connaissance de l'existence d'un canal de chat dédié aux discussions en français³⁸, nous y passons de temps à autre, mais sans jamais y voir de discussion relative au wiki. C'est en suivant les conversations de la liste de discussion et en parcourant encore le wiki que nous avons découvert que des réunions de coordination se tenaient régulièrement sur un canal dédié, ouvert à tous, mais faiblement publié. C'est lors de ces rencontres que les interlocuteurs du forum et les contributeurs du wiki se coordonnent. Quelques événements comme des festivals d'installation (*install party*) à l'occasion de la sortie d'une nouvelle version de la distribution Ubuntu ont également occasionné la rencontre de contributeurs parisiens.

5.5.3.3 L'observation de la discussion par liste dans la communauté Debian

Notre approche des lieux de discussion du wiki de Debian fut celle qui rencontra le plus de détours et de fausses routes. En mai 2008, nous découvrons que les conversations concernant le wiki se tenaient sur une liste dédiée à la gestion des sites de Debian³⁹ à laquelle nous nous sommes dès lors abonnée. Tout en nous initiant à la

³⁸ # Ubuntu-fr sur le serveur IRC freenode

³⁹ La liste <http://lists.debian.org/debian-www/>

technicité des conversations, nous attendions avec impatience qu'une discussion semble concerner le wiki. C'est alors que nous avons découvert que les listes de Debian (comme celles d'Ubuntu-fr) étaient toutes archivées publiquement. Nous avons donc commencé à naviguer dans ces archives, en cherchant à repérer et compiler les conversations ayant le terme « wiki » dans le titre (la convention d'usage pour parler du wiki). Nous profitons aussi de notre inscription sur cette liste pour annoncer le questionnaire en ligne. Mais après plusieurs semaines, seuls quatre contributeurs avaient répondu à cet appel.

En nous rendant à la conférence annuelle de Debian, nous réalisons que notre statut de parfaite inconnue n'aidait pas notre enquête. Le fait de nous être présentée à une rencontre de Debian nous a permis d'être entendue par la communauté. Après plusieurs discussions, un utilisateur de Debian a ainsi confirmé sur la liste interne à la conférence l'intérêt de cette recherche, ce qui a valu quelques répondants supplémentaires, mais surtout décidé des personnes volontaires pour réaliser des entrevues. Finalement, nous avons réalisé que la plupart des utilisateurs du wiki de Debian ne sont pas inscrits sur la liste de coordination « www ». L'usage du wiki étant très décentralisé, plusieurs équipes de travail utilisent le wiki sans s'occuper des questions relatives à son organisation générale. Seuls quelques acteurs sont impliqués dans cette coordination, au profit d'une plus grosse masse d'utilisateurs, impliqués eux, dans d'autres projets. C'est en diffusant l'annonce de cette étude sur des listes générales que nous avons pu rassembler plus de 60 réponses concernant le wiki de Debian.

5.5.3.4 Comparaison des espaces de discussions des wikis étudiés

En résumé, les trois communautés wikis utilisent des média de discussion et de coordinations différents, ce qui a des impacts sur l'organisation de la communication au sein de projet. Ci-dessous, nous présentons un tableau récapitulant ces différentes dispositions.

Tableau 2: Comparaison des espaces de discussions des wikis étudiés

	Wiki.debian.org	Doc-Ubuntu-fr	Portail:Québec de Wikipédia.fr
Discussion <i>in situ</i>	Page de discussion	Sur la liste dédiée	Sur les pages de discussion adjacentes
Fréquence	Quelques fois par an	Plusieurs fois par jour	Plusieurs fois par jour
Discussion de coordination	Liste non dédiée http://lists.debian.org/debian-www/	Liste dédiée https://lists.ubuntu.com/mailman/listinfo/Ubuntu-fr	Jasette http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion_Projet:Qu%C3%A9bec
Fréquence	Quelques fois par mois	Plusieurs fois par jour	Quelques fois par jour

5.5.4 Des enjeux éthiques propres au terrain

Au Canada, la recherche avec des sujets humains est encadrée par des procédures de vérification éthique, qui demande de remplir un formulaire⁴⁰ devant passer par une longue procédure d'évaluation. Ce qui pourrait passer pour une formalité a été pour nous l'occasion de développer une réflexion critique vis-à-vis de la recherche que nous menions. En particulier, la mise en place des questionnaires en ligne et la tenue des entrevues a fait émerger deux enjeux éthiques propres à l'ethnographie virtuelle des communautés épistémiques médiatisées.

5.5.4.1 Anonymat et authentification

Les formulaires d'éthique stipulent par défaut de mettre en œuvre des mesures protégeant l'anonymat des participants à une enquête. Nous avons d'abord observé cette recommandation en protégeant le questionnaire en ligne des possibilités de recouvrement de l'identité des participants, le questionnaire mentionnant cette mesure dès la première page. Cette mesure a été perçue de façon étonnamment contradictoire par plusieurs participants. Quatre retours critiques concernaient respectivement un manque d'authentification, la violabilité du dispositif d'anonymisation, et enfin le choix d'une anonymisation par défaut. Concernant l'authentification de notre statut de chercheur, un participant curieux voulant trouver des preuves externes au sérieux de l'enquête allait rechercher sur notre blog personnel des éléments de légitimation scientifique, éléments dont cet espace personnel est plutôt dépourvu. Un autre utilisateur, qui allait d'ailleurs refuser de participer, reprochait l'absence de signature authentifiée au bas des courriels d'invitation à remplir ce questionnaire. Sans clef PGP, ces outils de cryptographie qui assurent l'authentification d'un interlocuteur, nous pouvions, à ses yeux, être une chercheuse pastiche. La troisième remarque concernait la question de l'anonymat des réponses, choix par défaut sur lequel nous nous trompions profondément nous assurait Jonas l'un des répondants qui tenait à être identifié. Cette dernière remarque fut l'occasion de nombreux et très riches échanges sur l'anonymat, la volonté de s'authentifier, d'être reconnu à juste titre pour une participation à un projet technique

40 <http://www.recherche.uqam.ca/ethique/humains-memoire-these.htm>

comme à une enquête scientifique. Le participant en question se considérait à la fois suffisamment légitime, mais surtout suffisamment responsable de ses propos pour vouloir être identifié. La discussion nous est apparue comme suffisamment éclairante pour changer cette option par défaut afin de donner le choix entre l'anonymat, la signature ou le pseudonyme d'usage. Nous décidions par la suite de consacrer deux questions sur le thème de la visibilité et de la reconnaissance des contributeurs lors des entrevues, l'une relative aux contributions dans les wikis et le libre et l'une relative à l'entrevue même, en donnant là encore le choix au répondant, de s'identifier par leur vrai nom, leur pseudonyme d'usage ou d'avoir recours à l'anonymat.

5.5.4.2 La restitution des données de la recherche

Un second enjeu éthique a trait à la relation établie entre le chercheur et son terrain. Pour les acteurs des communautés en ligne, il est essentiel que les résultats des recherches soient publiquement accessibles sur le Web. Pourtant, les institutions légales et éditoriales liées aux universités n'ont pris encore que faiblement la mesure de cet impératif. En particulier, en rencontrant les contributeurs du projet Debian, nous devions parfois démontrer que notre travail pourrait contribuer à la communauté. Celle-ci a été plusieurs fois l'objet d'études sociologiques. Certains participants faisaient remarquer l'absence de retour et de partage et le fait qu'eux aussi se considéraient comme des scientifiques. Nous prenions note de ces remarques, en promettant une forme de restitution, en anglais notamment, mais aussi dans un format accessible et utilisable. Cet impératif nous renvoie notamment à la posture continuiste énoncée en introduction de ce chapitre.

5.6 Stratégie d'analyse

5.6.1 Stratégie et grille d'analyse de la notion de contribution

Dans le chapitre 3, nous avons procédé à une analyse conceptuelle de la contribution et avons défini quatre principales caractéristiques. La contribution serait motivée par un intérêt personnel devant rencontrer un intérêt collectif. Cela entraîne les participants dans d'éventuels ajustements qui s'effectuent selon un régime de dispute ou de délibération. Contribuer impliquerait un type de reconnaissance attachée aux réalisations plutôt qu'à la personne, d'où la présence de l'anonymat.

L'analyse s'appuiera sur les réponses au questionnaire en ligne et des entrevues pour redéfinir cette notion à partir des catégories des utilisateurs. À partir de différentes descriptions de contribution, nous chercherons à dresser une typologie de ce que les usagers entendent par contribution. Un second ensemble de questions qui concerne les motivations et les attentes des contributeurs, nous permettra de révéler le type d'intérêt mis de l'avant et d'aborder les enjeux relatifs aux problèmes de reconnaissance des contributeurs. Les questions concernant la qualification des contributions nous serviront à analyser les normes et formes de légitimation des connaissances mises en place dans chacune des communautés. Enfin, ayant demandé aux contributeurs de référencer d'une part, les sujets typiques qui amenaient à des discussions, et d'autre part, les modes de gestion des dissensions, nous chercherons à donner une première vision de la négociation dans ces wikis publics. L'analyse aboutira sur une comparaison des résultats avec la définition conceptuelle du chapitre 3. L'analyse de la notion de contribution s'effectuera selon la grille suivante :

Tableau 3: Grille d'analyse de la notion de contribution

1. Identification, typologie et définition des contributions
2. Motivations et attentes liées à la contribution dans les wikis publics
3. Convention et processus de légitimation des contributions et apprentissage des participants
4. Modalités de discussion
5. Analyse comparée du concept de contribution et des définitions issues de l'analyse

5.6.2 Stratégie et grille d'analyse des négociations

L'analyse des négociations se déroulera en quatre phases. Elle commencera par une présentation du contexte dans lequel se tient la négociation. Cela nous permettra, comme recommandé par *Druckman (2008)*, de comparer les liens entre contexte et processus.

La seconde phase s'inscrit dans la lignée de la méthode mise en place par Dorat, Latapy, Conein, et Auray (2007). Chaque négociation sera d'abord présentée selon le graphe formé par les interventions des participants. Comme il s'agit de négociations de taille moyenne (une vingtaine d'interventions en moyenne), nous serons en mesure d'analyser le contexte, le processus et les implications du débat.

L'analyse du processus de la négociation s'intéressera aux motifs d'ouverture, au déroulement de la négociation à la façon dont les participants interagissent et se considèrent mutuellement. Sachant que dans un collectif, une négociation vise toujours une résolution censée rencontrer l'intérêt général, nous serons attentive à la façon dont les participants appellent à des références communes, c'est-à-dire la façon dont ils se réfèrent à des principes de justice ou de justesse. Nous présenterons enfin les éléments qui, au moins temporairement, ont permis de clore la négociation.

En revenant sur le contexte et le processus de la négociation, nous chercherons à comprendre ce qu'elle éclaire de spécifique ou d'emblématique dans la pratique de la contribution. En particulier, nous réfléchirons à la façon dont les participants présentent leur rapport à l'organisation et la légitimation des connaissances. Nous questionnerons

ensuite les conséquences politiques de la façon dont les participants considèrent leurs média de communication et leurs dispositifs de collaboration. À partir de l'attitude des participants dans la gestion des négociations, nous chercherons finalement à comprendre leur rapport à la justice et au soin du lien social dans la communauté. La grille d'analyse suivante présente ces différentes étapes :

Tableau 4: Grille d'analyse des négociations

Contexte social et local de la négociation

Éléments contextuels externes à la communauté étudiée
 Éléments contextuels propres à la communauté étudiée
 Médiums utilisés
 Longueur (début-fin)

Contenu et forme de la négociation

Présentation schématique des fils de discussion, des pages de contribution et des pages de discussion associées à une contribution négociée
 Description factuelle des échanges
 Identification des fils de discussions linéaires et en forme d'éventail

Processus de gestion et de clôture de la négociation

Motifs et modes d'ouverture
 Déroulement de la négociation (méthode employée, attitude des participants)
 Légitimation des participants (effectivité de leur participation, inclusion, exclusion ou mépris)
 Référents en matière de justice ou de justesse (références communes épistémiques et politiques)
 Motif et mode de fermeture

Conclusion sur le caractère spécifique et emblématique de la négociation

Interactions entre contexte et processus
 Rapport entretenu vis-à-vis de la connaissance
 Rapport entretenu vis-à-vis des média de communication et du dispositif de collaboration
 Soin du lien social, rapport aux règles et à l'organisation

Puisque nous allons utiliser cette grille pour analyser six négociations différentes, nous nous réservons la possibilité d'inverser certains points afin d'alléger la présentation.

5.6.3 Conclusion du chapitre méthodologique

En résumé, c'est consciente des enjeux spécifiques liés à notre posture épistémique, à l'analyse du virtuel et à l'usage de l'étude de cas que nous avons procédé à une approche mixte. Nous avons effectué au chapitre 3 une première proposition théorique, que nous allons exposer aux confirmations, extensions et contradictions de l'enquête. Ayant énoncé une posture épistémique par laquelle nous tenions les acteurs pour compétents, nous avons porté une attention toute particulière à la façon dont ceux-ci évaluaient, développaient, reconnaissent, révélaient ou mettaient en doute leurs compétences mutuelles. Aussi le chapitre 6 sera-t-il l'occasion de revoir la définition de la contribution telle qu'avancée en chapitre 3. Nous envisageons ensuite d'entreprendre trois études de cas distincts, mais proches, afin d'observer ce qu'il y avait de spécifique et de généralisable d'un cas à l'autre. Pour chacune des communautés choisies, deux négociations seront étudiées en détail, en suivant une méthode de représentation et d'analyse qui vise à faire ressortir les caractéristiques politiques et épistémiques de chacune des communautés. Le chapitre 7 sera donc l'occasion d'observer la façon dont le savoir, le lien social, l'éthique et le pouvoir sont présentés et utilisés dans des situations d'interactions conflictuelles. C'est à partir de ces six analyses que nous chercherons à savoir ce que les négociations des contributeurs à un wiki public nous apprennent de la légitimation des savoirs dans les communautés numériques, et dans quelles mesures il est possible de parler de politisation.

CHAPITRE VI [EXPLORATION]

UNE EXPLICATION DE LA CONTRIBUTION AUX WIKIS PUBLICS

Comme spécifié dans la section méthodologique, nous avons mis en place trois questionnaires en ligne. Les deux premiers, intitulés respectivement « *Qu'est-ce que contribuer dans un wiki ?* » et « *What it is to contribute to a wiki ?* » (Annexe A et B) ont permis de rassembler en tout quarante formulaires complétés, dont six en anglais. Un autre questionnaire qui fut ensuite mis en place spécifiquement pour le wiki de Debian, « *What about the Debian Wiki ?* » (Annexe C) ne posant pas les mêmes questions, mais qui aura servi à situer l'usage du wiki de Debian dans le contexte spécifique de cette communauté. Il ne sera donc pas traité comme tel dans ce chapitre. Pour chacun des questionnaires, nous avons privilégié des questions ouvertes, et volontairement choisi des questions éventuellement ambivalentes pour ne pas orienter les réponses sur nos attentes tout en prenant soin de rendre le questionnaire compréhensible du point de vue des usagers. À ce titre, le questionnaire a d'abord été complété par six usagers tests, avant d'être adapté et lancé publiquement.

Dans un second temps, les thèmes abordés dans le questionnaire allaient être repris en entretiens individuels semi-directifs avec 33 contributeurs, issus par tranche de onze de chacune des trois communautés. L'objectif était d'approfondir avec eux les éléments qui nous semblaient déterminants d'une culture de la contribution d'une part, ainsi que les spécificités propres à chacune des communautés d'autre part.

6.1 Présentation des contributeurs

Les participants ont répondu au questionnaire entre juin et octobre 2008, dont la plupart en juillet 2008. Après avoir réalisé quelques entretiens liminaires en avril 2008, la plupart des entrevues ont été réalisées entre août 2008 et janvier 2009, sur

Mar del Plata (Argentine), Montréal (Québec), Bruxelles (Belgique) et Paris (France) et plusieurs villes et villages français. Nous avons réalisé nos dernières entrevues par téléphone, depuis Montréal, en mars 2009 avec des contributeurs habitant la ville de Québec, New York et enfin l'Allemagne.

Sur quarante répondants au questionnaire en ligne, deux seulement se sont présentées comme étant des femmes et deux n'ont pas précisé leur genre. En entrevue, nous n'avons interrogé qu'une seule femme sur les trente-trois contributeurs rencontrés. Cette femme était transsexuelle et avait adopté le genre féminin depuis deux années. Avec elle ainsi qu'avec les autres participants nous avons questionné la place des femmes dans la contribution au logiciel libre et aux wikis, mais à partir d'un vécu d'homme.

Nous avons aussi trouvé une forme d'uniformité du point de vue de l'origine sociale et culturelle des contributeurs. Les participants que nous avons rencontrés en entrevue pour la contribution au Portail: Québec de Wikipédia étaient majoritairement des étudiants (en sociologie, en sciences politiques). Nous avons aussi rencontré en entrevue un professeur du secondaire et plusieurs professeurs ont aussi participé au *focus-group* liminaire et au test du questionnaire en ligne. Les autres contributeurs travaillaient en informatique. Ils étaient tous québécois, avec des revenus moyens, non autochtones et non issus de l'immigration (à l'exception d'un français).

Ceux rencontrés pour la contribution au wiki d'Ubuntu-fr étaient tous français (à l'exception d'un contributeur belge), pour la plupart impliqués dans un travail lié à l'informatique ou au multimédia. Quelques contributeurs étaient liés au milieu associatif et associaient leur activité militante à leur activité de contributeur en ligne. Ils associaient leurs contributions à leur capacité de dégager du temps libre, mais un tiers des participants expliquaient comment ils s'arrangeaient pour contribuer tout en travaillant ou pour travailler tout en contribuant. La contribution au wiki d'Ubuntu-fr était généralement présentée

comme une activité prenante, mais intégrée à d'autres activités.

Enfin, bien que nos premiers échanges par courriel furent d'abord en anglais, la majorité des contributeurs au wiki de Debian que nous avons rencontrés étaient d'origine française et allemande. Cela s'expliquerait, selon eux, par la grandeur de ces deux communautés linguistiques après la communauté anglophone (majoritaire, mais englobante). Les Français et les Allemands auraient constitué des sous-communautés particulièrement actives dans les activités de traduction et de contribution à la documentation. Ils occupent surtout des emplois ayant trait à l'informatique et à l'administration de serveurs. Deux contributeurs étaient motivés de part leur profession liée au milieu scolaire à faire évoluer le volet éducatif du projet Debian.

La moyenne d'âge des participants ayant répondu au questionnaire en ligne se situe entre 20 et 35 ans. Un seul contributeur a déclaré avoir moins de 20 ans et un seul plus de 50 ans. Le graphique suivant montre la répartition d'âge des participants au questionnaire en ligne :

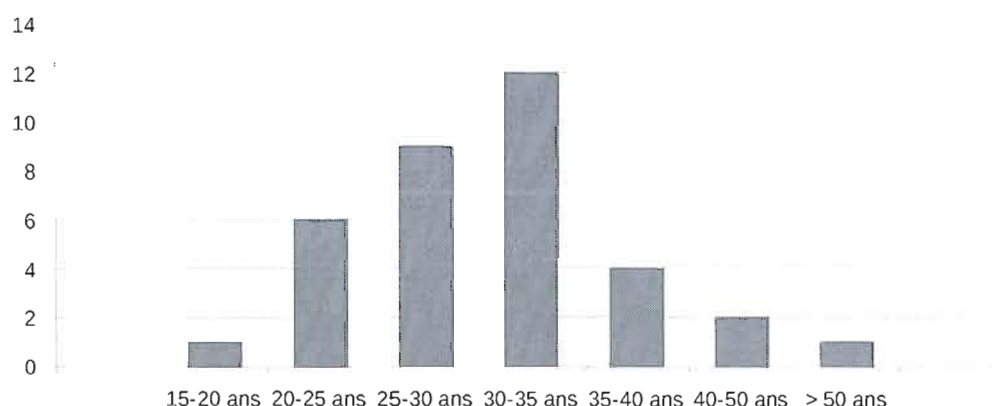


Illustration 11 : Répartition par tranche d'âge des participants au questionnaire en ligne

En comparant avec les personnes rencontrées en entrevue, nous parvenons à des moyennes d'âge similaire. Deux des contributeurs interrogés en entrevue avait plus de 50 ans, dont un plus de 60 ans : ce dernier a été intrigué par l'usage du logiciel libre par l'intermédiaire de son petit-fils et la retraite avait été pour lui

l'occasion de se mettre à contribuer. Les contributeurs au wiki de Debian étaient de façon générale plus âgés que les contributeurs au wiki d'Ubuntu-fr, avec une moyenne d'âge de 35-45 ans. Ils utilisaient le système d'exploitation Debian depuis une dizaine d'années en moyenne. La majorité des contributeurs au Projet:Québec de Wikipédia avaient entre 20 et 35 ans.

6.2 Identification, typologie et définition des contributions

La première question à laquelle devaient répondre les répondants du questionnaire en ligne était la suivante : *À quels wikis participez-vous?* Cette entrée en matière allait permettre de repérer l'expérience des répondants, certains étant impliqués dans plusieurs wikis, mais aussi de contextualiser les réponses.

Sur les 40 répondants au questionnaire en ligne, 19 ont mentionné leur participation au wiki d'Ubuntu-fr, 18 ont mentionné Wikipédia, et 7 seulement ont mentionné le wiki de Debian. 8 répondants ont également indiqué d'autres wikis, tels que citizendium (2), la Wikiversity (2), des wikis personnels et professionnels (6), le c2 (1) qui est le wiki initié par Cunningham. Enfin, 17 des répondants ont mentionné participer activement à plusieurs wikis, ce qu'ont pourrait interpréter comme une expérience et un goût pour cet outil. Lors des entrevues, nous avons pu approfondir l'expérience de l'usage des wikis développés par les participants. Les réponses oscillaient entre une découverte de l'outil via Wikipédia ou via leur expérience de travail. La majorité des personnes interrogées utilisait des wikis depuis plus de trois ans.

Nous assimilons le taux de participation des contributeurs au wiki d'Ubuntu-fr à la visibilité de l'annonce du questionnaire, que tous les contributeurs impliqués dans le projet ont pu recevoir parmi leurs courriels via la liste de discussion dédiée au wiki. Rendre visible le questionnaire aux yeux des contributeurs de Wikipédia était plus difficile. L'annonce de l'enquête fut seulement postée parmi les nouvelles de la « jasette », qui est loin d'être un

passage obligé à tous les contributeurs du projet. Quant à la sous-représentation des contributeurs au wiki de Debian, nous l'attribuons à la difficulté de rejoindre les personnes concernées vu le caractère décentralisé de l'activité de contribution.

Les participants étaient ensuite incités à décrire leur activité dans les wikis cités puis à faire état de contributions qui leur semblaient marquantes ou importantes. Ces questions allaient permettre de dresser une typologie de ce que les participants entendent par contributions.

6.2.1 Ajout et amélioration du contenu du wiki

La principale activité d'un contributeur consiste à rédiger une page de wiki avec des informations jugées pertinentes pour le projet. Mais la plupart des participants font ce type de contribution dans le contexte d'une autre activité qui les amène à consulter ou à compléter un article de wiki. Les contributeurs à Wikipédia que nous avons rencontrés sont pour beaucoup des étudiants, quelques professeurs et des « passionnés » d'histoire, de photographie ou encore de nature. C'est au cours de leurs activités de recherche qu'ils ont découvert Wikipédia. C'est en comprenant le fonctionnement de cette encyclopédie qu'ils ont commencé à participer, de façon d'abord ponctuelle puis, selon leur disponibilité, de façon plus récurrente. Plusieurs contributeurs avouent contribuer à Wikipédia sur les lieux et sur le temps de leur activité professionnelle. Chez les étudiants, beaucoup expliquent qu'ils ont commencé à contribuer au fur et à mesure des recherches effectuées pour des travaux scolaires ou universitaires, utilisant parfois un travail de fin d'année pour ouvrir ou compléter un article sous-documenté. Les contributeurs des wikis de documentations mentionnent également contribuer au fur et à mesure des besoins qu'ils rencontrent. Cette forme de participation est principalement effectuée par ceux qui sont identifiés comme des contributeurs-lecteurs, qui passent d'un rôle à l'autre assez régulièrement.

« Quand je rencontre un problème dans une manipulation sous ubuntu, qui n'est pas indiquée dans la documentation, dès que je trouve une solution j'en parle sur la mailing-list et après accord commun je modifie la doc en conséquence⁴¹. »

41 JordAn, répondant au questionnaire, juillet 2008

La connaissance du contributeur est ainsi le plus souvent liée à une passion, une expérience. Il s'agit parfois, plus souvent dans les wikis de documentation, d'une découverte, c'est-à-dire d'une expérience récente, de la solution à un problème apparemment non résolu. À ce sujet, le contenu ajouté à l'encyclopédie et celui qui rejoindra les wikis de documentation diffère sur un point important. L'encyclopédie n'accepte pas de travaux inédits, de découvertes, d'inventions, de créations qui n'ont pas été auparavant publiées et dont il est possible de retrouver la référence. Le contenu d'une documentation ne peut évidemment pas être contraint à ce même mode de légitimation. Contacter le responsable du logiciel pour attester de la validité de la découverte, de la justesse de la solution peut être une option, mais c'est sans compter le fait qu'il y a de fortes chances que le problème soit de fait, encore inconnu, que la façon de le résoudre n'ait pas été publiée ou tout simplement, qu'il s'agisse d'un problème pour lequel il n'y a pas ou n'y aura jamais de documentation officielle (rareté, problème de comptabilité, cas exceptionnel, extrême nouveauté, matériel ou logiciel qui ne sont plus supportés...). Partager l'existence de problèmes et les voies de solutions constituent tout particulièrement en informatique libre, une façon de faire avancer l'état des savoirs. Mais la majorité des contributions aux wikis de documentation concerne en réalité moins l'exposition technique de la solution à un problème qu'une façon de présenter cette solution afin qu'elle soit lisible, pertinente et juste pour un public d'utilisateurs parfois novices.

6.2.2 Ménage sur le contenu et surveillance des activités

L'activité la plus souvent mentionnée par les contributeurs interrogés relève du travail de fourmi. Œuvrant parfois dans l'anonymat, souvent dans l'ombre, ceux qu'on appelle aussi les « wiki-gnomes » (bien connus pour leurs activités discrètes et bénéfiques) s'attèlent à des tâches peu valorisantes, mais faciles d'accès et de plus en plus reconnues pour leur utilité. Si la reconnaissance de cette activité est diffuse et rarement personnalisée, plusieurs y trouvent un certain plaisir, relié d'une part à la satisfaction de se rendre utile, et d'autres, à effectuer

une tâche qui ne demande pas une implication trop importante comme l'indique cet utilisateur qui explique qu'il « *dépense [son] besoin de glande de la journée en regardant quels sont les derniers changements effectués pour éventuellement les corriger*⁴². »

La correction des fautes d'orthographe est l'une des tâches les plus mentionnées. Une autre activité fréquemment mentionnée consiste à surveiller le wiki en le protégeant des vandalismes, c'est-à-dire de l'introduction volontaire d'erreurs parfois grossières parfois plus difficiles à cerner. La vérification de l'exactitude d'une date ou d'une ligne de commande demande par exemple une attention bien spécifique. L'insertion d'erreurs « discrètes » peut cependant être facilement remarquée par l'observation des modifications récentes, qui indiquent précisément ce que chaque modification a apporté ou supprimé. Certains contributeurs sont ainsi abonnés à des pages ou à des ensembles de pages pour surveiller ce qui s'y passe. Cette pratique est nommée la « sécurité douce ».

Les contributeurs qui se désignent eux-mêmes comme des « wiki-gnomes », des « jardiniers », des « correcteurs », des « techniciens de surface » et autres « détecteurs de vandalisme » en viennent généralement à s'organiser en cohortes pour se coordonner ou se spécialiser dans des activités complémentaires. Sur le wiki d'Ubuntu-fr, un petit groupe de trois utilisateurs reçoit un mail pour chaque modification apportée au wiki, dans une boîte partagée qui leur permet de se répartir ce travail fastidieux. Seul un contributeur, un des administrateurs du wiki, m'a mentionné ce travail qui semble être complètement ignoré par l'ensemble des contributeurs. Mais le « ménage » désigne aussi une activité plus complexe de rangement, de tri, d'harmonisation, de réorganisation qui, portant plus à conséquence, requiert bien souvent une certaine coordination.

6.2.3 Organisation structurelle du contenu

Une activité souvent soulignée comme étant d'importance consiste en effet

42 ZondeR, répondant au questionnaire en ligne, juillet 2008

à organiser l'information qui s'accumule sur le wiki. L'ouverture et la flexibilité du dispositif d'une part et l'impératif d'organisation des connaissances propres aux communautés épistémiques posent en effet de nombreux défis aux contributeurs. Peu de contributeurs mentionnent y participer, mais beaucoup reconnaissent l'énormité du travail que demande la structuration du wiki, la restructuration de pages oubliées, ou encore la planification d'une nouvelle structure à partir d'une structure actuelle inadéquate.

Le portail (aussi appelé page d'accueil) devant orienter le lecteur dans son parcours du wiki est l'objet de fréquentes critiques et demandes de restructuration. C'est aussi l'une des thématiques mentionnées parmi les sujets fréquents de négociation. Pour chaque wiki, un guide de l'utilisateur, généralement réalisé lui aussi à l'usage, oriente ce dernier sur la meilleure façon d'organiser une page. Les trois moteurs de wiki étudiés permettent l'usage de catégories, rajoutées à la main par les usagers, et qui permet de regrouper plusieurs pages dans une même thématique. La recherche par mots-clefs reste la façon la plus fréquente de retrouver l'information. Encore faut-il que les utilisateurs parviennent à se mettre d'accord sur la terminologie générique à employer. Dans ces univers sociaux marqués par une forte culture technique, les participants ont tendance à chercher des solutions automatiques pour des problèmes d'organisation de l'information. Les robots utilisés dans Wikipédia pour normaliser le marquage des catégories en sont un exemple. Mais ces automatismes ne règlent que des questions qui ont fait l'objet de consensus ou de conventions. Le défi est alors d'allier ouverture sociale et homogénéité des réalisations.

« Alors ça [*se mettre d'accord sur l'organisation de l'information et le titrage des pages*], c'est le gros problème. Parce que comme on est complètement ouvert et qu'on force pas le nommage d'une page; en fait, c'est l'outil qui doit gérer ça, ce n'est pas aux personnes d'être disciplinées à priori, hein »⁴³

43 Ju, en entrevue, septembre 2008

La façon d'aboutir à un modèle de page type et à une organisation cohérente relève en fait d'un travail à long terme d'ajustement entre informaticiens et utilisateurs débutants, entre anciens et nouveaux usagers du wiki et entre des participants qui ont des habitudes et des conceptions différentes de l'organisation de l'information. En effet, vis-à-vis de la qualité de l'organisation du contenu, les avis divergent souvent entre utilisateurs d'un même wiki. Certains utilisateurs disent très bien s'y retrouver, en particulier quand ils ne s'intéressent qu'à un domaine assez bien circonscrit. Mais les nouveaux utilisateurs ainsi que les plus anciens sont généralement d'accord les uns sur l'apparent désordre du projet, les autres sur la grande difficulté à gérer l'ouverture, et de transformer, parfois quotidiennement, le désordre en un ordre, ou du moins en une certaine logique.

6.2.4 Facilitation et organisation de l'espace social

Le dernier type de contribution dont il est fait mention ne concerne pas le contenu, mais le rapport aux contributeurs. L'accueil des nouveaux arrivants est une activité qui tient à cœur de ceux qui se rappellent leur propre désorientation ou encore la façon dont eux-mêmes ont été accueillis à leur arrivée dans cet environnement. Plusieurs des contributeurs ainsi soucieux de l'accueil des nouveaux participants sont parmi les auteurs des guides de participation au wiki. Sur Wikipédia, cette activité a été en quelque sorte institutionnalisée avec la mise en place de parrainage, qui permet à des anciens de guider les nouveaux dans leur découverte de l'environnement hypertextuel, mais aussi dans l'apprentissage des normes syntaxiques, des conventions de rédaction ou d'interaction avec les autres contributeurs. La participation à la rédaction de charte, de convention, de politique d'utilisation, ou de différentes discussions ayant trait à des difficultés organisationnelles est également souvent mentionnée. Derrière ces activités d'accueil et d'organisation se cache une multitude d'activités reliées à la gestion d'éventuelles frictions qui apparaissent entre des contributeurs qui ont du mal à s'entendre. Mais nous reviendrons sur ces questions dans le chapitre suivant qui a trait aux négociations des contributions.

6.3 Motivations et attentes liées à la contribution dans les wikis publics

6.3.1 Motivations

Nous avons demandé aux utilisateurs de distinguer leurs premières motivations de leurs motivations actuelles afin de dégager une éventuelle évolution dans leur intérêt pour le wiki, son projet ou sa communauté. Nous présenterons d'abord les principales motivations qui ont été avancées par les participants pour ensuite consacrer une section à l'évolution des motivations quand elles ont été précisées.

6.3.1.1 La poursuite d'intérêts personnels

C'est avant tout un intérêt personnel qui est mis en avant pour rendre compte du premier attrait envers un wiki. Que ce soit pour Wikipédia, pour les wikis de Debian ou d'Ubuntu-fr, ou pour les autres wikis référencés dans le questionnaire, la grande majorité des contributeurs évoque le contexte d'une quête de connaissance, en lien avec des intérêts personnels qui s'est peu à peu transformé en un apprentissage actif mêlant consultation et contribution. Ainsi, un contributeur explique que « *participer au wiki est un formidable vecteur d'apprentissage sur le sujet que l'on souhaite traiter*⁴⁴. » Plusieurs mentionnent le plaisir déjà évoqué plus haut, en mettant en avant une passion pour un sujet, un goût pour l'écriture, la satisfaction intellectuelle procurée par l'activité de lecture et de participation. « *Le matin, pour me distraire et pour faire une sorte de mise en forme intellectuelle, je fais un tour sur ces différents wikis*⁴⁵. » Contribuer est ainsi présenté comme une façon de s'initier à l'écriture délibérative.

Les utilisateurs des wikis de documentation présentent fréquemment ces espaces comme des prolongements de leurs outils de travail, qu'ils cherchent à la fois à mieux connaître, à mieux documenter ou à améliorer. Plusieurs utilisateurs du wiki de Debian m'ont révélé l'utiliser comme bloc-note, afin de recenser des informations qui autrement, se seraient perdues. Mais l'organisation de ces informations semble être assez digne d'intérêt pour que certains y trouvent une source d'enseignement, comme le souligne un

⁴⁴ kao_chen répondant au questionnaire en ligne, juillet 2008

⁴⁵ Quent1, *ibid.*

contributeur pour qui « *la consultation et la contribution régulière au wiki Debian [lui] apportent [son] petit lot quotidien de connaissance*⁴⁶ ». Mais ce plaisir est le plus souvent associé à un autre, plus large, mais aussi plus complexe, qui consiste à chercher à joindre cet intérêt personnel à un intérêt collectif.

6.3.1.2 Se rendre utile

Partir d'une expérience personnelle, d'un savoir ou d'un savoir-faire, rendre cela public et voir que d'autres utilisent cette contribution est la satisfaction la plus couramment évoquée par les contributeurs. Rendre publiquement utile ce qui l'a été individuellement est sans équivoque la principale motivation des contributeurs aux wikis de documentation. L'utilité de la contribution renverrait de façon assez directe au sentiment d'utilité du contributeur. Plusieurs évoquent aussi la satisfaction de participer à une entreprise collective de mise en partage des savoirs, certains présentant le projet comme un « édifice ».

Pour les wikis de documentation, le partage des découvertes et le gain de temps offert aux autres utilisateurs est souvent mis en avant, laissant supposer une forme de solidarité collective dans l'usage et l'apprentissage de l'informatique « *J'ai fait cette recherche, je vais en faire profiter tout le monde, comme ça quelqu'un pourra l'utiliser et épargner ce temps*⁴⁷ ». De plus, la contribution utile semble être à la portée de tous, aussi grande ou petite soit-elle. Exploit, effort acharné ou intervention parcimonieuse éveillent tout autant la reconnaissance, voire l'admiration.

Se rendre utile en partant de besoins ou d'intérêts individuels pourrait être perçu comme l'un des idéaux de l'agrégation harmonieuse des intentions égoïstes pour un bonheur collectif. Ainsi, les multiples évocations du sentiment d'utilité auraient pu confirmer notre attachement à la doctrine utilitariste telle qu'évoquée par Mill (2008). Certains utilisateurs évoquaient cependant une raison bien

46 RogR, *ibid.*

47 L.Aurélien, répondant au questionnaire en ligne, juillet 2008

spécifique à ce besoin de se rendre utile : celui de s'acquitter d'une dette. Nous allons voir que l'évocation du sentiment de dette est relative à une condition bien particulière : celle de se sentir membre d'une communauté.

6.3.1.3 S'acquitter d'une dette

C'est lors des entrevues que nous avons eu l'occasion de creuser la question du sentiment de dette. Seuls quelques contributeurs ont évoqué ce sentiment, la plupart issus de la communauté Debian, quelques-uns de la communauté Ubuntu-fr, mais lorsque c'était le cas, il s'agissait de contributeurs aguerris à un usage du logiciel libre bien ancré. « *Contribuer et pas seulement consommer* ⁴⁸ » est à la fois une façon de faire preuve d'éthique au sein de la communauté du libre, mais aussi une façon de se démarquer du rapport marchand et consumériste imposé dans l'univers du logiciel propriétaire.

Les contributeurs aux wikis de documentation comme à Wikipédia évoquent souvent se savoir être sur les épaules d'un géant pour faire référence à l'envergure de l'entreprise collective et historique dans laquelle ils situent leur participation. Contribuer, ce serait donc une certaine façon de rendre ce qu'on a reçu de la communauté. En ce sens, ce sentiment rejoint l'analyse de Godbout, 2007 qui présente l'être humain comme étant « *en dette depuis sa naissance.* » Mais nous insistons sur le fait que cet état d'esprit n'est pas partagé par tous les contributeurs. Des utilisateurs de Wikipédia ou encore d'Ubuntu-fr ont clairement mentionné ne pas se sentir liés aux autres, et contribuer avant tout pour le plaisir, niant le sentiment de dette. Très spécifiquement, cette reconnaissance de l'interdépendance et du besoin de retourner ce qui a été donné a été évoqué presque exclusivement par des contributeurs évoquant également un fort sentiment d'appartenance à une communauté. Et si sentiment d'appartenance et sentiment de dette sont donc bien liés, c'est particulièrement vrai pour la communauté Debian, comme l'indique cet utilisateur : « *C'est moi qui va être redevable toute ma vie à la communauté.* »⁴⁹

La solidarité au sein de Debian, le rapport à l'adversité du « logiciel

48 Stef, *ibid.*

49 Frnk, rencontré en entrevue, décembre 2008

propriétaire », le respect rigoureux d'une éthique de travail, la fréquence du travail en collaboration, le souci de fournir une distribution logicielle stable, sérieuse et fonctionnelle, le respect d'une organisation non hiérarchique sont autant de facteurs mis en avant pour justifier le sentiment d'appartenance à la communauté. Dans ce contexte, la satisfaction de l'utilisateur est fréquemment renvoyée au travail souvent bénévole fourni en amont. Contribuer à son tour est alors ressenti comme « un juste retour des choses ». Mais contribuer à un projet technique ou épistémique de haut niveau n'est pas nécessairement donné à tout le monde, comme le montre ce témoignage :

« Pendant longtemps je me suis senti assez à part, car j'avais ce sentiment de la culpabilité, car j'avais ce sentiment de ne pas contribuer suffisamment, car les gens que je vois, Bubule par exemple, je trouve c'est fascinant le travail qu'ils fournissent pour faire avancer ce projet là. Ils sont complètement bénévoles donc j'avais une certaine culpabilité par rapport à cela, il faudrait que je m'implique un peu plus quoi. »⁵⁰

Participer au wiki de documentation du projet est alors présenté comme une façon moins technique de « rendre » ce qui a été reçu. Mais les participants au wiki d'Ubuntu-fr-fr interrogés, en particulier les utilisateurs les plus récents du système d'exploitation, n'ont fait mention ni de la communauté ni d'un sentiment de dette envers elle : se rendre utile est alors présenté comme un élément de satisfaction en soi. La plupart des usagers de Wikipédia se disent surtout motivés par un sentiment de discrète utilité plutôt que d'appartenance à une communauté. Quand ils évoquent un principe supérieur au cadre de leur activité, c'est à la société dans son ensemble qu'ils se réfèrent avant de mentionner la communauté du projet.

6.3.1.4 Militer pour des biens communs informationnels

L'usage d'un wiki comme celui d'un logiciel libre, mais en particulier le fait de s'impliquer dans sa réalisation est aussi considéré comme une forme de militantisme. La lutte menée par les utilisateurs du logiciel libre envers le recours à des licences propriétaires et à des formats fermés est bien connue et en faveur de dispositifs ouverts, utilisables pour les usages, modifiables et reproductibles, rejoint d'autres luttes relatives aux savoirs en général. Un utilisateur explique que

50 *id.*

sa contribution aux wikis participe d'« *une plus grande conscience des enjeux liées à la privatisation du savoir*⁵¹. » Un autre utilisateur souhaite « *que tout le monde continue à participer un maximum dans les différents wikis qui peuvent exister [pour faire] contrepoids au cynisme ambiant face au savoir et «aux jeunes » »*⁵².

Les utilisateurs de Debian ont tendance à présenter cette attitude comme une éthique de vie, une philosophie du travail, des relations sociales et des relations au savoir qu'ils veulent voir s'étendre à toutes les sphères de la société. « *Free sharing to the highest degree practicable : [...] It is the world I want to live in and do live in*⁵³. » L'existence d'un monde commun est souvent évoquée. Les militants du libre, les utilisateurs des wikis et les contributeurs à l'encyclopédie participative partageraient ainsi une lutte commune pour des biens communs informationnels, qui s'oppose aux systèmes propriétaires et au cynisme du capitalisme informationnel. Contribuer à des wikis publics favoriserait un rapport au savoir plus authentique, une meilleure connaissance de ses outils de travail technologique, « *une meilleure connaissance et appréhension du monde [le savoir étant associé à] une source de bonheur et de bien-être*⁵⁴ ». D'autre part, contribuer à ce genre d'entreprise collective donnerait lieu à des rapports sociaux de meilleure qualité, en apprenant à agir en communauté, et un répondant souligne « *le mot communauté n'est pas un vain mot*⁵⁵ ».

6.3.1.5 Par curiosité « sociologique »

Enfin, cinq contributeurs ont répondu avoir cherché à utiliser des logiciels libres et des wikis par curiosité, pour des raisons plus sociales que technologiques. Parmi les utilisateurs interrogés, plusieurs nous ont recommandé à des chercheurs avec qui ils

51 GranitL, répondant au questionnaire en ligne, juillet 2008

52 RogR, *ibid.*

53 SpidrMonn, *ibid.*

54 RogR, *ibid.*

55 Maxim", *ibid.*

avaient discuté des logiques sociales de leur projet. Un sociologue a également participé au questionnaire en ligne. Plusieurs contributeurs associent leur attachement au projet, à la découverte d'une organisation sociale fascinante et continue de vouloir en comprendre le fonctionnement.

Moi c'était pas pour contribuer, moi je voulais voir au niveau de la mécanique et je voulais vraiment voir comment ça marchait quoi.. et c'est plus par curiosité. Et même si je contribue (je ne contribue pas beaucoup) c'est plus pour savoir comment ça marche en fait. [*Comment ça marche techniquement ?*] Non plus le système. le système wiki. c'est pour ça, que je t'ai répondu, et que j'ai dit que ça m'intéressait ce que tu faisais parce que je me demandais vraiment... En fait, c'est un peu bizarre comme système et je ne suis pas déçu.⁵⁶

De façon rétrospective, les contributeurs réfèrent généralement à deux types de logiques sociales : celles qui font que le projet est efficace, et celles qui font que le projet est juste ou éthique, en référence à son organisation politique ainsi qu'à l'attitude générale des participants. Ainsi, les questions portant sur l'évolution des motivations ont reçu principalement des réponses faisant état des valeurs et de l'organisation du wiki.

6.3.2 Évolution des motivations

6.3.2.1 L'attachement aux valeurs du projet

En interrogeant les contributeurs sur l'évolution de leur motivation à contribuer, la plupart ont d'abord répondu que celle-ci n'avait pas vraiment changé, que les valeurs qui leur ont plu au début sont restées inchangées. Ses valeurs reposent d'abord sur un attachement à la nature épistémique du projet, soit l'écriture et l'organisation collective d'un recueil de connaissances publiques. En comprenant comment fonctionne ce projet de construction de connaissance, plusieurs contributeurs expliquent avoir développé un autre regard sur la façon dont sont construites les connaissances scientifiques et encyclopédiques, la documentation technique, mais aussi les informations, la culture, certains posant

⁵⁶ ZondeR, rencontré en entrevue, décembre 2008

désormais un regard plus critique sur les industries liées à ces domaines de production. Mais plusieurs mentionnent également l'éthique générale des interactions sociales qui ont lieu à l'intérieur du projet. Ils évoquent alors avoir trouvé leur place, s'être découvert des compétences et avoir déployé des routines.

6.3.2.2 De nouvelles habitudes cognitives

Enfin, plusieurs utilisateurs mentionnent que contribuer est devenu naturel, habituel, presque un réflexe auquel ils ne pensent même plus. Des contributeurs évoquent le fait qu'ils se trouvent désormais engagés dans un nouveau rapport au savoir, dont ils ne se départiront plus : *« je suis resté coincé en mode wiki⁵⁷ »*. Pour les usagers aguerris aux dispositifs libres, *« [using] tools and services that are open to contributions from anyone »* est devenu une condition *sine qua non* et l'usage d'un wiki éditable prolonge ce rapport aux technologies. Un contributeur belge indiquait ainsi qu'il regardait les outils comme des produits de consommation. Un acteur associatif bruxellois utilisateur de wikis expliquait ainsi en entrevue : *« Moi maintenant, un SPIP⁵⁸ en ASP⁵⁹, je [ne] vais [plus] le lire. C'est la façon dont le site fonctionne qui compte. Ça a la même importance que d'écrire sur du papier recyclable. »* Dans cette perspective, nous serions portée à penser que si utiliser un wiki en vient à constituer une habitude cognitive, celle-ci aurait été choisie pour des raisons autant pratiques qu'éthiques et politiques.

6.3.2.3 La parole des « démotivés »

Parmi les contributeurs dont nous n'avons pas vraiment su recueillir de témoignages, se trouve les déçus, les frustrés, ceux qui ont quitté le projet par découragement, fatigue ou dégoût. Nous soulignons à ce propos les limites d'une approche s'appuyant sur l'auto-sélection des participants : cela a notamment pour conséquence de centrer l'analyse sur les contributeurs satisfaits de leur participation pour vouloir en parler. Deux contributeurs ont pris le soin de répondre à nos demandes de

57 ZondeR, répondant au questionnaire en ligne, 2008

58 SPIP (Système de Publication pour Internet) est un logiciel d'édition Web surtout utilisé pour des journaux en ligne.

59 ASP (Active Server Pages) est un langage de programmation mis au point par Microsoft.

participation pour nous signaler qu'ils refusaient de nous rencontrer en entrevue parce qu'ils préféraient quitter le projet. Nous avons également noté l'ignorance manifestée par une contributrice rencontrée lors d'une conférence, mais qui semblait chaque fois soit trop occupée, soit pas assez confiante ou satisfaite de sa participation pour accepter de nous rencontrer en entrevue. Nous avons pu observer également en ligne les traces de quelques départs, parfois progressifs en lien avec l'arrivée d'autres occupations ou avec l'émergence d'une lassitude, parfois brutale suite à des disputes, certaines ayant donné lieu à la « censure » d'une contribution ou encore au bannissement d'un utilisateur. Seul un utilisateur a pris le soin de répondre au questionnaire en ligne pour faire état de sa frustration.

À l'heure actuelle, je n'y crois plus du tout. Je pense que le Wikipédia est le laboratoire des gangrènes du monde contemporain. Mais je suis sollicité par quelques contributeurs qui étaient contre mon bannissement et pensaient qu'il était dû à la jalousie de ceux qui ne savent rien contre les experts. Donc, j'aide deux ou trois copains à alimenter les articles et à argumenter contre les prosélytes armés de leur volonté de censure. Le contributeur que vous avez sollicité a été un moment administrateur et, vu ses opinions religieuses, il était une plaie en matière de censure, car il bloquait et révoquait tout ce qui n'allait pas dans son sens ou montrait que, s'il croyait beaucoup de choses, il ne savait pas grand chose sur le sujet dont il traite. Depuis qu'il est revenu de blocage, il continue dans la même veine, mais en moins virulent dans la mesure où il ne peut plus bloquer ses contradicteurs. Il peut juste créer des guerres d'édition. Je fais quotidiennement un relevé de ses insertions sans fondement et de ses manquements à la « neutralité de point de vue. »⁶⁰

Ce témoignage réfère à deux éléments de contexte fréquemment sujets à controverse : le maintien de la neutralité de point de vue dans un domaine de connaissances litigieux (ici la religion), et les abus de pouvoir des administrateurs qui auraient trop rapidement recours à leur statut pour peser sur les débats, préférant l'intervention de force ou subjective à la gestion censée d'une question épistémique. Les contributeurs qui restent fidèles au projet auront tendance à nier la prépondérance de ces abus de pouvoir, invoquant au contraire un climat général de justice et d'intelligence.

60 Pharisien Libéré, répondant au questionnaire en ligne, juillet 2008

6.3.3 Attentes

La question « *quelles sont vos attentes ?* » a été formulée de façon à ce qu'elle puisse mener à des réponses diversifiées. Nous avons en effet recueilli des réponses faisant référence à des attentes personnelles, d'autres désignant la nature, la qualité et l'évolution du projet collectif, et enfin certaines plus spécifiquement reliées à l'attitude des autres contributeurs. Sur l'ensemble des répondants, la plupart ont mentionné l'utilité et la qualité du projet comme principale attente. Ils évoquaient notamment des objectifs de clarté, de complétude et d'organisation de l'information, mais aussi d'augmentation de la légitimité du contenu. La légitimation du contenu est associée à une meilleure structuration des connaissances, à une plus grande participation des experts liés au sujet et à un souci toujours plus présent de vérification des données. Ainsi, de nombreuses attentes ont trait au futur du wiki, sa sécurité, la bonne sauvegarde du travail fourni, sa préservation vis-à-vis d'éventuels *spammeurs*, mais aussi son maintien face au spectre du désordre. Sept répondants au questionnaire ont spécifié n'avoir aucune attente, la plupart indiquant qu'ils agissaient gratuitement, d'autres invoquant des principes éthiques voire politiques d'engagement dans une forme de politisation du rapport aux savoirs. À côté de ces spécifications, quelques répondants ont déclaré attendre de la reconnaissance en retour de leur contribution, mais certains spécifiant que leur contribution s'inscrivait dans un équilibre entre ce qu'ils avaient reçu et ce qu'ils étaient en mesure de rendre et qu'ils souhaitaient voir cet équilibre se maintenir. Enfin, les contributeurs les plus mécontents ont révélé vouloir plus de justice dans les rapports, quand les plus désabusés n'ont pas cessé d'espérer.

6.3.3.1 Éthique de la gratuité : une contribution sans attente

Hormis la référence à la qualité du wiki, la majorité des contributeurs ont affirmé ne pas avoir d'attente en retour de leur contribution. La gratuité du geste est clairement

affirmée par plusieurs répondants qui disent effectuer « *une contribution sans attente en retour* ». Cette gratuité est expliquée par différents types d'arguments : La satisfaction du travail accompli ainsi que l'apprentissage qui accompagne l'acte de contribution sont présentés comme des bénéfices suffisants, le contributeur n'ayant pas besoin de recevoir autre chose en retour de son implication. Un contributeur mentionne que c'est parce qu'il a déjà reçu qu'il donne, et qu'il maintient ainsi une sorte d'équilibre personnel et collectif. Enfin, plusieurs contributeurs associent leur engagement dans la contribution à une alternative économique, éducative ou encore politique. Ils espèrent « *voir se développer d'autres système de libération du savoir et que cela devienne naturel* ⁶¹», ou encore « *que ces projets fassent vivre une alternative, une autre idée du monde* ⁶² ». Un autre contributeur envisage la culture de la contribution comme une lutte contre les logiques privatives. « *That due to the open nature of contributions to these services they will grow and closed ones will diminish* ⁶³ ».

6.3.3.2 La recherche de la qualité comme principale expectative

Le questionnaire ainsi que les entrevues ont révélé que les attentes des contributeurs sont pour la plupart orientées vers l'amélioration de la qualité du wiki. Il est attendu de l'entreprise collective menée par l'ensemble des contributeurs, qu'elle conduise à une somme de connaissances claires, complètes, vérifiables et bien organisées. Pour cela, les participants disent compter sur les autres contributeurs en souhaitant qu'ils augmentent en nombre et qu'ils soient plus compétents. Cela implique d'avoir une plus grande mixité de contributeurs, et notamment que les experts (les « pros ») habitués à écrire de façon savante, mais complexe s'investissent davantage au sein des « utilisateurs » qui savent comment rendre la connaissance plus compréhensible pour le sens commun. La qualité des contenus rédigés sur le wiki semble tenir à la fois de leur capacité à rejoindre le public cible (notamment constitué des utilisateurs non experts) mais aussi de leur cohérence interne et du respect de règles externes (normes techniques, encyclopédiques, scientifiques).

61 CloudGf, entrevue personnelle, décembre 2008

62 GranitL, entrevue personnelle, décembre 2008

63 SpidrMonn, entrevue personnelle, décembre 2008

6.3.3.3 Justice, justesse et mépris

Enfin, parmi les attentes évoquées, certains contributeurs évoquent l'amélioration des conditions et du climat de participation. Deux contributeurs espèrent également que les bonnes contributions ne soient pas supprimées dans l'un des trop fréquents élans de « nettoyage » opérés par les participants trop « puristes ». La suppression des contributions perçues comme « utiles » est alors assimilée à un manque de bon sens et est vécue avec beaucoup d'amertume. Sur un mode plus cynique, un contributeur attend que les contributeurs de bonne foi quittent le projet, afin que les administrateurs n'agissant que par abus de pouvoir et sans reconnaissance de l'importance des contributeurs soient « réduits à se battre entre eux ». Les demandes concernant une amélioration des conditions de participation évoquent principalement un sentiment de mépris, lié à un manque de reconnaissance des contributions et par extension des contributeurs.

6.3.4 La reconnaissance des contributeurs

Dans le questionnaire et dans les entrevues, rares sont les contributeurs qui mentionnent les marques de reconnaissance comme une de leurs attentes. En leur demandant plus spécifiquement ce qu'ils pensent de la reconnaissance dans les wikis publics, nous avons obtenu des réponses diversifiées, parfois contradictoires. Certains insistent pour dire qu'il s'agit d'une attente inutile, voire illégitime, présentant la contribution comme une activité humble qui n'a pas besoin d'être reconnue. On pourrait arguer que c'est le contexte de l'entrevue qui a influencé ce type de réponse, mais l'observation de la négociation des contributions allait également démontrer que plusieurs contributeurs maintiennent cette position lors de débats portant sur les modalités de participation. Cela nous porte à penser que le statut de la reconnaissance des contributeurs est l'objet d'un désaccord non résolu.

6.3.4.1 Les wikis et la « reconnaissance automatique » des contributeurs

Comme évoqué plus haut, la contribution au wiki public peut-être

comprise comme anonyme, au sens où, généralement, les auteurs n'apparaissent pas sur les pages d'écriture. De façon automatique cependant, chaque action est identifiée à un auteur dans l'historique d'une page ainsi que dans l'historique général des actions portées sur le wiki (dans l'onglet *Recent Changes* ou Changements Récents). Si l'auteur ne s'est pas enregistré, c'est l'adresse IP de son poste de connexion qui est référencée. Le lien entre une adresse IP et une personne morale peut éventuellement être retracé, soit en repérant les chiffres d'une éventuelle appartenance institutionnelle ou encore en demandant au fournisseur d'accès à Internet de fournir les coordonnées du poste de travail utilisé.

Les auteurs qui interviennent dans la négociation des contributions apparaissent aussi dans les pages ou les listes de discussion adjacents aux wikis. Cette automatisation de l'identification des auteurs porte certains contributeurs à présenter le wiki comme un lieu d'authentification par excellence. Les auteurs non authentifiés par un nom d'utilisateur apparaissent quant à eux par le biais de l'adresse IP fournie par le fournisseur d'accès à Internet et régulièrement renouvelée. Certaines communautés (comme celui du wiki d'Ubuntu-fr-fr) ont également incité les principaux auteurs d'un article à s'identifier au bas de la page, ce qui, nous le verrons, a suscité de nombreux débats entre des partisans de l'identification, marque de responsabilité et les partisans de l'anonymat, marque d'humilité.

Si le fait de relier une contribution à un utilisateur est géré par le dispositif, le contributeur à un wiki public collabore souvent de façon anonyme, c'est-à-dire sans chercher à identifier le nom du participant. Si la « paternité » d'une intervention est automatiquement enregistrée, il faut aller lire l'histoire du wiki pour savoir qui a fait quoi. Cette identification n'est donc pas immédiatement perceptuelle. Mais chercher à identifier un auteur ne demande pas une démarche complexe. On cherche le plus souvent à identifier un contributeur pour situer ses

compétences ou entrer en contact avec lui, comme le souligne cet utilisateur :

« ça se fait automatiquement, il suffit de regarder là en deux cliques on peut savoir combien de rapports bogues j'ai écrits [..], le nombre des pages sur lesquelles j'ai contribué. Mais c'est pour tracer les choses pour que les gens sachent où je contribue ou non si ils ont besoin d'échange d'information surtout. C'est vraiment d'ordre pratique ». ⁶⁴

Il faut ici distinguer deux sens au mot reconnaissance. Un premier sens renvoie à l'identification, une opération perceptuelle que Conein (1990) décrit comme automatique, immédiate et non intentionnelle. La reconnaissance automatique effectuée par le dispositif wiki est de ce type : elle guide la reconnaissance perceptuelle du lecteur, c'est-à-dire l'identification d'un contributeur à une contribution. L'autre forme de reconnaissance est sociale et morale, elle renvoie à une opération de qualification d'un interlocuteur, réalisée via l'attribution d'une forme de gratification. C'est cette reconnaissance de type moral qui est l'objet des travaux contemporains de Honneth (2002).

6.3.4.2 L'identification comme responsabilité

Comme il est possible, dans les wikis publics étudiés, de participer sans s'enregistrer sous un pseudonyme d'utilisateur, le fait de se donner un nom relève d'une démarche d'auto-identification, qui permet ainsi de signer chacune de ses actions. Pour plusieurs utilisateurs, le fait de pouvoir reconnaître un auteur par sa signature renvoie aussi à une question de responsabilité. Ainsi, certains contributeurs insistent pour signer leur participation parce qu'ils identifient cette signature à une forme d'engagement, une façon de se porter responsable de leurs écrits.

In Debian you could say that I do fame but that's a funny way of being famous, I mean it's a very hard work and I don't gain that much from that. As I see it, the people they say that they don't want to contribute if they have to sign, but really it is also a question responsibility. It might not be, and that's one of that tricky thing that many people will say.[...] When you sign something, you are standing up what you're talking. And then if you know these kinds of meetings,

⁶⁴ FrnK, entrevue personnelle, 2008

you have this rules where you have to stand up when talking. So that everybody can hear what you're saying. Not mumbling, no mumbling in this room. Mumbling means noise. So, if you have something to say you have to stand up and say it loud. And there's two things to that, first, everybody can hear what you're saying, wow, that's great, whatever, but it's also that everybody can hear who is saying it. They can see you. So you *commit* yourself to the things that you have to say. ⁶⁵ (Traduction ⁶⁶)

Dans ce cadre, l'identification renvoie donc plus spécifiquement à un engagement moral du contributeur envers ses contributions. Mais si le choix de s'identifier est utilisé afin de marquer un engagement, alors il ne s'agit plus vraiment d'un automatisme. Contribuer sous un pseudonyme ou son nom propre engage l'auteur dans un rapport d'identité avec ses contributions. Les participants aux entrevues qui souhaitaient être identifiés sous leurs vrais noms avançaient d'ailleurs un argument similaire, mettant en avant leur intégrité, mais également le souhait de demeurer identifiables dans les résultats de l'enquête.

6.3.4.3 L'identification comme légitimation

En plus des procédures automatiques de référencement et des possibilités de signature, certains contributeurs rajoutent, de façon intentionnelle, des signes de légitimation. Dans Wikipédia, les pages personnelles jouent un rôle dans la présentation des contributeurs, offrant des moyens de contacter l'auteur, mais aussi parfois une liste exhaustive des contributions, des marques d'expertise et des preuves de maîtrise (technique, scientifique, esthétique). Si se mettre en avant est mal perçu de façon générale dans ces communautés de collaboration, une bonne

⁶⁵ Jonas, en entrevue personnelle, 2008

⁶⁶ On pourrait dire que c'est pour la gloire qu'on contribue à Debian. Mais c'est une drôle de façon de chercher à se rendre célèbre. Je veux dire, c'est beaucoup de travail et je ne retire pas grand chose de cela. Comme je le vois, il y a des gens qui disent qu'ils ne veulent pas contribuer s'ils doivent signer. Mais c'est surtout une question de responsabilité. Ça pourrait ne pas être ça non plus et ça fait partie des choses complexes dont les gens vont te parler. [...] Quand tu signes quelque chose, tu affirmes haut et fort ce dont tu parles. Je ne sais pas si tu connais ce genre de rencontres où la règle dit qu'il faut te lever quand tu parles. Comme ça, tout le monde peut entendre ce que tu as à dire. Pas de chuchotement, pas de chuchotement dans la salle. Les chuchotements c'est du bruit. Alors si tu as quelque chose à dire, tu te lèves et tu parles haut et fort. Ça permet deux choses. D'abord, tout le monde peut entendre ce que tu as à dire, ce qui est super, enfin bref. Mais c'est surtout que tout le monde peut savoir qui parle. Ils peuvent te voir. De cette manière, tu t'engages dans ce que tu as à dire.

présentation de soi peut cependant servir à être admis dans une catégorie d'utilisateurs. Quand la reconnaissance de type identification ne se fait pas de façon automatique, quand il y a une recherche intentionnelle de l'identité des contributeurs, plusieurs motifs sociaux peuvent donc être en jeu. Il peut s'agir de se rendre joignable pour un éventuel dialogue. Il peut aussi s'agir d'une manière de présenter l'ensemble des autres contributions, pour montrer son domaine d'expertise, et parfois le démontrer, en cas de nuisance, comme argument de qualification.

6.3.4.4 Des marques de reconnaissance comme liant social

Plusieurs marques de reconnaissance sociale émergent cependant dans différents contextes d'interaction. Et si, comme le prétendent les répondants, elles ne sont ni attendues ni demandées, elles n'en sont pas moins données, de façon plus ou moins formelle, par des contributeurs soucieux de remercier une participation utile et de renforcer les liens de solidarité du groupe. Sans évoquer leur propre attente de reconnaissance, des contributeurs, parlant pour les autres, expliquent qu'il faut prendre soin de ce facteur social pour veiller au maintien de la bonne humeur. Ces contributeurs désignent alors le besoin de reconnaissance comme une attente universelle à laquelle il faut répondre avec attention. « *Pour avoir cette satisfaction de contribuer au projet, c'est important aussi d'être reconnu* ». ⁶⁷

Au cours d'une interaction marquée par des tensions sociales, les marques de reconnaissances apparaissent aussi pour réparer, ménager, redonner une place ou une légitimité à un contributeur incriminé. Lorsqu'une contribution utile, mais enfouie jusque-là a été découverte, les contributeurs trouvent différents moyens souvent informels d'exprimer leur reconnaissance, leur sympathie, leur admiration au contributeur jusque-là ignoré. Dans les plus grosses communautés comme Wikipédia, certaines formes de reconnaissance officielle ont été mises en place,

⁶⁷ Ju, entrevue personnelle, décembre 2008

pour récompenser un utilisateur peu visible, mais dont le travail a été remarqué et estimé. Nous identifions cette formalisation au besoin de se soucier de la qualité du lien social dans des environnements qui, de par leur taille, deviennent plus anonymes.

6.3.4.5 L'anonymat comme déni du besoin de reconnaissance

Plusieurs participants insistent cependant pour refuser d'associer la crédibilité d'une contribution à l'identité du contributeur, préférant s'appuyer (à l'aveugle) sur la qualité de la contribution. Mais ce refus d'identification est le plus souvent associé à un rejet de l'attente de reconnaissance, employé ici au sens moral. Les contributeurs réfèrent ici au second sens de reconnaissance, une démarche sociale intentionnelle de ratification (Goffman, 1973, Conein, 1990). Or, de façon assez originale, dans un wiki, il semblerait que la reconnaissance sociale puisse avoir lieu sans qu'il y ait reconnaissance perceptuelle (sans que l'interlocuteur soit identifié). Dans le contexte de la contribution à un wiki, la reconnaissance sociale se ferait plus particulièrement par le biais de la reconnaissance du travail accompli. Une amélioration générale, une contribution restée inchangée malgré le nombre de lectures sont différentes façons de savoir que la participation du contributeur a été reconnue utile. « *Je ne m'attends pas à avoir des messages qui me dit ouai, c'est super ce que tu as écrit.. [...] Ça je m'en fous un petit peu. C'est plus de faire un article et quand je vois que personne ne modifie et bien ça, ça fait bien plaisir*⁶⁸ ».

Une reconnaissance uniquement liée à la personne serait en revanche plus mal perçue. Ainsi Map-Son spécifie que « *le but du wiki c'est d'avoir une contribution qui est un peu invisible et sans la moindre recherche de reconnaissance.* » En s'intéressant au phénomène de reconnaissance dans le milieu du travail, Dejours (2007) démontre à ce titre que dans ce contexte particulier, c'est la compétence et non la personne qui doit être reconnue. Insister

⁶⁸ Yo-Boy, entrevue personnelle, décembre 2008

sur l'identité d'un travailleur plutôt que sur son savoir-faire devient une reconnaissance déplacée, qui peut provoquer un malaise. Cela permet d'expliquer pourquoi beaucoup d'utilisateurs se défendent de chercher à ce que leur nom soit associé à leurs actions, comme ce contributeur qui affirme « *mon nom j'en ai rien à faire qu'il soit associé à cela* » (Frnk, 2008). Certains contributeurs vont jusqu'à rejeter vigoureusement cette association, comme ce contributeur au wiki d'Ubuntu-fr qui spécifie concernant la signature en bas de page « *je me refuse à y mettre mon nom. Et si c'est obligatoire je préfère presque ne plus contribuer* »⁶⁹.

6.3.4.6 La reconnaissance dans les wikis publics : un enjeu complexe

Nous retiendrons de cette première analyse qu'il y a bien deux types de reconnaissance, l'une ayant trait à l'identification du contributeur et l'autre à sa gratification. Pour l'une et l'autre des définitions, nous avons relevé différentes positions, parfois contradictoires.

La signature d'une contribution est associée par certains contributeurs à une volonté de reconnaissance, mais d'autres rejettent vigoureusement cette logique. Quelques contributeurs insistent pour désigner le besoin de reconnaissance comme une attente universelle à laquelle il faut répondre avec attention : « *Pour avoir cette satisfaction de contribuer au projet, c'est important aussi d'être reconnu*⁷⁰ ». Mais on ne doit pas pour autant s'attendre à recevoir de la reconnaissance pour son travail. La gratification doit être plus généralement portée sur le résultat de l'action collective. Plusieurs contributeurs insistent donc pour dire d'une part que la nature du travail, son utilité personnelle et collective suffit à satisfaire le contributeur et que recevoir une reconnaissance morale est superflu. « *Les gens font cela par passion et la reconnaissance vient de l'extérieur en général*⁷¹. » On suspecte que les contributeurs recherchent une

69 Goulven Guillard [Uwiki] Pages créées [liste contributeurs] Ven 3 Oct 14:54:01 CEST 2008

70 Ju, en entrevue, septembre 2008

71 Frnk, rencontré en entrevue, décembre 2008

reconnaissance pour leurs actions, mais cette attente n'est jamais ouvertement manifestée. « *Je n'ai jamais ressenti cela [la quête de reconnaissance], mais je crois qu'elle existe, mais je n'ai jamais ressenti cela*⁷² ».

Parallèlement aux considérations morales et sociales liées à la notion de reconnaissance, nous sommes portée à penser que la contribution à un wiki public fonctionne selon des logiques d'action originales, différentes des logiques collectives observées ailleurs. Cunningham (2005) distingue à ce titre des pratiques de *collaboration* et des pratiques de *coopération*. Il est crucial, selon lui, de comprendre ce qui les distingue afin de saisir la spécificité des usages d'un wiki. Son analyse met en perspective les pratiques de la communauté *Ebay* avec celles des usagers de wikis. La *coopération* fait référence à une action menée conjointement par une pluralité d'acteurs autour d'un but commun et dont les prestations doivent être identifiées avec soin dans un but de reconnaissance mutuelle et distinctive. La coopération permet ainsi d'attribuer une valeur distincte aux différentes prestations en ouvrant sur une forme d'économie d'échange. La *collaboration* fait référence à une action menée conjointement par une pluralité d'acteurs dont les contributions n'appellent pas d'impératif d'identification parce que le succès du projet collectif doit être plus valorisé que l'apport individuel. Cela permettrait de justifier la motivation des acteurs discrets (les « WikiGnomes » ou « jardiniers ») qui viennent parfaire le projet commun par des contributions très peu visibles. On s'écarterait ici d'un modèle du « don/contre-don » pour un modèle du bien commun, où la contribution au bien collectif semble prendre une valeur supérieure à la performance individuelle (Kollock et Smith, 1999). Cela expliquerait pourquoi, dans ce mode de construction collective des connaissances, la signature des actes d'écriture n'est pas requise. Bien que l'identification du contributeur se fasse de façon automatique, gérée par le dispositif, les contributeurs interagissent souvent sans

72 Ibid.

recourir à cette identification, sauf en cas de tension. Les cas de vandalisme sont généralement anonymes, mais la volonté de nuire porte alors rarement à confusion, et l'absence de signature n'est pas non plus systématiquement observée avec suspicion. Signer sa contribution suffirait-il à faire preuve de bonne foi ? Certains contributeurs insistent sur l'importance de s'enregistrer sous un nom d'utilisateur pour se montrer responsable de ses contributions. Mais l'identification d'un contributeur ne semble pas être pris en compte pour légitimer une contribution.

Ces analyses de terrain nous amèneront à revoir notre première définition conceptuelle de la reconnaissance des contributions épistémiques (chapitre 4). Nous proposons de considérer la reconnaissance dans les wikis publics comme un phénomène social particulier qui fait l'objet de tensions spécifiques plutôt que comme une forme sociale instituée et conventionnelle. Cette analyse du rapport à la reconnaissance nous porte aussi à penser que la légitimation des contributions et des contributeurs aux wikis publics fonctionne d'une manière assez particulière, comme nous allons maintenant le voir.

6.4 Les formes de légitimation des contributions et des contributeurs

6.4.1 La légitimation des contributions

Dans le questionnaire en ligne, nous demandions au participant de donner un exemple de contribution personnelle et un exemple de contribution faite par quelqu'un d'autre qui lui paraissait importante. Pour chaque exemple donné, nous demandions aussi au contributeur d'expliquer pourquoi ces deux contributions lui paraissaient importantes. Nous cherchions ici à recueillir des récits décrivant et justifiant l'intérêt de deux types de contributions, l'une réalisée et l'autre observée par le participant. Les deux questions étant visibles sur la même page de questionnaire, les répondants ont certainement fait un effort d'objectivation pour présenter leur propre contribution. La différence entre les deux types de

contributions tenait ainsi principalement au vécu de la contribution. En réalité, ces questions visaient principalement à observer la façon dont le participant allait légitimer l'intérêt d'une contribution.

6.4.1.1 L'argument de l'ouverture à toutes les contributions

Les wikis publics sont par définition ouverts à l'écriture de tous et toutes. Lorsqu'on demande aux contributeurs de présenter une contribution qui leur paraît importante, la plupart des répondants commencent par mentionner le fait que toutes les contributions sont importantes. En demandant aux participants de détailler cette réponse, on s'aperçoit que les justifications sont de différents ordres. Certains évoquent l'éthique générale du projet : tout le monde est le bienvenu, chacun peut certainement, à sa mesure, contribuer au projet, puisque « *seule compte la volonté de participer dans l'esprit de communauté*⁷³ ». Un contributeur à Wikipédia renchérit dans ce sens en stipulant : « *Just about anything can be a good contribution*⁷⁴ » (Absolument tout peut être une bonne contribution).

Les wikis permettent notamment à des contributeurs issus de milieux marqués par une valorisation quasi-exclusive des compétences techniques de présenter une voie de sortie à cette logique technocratique. Il y a différents types de contribution et participer utilement ne tient plus seulement à un savoir-faire technique comme cela semble être souvent le cas dans le milieu du logiciel libre par exemple.

Du point de vue de l'efficacité du modèle de fonctionnement des projets, plusieurs contributeurs mettent en avant que la quantité est au final plus importante que la qualité d'une page particulière : les contributeurs qui veillent font le tri. Si le soin apporté aux détails est souvent répété, un contributeur nous confie qu'il vaut mieux quelque chose plutôt que rien et que « *les fautes*

⁷³ Stef', répondant au questionnaire en ligne, juillet 2008

⁷⁴ Mat Hardy, *ibid.*

*d'orthographe ne sont pas importantes [...], une fois que l'information existe, il suffit de l'améliorer par petits morceaux »*⁷⁵. Une sorte de répartition des tâches s'effectue alors et c'est la somme des contributions anonymes qui permet d'aboutir à un résultat de qualité.

6.4.1.2 Ce qui distingue une bonne contribution

Lorsqu'on demande aux participants d'expliquer ce qui rend une contribution appréciable, plusieurs qualités sont mises en avant. Sans qu'il y ait un rejet *a priori* des contributions, les contributeurs travaillent continuellement à améliorer le contenu apporté par les différents participants, en fonction de critères qu'ils essaient de rendre le plus explicites possible. La plupart des répondants associent la qualité d'une contribution à son utilité pour le projet. Cela leur permet notamment d'expliquer qu'il y a plusieurs façons de se sentir utile au projet. Mais, comme nous le verrons dans la section suivante, se rendre utile relève souvent d'une forme d'apprentissage des règles intrinsèques au projet. Pour l'encyclopédie Wikipédia, le caractère vérifiable des sources est le principal critère de légitimation des contributions. L'encyclopédie refusant de s'appuyer sur des travaux originaux, c'est notamment par la référence à des connaissances publiques que les contributeurs peuvent justifier la crédibilité de ce qu'ils apportent. Cela implique généralement pour les contributeurs de rassembler des documents, mais aussi de maîtriser une forme d'écriture qui se rapproche d'un style scientifique. Mais comme spécifié précédemment, cette mise en forme se fait souvent en plusieurs étapes, à plusieurs mains, de façon distribuée. Ainsi, une contribution comportant des fautes ou des imprécisions reste la bienvenue, car la communauté sait qu'elle va être améliorée. Plusieurs participants évoquent ainsi l'importance des contributions qui améliorent la neutralité des articles, mais aussi le niveau de langage utilisé, leur articulation. Dans les wikis de documentation, le principal critère mis en avant est le niveau de langue employé. La plupart des contributeurs

⁷⁵ Yurek, *bid.*

aux wikis techniques soulignent la double contrainte d'une information précise tout en se mettant au niveau du débutant.

Si toutes les contributions sont les bienvenues, elles doivent cependant tendre à être utiles au projet. Celles qui respectent des règles internes sont encouragées, et celles qui améliorent la qualité des premiers jets sont les plus valorisées. Comme les contributions individuelles s'inscrivent dans un contexte de travail collectif, la qualité des relations entre participants joue un rôle majeur dans la progression du projet. Ce qui fait conclure à cet utilisateur du wiki d'Ubuntu-fr, qu'« *une bonne contribution [est le résultat] d'une bonne qualité d'entente* ⁷⁶ ».

6.4.2 Les principales épreuves de sélection des contributeurs

6.4.1.1 Oser contribuer

La caractéristique d'ouverture du wiki renvoie cependant à une première barrière de légitimation du contributeur : la sienne. En effet, nous savons que le questionnaire et les entrevues s'adressaient en réalité à des contributeurs qui avaient déjà passé une épreuve majeure : ils ont identifié le fait qu'ils pouvaient techniquement contribuer et ils ont par la suite « ose » franchir le pas, en passant du stade de lecteur à celui de contributeur. Cet utilisateur rappelle cette forme de sélection invisible :

Tu as énormément de gens que tu connais qui disent qu'ils connaissent Wikipédia. Maintenant combien ont édité une page dans Wikipédia ? Beaucoup moins, peut-être de l'ordre de 1 % des gens qui connaissent Wikipédia. C'est-à-dire qu'il y a une barrière, il faut oser écrire quelque chose et bien ça c'est dur à surmonter. Et je pense que c'est la même chose dans le wiki de Debian, c'est-à-dire que les gens que tu vas retrouver comme éditeur du wiki, c'est un tout petit pourcentage des gens qui vont être les lecteurs⁷⁷.

⁷⁶ Poupoul, rencontré en entrevue, décembre 2008

⁷⁷ Franklin Piat, rencontré en entrevue, août 2008

6.4.1.2 L'appropriation technique du dispositif

Plusieurs répondants mettent en avant que l'outil est très simple de compréhension, et qu'il suffit de se l'approprier pour contribuer. Pourtant, dès le premier usage, malgré la simplicité annoncée, passer du statut de lecteur à celui de contributeur demande parfois des compétences techniques particulières, qu'il est d'autant plus difficile d'avouer quand il est dit partout que contribuer est à la portée de tous. Un nouvel utilisateur du wiki d'Ubuntu-fr se souvient ainsi de ses premiers essais :

Sur le site quand tu essayes d'éditer une page, à l'époque il fallait absolument envoyer un mail à la liste. Et ça, ça fait un petit peu peur quand on le sait pas. Tu as regardé mon premier *email* que j'ai envoyé à la liste ? [*Le tout premier, non*] Ben en fait je racontais que j'ai mis un temps fou à envoyer un *mail* à la liste.⁷⁸

Nous l'avons vu, l'usage du wiki devient pour certains utilisateurs une « habitude cognitive », une routine intégrée à d'autres contextes. Il est alors difficile pour les familiers du wiki de se rappeler la difficulté d'appréhension initiale de l'outil. Par ailleurs, nous savons que chaque moteur de wiki a ses logiques d'intervention, chaque communauté wiki a ses modes de communications. Cette difficulté technique pourrait avoir pour conséquence d'exclure de la contribution un grand nombre de lecteurs qui n'ont pas été introduits au mode d'emploi des différents wikis publics, quand ils en connaissent seulement l'existence ou le principe.

6.4.2.3 L'appropriation des règles sociales de participation

L'appropriation de l'outil wiki n'est qu'une première étape, car la contribution à un wiki public se révèle rapidement être une activité plus sociale que technique. Il est possible de contribuer d'abord individuellement, de façon solitaire. Mais la coordination du wiki, l'organisation de sa structure, l'amélioration de son contenu se fait de manière

⁷⁸ ZondeR, rencontré en entrevue, décembre 2008

éminemment collective. Lorsque les contributions individuelles ne s'agrègent pas spontanément au projet collectif, le contributeur se retrouve à devoir transiter d'une démarche d'intérêt personnel à une démarche d'intérêt général. La rencontre entre le contributeur novice et le collectif des « habitués » est gérée différemment selon les communautés : l'histoire, l'outillage, le fonctionnement communicationnel et la place laissée au wiki ont produit des climats sociaux inégaux selon les projets.

Les trois wikis étudiés se sont dotés de « guides du contributeur », souvent rédigés par des contributeurs fraîchement familiarisés avec le wiki et qui dressent une liste des conseils d'apprentissage et pointent les principales conventions d'utilisation du wiki, de par son ampleur historique et sociale, Wikipédia a mis en place plusieurs procédés pour accueillir le débutant, en particulier un système de parrainage qui permet aux nouveaux arrivants de se faire expliquer le fonctionnement du système et de la communauté. Sur le wiki d'Ubuntu-fr, c'est la liste de discussion qui est le principal lieu d'introduction à l'usage du wiki. Les contributeurs débutants sont conviés à y proposer leurs suggestions avant de faire d'importantes modifications dans le wiki. Idéalement, le dialogue s'instaure dès les premières contributions. Quant au dialogue entre les utilisateurs du wiki de Debian, celui-ci est beaucoup moins fréquent et la plateforme de collaboration est utilisée sans trop de concertation. Cette configuration est d'abord liée à la façon dont le wiki a été installé, non pas comme un outil central pour la documentation (comme c'est le cas dans le wiki d'Ubuntu-fr), mais comme un espace informel et adjacent à la documentation officielle. Les utilisateurs du wiki étant contraints d'utiliser une liste partagée avec des utilisateurs concernés par les sites Web de Debian, les discussions relatives à l'usage du wiki émergent plus souvent en cas de « grave » problème de fonctionnement plutôt que pour expliquer ou commenter les détails routiniers de son usage.

En l'absence d'introduction organisée, plusieurs participants témoignent du fait que le savoir-faire du contributeur s'acquiert d'abord par mimétisme. Il faut lire beaucoup, pour acquérir le vocabulaire adéquat, mais aussi pour maîtriser les subtilités de la syntaxe du wiki. Puisque l'apprentissage de la contribution va principalement se faire par l'expérience, par alternance d'essais et d'erreurs, la collégialité des éventuelles

corrections va peser beaucoup sur la façon dont l'apprenti contributeur va appréhender cet espace social. Le bon contributeur est donc un individu qui a quelques compétences techniques, mais surtout qui dispose de compétences sociales et relationnelles.

6.4.2.4 La critique par les pairs dans le cadre d'un projet épistémique

Mais le contributeur à un wiki épistémique doit aussi garder à l'esprit que le projet dans lequel il s'engage s'articule autour de la production d'un ensemble organisé de connaissances. Le contributeur doit donc avoir ou pouvoir développer des aptitudes à l'écriture, à la recherche d'information scientifique, à l'articulation de ses arguments, selon les normes convenues dans le wiki. Mais la caractéristique essentielle de cette forme d'écriture est de s'inscrire dans une démarche collective.

Nous l'avons vu, la reconnaissance manifestée à l'égard des « wiki-gnomes », envers « ceux que l'on ne voit pas et dont on n'entend pas parler alors qu'il font un travail énorme⁷⁹ » est récurrente. Ce sont eux qui font que le wiki est lisible, accueillant, agréable, propre, esthétique, logiquement organisé, et relativement présentable. Mais finalement, si beaucoup rendent hommage à ces travailleurs de l'ombre, ceux qui œuvrent sous les feux des projecteurs sont souvent moins présentés. Pourtant, la compétence de l'internaute qui s'engage dans une démarche de contribution épistémique est à la fois emblématique d'une pleine appropriation de l'Internet et originale au sens où elle reste sous-estimée. Comme l'a démontré l'abondance de la littérature critique vis-à-vis de la crédibilité de Wikipédia, la contribution à un wiki public est souvent comprise comme une tentative adolescente d'asseoir une autorité (ailleurs illégitime) sur un espace facile d'accès et sur-publicisé. La complexité des règles de participation, la sévérité croissante des objectifs épistémiques de l'encyclopédie en ligne et l'existence d'une critique par les pairs sont rarement estimées. Quant aux wikis de documentation, les exigences que la communauté se donne relativement à l'organisation, la vérification et la lisibilité du contenu, sont aussi à l'origine de nombreuses critiques formulées par les pairs. Ce qui fait dire à ce contributeur au wiki de Debian que l'« une des qualités essentielles est la

79 Tobin, répondant au questionnaire en ligne en juillet 2008.

capacité à apprécier les critiques et les corrections réalisées sur ses propres contributions⁸⁰ ». Alors que l'appropriation des règles sociales de participation est liée à des compétences relationnelles, contribuer à la dimension épistémique du projet requiert des compétences à la fois rationnelles et communicationnelles. Peut-être pourrions-nous attribuer cette double exigence à un mode de cognition distribué ?

6.5 Modalités de discussion des contributions

Lors des questionnaires et des entrevues, nous avons demandé aux participants de donner un exemple de contribution ayant suscité beaucoup de discussions. Cela allait nous permettre de dresser une liste des sujets de discussion les plus fréquents, et ainsi commencer à orienter notre exploration des négociations des contributions les plus marquantes de chacune des communautés. Cette première question menait à une question plus large portant sur la façon dont la communauté gérait les désaccords.

6.5.1 Les principaux motifs de désaccord

6.5.1.1 Les sujets de nature sociale et contemporaine

Les contributeurs de l'encyclopédie Wikipédia sont les plus prompts à faire état des discussions, parfois houleuses, qui traversent régulièrement ce grand projet épistémique. Des trois principes fondateurs à Wikipédia, celui ayant trait à la neutralité du point de vue est visiblement le plus difficile à suivre lorsque les sujets traités touchent à l'actualité ou aux connaissances propres aux sciences sociales et humaines. Les domaines culturels, politiques, religieux et historiques font fréquemment l'objet de virulents désaccords qui demandent autant d'appels à l'expertise qu'à la patience, à la diplomatie et aux conventions de divers ordres pour n'arriver souvent, si ce n'est à un consensus, du moins à un accord momentané.

Nous proposons de soumettre à l'analyse la singularité de ce type de désaccord. Comme le faisait remarquer Rosenzweig (2006) dans son article intitulé « *Can History*

80 Boris Sanègre, *ibid.*

Be Open-Source ? », les historiens travaillent souvent seuls. Mais en observant les conditions de collaboration en sciences sociales, religieuses, politiques, nous nous apercevons que si les collaborations sont plus fréquentes, celles-ci se font plus souvent autour de visions partagées. Entre écoles ou courants de pensée, les discussions sont rarement consensuelles. Quant à l'écriture de l'actualité sociale ou politique, si elle peut paraître uniforme au sein d'un même média, c'est que rares sont les occasions d'observer des débats ayant trait à sa constitution. L'obtention d'un consensus entre médias indépendants est par contre chose plus rare. Qu'elle soit produite dans un cadre scientifique, informationnel ou médiatique, la réalité sociale n'est pas perçue, construite, ni traduite de façon consensuelle. Il faut à l'épistémologue des sciences, au sociologue ou à l'historien des médias tout un travail de mise à jour des discussions, négociations et controverses enfouies derrière les publications scientifiques et les sorties médiatiques, alors que celles des wikis publics sont ouvertes à la lecture et à l'intervention de tous. Si c'est bien ce qui constitue toute l'originalité de ce médium, les modalités de construction collective de connaissances si peu consensuelles relèvent d'un défi autant épistémique que politique. Nous observerons la gestion de ce type de défi dans le chapitre suivant.

6.5.1.2 La structuration de l'information

Le second objet de discussion a trait à la structuration de l'information. La page d'accueil qui constitue l'un des principaux modes d'accès au contenu des wikis est l'un des sujets de négociation les plus récurrents. Les pages d'accueil ont pour fonction principale d'orienter les visiteurs dans la structure hypertextuelle du wiki. En dehors de la page d'accueil, l'ouverture du design du site Web à la participation collective amène les participants à proposer diverses suggestions souvent inspirées d'autres wikis de leur connaissance. La rencontre entre les experts en design, les habitués du wiki, les nouveaux arrivants qui ne comprennent pas la logique choisie est l'objet de fréquentes remises en question. Dans ce type de négociation, le savoir-faire technique, c'est-à-dire l'aptitude à agir concrètement sur la mise en forme du wiki joue un rôle déterminant.

La structuration du contenu des pages occasionne aussi des discussions. Quand il y a discussion, le désaccord sur la structuration d'une page trouve souvent une issue par le biais d'une démonstration, l'impact de ce genre de réorganisation étant moindre et la proposition étant facilement réversible. Enfin, les participants du wiki de Debian mentionnent fréquemment les discussions ayant trait à la traduction des pages du wiki. Ayant opté pour un wiki multilingue, les conventions sur les façons de nommer les pages et de relier entre elles les pages traduites a suscité plusieurs discussions, bien qu'une convention d'utilisation semble peu à peu s'établir.

6.5.1.3 La suppression des pages « superflues »

Chaque communauté wiki semble accueillir en son sein des partisans de l'inclusion du plus grand nombre de pages possible et des partisans du nettoyage strict qui cherchent à ne garder que les pages utiles et de qualité. Dans Wikipédia, une procédure a été mise en place afin que la suppression des pages (opération réservée aux administrateurs) soit soumise à l'approbation des contributeurs concernés par ladite page. Mais la procédure n'est pas toujours respectée et, lorsqu'elle l'est, les discussions peuvent aisément monter en tension entre défenseurs d'un sujet méconnu et promoteurs d'une limitation à l'embrassement de tous les savoirs. Sans compter que le fait même d'ouvrir un vote sur les pages à supprimer est sujet à controverse, puisque ce procédé a souvent pour effet d'amener une forme de tyrannie de la majorité, qui donne plus de poids au nombre de participants qu'aux termes du débat.

Les contributeurs aux wikis techniques semblent être moins souvent confrontés à des discussions portant sur la suppression ou le maintien d'une page. Plusieurs contributeurs au wiki de Debian ont cependant mentionné, parmi leurs attentes, que moins de pages utiles à leur sens soient supprimées sans raison apparente. Un contributeur nous expliquait, à ce propos, que la suppression injustifiée d'une contribution pourtant soignée était vécue comme une forme de mépris. Au problème de la suppression s'adjoignent des questions similaires qui ont trait à l'accord sur la

dénomination générique d'une page, sur le bien fondé d'une fusion entre deux pages, et l'intérêt de conserver deux pages (par exemple deux procédures) alors que le wiki tend vers un certain lissage de l'information. Il s'agit souvent d'éviter l'agrégation déstructurée de propositions jamais comparées, hiérarchisées ou synthétisées. Mais orienter l'utilisateur dans un choix ou lui donner le choix entre plusieurs options devient un enjeu technique quand il s'agit de limiter les erreurs d'interprétations potentielles.

6.5.1.4 Les règles et les dispositifs de participation

Si les règles de participation peuvent servir d'appui dans les négociations, elles sont elles-mêmes régulièrement l'objet de discussions, et ce, même dans les communautés les plus institutionnalisées, comme est souvent présentée Wikipédia. Il est courant de voir des contributeurs référer à un procédé présenté comme une convention, un standard ou une norme alors que les autres contributeurs refusent la légitimité de ce principe. Plusieurs des négociations que nous allons étudier amènent à revoir certaines conventions, à s'en passer en les contournant exceptionnellement, ou encore à en créer dans le contexte d'une autre négociation.

La tenue d'un débat sur un dispositif technique plutôt qu'un autre est également mentionné comme un autre sujet récurrent de discussion, en particulier dans les wikis de documentations techniques. Cela nous porte à penser que certains contributeurs ont développé un regard critique vis-à-vis des implications politiques de l'usage d'une technologie plutôt que d'une autre, associant l'influence des dispositifs à l'influence des conventions sociales.

6.5.1.5 L'évitement des discussions

Enfin, si certains contributeurs considèrent que le seul fait de discuter est en soi une forme de contribution, il faut aussi préciser que cinq des quarante répondants au questionnaire ont mentionné se tenir volontairement loin de toutes formes de discussion. Ces contributeurs estiment que le wiki n'est pas fait pour discuter. Ils sont là pour créer et

ne pas perdre leur temps en bavardages rébarbatifs et inutiles. Ces remarques nous incitent donc à modérer notre propos concernant la place de la discussion dans la contribution. Et nous verrons aussi, à l'observation du lien entre contribution et discussion, que ceux qui écrivent le contenu d'une page ne sont pas forcément les mêmes que ceux qui en discutent. Dans la définition conceptuelle de la notion de contribution, nous pensons donc avoir forcé le trait en disant que contribuer impliquait de délibérer.

6.5.2 La gestion des désaccords

Le questionnaire et les entrevues se clôturaient sur les modalités de gestion des tensions au sein de leur communauté. Cette question, ouverte laissait volontairement la place à différents types de réponses. Venaient ensuite une description de l'organisation sociale de la gestion des désaccords, le recours à différents procédés, comme la recherche de consensus, le vote, le recours à des intervenants spécialement légitimés à trancher dans les débats trop tendus.

6.5.2.1 L'outillage de la gestion des négociations

La plupart des répondants ont d'abord décrit les outils employés pour régler les dissensions. Les participants ont ainsi fait état des avantages et désavantages des différents outils en situation de négociation. Les listes sont certainement les plus adéquates pour discuter, et en particulier dans la communauté Debian qui semble avoir développé, au fur et à mesure des années, une culture d'usage des listes. Mais plusieurs usagers soulignent que l'usage d'une liste a pour inconvénient d'écarter la discussion de son contexte lorsqu'il s'agit de traiter d'une page de wiki. Ceux-ci suggèrent alors le recours aux pages de discussion, qui ont pour avantage d'être contextuelles à la page qui fait éventuellement débat. Cependant, si les participants peuvent s'abonner aux changements de la page qui les intéresse, tous les membres de la communauté ne sont pas concernés, ce qui peut avoir pour effet de laisser des participants potentiels dans l'ignorance. Les contributeurs du wiki d'Ubuntu-fr ont également

accès à un forum, accessible à un public non initié au wiki. Souvent utilisé pour éclairer le visiteur suite à une question technique, il est régulièrement proposé comme outil de substitution à la liste dédiée à la coordination du wiki, proposition qui rencontre de nombreuses réactions négatives. Enfin, les usagers des trois wikis font également souvent usage de canaux de conversation instantanée, pour régler des questions ponctuelles. Mais le caractère éphémère suppose de prévenir la communauté d'une rencontre si le canal est pressenti comme un lieu de résolution de conflit. Les canaux de discussion instantanée vont plus généralement servir à coordonner, en situation, les modalités d'une prise de décision ultérieure.

6.5.2.2 L'attitude des négociateurs

Pour décrire les modalités de gestion des désaccords, les répondants évoquaient ensuite principalement l'attitude des participants, le ton employé, les dérapages, la justice et l'injustice ressentie dans la gestion de ces désaccords. Les participants à une même communauté semblent ressentir l'attitude des négociateurs de façon très contrastée, les uns évoquant la ferveur voire la violence des tensions, les autres se réjouissant du calme, de la tranquillité et de la politesse des échanges. Comme évoqué plus haut, certains utilisateurs dénoncent les abus de pouvoir des administrateurs, mais plusieurs des participants aux entrevues se disent au contraire très satisfaits de l'attitude générale de ce type de contributeurs. Les sentiments de justice et d'injustice semblent donc ambivalents. En croisant ces différences de ressentis avec la nature des contributions évoquées en début de questionnaire, nous avons observé une corrélation entre la satisfaction, l'insatisfaction et les champ de spécialisations respectifs des contributeurs. En particulier, les administrateurs se plaignent moins des problèmes d'injustice que les contributeurs intensifs. Ceux qui n'interviennent que de façon ponctuelle ou qui

n'agissent que sur la relecture et la correction orthographique sont également moins sensibles aux difficultés relationnelles occasionnées par la contribution sur le wiki.

6.5.2.3 Le recours à des conventions de résolution

Enfin, un petit nombre de répondants au questionnaire ont choisi de mentionner le recours à des conventions de résolution. Les contributeurs semblent préférer recourir à des procédés informels, en intervenant dans la page personnelle des contributeurs impliqués quand celui-ci est joignable par ce biais. L'échange d'arguments et de pistes de solution se fait fréquemment sur les espaces de discussion collectifs (jasette, liste de discussion) avant qu'un recours à un intervenant externe soit effectué. L'observation des négociations montrera que les participants d'une discussion font souvent référence à une convention, une procédure, mais aussi aux modalités de résolution d'un problème similaire dans un champ connexe pour faire avancer leur propre problème.

6.6 Analyse comparée du concept et de l'explication des enquêtés

6.6.1 Résumé sur le concept de contribution

En résumé de la première partie de ce chapitre, nous pouvons maintenant procéder à une nouvelle définition de ce que les participants entendent par contribution.

6.6.1.1 La nature des contributions, une définition étendue

Contribuer au wiki public concerne d'abord la participation au contenu. Mais, outre l'ajout de connaissances substantielles et la correction orthographique, l'amélioration de la forme et de la structure d'un article est également valorisée. Si la contribution au contenu d'un wiki est une activité collective, c'est notamment

par le biais d'une répartition des tâches de contributions substantielles et de mise en forme.

Participer à l'organisation et au maintien de bonnes pratiques de participation est une autre activité considérée comme une contribution. Quelques participants s'impliquent dans l'organisation sociale des pratiques de manière formelle en œuvrant à la mise en place de conventions, c'est-à-dire de règles écrites visant à guider la participation. Comme révélé dans le questionnaire en ligne et dans les entrevues, certains participants se donnent pour tâche à la bonne entente des contributeurs en accueillant les nouveaux venus, ou encore en intervenant comme modérateur dans d'éventuelles disputes.

Enfin, un troisième type de contribution évoqué par les participants concerne les interventions sur le dispositif technique. Souvent situés à l'arrière-scène, intervenant moins que les autres dans les négociations épistémiques et sociales, les techniciens des wikis interviennent sur les listes et les espaces de discussion pour prévenir d'un changement, en réponse aux demandes des utilisateurs et lorsque sont rapportés les effets produits d'un changement technologique. Dans quelle mesure l'ensemble des contributeurs est-il capable de comprendre et d'influencer les décisions techniques ? C'est ce que l'analyse des négociations des contributions techniques de chacune des trois communautés nous permettra d'observer.

6.6.1.2 Les motivations et attentes des contributeurs : entre intérêt personnel et collectif

Pour toutes ces formes d'apport au wiki, les contributeurs travaillent dans un premier temps de façon individuelle, d'abord motivés par un intérêt personnel. Les contributeurs situent en effet leur première contribution à une utilité contextuelle, à la poursuite d'une recherche ou d'une passion. Ils évoquent

souvent le plaisir qu'ils ont à partager ce qui leur semble personnellement utile et intéressant. Mais la nature collective du projet va éventuellement amener les contributeurs à justifier ou ajuster leur participation individuelle au regard de l'intérêt général, ce qui mène à des rencontres médiatisées, des discussions et des négociations.

L'intérêt de la contribution est aussi rapporté à un cadre plus large que celui du wiki, plusieurs participants évoquant une culture de la contribution présentée sous l'angle d'un militantisme en faveur d'une société de biens communs informationnels, en lutte comme la privatisation et la commercialisation des savoirs. Les contributeurs issus de communautés envers lesquelles ils éprouvent un fort sentiment d'appartenance expliquent qu'ils participent au wiki notamment pour s'acquitter d'une dette envers ce qu'ils ont reçu.

Les attentes des contributeurs aux wikis publics sont principalement orientées vers l'amélioration du projet. Ceux-ci nourrissent cependant un rapport ambigu vis-à-vis de la question de la reconnaissance. Si quelques contributeurs soulignent l'importance d'exprimer une reconnaissance personnalisée aux participants méritants, d'autres nient le bien-fondé de ce genre d'attente au sein d'un wiki. Pour les partisans de l'anonymat, la valorisation du résultat collectif doit suffire à rendre hommage aux participations individuelles.

6.6.1.3 La sélection des contributions : entre inclusion et sélection

L'appréciation des contributions est d'abord présentée sous l'angle de l'ouverture à la générosité. Les contributeurs affirment pour la plupart que toutes les contributions sont les bienvenues, situant la culture du wiki dans une logique participative et inclusive. Pour parvenir à un contenu de qualité, l'ensemble des contributeurs s'affaire donc à améliorer ce qui est donné. Mais en approfondissant la question lors des entrevues, et en observant la façon dont les contributions sont

modifiées et parfois supprimées à la relecture, on s'aperçoit qu'une forme de sélection apparaît. En outre, sauf en cas de faute grave, la sélection est dirigée envers la contribution et non envers le contributeur. *A posteriori*, un jugement se fait sur ce qui est utile ou pas et c'est par l'intermédiaire de ces essais et erreurs que le contributeur fait l'apprentissage de ce qui est utile ou pas au projet. Apprendre à contribuer comprend plusieurs étapes d'appropriation du dispositif, des règles de participation, mais aussi des logiques épistémiques qui permettent de participer de façon juste et valorisée au sein du projet. En cela aussi, contribuer n'est pas seulement donner, retourner ce qu'on a reçu : il faut savoir se rendre utile.

S'il est possible de donner dans un wiki public, l'usage de ce terme renvoie généralement à un apport financier. Par exemple, la fondation Wikipédia fonctionne grâce aux dons de sympathisants. Mais il suffit d'observer la façon dont les acteurs réagissent au fait que leur contribution (substantielle notamment) puisse être refusée ou négociée pour comprendre que cette activité se situe dans un univers sensiblement différent de celui du don. Contrairement au don, la contribution doit en effet viser une certaine utilité ou une certaine justesse relative « au réel » et à l'objectif du projet collectif. À ce titre, certaines communautés ont mis en place plusieurs guides orientant l'utilisateur novice pour l'aider à contribuer de façon utile et lui éviter les interventions déplacées. Il peut s'agir d'apporter un soin organisationnel autant que de favoriser la production de connaissances « vraies » et présentées sous une forme appropriée à la nature du projet (documentation technique, encyclopédie.)

6.6.1.4 La construction collective de connaissances : lutte, discussion et solitude

Puisque la contribution au wiki public s'inscrit dans une démarche collective, les participants doivent s'attendre à devoir discuter, de façon rationnelle, mais aussi à faire preuve de compétences sociales ou relationnelles. Plusieurs contributeurs évoquent la

gestion des désaccords sur le mode du rapport de force, évoquant de manière sensible la violence symbolique provoquée par certaines interventions. Mais d'autres contributeurs, investis dans des domaines moins sujets à tension se réjouissent au contraire de la sérénité avec laquelle sont résolues les dissensions. Si plusieurs conventions, règles et parfois intervenants spécialisés sont mis en place pour gérer les débordements de certains conflits, la plupart des contributeurs stipulent qu'ils préfèrent chercher à régler les tensions par eux-mêmes, sans avoir recours aux procédures formalisées.

6.6.2 Contribuer se définit par quatre principales tensions

Comment ces analyses éclairent-elles la définition que nous faisons de la notion de contribution au chapitre 3 ? Les quatre caractéristiques conceptuelles de la contribution étaient les suivantes :

- L'ancrage dans un intérêt personnel;
- L'orientation vers un intérêt collectif ou l'utilité;
- L'exigence d'entrer en relation avec les autres sur la base d'une discussion argumentée;
- Et enfin, un type particulier de reconnaissance liée à la compétence plutôt qu'à la personne.

Après l'analyse empirique que nous venons de fournir, notre principale hypothèse est que la contribution se définit moins par des éléments ou des postures stables que par des tensions caractéristiques.

6.6.2.1 La tension entre l'intérêt personnel et l'intérêt collectif

La première tension traite du lien entre l'intérêt personnel du contributeur et l'intérêt collectif de la communauté. Le rapport entre intérêt personnel et intérêt collectif peut être un rapport heureux et s'articuler de façon naturelle, provoquant un sentiment de satisfaction immédiat chez le contributeur qui se sent utile à faire quelque chose de plaisant. La rencontre en apparence hasardeuse entre un intérêt personnel et l'intérêt d'une autre personne est aussi nommée dans la communauté

wiki sous l'anglicisme « sérendipité ».

Tu vois, c'est ça qui est utile.. c'est exactement [...] ce que j'attends de mon wiki pour mon usage perso, mais aussi pour d'autres. Par exemple si des gens vont un jour dans Google ils trouvent des mots sur certains sujets et qu'ils retrouvent l'info dans un wiki à moi grâce à la page que je publie alors je suis super heureux... J'ai pas besoin de les connaître. J'ai pas besoin de savoir qui ils sont. [...] Il y a une décharge de ta mémoire dans le wiki et cette mémoire est partagée et alors j'adore ça .⁸¹

Mais la tension entre intérêt individuel et intérêt collectif peut aussi être antagoniste. Le contributeur qui, peut-être, commence par s'engager selon une logique de générosité, doit aussi apprendre « à *apprécier les critiques et les corrections réalisées sur ses propres contributions*⁸² » en acceptant que celles-ci puissent être constructives. La rencontre entre intérêt personnel et intérêt collectif renvoie à un autre type de tension, celui du rapport entre dispute de nature sociale et dispute ayant trait à la construction de connaissances.

6.6.2.3 De la dispute sociale à la dispute épistémique

Nous définissons comme troisième caractéristique de la contribution la présence de discussions. L'analyse nous a permis de mettre en avant le fait que toutes les contributions ne sont pas discutées, mais aussi que certains contributeurs se tiennent soigneusement éloignés de toutes formes de discussion. Nous pouvons maintenant distinguer les disputes qui concernent un rapport social des disputes qui touchent la construction de connaissance. Nous évoquons dans notre cadre d'analyse (chapitre 4) la façon dont certains pragmaticiens relativistes présentaient les dissensions scientifiques comme des luttes de pouvoir, niant la spécificité des disputes ayant trait à la production de connaissances. Plusieurs indices nous portent à penser que certains contributeurs font pourtant cette distinction, comme en témoigne cette analyse :

Par exemple, voici quelques années, il y a eu débat sur le titre d'un article. Devait-on le nommer « États-Unis » ou « États-Unis d'Amérique » ? Ce débat

81 FKL, rencontré en entrevue, en août 2008

82 Boris Sanègre, répondant au questionnaire, juillet 2008

faisait rage sur une page dédiée et j'ai donné mon avis sur la question. Un contributeur est venu me relancer sur ma page de discussion. Il me disputait sur ma décision d'appuyer « États-Unis » en donnant plusieurs exemples tirés de son expérience. Par après, j'ai compris qu'il n'avait pas à venir me relancer sur ma page de discussions⁸³.

En discutant de ce point en entrevue, le contributeur expliquait qu'à son sens, ce débat-là était constructif quand il était mené collectivement. Les gens cherchaient à s'accorder sur la façon de présenter une connaissance. L'intervention sur la page personnelle venait en revanche chercher le contributeur sur une question plus interpersonnelle. C'est en faisant la distinction entre une dispute sociale et une dispute épistémique que le contributeur a finalement choisi d'ignorer l'intervention.

6.6.2.3 Un rapport complexe à l'identification

Tout d'abord, nous proposons de distinguer deux types de reconnaissance, l'une ayant trait à l'identification perceptuelle, et l'autre à la reconnaissance morale, c'est-à-dire à la gratification d'un contributeur.

L'identification des contributeurs peut se faire par le biais de différents moyens techniques. Si le contributeur choisit de s'enregistrer, il peut opter pour signer sous son nom propre, ce qui aura pour conséquence d'établir un lien entre son identité en ligne et son identité en dehors du monde connecté. Il peut aussi se donner un pseudonyme d'usage, dont le choix sera révélateur de l'identité que le contributeur souhaite présenter en ligne. Ce pseudonyme est parfois utilisé d'une communauté médiatisée à l'autre, ce qui a pour effet d'étendre la traçabilité de l'activité des contributeurs. Il est aussi établi que certains contributeurs choisissent plusieurs identités au sein d'un même wiki, souvent pour faire jouer des rôles distincts à ces personnages virtuels. L'utilisateur qui ne s'enregistre pas est identifié par l'adresse IP de l'ordinateur utilisé pour la connexion. Ces adresses étant régulièrement réattribuées, le contributeur peut alors agir dans un contexte de relatif anonymat. Les « contributeurs anonymes » accusés de vandalisme peuvent cependant être retrouvés par le biais d'une enquête auprès des fournisseurs d'accès à Internet.

83 Quent1, *ibid*

Le lien entre une contribution et l'identité de son auteur est automatique géré, l'identification des contributions étant consultable par tous dans l'historique du wiki. Pourtant, les contributeurs ne font pas un recours systématique à cet historique pour travailler avec un autre contributeur. La contribution au wiki public s'établit sans qu'il ne soit nécessaire d'identifier les contributeurs impliqués. En fait, plusieurs contributeurs associent les recherches d'identification ou d'authentification (lien entre une identité virtuelle et une identité réelle) à un contexte particulier de suspicion de vandalisme.

Mais une autre position vis-à-vis de l'identification consiste à dire que si elle n'est pas une condition *sine qua non* de la collaboration en ligne, puisque la confiance n'a pas à s'établir sur la reconnaissance d'un pseudonyme, signer sa contribution est une preuve de responsabilité vis-à-vis de ses interventions.

6.6.2.4 Un rapport antagoniste à la reconnaissance morale

L'ensemble des contributeurs s'entend pour dire que la contribution à un wiki public n'implique pas une attente de reconnaissance. Cette attente est vue avec suspicion alors qu'une attitude d'humilité est valorisée. Ainsi, plusieurs contributeurs insistent pour autoriser les contributions anonymes (non identifiées) car le fait de forcer le lien entre contribution et signature est compris comme une recherche d'attention.

Si la reconnaissance morale ne se demande pas, elle est cependant donnée, mais de façon bien spécifique. Tout d'abord, au regard du nombre de personnes impliquées, s'il doit y avoir des marques de reconnaissance morale, il faut avant tout penser à les collectiviser. A ce titre, il est plus courant de féliciter la réussite d'un projet que d'en féliciter les participants. Ensuite, lorsque la reconnaissance s'adresse bien aux individus, c'est l'activité du contributeur, ses compétences concrètes, et non son statut social ou sa personnalité qui font l'objet de reconnaissance. Finalement, nous notons aussi, au fur à et mesure des interactions, que des marques de reconnaissances permettent de souligner la qualité d'un travail fourni, et aussi de restaurer un lien social quelque peu malmené.

Notre nouvelle définition de la contribution est donc la suivante. La contribution

à un wiki public s'effectue dans un rapport de tension entre un intérêt personnel et un projet collectif, ce qui implique les participants dans des négociations d'ordre social ou épistémique. Dans le cadre d'une collaboration, les négociations de nature épistémique peuvent s'effectuer dans l'anonymat. L'identification des contributeurs s'effectue plutôt lorsqu'un rapport social pose problème. Enfin, si les contributeurs n'attendent pas de reconnaissance morale individualisée, c'est le résultat d'une action collective qui est surtout valorisé. On remarque cependant que les contributeurs ont tendance à se féliciter mutuellement, lors d'interactions informelles ou en période de tension pour restaurer ou prendre soin d'un lien social parfois malmené.

CHAPITRE VII [ANALYSE]

DES CONTRIBUTIONS EN NÉGOCIATION

L'analyse que nous proposons s'ancre dans la tradition des recherches portant sur la cognition distribuée et médiatisée au sein des collectifs de producteurs de connaissances. Beaucoup de ces études ont été réalisées auprès de collectifs de conception de logiciels libres. La particularité du terrain qui nous intéresse porte sur trois points :

- il n'y a pas un lieu central ou uniforme de coordination du collectif et il n'y a pas d'obligation à la coordination. Les wikis publics permettant en effet une intervention simplifiée, il n'est techniquement pas nécessaire de s'en référer au collectif pour éditer une page ;
- Lorsqu'elles ont lieu, les coordinations qui nous intéressent se mettent souvent en place autour d'une petite thématique. Si le souci de cohérence avec l'ensemble du site est parfois présenté par des participants, ou si des liens sont faits vers une norme extérieure, les pages de wiki fonctionnent comme des unités relativement indépendantes du reste du projet. La dépendance est construite *a posteriori*, par des interventions spécifiques ou par des mécanismes automatisés (des robots par exemple);
- les contributeurs ne sont pas tous consciemment en train de produire de la connaissance collectivement. Certains contributeurs abordent les wikis comme des espaces de diffusion plutôt que de conception des connaissances.

Le modèle dominant pour traiter et représenter les discussions en ligne est fondé sur le lien de « réponse à ». À partir de la reconstitution automatisée de

destination de chacun des messages d'une liste, il est aisé de les organiser en fils de discussion. Dans les communautés habituées à utiliser des listes de discussion, les participants auront soin de donner aux messages un titre décrivant bien le contenu du message. Un fil de discussion a donc généralement un titre qui décrit la thématique de la discussion. Les participants changent le titre quand la conversation dévie, ou divise leur discussion en sous-sujets.

Barcellini et Al. (2003) ont montré qu'une approche plus fine de la question doit s'appuyer sur l'analyse des pratiques de citations électroniques. En les représentant sous forme de graphe, cela permet une organisation qui prend en compte l'évolution thématique des discussions.

Par ailleurs, les citations électroniques ont une fonction déictique. Elles ont pour fonction « de montrer », c'est-à-dire de conférer son référent à une séquence linguistique. Les citations électroniques désignent notamment les partenaires de la communication. Dans une conversation médiatisée, cela permet d'identifier à qui se recommandent ou s'adressent les participants. Or cela n'est pas anodin car, comme le résume bien Barcellini et Al. (2003, p. 2) « *les pratiques de citations sont liées au statut des participants dans le projet : les participants ont une position spécifique dans la discussion et sont cités différemment suivant leur statut.* ».

Mais en tant que marqueur déictique, les citations n'ont pas seulement pour fonction de référer à une personne. Elles indiquent aussi ce *à quoi* se réfère le locuteur, c'est-à-dire le sujet dont on traite, ainsi que les coordonnées temporelles et spatiales de la conversation. Bien souvent, la référence à une citation est prise comme une référence à l'auteur de la citation. Cela a permis d'associer la fréquence et la direction de ces interpellations dans les relations de conseil notamment (Lazega, 1995, Conein 2004, Conein et Latapy, 2008) à une hiérarchisation interne des formes de légitimations.

Nous pensons que ce « raccourci » (déictique vers une citation = déictique

vers un auteur) fonctionne, mais seulement jusqu'à un certain point. En effet, cette analyse est basée sur l'hypothèse que l'identité de la personne désignée *via* une citation joue nécessairement un rôle dans le traitement du message. Nous émettons l'hypothèse que ce n'est pas toujours le cas. En effet, il apparaît que les participants d'une conversation en ligne varient leur mode de citation et d'adressage. En admettant que selon les communautés, cette pratique soit réalisée avec plus ou moins de maîtrise ou de subtilité, nous en distinguons au moins trois modes :

- « répondre à » : il s'agit d'une fonction automatisée dans les systèmes de gestion de liste qui permet d'adresser un message à une personne, la liste étant conviée à lire en « copie » un échange destiné à une personne. Il faut cependant relativiser le poids de cette forme de *deixis*, puisque la fonction « répondre à » automatise souvent une destination vers le locuteur précédent sans qu'il y ait forcément une intention marquée par le locuteur ;
- « s'adresser à » : Le nom de la personne à qui le message est adressé est nominalement cité en début de message. Il y a ici une marque d'intention claire.
- « citation nominale » extrait qui rapporte également, le nom procède d'intention et de logique d'interaction différentes ;
- « citation anonymisée » : la citation est coupée de son auteur, ce qui arrive souvent en cours de discussion. Qui a dit quoi se perd et peu à peu, les participants traitent des idées et non de leurs auteurs. À moins que justement, il ne soit important de savoir, « qui a dit quoi ». C'est notamment ce que l'analyse cherchera à démontrer.

Nous avons choisi d'analyser les discussions ayant trait au wiki en lien avec les interventions réalisées sur les pages d'article du wiki. Chaque intervenant est représenté par une lettre qui correspond à son ordre d'apparition dans la conversation. Nous avons tenté de respecter la suite des interventions selon une chronologie descendante sachant

que le décalage horaire qui sépare les participants ne nous assure pas d'ordre exact d'émission et de réception des messages. Pour chaque fil de discussion, nous avons indiqué le titre donné par les participants ainsi que les éventuels changements de titre en cours de conversation. Nous avons également indiqué avec des flèches représentées par des tirets les actions qui étaient mises en place en lien avec la conversation en cours.

En procédant à la retranscription schématique des négociations, nous observions que les discussions se développaient de façon fortement ramifiée. Les participants font fréquemment intervenir d'autres conversations ou renvoient vers d'autres articles par le biais de lien hypertexte. Mais il arrive souvent qu'une discussion se divise, change de nom, qu'un article se scinde en plusieurs articles ou soit renommé selon une nouvelle convention. On comprend alors que les conversations découlent parfois l'une de l'autre, qu'à d'autres moments, elles se provoquent, se croisent, s'alimentent, se nuisent, s'ignorent ou se perdent. Dans un univers hypertexte, les concepts ne sont donc pas les seuls à être organisés sur le mode de l'association : la délibération devient elle-même hypertextuelle, multimédia et hétérogène. Et ce phénomène se complexifie d'autant plus dans un contexte de contribution et de négociation publiques, où le nombre de participants peut très vite s'élever à plusieurs dizaines. Dès lors, de nombreux défis se posent :

Comment considérer le début ou la fin d'une telle forme de négociation ? Et si nous devons nous fier à un prélèvement automatisé, sur quelles bases de reconnaissance aurions-nous réglé notre outil ? Comment représenter une conversation qui s'allonge en changeant de sujet ? Le fait de renommer une conversation en signifie-t-il toujours la fin ? N'est-ce pas souvent pour les participants une façon de recadrer les termes du problème ?

Puisque nous avons opté pour un traitement manuel des négociations, nous avons dû procéder à une sélection et ainsi à un morcellement du réel. Pour rendre compte des ramifications initiées ou invoquées dans le cadre des négociations, mais qui ne feront pas l'objet d'une analyse détaillée, nous les avons représentées avec un titre et une description, mais sans identifier le nombre et l'identité des participants.

De façon générale, la légende ci-dessous servira à interpréter l'ensemble des schémas que nous allons présenter :

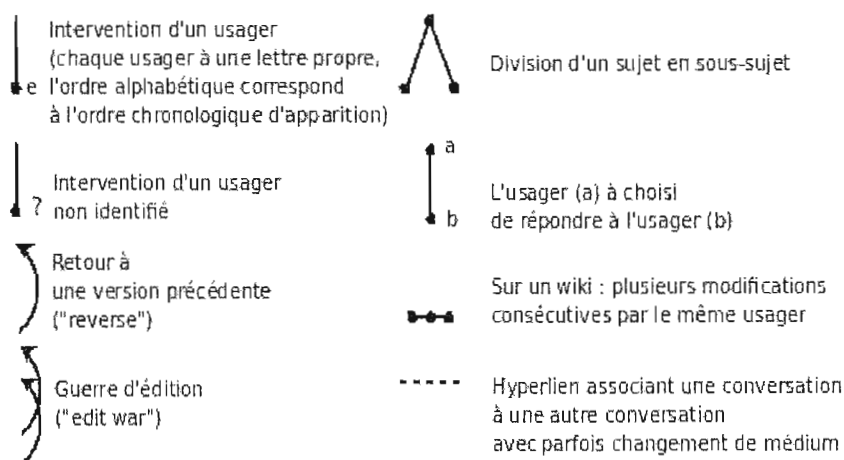


Illustration 12 : Légende des schémas d'analyse des négociations

7.1 Négociations du wiki de Debian

7.1.1 Négociation #1 : Débat de méthode d'installation sur la page du *plug-in flash*

7.1.1.1 Une négociation portant sur un thème sensible : l'installation d'outils propriétaires

Le wiki de Debian se présente comme complémentaire à la documentation officielle, en proposant au lecteur des solutions découvertes par les usagers. Le wiki et la documentation officielle fonctionnent selon des logiques parallèles, le premier étant développé au fur et à mesure des besoins et des découvertes des utilisateurs, le second étant principalement produit lors du processus de développement. Mais il s'agit bien d'une même communauté et il n'est pas

question de contredire ce que dit la documentation dans le wiki.

Notre première analyse concerne une négociation concernant la page *FlashPlayer* du wiki de Debian. *Flash* est un logiciel propriétaire utilisé pour de nombreux sites Web. Pour être capable de lire le contenu de ces sites Web, le navigateur doit être muni d'un lecteur approprié. Un *plug-in*⁸⁴ est proposé sur le site d'Adobe, l'entreprise qui développe *Flash*. Plutôt que de télécharger des morceaux de code sur des sites externes, les utilisateurs de la distribution Debian utilisent habituellement des « paquets » spécialement préparés et testés par la communauté qui les rendent disponibles sur ces serveurs sécurisés. Or le *plug-in Flash* n'est plus supporté par la communauté et la méthode d'installation officielle ne semble plus fonctionner. La méthode à suivre fait débat.

Dans la liste de discussion, le *thread* se déroule en quinze échanges du 04 au 11 novembre 2008. La plupart des échanges ont eu lieu entre les 04 et 05 novembre. Dans la page de wiki correspondante, les commentaires laissés par les participants montrent des interactions qui deviennent plus fréquentes aux alentours du 04 novembre. Plusieurs acteurs participent à la fois aux discussions sur la liste et à la contribution sur le wiki, effectuant des aller-retour entre l'un et l'autre. Jusqu'au 12 décembre 2008, des utilisateurs continuent d'interagir sur la page de wiki, au mépris de l'accord établi sur la liste.

7.1.1.2 Interactions entre discussion et contributions : un recours à la justification

En mettant en relation les interventions sur la liste de discussion et les modifications apportées au wiki, nous obtenons le schéma suivant :

⁸⁴ Un *plug-in* est une pièce de code informatique servant à raccorder un logiciel à un autre ou à un ensemble de logiciels.

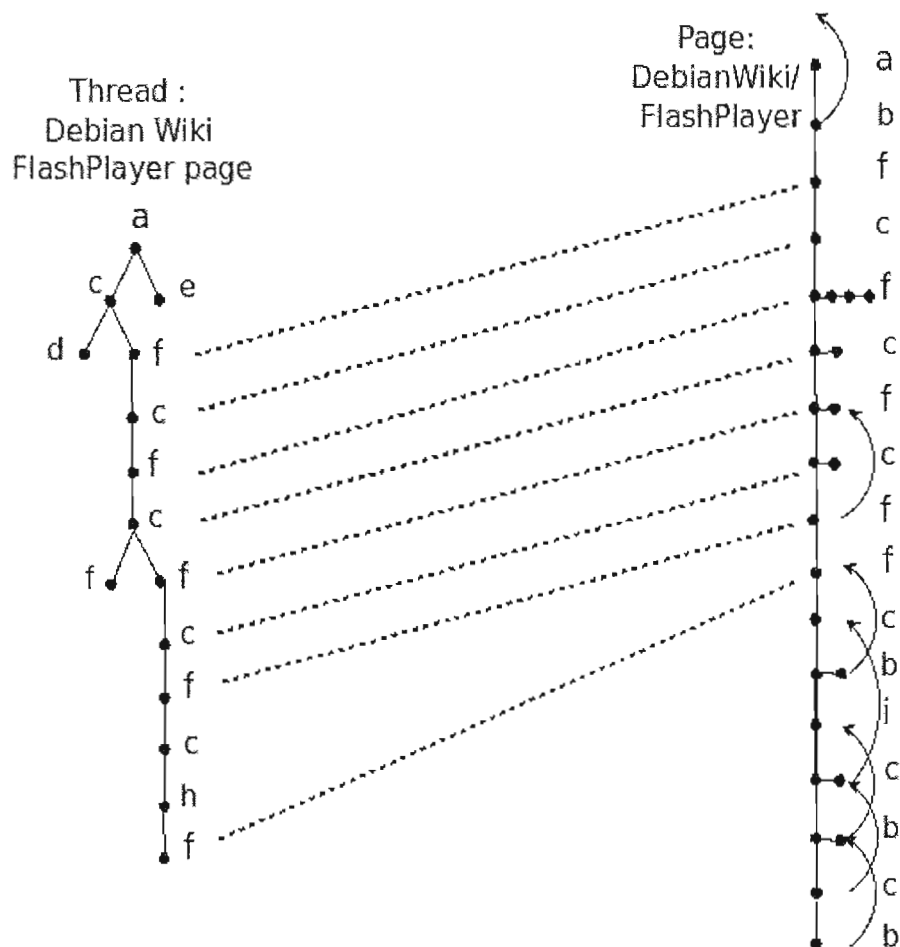


Illustration 13: Interactions entre le *thread* et la page *Flash Player* (04 nov-12 déc 2008). Extraites de la liste « www » et du wiki de Debian.

<http://lists.debian.org/debian-www/2008/11/threads.html#00020>
<http://wiki.debian.org/FlashPlayer>

L'utilisateur (a) demande de l'aide à la liste « www » pour un problème qu'il vient de rencontrer : la procédure indiquée dans le wiki de Debian pour l'installation du *plug-in FlashPlayer* l'amène à une indication d'erreur. Sur le wiki, un utilisateur (b) supprime un commentaire laissé par (a), mais cette action ne suscite pas de réaction. Sur la liste, une première lignée de répondants (c et d) aide l'utilisateur en cherchant pour lui les informations manquantes. Ce faisant (c) souligne la pertinence du problème soulevé et propose une solution issue d'un lien

externe au wiki. (d) rappelle que le *plug-in* n'est plus supporté par Debian. L'utilisateur (e) répond à l'utilisateur (a) en lui indiquant une procédure fonctionnelle. Un quatrième répondant (f) intervient suite à la suggestion de (c) pour signaler qu'il vient de supprimer une procédure d'installation manuelle qu'il juge obsolète et dangereuse. Ces réponses affirmatives organisées selon un fil de discussion en « forme d'éventail » auraient pu clore cette discussion.

Mais la discussion qui s'en suit montre que l'incertitude porte moins sur la réponse technique que sur la façon de la présenter. Sur la liste, (c) réagit à (f) en dénonçant les risques d'une installation automatique, suggérant d'orienter plutôt l'utilisateur vers une méthode manuelle. Sur le wiki, (c) et (f) rétablissent successivement des pages supprimées, alors que sur la liste, ils s'engagent dans une conversation « de type filiforme⁸⁵ ». Au cours du débat, ils invoquent des arguments qui touchent au statut de la documentation dans Debian, aux règles de suppression de l'information dans le wiki, à l'autorité en la matière, à la façon de présenter l'usage des programmes obsolètes, au regard porté sur l'usager et enfin aux pratiques d'usage de l'informatique que les contributeurs tentent d'orienter. L'utilisateur (g) intervient pour rappeler que Debian a cessé de supporter le *plug-in* propriétaire pour favoriser l'appropriation d'un logiciel libre équivalent (*Gnash*). Une semaine plus tard, (h) dénonce à son tour les aléas d'une procédure d'installation automatisée alors que le *plug-in* n'est plus officiellement supporté (et ces interdépendances).

7.1.1.3 Une négociation contrastée entre formalité et passage en force

Très tôt dans la discussion, les intervenants s'aperçoivent qu'il n'y a pas de façon officielle de traiter le problème. Ils leur revient donc de trancher sur la meilleure façon de procéder. Ils auraient pu se contenter de mettre plusieurs « *how-to* » (manuels ou façon de faire) côte-à-côte, en laissant l'usager choisir sa méthode préférée. Mais c'est précisément là que nous voyons que les

85 *idem*

contributeurs impliqués dans la coordination du wiki de Debian ont bien un horizon épistémique, en cherchant à produire un savoir organisé et cohérent. Il y a bien, en début de conversation, une demande de conseil (a) et une mise en partage de solutions par les répondants (b), (c), (d) et (e). Mais on sort du partage de pratiques (Lave 1988, Wenger, 1999) ou de la relation de conseil (Lazega, 1995) dès lors qu'il y a délibération sur la connaissance à choisir et que le souci du public qui prime sur le partage d'expérience. Rappelons que selon la définition de Cohendet et Al. (2003), l'activité principale des communautés épistémiques est structurée autour de la délibération, de la construction et de la mise en circulation de connaissances codifiées. Leur objectif est de produire de la connaissance et en cela, elles sont ouvertes sur l'extérieur. Elles cherchent à être lues ou à entrer en communication avec des pairs ou avec des profanes, et visent donc la publication, la légitimité scientifique et éventuellement la vulgarisation (voir chapitre 3).

La conversation se déroule d'abord d'une façon courtoise et mesurée. Les participants se concentrent sur l'échange d'arguments. Cet échange est articulé de la même manière chez tous les participants. Le titre de la conversation désigne précisément ce dont il est question, les discutants introduisent une idée par paragraphe. Chacun cite précisément le passage auquel il se réfère, en prenant soin d'indiquer la date, l'auteur, et le contenu visé. Un passage cependant crispe les positions : le second retrait de la procédure manuelle par l'intervenant (f) est reçu comme une violence par le contributeur (c) qui venait de restaurer cette solution alternative. Ce qui se joue aussi entre les contributeurs (f) et (c) a également trait à la répartition de l'autorité au regard du wiki. Sans connaître les relations qui relient habituellement (f) et (c), nous savons de par d'autres observations que le contributeur (f) s'implique beaucoup dans la gestion et le nettoyage de ce site Web. Cependant, les deux participants évitent rapidement la guerre d'édition (ajout et retrait successifs du même contenu sur un wiki) et choisissent d'argumenter sur la liste publique, ce qui autorise l'intervention d'autres participants.

L'intervention de (h) appuie l'intérêt de l'installation manuelle, en relatant une expérience d'installation automatique désastreuse. Il précise qu'il s'agit d'un cas

spécifique au *plug-in flash*. Ce faisant, il ne réengage pas la négociation autour du problème de norme. L'utilisateur (f) suit donc les positions du plus grand nombre, tout en soulignant encore son désaccord : « *I still consider manual installation completely insane* »⁸⁶. Malgré cet accord (b) réalisera quelques semaines plus tard plusieurs retours (contesté par (c) à des versions précédentes pour maintenir au final un choix contraire autoritaire : le mode d'emploi pour l'installation manuelle sera finalement supprimé de la page du wiki.

En consultant les informations ayant trait à la page du wiki⁸⁷, on s'aperçoit que (b), (c) et (f) se sont inscrits à la page *FlashPlayer*. Ils sont donc avertis de chaque modification. On remarque que la plupart des interventions de (f) et (c) sur la liste correspondent à des interventions sur le wiki : ils cherchent constamment à justifier leurs interventions. Entre le 04 et le 11 novembre, on observe trois actions de révocation⁸⁸. Les interlocuteurs essaient cependant d'éviter la guerre d'édition improductive en fournissant des arguments. Le contributeur (b), auteur de la première action de révocation, n'intervient quant à lui jamais dans la liste de discussion.

Dans le cadre de cette négociation collective, trois types d'arguments sont mis en avant :

- **Un argument politique.** Le *plug-in* dont il est question fait partie d'un logiciel propriétaire. À ce titre, il est présenté comme devant être d'un intérêt moindre par la communauté Debian réputée pour son purisme à l'encontre des solutions propriétaires. Le programme est ainsi obsolète pour une bonne raison : c'est un choix délibéré de la communauté de ne plus le supporter. Ce manque de support est une façon de pousser les utilisateurs à se tourner vers la solution libre en

⁸⁶ Traduction : Je continue de penser que c'est complètement insensé de faire des installations manuelles.

⁸⁷ <http://wiki.debian.org/FlashPlayer/infos>

⁸⁸ Opération consistant à annuler la ou les dernières modifications d'une page en chargeant, depuis l'historique, une version plus ancienne considérée comme plus correcte, et en ré-enregistrant cette ancienne version. Il s'agit la plupart du temps d'annuler le vandalisme. Lorsque des contributeurs ne sont pas d'accord sur le contenu d'une page, ils peuvent se révoquer mutuellement : c'est ce qu'on appelle une guerre d'édition, et ce comportement est à proscrire en vertu de la règle des trois révocations. Source http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Jargon_de_Wikipédia

développement.

- **Un argument pratique.** Le contexte précis du *plug-in flash* supposerait de procéder manuellement, comme l'a prouvée l'erreur initiale (a) et les interventions de (b), (c) (d) et (g). Mais le participant (b) insiste pour dire que ces « exceptions » sont courantes, car il existe beaucoup de cas de figure où l'installation automatique d'un *plug-in* comme d'un logiciel ne fonctionne pas. Il encourage souvent les utilisateurs à procéder à une installation manuelle, afin de leur apprendre à se débrouiller dans toutes les circonstances.
- **Un argument normatif.** La norme d'usage, c'est de suivre la procédure d'installation automatique. Pour le contributeur (e), il faut éduquer l'utilisateur en ce sens et l'inciter à toujours adopter ce type de pratiques, plus sécuritaires et plus logiques. C'est aussi une façon de pousser les utilisateurs à faire confiance au travail fait par les gestionnaires de paquets, quitte à leur faire remonter leurs besoins : pour leur faire comprendre comment fonctionne ou devrait idéalement fonctionner la distribution Debian.

7.1.1.4 Conclusion sur la création épistémique dans un contexte critique

L'objet de la conversation est caractéristique des wikis de documentation. Comme évoqué lors de la description des objets de négociation (chapitre 6), il est fréquent de voir des contributeurs s'opposer sur l'inclusion ou la suppression d'un article. Dans les wikis de documentation, cette opposition est souvent motivée par le souci d'orienter convenablement l'utilisateur novice.

Il est aussi caractéristique et de la communauté du libre et des scissions qui s'établissent vis-à-vis des solutions propriétaires. La requête de (a), qui aurait pu être écartée pour des raisons politiques, a continué de recevoir de l'attention. On peut en déduire que l'objectif du wiki est de répondre aux besoins des participants, plutôt que de les orienter trop sévèrement vers un usage « puriste » de logiciels libres.

Le fait qu'il y ait eu une délibération notamment orientée par le souci d'un public de lecteurs non expérimentés nous confirme que la production de connaissances justes et organisées est bien ce qui oriente les interventions. On peut avec Cohendet et Al. (2003), considérer que les contributeurs au wiki de Debian agissent comme une communauté épistémique. Cependant, il apparaît que toutes les décisions ne découlent pas d'un consensus : en dernier recours, le maintien de la position officielle se fait à force de retour à la version précédente.

Notons par ailleurs que nous ne sommes pas en mesure de juger de la qualité du choix finalement adopté, même en force. Utilisatrice débutante, nous sommes dans la situation proprement décrite par les participants de cette négociation : nous nous laissons guider par ce que le wiki indique. Nous ne serons pas capables de repérer s'il y a un risque à suivre l'une ou l'autre des solutions indiquées. Bien qu'ayant une expérience de bientôt quatre ans d'utilisation de système d'exploitation libre, nous sommes souvent réduite « à faire confiance », c'est-à-dire à suivre le conseil donné. Cela, à condition que nous tenions la source pour suffisamment légitime. Mais avec l'habitude, une autre condition de confiance apparaît : celle de la comparaison et de la juxtaposition des propositions. Et dans le contexte particulier des wikis, un troisième niveau d'enquête nous est encore accessible : celui qui consiste à retracer les discussions associées à la production de connaissances qui nous sont livrées à la lecture. Dans un univers hypertextuel, l'acquisition de connaissances peut ainsi s'appuyer sur deux supports à la lecture critique : la comparaison et en cas de doute, l'observation des discussions ayant mené à telle ou telle proposition.

7.1.2 Négociation #2 : Mise à jour du wiki et conséquences organisationnelles

7.1.2.1 Un contexte de nouveauté technologique

La migration du wiki de Debian désigne le passage à une nouvelle version du moteur du wiki utilisé. La mise à jour du logiciel de moteur de wiki *MoinMoin* à la version 1.7 a été effectuée en mars 2009. Pour les usagers, cela occasionne plusieurs difficultés techniques. Le logiciel offre désormais de nouvelles possibilités, notamment

communicationnelles. De mars à septembre 2009, plusieurs conversations commentent les nouvelles fonctionnalités et imaginent de nouveaux usages.

7.1.2.2 Une discussion en cascade

Le schéma ci-dessous représente les principaux fils de discussion qui ont émergé suite à cette mise à jour. Nous avons aussi fait apparaître les discussions et les rapports d'erreurs (bugs) qui découlent de cette modification technique.

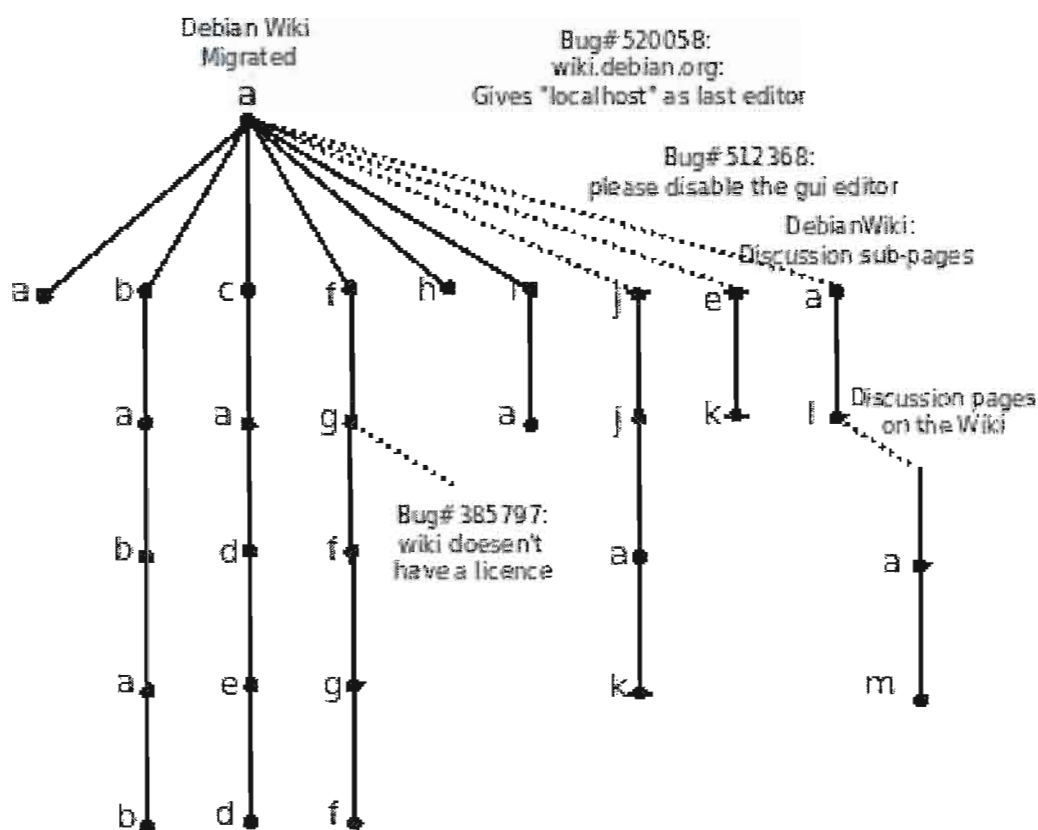


Illustration 14 : Discussions engendrées par la mise à jour du wiki de Debian (mars-septembre 2009).

Extraites de la liste [www](http://lists.debian.org/debian-www/2009/03/threads.html#00100).

<http://lists.debian.org/debian-www/2009/03/threads.html#00100>

En mars 2009 (a) annonce la récente migration du wiki et ajoute dans un second courriel des remerciements à l'intention de ceux qui ont aidé à la migration et travaillé à l'interface graphique. L'utilisateur (b) revient à (a) avec une suite de problèmes techniques occasionnés par la migration. Les échanges qui suivent entre (c), (d) et (e) relèvent d'autres problèmes liés à l'interface d'utilisation, ce qui provoquera plus tard l'ouverture du « ticket de *bug* » numéro 512368 demandant la désactivation de l'interface graphique. Les échanges qui suivent entre (f) et (g) évoquent les nouvelles possibilités d'identification proposée par le wiki, en particulier celle de s'authentifier par un outil externe

(*Open Id*) qui automatise l'enregistrement à plusieurs sites Web. Jusqu'alors, la communauté du wiki de Debian encourageait chaque utilisateur à s'identifier, c'est-à-dire à contribuer en empruntant un nom d'utilisateur relié à des coordonnées de courriel. Mais (g) évoque que le recours à un mécanisme d'identification non intégré au wiki amplifierait un problème plus large, référencé depuis des années comme le *bug* # 395797 à savoir l'absence de licence du wiki. On compte en effet sur l'enregistrement des utilisateurs pour pouvoir les contacter le moment venu afin de mettre en place une nouvelle licence. Les interventions de (h) (i) (j) et (k) sont principalement des remarques ayant trait aux nouveautés de fonctionnement. Il ne s'agit pas d'une véritable discussion. Finalement (a) propose un nouvel usage : le recours aux outils de discussion proposé par la nouvelle version du moteur de wiki. Recevant de (l) une réponse encourageante (a) annonce l'implémentation de l'outil quelques mois plus tard. L'utilisateur (m) suggère qu'on utilise cette fonctionnalité plutôt que la liste de discussion actuelle. En septembre 2009, la proposition était encore à l'étude.

La discussion que nous venons de décrire prend une forme en cascade : la plupart des intervenants reviennent en effet au sujet initial. On peut en déduire que la migration du wiki de Debian a bien produit des réactions, mais pas vraiment de discussion de fond. Cette décision technique est surtout associée à d'autres problèmes techniques comme le montrent les ramifications qui se font avec différents « bugs » nouveaux et répertoriés. La forme générale de la discussion rappelle celle de l'éventail que Conein (2004,c) et Dorat et Al. (2007) associaient à des échanges de conseils plutôt qu'à une délibération orientée vers la construction de connaissances. Ici, les discussions sont peu « profondes ». Elles ne dépassent pas le nombre de quatre échanges consécutifs sur un même thème. Pour le petit groupe de participants qui s'engagent dans cette discussion, il s'agit plutôt de stabiliser des connaissances partiellement acquises que de construire une connaissance novatrice.

7.1.2.3 Conclusion sur la maîtrise des outils « liste » et « wiki » chez Debian

Cette discussion, surtout d'ordre technique, n'a pas occasionné de tensions. Les échanges sont surtout d'ordre rationnel (chacun amène des arguments qui viennent palier aux connaissances incomplètes des interlocuteurs). La mise à jour du moteur du wiki est néanmoins l'occasion de voir poindre plusieurs propositions visant à innover et tester de nouveaux usages. Parmi ces propositions, l'une est refusée : la solution d'identification via *Open Id*. En effet, elle renvoie à l'un des problèmes majeurs du wiki de Debian, à savoir la collecte de l'identité des contributeurs, à des fins de contact en cas d'adoption d'une nouvelle licence. Nous avons vu que, depuis sa création dans un contexte d'abord informel, le wiki n'indique pas en des termes clairs les conditions de participation et de réutilisation des connaissances qui y sont déposées. Or, pour pouvoir instaurer une licence, il faut que les auteurs des contributions donnent leur accord concernant leur participation. Quelques utilisateurs du wiki se sont ainsi engagés depuis 2008 dans un long processus de référencement des pages au contenu non attribué, ou aux auteurs injoignables. Au quotidien, l'authentification est donc largement encouragée.

L'autre proposition est mise à l'essai. Il s'agit du recours aux pages de discussion proposées par le moteur de wiki. Les conséquences de l'adoption de cet usage seraient riches à l'analyse, car cela viendrait reconfigurer les méthodes de collaboration et de justification des contributeurs. En effet, cette pratique vient contredire la convention recopiée ci-dessous :

All discussions and comments related to this wiki's frontpage, structure, conventions, translation, theme... are held on debian-www mailing list (Posting is allowed by anyone. It's a good idea to prefix you mail subject with "DebianWiki") Current conventions are listed in the DebianWiki/* pages.⁸⁹
(traduction⁹⁰)

⁸⁹ Extrait de <http://wiki.debian.org/DebianWiki/EditorGuide>

⁹⁰ Toutes les discussions et les commentaires liés à la page d'accueil de ce wiki, sa structure, ses conventions, la traduction, le thème (...) sont tenus sur la liste de diffusion debian-www (Tout le monde est autorisé à écrire à cette liste). C'est une bonne idée de préfacier vos courriels avec le sujet "DebianWiki". Les Conventions Actuelles sont inscrites sur le wiki de Debian.

Sur la liste de discussion, la négociation a été traitée de façon brève, dans le cadre de rapports polis et raisonnés. Dans l'analyse de cette discussion comme dans la précédente, plus tendue, nous notons que les participants organisent leur intervention de façon systématique et homogène. Cela nous porte à penser qu'ils partagent une même culture d'usage des listes de discussion. Chaque participant cite précisément le passage auquel il se réfère. Le reste du message est ainsi le plus souvent éliminé dans la réponse, afin de faciliter une lecture rapide de l'objet de la sous-discussion. Chaque discussion a un titre propre et les utilisateurs changent bien le sujet de la discussion quand celle-ci porte sur un autre objet. Enfin, nous observons que chaque participant écrit dans un anglais soigné, en évitant les fautes d'orthographe. La plupart du temps, chaque paragraphe exprime une idée distincte.

Ces observations sur l'usage des listes viennent conforter les témoignages que les participants à Debian ainsi que plusieurs chercheurs (Auray 2004 et Conein 2004c) font à l'égard des pratiques épistémiques de la communauté. Il s'agit en effet du principal médium de communication et de coordination. Comme la majorité des utilisateurs témoigne d'une expérience de cinq à dix ans au sein de la communauté, l'usage « épistémiques » des listes de discussion est un acquis.

7.2 Négociations sur le wiki d'Ubuntu-fr

7.2.1 Négociation #3 : Création ou abandon d'une page problème et solution

7.2.1.1 Contenu et forme du fil de discussion

En mettant en relation une proposition de création de pages qui a émergé sur le forum d'Ubuntu-fr avec son traitement sur la liste du wiki d'Ubuntu-fr et les actions entreprises en conséquence sur le wiki, nous obtenons le schéma ci-dessous :

Thread sur le forum:
une page de
problèmes fréquents
et les solutions

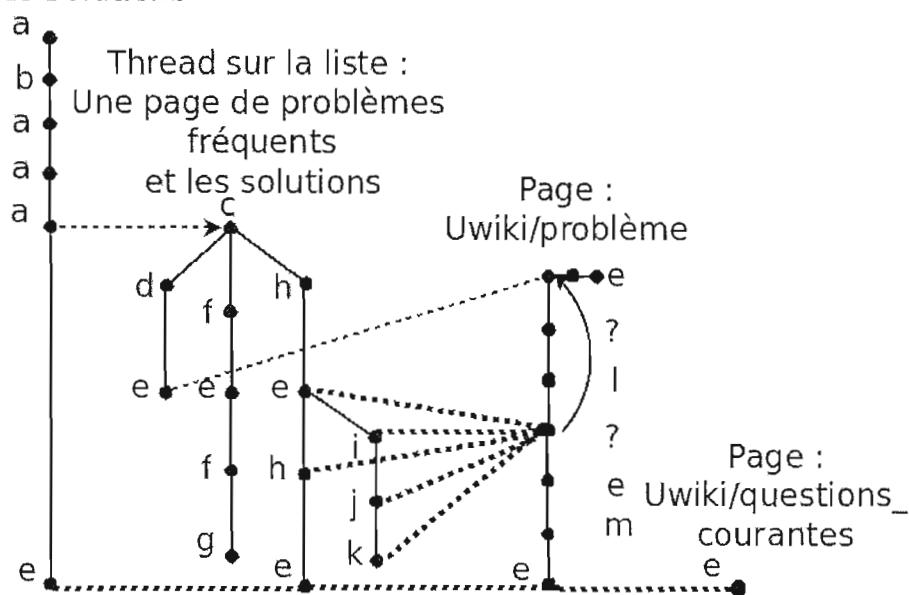


Illustration 15 : Discussions autour d'une proposition de page « problème » sur le wiki d'Ubuntu-fr du 16 au 30 octobre 2008, extraites du forum, de la liste et du wiki d'Ubuntu-fr.

<http://forum.Ubuntu-fr.org/viewtopic.php?id=253656&p=1>

https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/thread.html#30192

<http://doc.Ubuntu-fr.org/probleme>

http://doc.Ubuntu-fr.org/questions_courantes

Sur le forum d'Ubuntu-fr, l'utilisateur (a) ayant constaté que la récurrence des mêmes problèmes d'utilisation de la distribution Ubuntu suggère d'ouvrir une page sur le wiki à propos des questions fréquentes et des solutions. Sachant qu'il ne connaît pas le fonctionnement du wiki, l'utilisateur (b) l'invite à soumettre sa proposition à la liste de discussion Ubuntu-fr. Après plusieurs tentatives infructueuses d'inscription à la liste, il demande à ce que sa proposition soit transférée à la liste. C'est l'utilisateur (c) qui transfère le message à la liste.

Sur la liste Ubuntu-fr, l'utilisateur (d) confirme l'intérêt de la suggestion et (e) décide d'ouvrir une page intitulée « problème » sur le wiki afin de tester la proposition. L'utilisateur (f) intervient alors en marquant son désaccord. Son principal argument : tout le wiki traite de « problème », non seulement le titre, mais la démarche est mal venue. (f) souligne cependant l'importance de créer des ponts entre le wiki et le forum (qu'il fréquente peu lui-même) notamment pour intégrer les besoins des usagers débutants. (e) réagit à (f) en l'apostrophant nominativement. (f) répond à chacune des remarques en nuancant ou justifiant ses propositions. Nous notons par ailleurs que (f) introduit plusieurs marques d'amabilité et de prévenance dans sa réponse, pour réaffirmer sa bonne volonté et sa bienveillance. Le participant (g) va dans le sens de (f). (h) revenant à la proposition initiale de (e) exprime son désaccord, en apportant ses propres arguments. C'est alors que dans le wiki, la page subit un retour à la version précédente, sans que l'auteur de l'action ne puisse être identifié (il s'agit d'une intervention anonyme). Cynique, (e) accuse (h) de vandalisme, disant qu'il s'attendait à ce qu'on ne respecte pas son travail. (h) se défend tout de suite d'être l'auteur de cette action et réaffirme sa loyauté au projet. Par ailleurs, il ré-exprime son intérêt pour la question soulevée, indiquant qu'il est intervenu sur le forum. Il propose aussi de nommer plutôt la page « questions_courantes ». Les contributeurs (i), (j) et (k) interviennent tous autour de la question de l'identité de l'auteur du vandalisme, (j) croyant reconnaître l'adresse IP de son ordinateur alors qu'il vient de découvrir l'existence de la page. L'auteur de l'« exaction » restera inconnu. (e) s'excuse auprès de (h) et prend en charge la création de la page « questions_courantes » ainsi que l'explication de la solution retenue sur le forum de discussion.

7.2.1.2 Le contexte de la négociation

Fin octobre 2008, les administrateurs du wiki d'Ubuntu-fr sont en train d'effectuer une mise à jour qui cause plusieurs dérèglements techniques. En particulier, l'identification des contributeurs a momentanément disparu. Elle est rendue possible de façon parcimonieuse, mais semble donner des résultats hasardeux. La réaction du contributeur (e) face à l'effacement de la page qu'il a tenté de mettre en place est en partie liée à cette erreur d'identification.

Par ailleurs, les rapports entretenus entre la communauté qui s'occupe du wiki et celle qui s'occupe du forum sont complexes. Le forum est un lieu d'échange et de partage de conseil. Le wiki est un lieu de mémoire, de tri et d'organisation des connaissances. Beaucoup d'utilisateurs débutants faisant face à un problème technique vont préférer poser une question sur le forum. Cela leur permet d'expliquer le problème dans leurs termes, et de discuter des suites de l'implémentation de la solution.

La recherche d'informations sur le wiki est plus individuelle et « silencieuse ». Malgré l'aide d'un moteur de recherche, l'usage du wiki demande à l'utilisateur un effort de compréhension de la logique d'organisation de cet espace. Il doit aussi s'imprégner de la terminologie employée pour être capable de faire une requête utile.

Or la communauté des contributeurs au wiki s'est notamment donnée pour mission de rejoindre ces contributeurs débutants, afin de les guider dans leur apprentissage du système d'exploitation libre. La découverte du vocabulaire dédié est l'une des composantes de cet apprentissage. Apprendre à apprendre et à devenir autonome est une autre des qualités mises en avant par la communauté du libre.

Les contributeurs au wiki d'Ubuntu-fr doivent ainsi en permanence, répondre à la double contrainte d'éducation à une culture technique et d'adaptation à un public volatile, qui peut se perdre, voire renoncer s'ils rencontrent trop de difficultés.

7.2.1.3 La gestion et la clôture de la négociation

Cette négociation comprend plusieurs moments de tension. Par deux fois, (e) s'adresse à l'un des participants nominalement. Ceux-ci se voient contraints de justifier point par point leurs interventions : l'apostrophage nominal est perçu comme une accusation.

« Hum ok, vu qu'on s'adresse à moi en particulier je réponds :p ⁹¹ »

« Désolé ce n'est pas moi. Je ne m'amuse pas à "saboter" des pages. Si tu me connaissais un minimum tu n'y aurais même pas pensé⁹². »

Ces deux contributeurs ont cependant une bonne connaissance des règles informelles d'interactions. Après une réaction de défense, il oriente rapidement sa réaction vers une attitude de conciliation, en introduisant plusieurs marques de sympathie à l'égard de (e). Il s'agit de rétablir un climat d'entente cordiale, mais aussi de confiance pour les contributeurs débutants et parfois maladroits. Ainsi, le participant (e) termine son courriel sur cette conclusion :

« Une dernière chose, ne te prend pas la tête avec ce que peut bien écrire un contributeur comme moi, et ne te décourage pas pour si peu. Je ne suis pas maître à bord, suis tes idées, fais de ton mieux, accepte les remarques des autres contributeurs pour ce qu'elles sont, juste des remarques que tu es libre de suivre ou non. Si par contre c'est les admins qui te disent quelque chose... :p

Au plaisir de lire tes futures contributions :)⁹³ »

Les utilisateurs auxquels s'adressent les courriels nominaux ne sont pas les seuls à intervenir en faveur d'un souci de l'entente générale. Certains interviennent avec humour comme cet utilisateur qui cherche à déplacer l'accusation sur le dispositif plutôt que sur une personne :

« Heu... C'est le site qui a foutu en l'air la page de son plein gré ? :P

91 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/030199.html

92 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/030240.html

93 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/030199.html

*Je vote pour adopter une mention concernant l'intelligence artificielle du site.
(Et par avance désolé de ne rien apporter de concret...) ⁹⁴ »*

Or si cet utilisateur n'apporte en effet rien de « concret » du point de vue de l'avancement des savoirs sur la question, il a contribué à un avancement d'un autre ordre : en rétablissant le climat de légèreté, la tension s'apaise et la délibération peut reprendre son cours.

7.2.1.4 Spécificité et généralité du point de vue de la construction de connaissances.

L'utilisateur (a) vient de temps à autre sur le forum d'Ubuntu-fr lorsqu'il fait face à un problème technique. Ce forum est un espace d'entraide et des utilisateurs d'Ubuntu répondent en proposant des solutions. Ce que (a) propose, c'est de transformer une diffusion de conseils en connaissance stabilisée. Mais il n'ose pas contribuer directement au wiki. Il ne parvient pas non plus à s'inscrire sur la liste pour faire lui-même cette proposition. Nous savons, pour avoir croisé plusieurs témoignages concernant cette difficulté dans le wiki, que l'appropriation du dispositif ne va pas de soi. Il s'agit bien d'une étape technique difficile à surmonter pour un grand nombre de participants.

Mais ce que révèle aussi cette négociation, c'est l'inadéquation qui sépare les conceptions des utilisateurs débutants de ceux qui contribuent régulièrement au wiki. Pour l'utilisateur débutant, le fait d'intituler une page « problèmes » fait sens. Il pense que cette page va pouvoir recenser les diverses solutions aux problèmes qu'il va rencontrer lors de sa découverte du système d'exploitation. Ce qu'il ignore, c'est le grand nombre de problèmes qu'il est susceptible de rencontrer. Ce que sa proposition démontre aussi, c'est qu'il ne sait pas que le wiki sert justement à créer de l'ordre dans cet amoncellement de problèmes.

Mais sa proposition n'est pas non plus totalement farfelue et reçoit plusieurs appuis. Ces appuis consistent surtout en un effort d'interprétation des demandes issues du

⁹⁴ Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/030243.html.

forum. Les contributeurs au wiki ont conscience qu'il leur faut se mettre à la place des débutants et s'ouvrir à leur proposition est un impératif tant social qu'épistémique, comme le montre cette remarque :

« Si c'est une demande venant vraiment du forum, pourquoi pas mais je pense qu'une adresse du genre /questions_courantes serait plus appropriée.

Disons que d'un point de vue de la doc, ça n'a pas de vrai raison d'être mais si c'est pour alléger la tâche des bonnes âmes du forum alors oui si vous voulez. Je n'avais pas compris ça comme ça à la base⁹⁵ ».

Notons aussi que de façon générale le ton employé dans cette liste de discussion est moins formel que celui maintenu dans la liste du wiki de Debian. Comme le montre certains des extraits cités, les participants utilisent fréquemment des « émoticônes » (*smiley*) pour figurer l'expression qu'ils cherchent à faire transparaître. Nous avons noté cependant que sur le wiki comme sur les canaux de communication, l'usage d'abréviations (le style « sms ») est banni. La raison invoquée est l'horizon d'accessibilité et de sérieux que l'on cherche à maintenir dans la communauté Ubuntu.

Nous retenons un dernier élément de cette négociation. Il nous semble que ce à quoi nous avons assisté n'est pas seulement un maintien de la bonne entente. En introduisant des marques de sympathie au début de leurs réponses, les intervenants continuaient par la suite leur courriel par des propositions concrètes, visant à faire avancer la délibération. En indiquant à l'utilisateur débutant de ne pas faire attention à ce qu'il avait peut-être perçu comme désobligeant, (« *ne te prends pas la tête avec ce que peut bien écrire un contributeur comme moi* ⁹⁶») (f) propose adroitement à (e) d'apprendre à recevoir des remarques, c'est-à-dire de se situer au niveau du débat d'idées et non de la dispute interpersonnelle. Il lui présente aussi la façon dont il doit aborder la contribution au wiki public, en dialoguant avec l'avis général tout en suivant son idée. « *fais de ton mieux, accepte les remarques des autres*

95 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/030240.html

96 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/030199.html

contributeurs pour ce qu'elles sont, juste des remarques que tu es libre de suivre ou non. Si par contre c'est les admins qui te disent quelque chose... :p⁹⁷ ».

La dernière remarque se veut encore encore humoristique. Elle présente les « *admin* » (qui sont ici d'avantage des contributeurs avec des responsabilités techniques) comme des personnes autoritaires, dont on suspecte qu'il faut respecter scrupuleusement l'avis. C'est du moins ce que laissent supposer les points de suspension. La négociation suivante laissera voir que la hiérarchie décisionnelle est en fait beaucoup moins stabilisée qu'il ne peut y paraître.

7.2.2 Négociation #4 : Anonymat et signature au bas des pages du wiki d'Ubuntu-fr

7.2.2.1 De la demande de conseil à la remise en question

La conversation que nous présentons maintenant se déroule sur une seule journée. Elle consiste en 14 échanges réalisés sur la liste Uwiki. En démarrant par une banale question sur la mise en forme, elle se transforme en négociation qui interroge certaines des conventions de participation au wiki. On a ici l'occasion d'observer le passage d'une relation de conseil à une discussion dont les aboutissements ne sont pas stabilisés, discussion susceptible d'être à l'origine d'une création de convention sur les politiques de participation. En débattant du bien-fondé de la signature en bas des pages, les participants abordent le sujet de l'identification et de la reconnaissance des participants. Malgré les positions controversées, la discussion débouche sur un accord : il faut enlever cette « convention » de signature. Il apparaît alors que les règles décisionnelles ne sont pas véritablement établies. On propose alors de s'accorder sur une procédure à suivre pour prendre ce genre de décisions.

97 *idem*

7.2.2.2 Une négociation « à rebondissements »

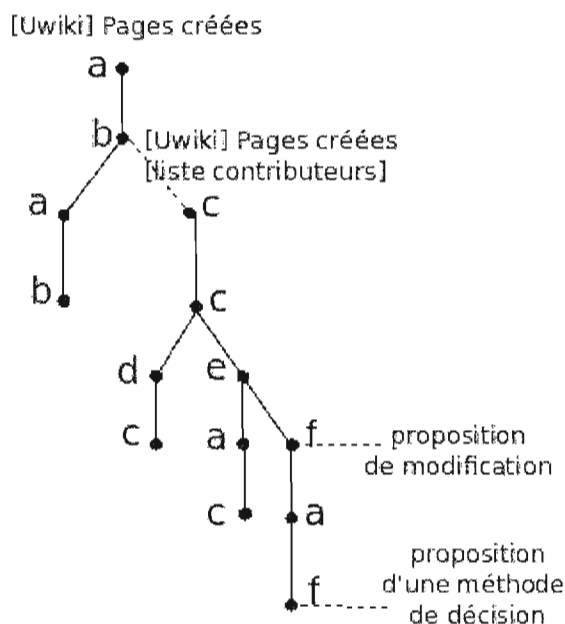


Illustration 16 : Discussions sur l'anonymat et la signature des pages du wiki (03 oct 2008) Extraites de la liste d'Ubuntu-fr.

https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/thread.html#29665

L'utilisateur (a) a créé une page dans le wiki et demande à la liste de vérifier sa contribution. (b) effectue quelques corrections de mise en forme et suggère à (a) de regarder dans l'historique des modifications pour s'y conformer dans le futur. (b) prend note, mais conteste l'intérêt d'un des conseils: celui d'ajouter son nom à la fin des pages. (b) répond que c'est un standard obligatoire dans le wiki, et spécifie que cet usage ne témoigne pas d'un manque d'humilité, mais d'un besoin pratique. (c) intervient alors pour souligner qu'il refuse aussi de signer en bas des pages : il associe cette pratique à un affichage ostentatoire et malsain, surtout quand l'historique de pages du wiki permet déjà de retrouver sans mal l'auteur d'une modification. Il demande aussi de vérifier l'origine de cette « standardisation » et renomme la discussion en ajoutant le sous-titre [liste de contributeurs]. (d), s'adressant nominalement à (c) stipule qu'en signant leurs

contributions, les collaborateurs qui travaillent sur une même page stimulent leur esprit d'entraide. Il témoigne aussi avoir été contacté personnellement pour un détail lié à une contribution. (c) revient sur ce témoignage pour promouvoir une forme de collaboration plus collective : en se référant à la liste plutôt qu'à une seule personne, l'utilisateur multiplie ses chances de recevoir une ou des réponses utiles. Pour plus de clarté, il suggère aussi de différencier le terme de « contributeur » de celui de « contact ». (e) revient sur cette suggestion : un contributeur peut agir à différents niveaux. Selon lui, pouvoir mettre son nom, c'est aussi pouvoir recevoir une reconnaissance appropriée. Devrait donc pouvoir signer qui le souhaite. (a) est clairement en désaccord avec ce point et voudrait interdire la possibilité d'ajouter son nom en bas d'une page. Cela favoriserait « l'appropriation du contenu », ce qui est contraire au principe de construction collective de connaissances qu'on tente de suivre dans le wiki. (c) abonde dans ce sens. (f) récapitule alors les arguments et propose qu'on enlève cette « convention » de signature. (a) demande alors comment se prennent ce genre de décisions. (f) souligne qu'il s'agit d'une bonne question et propose une méthode décisionnelle en trois étapes.

La forme générale de cette négociation ne fait pas apparaître de fil de discussion soutenues entre des participants qui se répondent. Si nous comparons ce schéma avec les précédents, on pourrait dire qu'on se situe à mi-chemin entre des « discussions filiformes » et des « discussions en éventails. » Tout d'abord, il se trouve que de nouveaux intervenants apparaissent régulièrement dans la conversation. Par ailleurs, le sujet originel, formulé sous demande de conseil, change en cours de route pour désigner la vraie nature du débat qui est en train de se tenir. C'est surtout l'analyse substantielle qui permet de distinguer qui répond à qui, car il n'y a pas de citation directe, et une seule désignation nominale. C'est à l'analyse qu'on s'aperçoit que les positions sont partagées. Les participants interviennent successivement, ajoutant de nouveaux arguments ou contre-arguments sans vraiment se désigner d'interlocuteur. Il s'agit bien de résoudre un problème collectif plutôt que de remettre en cause la position d'une personne en particulier.

7.2.2.3 Le caractère emblématique de la négociation sur la reconnaissance

Observer l'anonymat ou signer sa contribution en bas des pages du wiki : ce

choix est interprété de façon très différente selon les participants à la discussion. Signer une contribution est une façon de se rendre joignable par le lecteur. C'est aussi une façon de s'assumer responsable de sa contribution. D'autres affirment que cela permet aux contributeurs de recevoir l'éventuelle reconnaissance qui lui est due. Cette affirmation est la plus problématique aux yeux des opposants à la signature obligatoire pour qui, la pratique d'un wiki renvoie à un usage anonyme, qui n'a nul besoin de reconnaissance. Puisqu'on ne contribue pas pour la gloire, nul besoin de s'authentifier, puisque de toute façon, l'historique gardera des traces de chaque intervention. La négociation révèle une forte dissension quant à la philosophie wiki, mais aussi à celle du libre au regard de l'importance de l'identification, de la responsabilité, de l'humilité, et de la reconnaissance des participants. Ce sujet ayant été également évoqué lors de mes entrevues, c'est l'un des principaux éléments qui nous amènera à revoir notre définition de la notion de contribution, pour la reformuler en terme de tensions intrinsèques.

Cette négociation met en exergue un problème qui intéresse particulièrement notre analyse, soit l'opposition qui est faite entre reconnaissance individuelle et production collective de connaissance. Nous avons émis l'hypothèse, au chapitre 3, que la première primait sur la seconde. Nous avons ensuite déduit des entrevues qu'il s'agissait d'une tension plutôt que d'une position figée chez les contributeurs. Cette négociation démontre encore que la place de la reconnaissance et de l'identification des participants est bien un objet de désaccord.

Contrairement à la communauté du wiki de Debian, les contributeurs au wiki d'Ubuntu-fr n'imposent pas la signature des participants, ce qui va dans le sens d'une ouverture au plus grand nombre d'intervenants possibles. L'observation de l'historique des modifications fait apparaître qu'une proportion de l'ordre de 15 % des contributeurs sont anonymes. Plusieurs contributeurs présentent l'anonymat comme une attitude morale.

« Personnellement, peu importe quel est son but réel, cette ligne m'apparaît (peut-être à tort, mais c'est comme ça) effectivement comme "j'ai la plus grosse"/"c'est moi qui ai fait plein de pages", et par conséquent je me refuse à y mettre mon nom. Et si c'est obligatoire je préfère presque ne plus contribuer — heureusement je vois mal comment la rendre obligatoire techniquement, sauf à l'automatiser, ce qui revient à l'historique... ;) »⁹⁸ . »

« si on l'evince de la page il va peut etre se lasser et s'arreterter »

« Pourquoi ? Vous contribuez pour la gloire vous ? C'est un Wiki :) On est là pour aider les autres, pas pour laisser notre marque dans l'histoire ;) »⁹⁹ »

7.2.2.3 Les dimensions informelles du wiki d'Ubuntu-fr

Cette négociation fait aussi apparaître un autre élément surprenant. Malgré ces quatre ans d'existence, il n'y a pas encore de conventions quant aux méthodes à suivre pour prendre une décision dans le wiki. Dans cette conversation, plusieurs questions témoignent de ce flou par exemple,

« Qui/quand a été décidée cette « standardisation » ? »¹⁰⁰

« Au fait, c'est qui les chefs qui décident ? »¹⁰¹

Cela nous permet de relire aussi les références faites à la négociation précédente quant à l'intervention des administrateurs dans le wiki. De fait, ceux-ci interviennent rarement, ou sans s'identifier comme tel. En entrevue d'ailleurs, la plupart des contributeurs disaient ignorer leur existence ou leur identité. De façon générale, les négociations précédentes nous font dire que contrairement au wiki de Debian, nous nous trouvons ici dans un contexte peu formalisé, dans lequel l'interprétation et l'invention de nouvelles règles est de mise, à condition qu'elle passe par la liste. Celle-ci, fréquemment utilisée, mais d'une façon moins structurée que chez Debian, est l'occasion de nombreux ajustements entre des contributeurs d'origine et d'expérience contrastées.

98 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/029651.html

99 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/029663.html

100 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/029651.html

101 Extrait de https://eshu.ubuntu-eu.org/pipermail/ubuntu_wiki-fr/2008-October/029666.html

7.3 Négociations du Projet:Québec de Wikipédia

Comparativement aux deux wikis précédemment étudiés, les négociations qui se déroulent sur Wikipédia ont exclusivement lieu sur des pages de wiki. La forme des interactions se structurant d'une façon semblable sur les pages que sur les fils de listes de discussion, nous avons choisi de les représenter de la même façon.

7.3.1 Négociation #5 : La suppression de la page « Rivalité Québec-Montréal »

7.3.1.1 La suppression des pages dans Wikipédia

La suppression d'une page renvoie à divers enjeux culturels, politiques et épistémiques. Ce type d'intervention éclaire l'analyse quant à la nature des savoirs qui sont légitimés dans Wikipédia. Les disputes ayant trait aux suppressions renseignent également sur la justification et le respect des politiques internes de Wikipédia. Si le phénomène a été présenté sous un angle sociologique, la question de la rivalité Québec-Montréal est un sujet de discussion commun, qui fait écho, comme le souligne l'un des discutant, à un phénomène propre à de nombreuses grandes villes. Pourtant, la suppression de l'article est contestée pour différentes raisons, notamment relatives à des défauts de procédure. De telles actions doivent d'habitude être effectuées à la suite d'une demande et d'une réponse clairement consensuelle. Elles ne peuvent être entreprises que par des administrateurs dotés de droits spéciaux. Ici, non seulement l'auteur de la suppression n'a pas respecté cette procédure, ce qui renvoie à des abus de pouvoir souvent reprochés aux administrateurs, mais il est d'origine française, ce qui rappelle de nombreux cas de « francocentrismes », c'est-à-dire de non respect des spécificités et richesses culturelles francophones « hors hexagone » : ici, les grandes villes du Québec. La négociation qui suit sera l'occasion de mettre à jour les conventions wikipédiennes quant à la gestion de ce genre de difficultés, mais aussi d'observer la façon dont les contributeurs font appel à des motifs de légitimation et de délégitimation des contenus et des personnes. En effet, dans ce cas particulier, l'identité de l'administrateur en question sera recherchée pour cause d'attitude problématique.

7.3.1.2 Contenu et forme de la négociation

En schématisant la discussion ayant trait à la suppression de la page, nous obtenons la figure suivante :

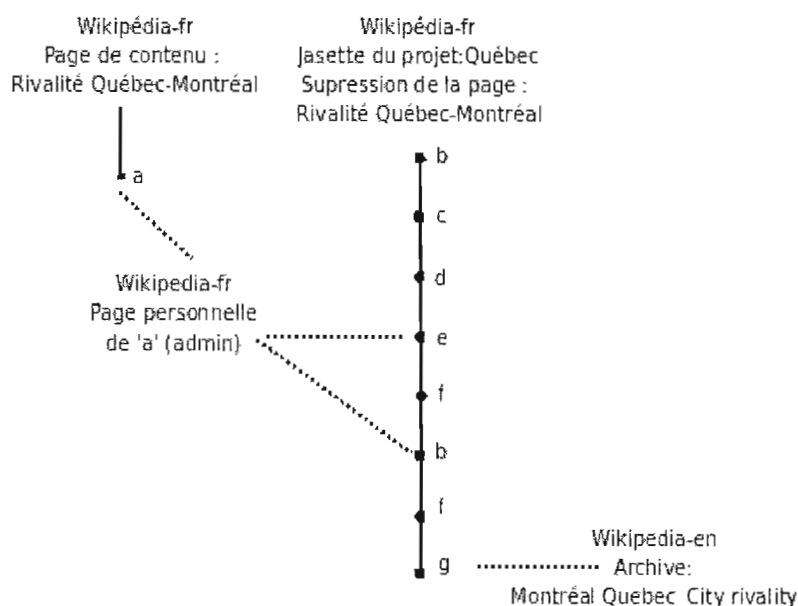


Illustration 17 : Réactions relatives à la suppression de la page « Rivalité Québec-Montréal » (28-29 juillet 2008). Extraites de Wikipédia-fr.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion_Projet:Québec/Archive_10#Rivalit.C3.A9_Qu.C3.A9bec-Montr.C3.A9al

L'intervention de (b) fait suite à la suppression d'une page par (a), un administrateur qui a agi sans attendre le consensus des utilisateurs intéressés par la page. Il souligne par ailleurs le faible intérêt de cette page. (c) félicite le courage de (a) en regard à la nature potentiellement controversée d'une telle page. (d) acquiesce sur le peu d'intérêt de cette page, mais revient sur le manquement à la procédure. Il suggère de demander à (a) « d'auto-révoquer » son action, tout en notant qu'il croit peu à cette démarche vue la brutalité dont (a) vient de faire preuve. (e) entreprend de faire des recherches sur le comportement habituel de cet administrateur et relève qu'il a fait l'objet

de plusieurs avertissements. (f) suggère de reprendre plutôt l'article sur de nouvelles bases, vu sa pauvreté. Mais (b) montre son désaccord pour deux raisons : il rappelle l'importance du respect des procédures par les administrateurs qui doivent se comporter comme « *des exécuteurs et non des juges* ». Par ailleurs, il souligne que les articles doivent être démontrés invalides pour être supprimés, et non l'inverse. (f) se range de l'avis de (b). Pourtant la solution proposée évite la négociation interpersonnelle ou médiatisée par un bureaucrate : plutôt que de chercher à revenir sur la décision, une archive de la page est réalisée par (g) sur la Wikipédia anglophone, c'est-à-dire à l'abri du pouvoir d'intervention de (a).

7.3.1.3 La gestion des abus de pouvoir et le statut des preuves dans Wikipédia

Cette controverse fait apparaître quatre éléments typiques des problèmes éthiques et épistémiques auxquels doivent faire face les contributeurs de Wikipédia.

La première réaction vis-à-vis d'un manquement à la procédure vise une solution non administrative : les intervenants suggèrent d'abord une auto-révocation. Mais après avoir identifié l'administrateur et son habitude à « bâcler les procédures » les participants se rétractent. Derrière cette habitude, une stratégie est reconnue : l'administrateur mise sur le fait qu'« *en cas de désaccord avec son jugement, la communauté ferait une demande de restauration* ». Cette discussion crédite ainsi le témoignage de la répondante au questionnaire en ligne qui évoquait les abus de pouvoir des administrateurs. On note cependant que, parmi les intervenants à la discussion sur la Jasette, certains sont aussi des administrateurs, ce qui écarte une accusation de logique de clan.

La tension qui oppose les suppressionnistes et les inclusionnistes reposent sur deux visions distinctes de la mission de Wikipédia. Pour les partisans de l'inclusion, l'encyclopédie doit embrasser le plus grand nombre de savoirs possibles. Les articles incomplets doivent être considérés comme des invitations à poursuivre le travail amorcé. Les inclusionnistes considèrent aussi que les lecteurs sont en mesure de distinguer un article achevé d'un article maladroit ou à peine débuté. Les partisans d'un filtrage et d'un nettoyage stricts de ce qui peut entrer

dans Wikipédia s'appuient quant à eux sur une vision plus puriste de l'encyclopédie. La légitimité globale du projet dépend de la qualité de chacun des articles. Par ailleurs, tous les sujets n'ont pas leur place dans une encyclopédie : ils doivent acquérir une légitimité publique suffisante pour mériter d'entrer dans cette base de connaissance. La légitimité d'une page doit être au minimum assurée par des références scientifiques ou journalistiques réputées.

Poussées à l'extrême, les deux positions sont intenables. Il est impossible de faire entrer tous types d'information sur Wikipédia de façon logistique. Les individus ne peuvent pas par exemple, ouvrir une page sur eux-même à moins d'être une personnalité publique. L'auto-référencement est par ailleurs toujours observé avec suspicion. À l'inverse, retirer toutes pages inachevées ou non présentables est contraire au principe même de fonctionnement du wiki : le projet est évolutif et il faut bien que les articles commencent quelque part, à un moment donné, même dans une forme imparfaite.

Ce qui apparaît donc comme le règlement d'un problème d'attitude est bien relié à un problème épistémique, à savoir, le statut de la connaissance et des disputes . En effet, dans son argumentation à l'encontre de l'action réalisée par (a), le contributeur (b) précise :

« Jusqu'ici, je crois qu'un article avait sa chance jusqu'au moment où il est déclaré invalide. En décidant d'inverser ceci, d'invalider un article jusqu'à ce qu'il ait été démontré valide, on fait un pas dans le sens des suppressionnistes. »

Cette analyse nous renvoie très précisément à la façon dont Popper propose de considérer les vérités scientifiques. Rappelons que pour Popper (1972), une vérité scientifique ne peut pas être prouvée : elle peut seulement être mise à l'épreuve et n'est vraie que jusqu'à preuve du contraire. Nous avons aussi vu que Popper distingue aussi deux types d'activités scientifiques, à savoir la conception de nouvelles hypothèses (le contexte de découverte) et leur mise à l'épreuve (le contexte de justification). Nous aurions tendance à considérer que Wikipédia est plutôt un espace de mise à l'épreuve :

celle de la délibération, de la justification et de la contestation.

Sachant qu'ils ne sont pas non plus pas là pour décider de l'avenir de la page, les intervenants mettent en avant des arguments en faveur et en défaveur de sa légitimité. L'article cherche à présenter les faits sous l'angle d'une réalité sociologique. Il tente aussi d'évoquer les termes de la rivalité plutôt que de trancher, ce qui correspond bien à une recherche de neutralité de points de vue.

Mais on reproche aussi à l'article l'insuffisance de sa mise en forme et sa redondance avec d'autres articles (Québec, Montréal). La spécificité sociologique du sujet est aussi mise en doute : toutes les grandes villes voisines connaissent ces mêmes problèmes de rivalité, rien d'origine à Montréal et Québec donc. Finalement, l'article est suspecté de chercher à titiller un débat plutôt que de l'illustrer par des sources légitimes (autre que des médias populaires).

Nous pouvons supposer que c'est notamment à cause de ce manque de rigueur que la demande de restauration ne sera pas poussée plus loin, en dépit des défauts de procédure évoqués.

7.3.2 Négociation #6 : La gestion de la page « Accommodements Raisonables »

7.3.2.1 La gestion d'une page controversée en plein débat de société

Au Canada, un accommodement raisonnable désigne l'assouplissement d'une norme afin de contrer la discrimination qu'elle peut possiblement engendrer. Plus spécifiquement, cette notion juridique, renvoie à :

l'obligation dans le cas de la discrimination par suite d'un effet préjudiciable, fondée sur la religion ou la croyance, consiste à prendre des mesures raisonnables pour s'entendre avec le plaignant, à moins que cela ne cause une contrainte excessive : en d'autres mots, il s'agit de prendre les mesures qui peuvent être raisonnables pour s'entendre sans que cela n'entrave indûment l'exploitation de l'entreprise de l'employeur et ne lui impose des frais excessifs¹⁰².

Fin 2006, en pleine campagne électorale, un candidat politique dénonce le caractère excessif des requêtes provenant de groupes ethniques et religieux minoritaires.

102 Commission Ontarienne des Droits de la Personne c. Simpsons-Sears, 1985 IIJCan

Plusieurs médias de masse québécois présentent ces requêtes d'accommodements comme étant dérangeantes et contraires aux valeurs des Québécois. À l'origine forgé pour le monde du travail, le terme « accommodement raisonnable » acquiert alors une connotation péjorative. En janvier 2007, une municipalité du Québec déclare publiquement avoir créé une liste de normes de vie pour d'éventuels immigrants. Elle demande à ce titre d'amender les chartes canadienne et québécoise des droits et libertés. Dans les semaines qui suivent, deux autres municipalités se joignent au mouvement de protestation. Le gouvernement annonce en février 2007 la mise sur pied d'une commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles.

Dès début 2007, les contributeurs du Projet:Québec de Wikipédia doivent faire face à une multiplication d'actes de vandalismes mais aussi à l'insertion de nombreux propos haineux, violents et racistes sur la page décrivant la notion d'accommodements raisonnables. Cette page, jusqu'alors très peu remarquée, se voit apposé un bandeau qui signale un manquement à la neutralité. Au sein de Wikipédia, ce genre de bandeau agit comme une forme d'alerte : la légitimité d'un contenu devient alors fortement suspecté.

En pleine controverse médiatique, présenter cette notion de façon objective devient un enjeu difficile. Cet enjeu « de société » est présenté comme spécifique aux sociétés multiculturelles confrontées à l'intégration de la diversité et au traitement des cas de discrimination envers les minorités. Pour gérer les difficultés liées à l'écriture de cette page jusqu'alors sans histoire, plusieurs initiatives émergent qui vont se répartir sur deux pages de contribution et trois pages de discussion.

7.3.2.2 Contenu et forme de la négociation

Puisque cette négociation englobe un trop grand nombre d'interventions pour qu'elles soient toutes retracées manuellement, le schéma ci dessous relate l'activité comparée de cinq pages étudiées. Nous les avons présentées dans le schéma suivant par les acronymes indiquées entre parenthèse:

- Page : « AccommodementsRaisonnables » (P:AR)

- Discussion : « AccommodementsRaisonnables (D:AR) »
- Discussion : « AccommodementsRaisonnables/Neutralité » (D:AR/N)
- Page : « ControverseQuébécoiseSurLesAccomodementsRaisonnables » (P:CQAR)
- Discussion : « ControverseQuébécoiseSurLesAccomodementsRaisonnables » (D:CQAR)

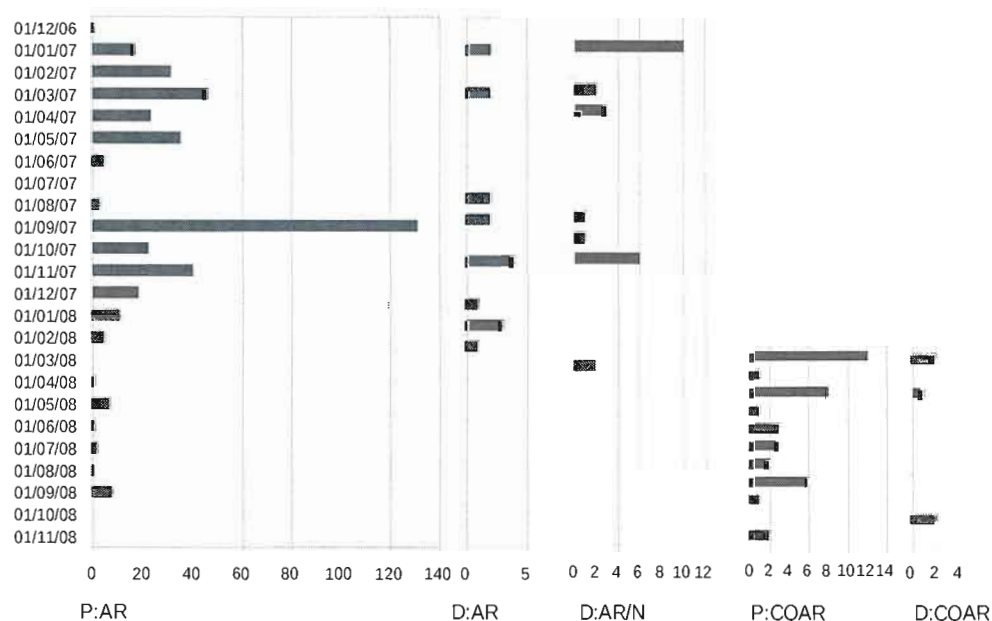


Illustration 18 : Variations des interventions sur l'article « Accommodements Raisonnables » et pages associées (déc 2006 - déc 2008).

Ce schéma des négociations nous amène à effectuer différentes remarques. Tout d'abord, il apparaît clairement que le nombre de discussions est largement inférieur au nombre d'éditions des pages de contributions. Le chiffre des participants parle de lui-même : 120 éditeurs pour la P:AR, 12 discutants sur la page D:AR, 9 discutants sur la page D:AR/N, 18 contributeurs sur la page P:CQA et 7 pour la page D:CQAR. En pleine

controverse, une moyenne d'à peine un pour cent des contributeurs participent aux discussions. Par ailleurs, on note un nivellement décalé des points d'intervention. Les réactions aux interventions semblent arriver un mois plus tard. En nous concentrant sur les négociations ayant eut lieu sur D:AR et D:AR/N en interaction avec la page P:AR nous obtenons le schéma suivant :

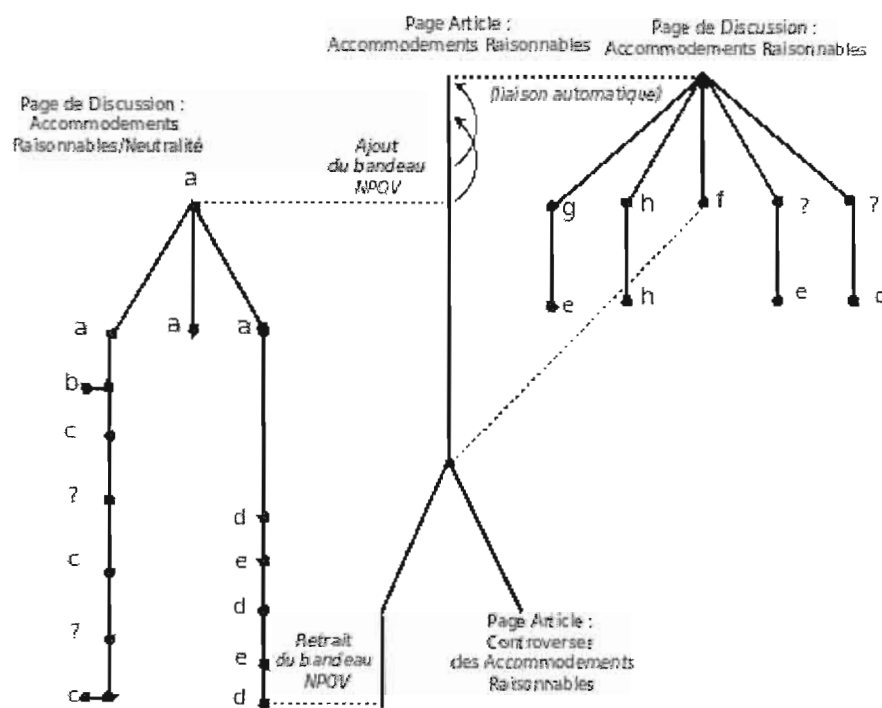


Illustration 19 : La gestion de la page « Accommodements Raisonables » sur Wikipedia-fr

7.3.2.3 Processus et clôture de la négociation

Lorsqu'éclate le débat médiatisé sur les Accommodements Raisonables, les contributeurs québécois se livrent à de nombreux actes de vandalisme sur la page de Wikipédia-fr. Mais émergent également de réelles difficultés pour traiter le sujet. L'importance politique et médiatique soudaine de la question rend nécessaire d'intégrer

des informations d'actualité et donc de se mettre d'accord sur des connaissances pourtant loin d'être stabilisées. Lorsque l'article se voit attribuer un bandeau de non neutralité, le problème est reporté sur deux pages différentes.

La page « Discussion:AccommodementsRaisonnables/Neutralité » (D:AR/N) est la dédiée spécifiquement à la résolution de ce problème de neutralité. La « Discussion:Accommodements Raisonnables » (D:AR) est la page adjacente à la page de contribution (P:AR). Elle est proposée par défaut dans le logiciel *Mediawiki*. La proposition que fait (a) sur la page D:AR/N concerne le contenu de la page. Il propose d'insister sur les accommodements raisonnables faits pour les handicapés, qui concernent un usage plus consensuel que ceux faits pour les personnes issues de l'immigration. Sur la page (D:AR), (g) et (e) suggèrent aussi des modifications relatives au contenu de la page. La proposition de (f) suggère quant à elle une réorganisation. Il s'agirait de mettre en place une page spécifique à la « *controverse québécoise sur les accommodements raisonnables.* »

Le schéma des deux types de discussion révèle bien comment évolue une conversation de type filiforme en contraste avec une conversation en éventail. Or c'est fois ci, c'est la conversation en éventail qui semble avoir plus d'impact que la discussion filiforme. La première s'attaque en effet directement à l'organisation du contenu. Cette solution est efficace car il est plus facile d'établir un consensus sur les termes de la controverse que de travailler sur le contenu même de l'article.

7.4 La négociation des contributions : une culture politique et cognitive qui diffère selon les wikis

L'analyse de ces six négociations nous amène à penser que chacune des communautés a développé des logiques organisationnelles, éthiques et épistémiques différentes.

Wikipédia fait preuve d'une forme de maîtrise dans la gestion des controverses. La présence d'utilisateurs rodés à une certaine habitude aide notamment à prévenir

certaines dérapages, mais aussi des pertes de temps. Grâce au portail et à ses différentes sections, les contributeurs ont une bonne vision d'ensemble de l'activité du projet. La taille de la communauté permet une division des tâches qui sont réparties sur le mode du volontariat. Mais la coordination des tâches des différentes sections a parfois des effets de bureaucratisation qui effraie certains contributeurs. Cela peut avoir pour effet de les tenir éloignés de la compréhension du fonctionnement de certaines règles. Par ailleurs, certains utilisateurs auxquels ont été confiés des pouvoirs de type exécutif semblent s'en servir à titre décisionnel plutôt que de s'en référer à la volonté des participants.

Les discussions qui ont trait au wiki de Debian font preuve de structure et de formalisme. À l'inverse, la sobriété du wiki semble s'organiser de façon peu concertée. Les échanges concernant le wiki sont généralement clairs et efficaces. Mais l'usage d'une liste non dédiée rend difficile la visibilité de ces échanges. En outre, tous les contributeurs n'étant pas abonnés à la liste, une bonne partie d'entre eux semble intervenir sur le wiki sans consulter d'autres utilisateurs.

Inversement au wiki de Debian, celui d'Ubuntu-fr fait preuve d'une plus grande coordination des échanges. La liste concernant le wiki reçoit de nombreuses participations journalières et beaucoup de contributions et de règles de contribution y sont discutées. En revanche, les contributeurs se montrent plus informels dans leurs discussions. Ils privilégient une entente cordiale à l'application stricte de procédures. Ces procédures sont par ailleurs encore en cours d'établissement, malgré les quatre ans d'existence du wiki.

CHAPITRE VIII [RETOUR SUR L'ANALYSE]

LES CONDITIONS DE POLITISATION ET DE CRÉATION DE CONNAISSANCES DANS UN WIKI PUBLIC

8.1 Les conditions de politisation de la technique

L'analyse des négociations techniques confirme que leur appréhension implique des connaissances techniques avancées. La découverte des fonctionnalités du wiki, l'appropriation des outils de communication, la compréhension des logiques d'usage du wiki et des listes associées requièrent un temps d'adaptation, mais aussi très souvent, des connaissances de base. Bien que présentés comme des dispositifs faciles d'accès, les wikis publics favorisent malgré tout une forme de technocratie. Ayant procédé principalement sur la base de l'autosélection des participants, nous avons rencontré des contributeurs qui ont passé les barrières techniques, marquant les premières épreuves de la participation à un wiki. Le nombre d'intervenants au forum d'Ubuntu-fr qui n'interviennent jamais sur le wiki pourrait constituer un des indices de cette sélection par la compétence technique.

Un autre enjeu, particulièrement souligné par Feenberg (1991, 2002), est lié au fait que si les technologies agissent comme des règles, ces premières interviennent de manière à la fois plus puissante et plus pernicieuse que ces secondes. En effet, même si les administrateurs et les responsables techniques expliquent publiquement leurs intentions et leurs actions, peu sont les contributeurs en mesure de comprendre et de répondre à leurs explications. Ils sont encore moins nombreux à être en mesure de contrer une action.

Dans les deux wikis de documentation technique que nous avons étudiés (Debian et Ubuntu-fr), les administrateurs sont souvent peu connus. Ils sont rarement élus. Ils interviennent aussi moins souvent, ou de façon moins affichée. Dans l'analyse de la négociation relative à la page « *Flash* » du wiki de Debian, les abus de pouvoir sont pourtant été vivement dénoncés. Les participants au wiki de Debian ayant presque tous des compétences techniques poussées, ils ont tendance à réagir de façon vive ou parfois critique aux différentes manipulations réalisées sur le dispositif. Dans le contexte du wiki d'Ubuntu-fr, les contributeurs subissent plus passivement les effets d'une manipulation technique. L'inégalité de compétences techniques qui sépare les contributeurs semble aussi les amener à faire confiance, par défaut.

Dans Wikipédia, un administrateur est élu en fonction de la qualité de ses contributions (compétences épistémiques), de la qualité de ses interventions (compétences sociales) et après avoir fait démonstration d'un savoir technique (souvent, la mise en forme d'une page personnelle). Le statut d'administrateur donne à un utilisateur un pouvoir technique qui le distingue des autres puisqu'il est en mesure de supprimer définitivement une contribution ainsi que de bloquer un utilisateur. Les actions des utilisateurs sont quant à elles toujours réversibles. D'égal à égal, leur pouvoir technique ne s'étend qu'à la possibilité de faire des guerres d'édition (« *edit war* »). Aussi, les abus de pouvoir techniques sont principalement reprochés à des administrateurs qui n'auraient pas respecté un consensus épistémique (concernant une page à supprimer) ou un consensus social (concernant les utilisateurs à bannir). L'élection d'un administrateur à qui de tels pouvoirs techniques vont être conférés relève donc de la confiance en son intégrité civique, mais aussi en son bon jugement dans le cas d'interventions épistémiques. De façon générale, les contributeurs attendent de l'administrateur qu'il se soumette au consensus.

8.2 Les conditions de création épistémique

8.2.1 Le recours aux différentes formes d'identification des destinataires

Qu'est-ce que notre approche qualitative a fait émerger par rapport à la méthode

quantitative employée par Dorat et Al. (2007) ? L'analyse fine des interactions nous permet tout d'abord de souligner que dans certains cas, il n'est pas possible de savoir, par filtrage automatique, à qui s'adresse réellement une réponse. Nous serions d'accord pour dire que dans le cas de Debian, l'usage des listes est formalisé dans une culture de la discussion et les participants répondent de façon quasi systématique à la personne à laquelle s'adresse leur réponse. Mais c'est moins le cas dans la liste employée par les utilisateurs d'Ubuntu-fr qui répondent plus souvent à l'ensemble de la liste plutôt qu'à la personne désignée. On suggèrera donc de s'assurer du parallélisme entre rapport déictique simulé par le système technique et rapport déictique effectif.

L'utilisateur a en effet d'autres moyens que la convention de dédicace « *to:* » pour désigner son interlocuteur. Parmi les négociations étudiées, nous avons relevé trois autres pratiques de désignation des interlocuteurs. Hormis (1) l'usage de la fonction « *to:* » (possiblement trompeur), le recours à une dédicace intentionnelle (2) quant à lui ne peut laisser de doute. Dans ce cas, le destinataire du courriel est nominalement identifié au début du message, qui lui est adressé bien qu'il soit posté sur une liste publique. C'est notamment à cette pratique que les interlocuteurs auront recours dans un contexte de dénonciation et d'accusation. Notons que dans les wikis, une désignation nominale va facilement s'accompagner d'hyperliens menant aux contributions ou à la page personnelle du contributeur. Le recours à la citation (3) permet de répondre à une proposition plutôt qu'à la personne. Notons que dans ce cas de figure, on réfère à la pensée de l'interlocuteur plutôt qu'à sa personne, ce qui a pour implication d'orienter la discussion sur la construction d'idées. Enfin (4), une dernière pratique, plus difficile à déceler, consiste à la reformulation des idées auxquelles on répond. Il s'agit d'une interprétation et les interlocuteurs indiquent ainsi leur compréhension d'une proposition.

8.2.2 Distinction entre dispute épistémique et dispute sociale

Cette analyse des pratiques d'identification est révélatrice des distinctions qui sont faites entre dispute sociale et dispute épistémique. Si cette distinction est possiblement inconsciente, la réaction vis-à-vis d'une identification nominale et d'une citation diffère bien cependant. Le recours à l'une ou l'autre des désignations a des

conséquences sur le déroulement de la négociation. Ainsi, suite à une désignation nominale, une négociation qui portait à l'origine sur la validité d'un contenu (comme c'est le cas pour la suppression de la page « Rivalité Québec-Montréal ») est redirigée vers la remise en question de la légitimité des actions de l'administrateur responsable de la suppression.

Nous avons vu qu'un wiki public se définit par le fait qu'il autorise « tout le monde » à éditer. Or les pratiques de négociation des contenus montrent deux choses :

Si tout le monde est le bienvenu *a priori*, les contributions ont de fortes chances d'être révisées remaniées, réorganisées ou supprimées. Le plus grand nombre de participants reste souhaitable. Les anciens contributeurs veillent bien à accueillir les nouveaux. Mais « toutes les contributions » ne seront pas laissées comme telles. Pour beaucoup de nouveaux arrivants, il va falloir accepter de se voir supprimer ou grandement modifier leurs premières participations avant d'avoir le plaisir de se sentir « utile ».

Mais de façon générale, la suppression des contributions n'apporte pas un grand ressentiment de préjudice tant que l'auteur n'est pas publiquement identifié. Cela est dû au fait que les contributions sont gérées de façon anonyme à moins que le contributeur ne semble avoir commis une erreur de nature civique, éthique ou contraire aux conventions sociales. C'est donc généralement dans le cas d'une infraction à une règle, même informelle, que le contributeur va être directement nommé.

À moins que justement, le contributeur ne fasse « exception », et qu'on cherche à le récompenser, publiquement, pour le sortir du lot, de la collectivité des invisibles. Dans ce cas de figure, c'est le souci du lien social qui prime : la récompense est généralement donnée ou proposée par des proches, c'est-à-dire des contributeurs qui ont côtoyé et collaboré avec ce contributeur d'exception.

8.2.3 L'usage des références comme légitimation des contributions

Dans Wikipédia, il est exigé des participants de s'appuyer sur des sources

externes, publiques, c'est-à-dire publiées dans un cadre scientifique ou médiatique. À ce titre, plusieurs analystes de Wikipédia ont démontré que le recours aux références se fait de plus en plus strict et courant.

Mais d'autres formes de référence ont cours dans les wikis publics. Dans tous les wikis, un mode de référence, qui n'est pas une garantie scientifique, mais une garantie d'utilité, est l'usage d'hyperlien. En indiquant que plusieurs pages pointent vers la page concernée, l'utilisateur assure l'utilité et l'articulation de son propos avec l'ensemble du projet.

Dans les wikis de documentation, l'expérience personnelle peut plus occasionnellement faire fonction de référence. Cependant, ce type d'appui est surtout utilisé lors des discussions, sur les listes. Dans les pages du wiki, les références personnelles ont tendance à s'effacer au profit d'un lien vers une documentation officielle. Les démonstrations réalisées sur des blogues personnels sont à long terme recopiées dans le wiki, ce qui est gage de pérennité, mais aussi de vérification.

Dans le cas d'une contribution épistémique, on note également que la référence au « nous », c'est-à-dire l'emploi de la première personne du pluriel plutôt que celui de la première ou la deuxième personne du singulier est emblématique d'une volonté de création de connaissance fondée sur une agrégation de savoirs ou une délibération collective.

8.3 Conditions de politisation de la cognition collective

8.3.1 Négociations en forces et compétences morales

Selon Thuderoz (2000), la négociation est un type de lien social poussé par l'intérêt, orienté vers la morale et structuré autant par le conflit que par la recherche de consensus. Les négociations que nous avons étudiées démontrent pourtant le recours fréquent à des pratiques relevant d'un jeu de force plutôt que de la recherche d'un consensus. Les guerres d'éditions en sont un bon exemple. Si nous excluons les actes de vandalisme, il apparaît que des contributions pourtant bien intentionnées se trouvent

soumises à la loi du plus fort ou plus exactement de celui qui aura le dernier mot de la contribution.

Pourtant, si de telles pratiques arrivent fréquemment, elles ne sont pas socialement valorisées. Si seul un administrateur peut techniquement intervenir pour bloquer ce genre d'agissement, il est plus fréquent que ce soit les observateurs de la guerre d'édition qui interviennent pour aider à réorienter la négociation vers une recherche de consensus. Il est aussi fréquent que les participants les plus « civiques » mettent fin d'eux-mêmes à cette logique improductive.

Cela n'empêche pas, cependant, que derrière une façade de civisme ou de courtoisie, les participants se sentent violentés dans les décisions qui sont rendues. Le témoignage de Pharisien Libéré (chapitre 6) est ainsi révélateur d'un sentiment d'abus. Là encore, nous avons conscience que nous avons surtout eu le loisir d'interroger des contributeurs actifs, c'est-à-dire encore impliqués dans le projet et non pas ceux et celles, qui, de guerre lasse, ont cessé de contribuer. L'analyse des négociations impliquant la suppression répétitive d'une contribution en particulier quand ce type d'action fait fit des tentatives de dialogue révèle des sentiments de frustration. C'est le cas de la négociation concernant la page du « *plug-in Flash* », pour laquelle le dialogue qui se tient sur la liste de discussion semble ignoré du contributeur qui efface à répétition l'apport d'un contributeur pourtant disposé à discuter et à justifier sa position.

Dans un contexte d'injustice et de rapports de force, la confiance attribuée au civisme et à la moralité laisse place à un recours aux règles formelles. Mais tous les wikis ne sont pas propices à l'établissement de conventions sociales de participation et d'interaction.

8.3.2 Le soin du lien social entre modération et formalité

Selon Reynaud (1995; 2005), ce que produisent les négociations, ce sont des règles. Ce qui n'est pas négocié resterait dans la routine, l'informel, le non-dit. Les règles forment un accord, renégociable, dont il est important de connaître le chemin et qui servent le plus souvent d'appui aux futures négociations.

Mais qu'advient-il d'une négociation informelle qui échoue ? Quand dans un rapport de force, la loi du plus fort l'emporte, pouvons-nous encore affirmer que ce qui est produit est une règle ? Les contributeurs sont-ils en mesure de résister et de se révolter lorsque l'injustice devient loi ? Sont-ils seulement suffisamment affectés et concernés par l'univers social du wiki pour chercher à lutter ?

Il apparaît que dans les wikis comme dans d'autres milieux sociaux, l'une des modalités de révolte contre l'injustice est la dénonciation publique. Au cours des discussions, certains contributeurs font ainsi appel à l'enregistrement des exactions de certains participants, comme nous l'avons vu dans la dénonciation de l'administrateur responsable de la suppression de l'article « Rivalité Québec-Montréal ». Mais des contributeurs se plaignant aussi de ces procès hâtifs. Diffamation ou tribunal populaire ? Qui est légitimé à faire justice sur Wikipédia ? Quand la loi du plus fort laisse la place à la loi du nombre, nous trouvons-nous dans une situation plus « morale » ?

Des trois wikis étudiés, le wiki d'Ubuntu-fr, apparaît comme le plus jeune et le plus dynamique à ce qu'il semble être en pleine construction sociale. En effet, il arrive encore fréquemment que les contributeurs s'interrogent sur des structures organisationnelles de base. En 2008, les contributeurs ont ainsi voté pour savoir s'ils devaient utiliser le forum ou une liste pour continuer de se coordonner. Ils se sont aussi consultés pour savoir quel était le système décisionnel le plus juste. Ils ont négocié les règles de signature des contributions et sont arrivés rapidement à un consensus.

Dans le wiki de Debian, la rareté des négociations ouvertement politiques ou organisationnelles pourrait porter à penser que ce type de règles est stabilisé depuis longtemps. Le ton formel des discussions, la maîtrise des formats d'intervention abondent aussi dans ce sens. Pourtant, l'analyse attentive des interactions sur le wiki comme sur la liste montre qu'il s'agit en réalité plus d'un vide que d'une somme d'acquisitions. Au sein d'une communauté hyper-politisée, reconnue pour la morale et le formalisme de son organisation, le wiki de Debian semble faire office d'échappatoire. Mis en place sur le mode de l'informel, il continue principalement d'évoluer selon cette logique, bien que plusieurs actions soient entreprises pour formaliser les règles d'usage les plus apparentes.

Le problème de l'implémentation de la licence wiki est pris en main par un contributeur principal. Celui-ci passe au crible l'ensemble du wiki pour dégager ce qui peut être placé sous licence libre et ce qui doit être laissé comme tel ou supprimé.

De part sa taille, son histoire et la diversité de ses utilisateurs, Wikipédia est le wiki qui a mis en place le plus de procédures. Un impressionnant nombre de règles se sédimentent dans des espaces dédiés. Pour le sociologue, l'exploration de l'histoire de ces règles est laborieuse. Mais un effort constant de mise en forme est fait pour les rendre lisibles. Et bien que tortueux, le chemin qui a mené à la négociation reste généralement possible à retracer. Enfin, si Wikipédia se bureaucratise, il n'en demeure pas moins que dans le quotidien des négociations, les contributeurs continuent d'ouvrir à prendre soin du lien social, certains se spécialisant d'ailleurs dans des rôles de modérateur, d'intermédiaire en cas de conflits (les wikis pompiers), ou encore de guide ou de parrain, pour les nouveaux arrivants. Par ailleurs, dans beaucoup de situations, les contributeurs semblent favoriser une résolution locale des situations plutôt que de faire appel aux experts des relations interpersonnelles. Et si les plaintes continuent de fuser, beaucoup d'anciens contributeurs témoignent d'une amélioration relative de la qualité des interactions. L'entente informelle, la recherche de consensus seraient ainsi valorisées par un nombre croissant de contributeurs. Un civisme de la contribution semble être mis en avant.

8.3.3 Du civisme à la politisation

Nous avons vu que plusieurs contributeurs dénoncent des abus de pouvoir, des actes de vandalisme. Souvent cela se traduit par une recherche d'identification de la personne responsable de ces malversations. On lui demandera de changer d'attitude, de comprendre l'objectif du projet, de témoigner plus de respect. Sur les wikis faisant preuve d'une bonne coordination, certains contributeurs s'organisent pour agir contre la répétition des abus. Cela peut se traduire par la spécialisation de médiateurs qui veillent à maintenir le respect interpersonnel.

Le souci de l'autre ou la dénonciation d'une attitude immorale devient préoccupation politique lorsque les acteurs réfléchissent et agissent au sein et en vue d'un

« nous ». Ce souci du collectif peut se faire au niveau de la communauté, avec l'instauration de règles, de procédures, de méthode de délibération. La communauté Debian est déjà connue (Auray 2002;2003, Coleman 2005) pour la réflexion qu'elle mène, en interne, concernant ses choix politiques et éthiques. Bien qu'elle démente vouloir constituer une expérience politique, nous avons vu que la communauté Wikipédia témoigne d'une réflexivité constante vis-à-vis de la justesse de ces modes d'organisation. Et cette réflexion n'est pas seulement menée à un niveau global ou international. Chaque sous-communauté, qu'elle soit linguistique ou liée à un projet, est aussi concerné par les choix politiques. Si plusieurs auteurs et contributeurs dénoncent certains effets de bureaucratisation, il reste qu'un nombre croissant de contributeurs prend part à des décisions organisationnelles.

Enfin, quelques observateurs commencent à considérer que le respect de l'autre dans les relations médiatiques, l'acquisition d'un sens des responsabilités, constitue autant d'enjeux pour une éducation à une approche civique et politique des médias dans leur ensemble. La critique de l'injustice des rapports sociaux, mais aussi de leur organisation constituerait un des premiers jalons d'une politisation dans un espace médiatisé. L'expérience de la contribution aux wikis publics, de la délibération respectueuse et constructive constituerait l'un des éléments d'une formation à la socialisation de la construction des savoirs. En cela, les wikis publics participeraient, timidement encore, à une démarche de politisation de la cognition collective.

CONCLUSION

En introduction, nous avons placé ce travail dans la perspective d'une anthropologie des savoirs, c'est-à-dire de compréhension des enjeux liés au processus historique d'outillage de la pensée humaine. Plusieurs thématiques croisent cette démarche : l'analyse des logiques d'innovation et d'appropriation des technologies, celle du rapport (déterministe, constructiviste, interactif) que la pensée entretient avec les techniques, celle de la signification des usages de technologies cognitives, de l'engagement croissant dans des modes de communication et d'organisation médiatisés par ordinateurs, puis par des réseaux d'ordinateurs.

La technologie cognitive que nous avons étudiée est particulière du point de vue deux caractéristiques : elle autorise, pour la première fois, une intervention publique à grande échelle sur une plateforme de construction de connaissance. Elle conduit ces utilisateurs à collaborer sur des projets de différentes envergures. Mais les wikis ne sont pourtant pas des créations *ex-nihilo* : plusieurs projets, innovation et cultures techniques ont concouru à leur invention, en particulier, l'exploration des principes de l'hypertexte, l'invention de l'Internet et du Web et enfin les usages épistémiques distribués et collaboratifs répandus par l'informatique libre. C'est à la lumière de ce contexte que nous avons relaté le récit de l'invention du premier wiki, son adoption, sa reproduction et la mise en place d'un « style » cognitif et organisationnel caractéristique : le *wikiway*.

Plus de quinze ans après l'invention des wikis et bientôt dix ans après l'apparition du projet Wikipédia, leur diffusion n'est pas restée inaperçue. En particulier, l'encyclopédie participative a suscité un intérêt et une critique croissante dans les milieux académiques et médiatiques. En effet, ce que les wikis remettent en question, c'est d'une

part les formes habituelles de légitimation des savoirs et d'autre part, les possibilités d'organisation d'une communauté par elle-même. Notre hypothèse est qu'il faut relier ces deux questions. Les conditions de légitimation des connaissances produites sur les wikis publics seraient relatives aux conditions d'entente et de justice mises en place et alimentées par la communauté.

Pour mieux comprendre les enjeux communicationnels et sociologiques liés à cette hypothèse, nous avons procédé à la définition de plusieurs concepts fondateurs. Tout d'abord, nous avons expliqué pourquoi nous identifions les wikis publics à des communautés épistémiques. Il s'agit de collectifs de contributeurs orientés vers la production délibérée de connaissances dont l'organisation vise un public externe. La notion de contribution a elle aussi été définie avec soin, notamment à partir d'une distinction d'avec la notion de don. L'assimilation de la participation à un wiki public à une logique de don est en effet réducteur au sens où cela ne nous permet pas de comprendre les délibérations et les négociations qui émergent entre les acteurs sociaux. Enfin, nous avons expliqué pourquoi nous avons recours à la notion de négociation. Dans un sens large, cette notion renvoie à la fois à une théorie du lien social, à une forme de politisation et à une forme de divergence épistémique.

Pour appréhender les enjeux liés à la négociation de la justice et de la justesse dans les wikis publics, nous avons choisi d'utiliser deux approches théoriques, soit la sociologie pragmatique et l'épistémologie sociale. La première approche allait notamment nous permettre de rendre compte des différents régimes d'action mis en œuvre par les contributions dans des disputes concernant un problème de justice. L'épistémologie sociale devait nous permettre quant à elle de construire un modèle qualitatif d'analyse des négociations liées à la mise en débat de connaissances non stabilisées.

Notre démarche méthodologique comprenait plusieurs volets. Tout d'abord, en cohérence avec une posture épistémologique « continuiste », nous avons soumis notre définition conceptuelle de la contribution à l'analyse empirique. Les explications fournies par une cinquantaine de contributeurs rejoints par questionnaires en ligne et rencontrés en

entrevue nous ont permis de donner une nouvelle définition, plus nuancée et principalement basée sur des tensions caractéristiques. Puis, en nous appuyant sur l'étude de cas de trois communautés, nous avons cherché à comparer la pratique de la contribution pour faire ressortir des spécificités et des caractéristiques générales. La seconde partie de l'analyse devait s'appuyer sur l'analyse systématique de six négociations issues des trois communautés choisies.

Puisque nous avons aussi suivi, pendant plus d'un an, les espaces de discussion de chacune de ces communautés, nous étions en mesure de situer la gestion particulière d'une négociation dans son contexte historique, culturel, social, épistémologique ou politique. Par ailleurs, l'analyse de la négociation des contributions nous a permis de faire ressortir des caractéristiques communes aux trois études de cas.

En distinguant des formes de reconnaissances liées à des problèmes d'identification et des formes de reconnaissances liées à des problèmes moraux, nous avons établi que si l'identification des contributeurs n'est pas obligatoire, certains enregistrent leurs interventions par souci de responsabilité. Cependant, la recherche de l'identité d'un contributeur se fait plus particulièrement dans un contexte de dénonciation reliée à un problème d'attitude interpersonnel. Quant à la reconnaissance morale, si elle est rarement demandée, elle est accordée dans des cas de disputes, pour rétablir une entente fragilisée, ou encore de façon discrète, pour soigner le tissu social des groupes les plus cohésifs. Par ailleurs, nous avons observé que les disputes se divisent en deux catégories : des disputes d'ordre social, qui concernent l'éthique ou la justice d'une interaction et des disputes d'ordre épistémique, qui concernent la légitimité ou la justesse d'une connaissance. Nous remarquons à ce titre une distinction dans la façon dont les contributeurs réfèrent au collectif. Dans un contexte de dispute épistémique, la référence au « nous » désigne l'état actuel des connaissances. Dans une négociation épistémique, l'enjeu est l'établissement d'un consensus sur la légitimité d'une connaissance par rapport à une autre. Dans un contexte de dispute sociale, la référence au « nous » désigne un enjeu politique. En dehors du souci quotidien d'une bonne entente et du respect mutuel dans les interactions, certains contributeurs envisagent l'organisation du projet sous l'angle de l'instauration plus large d'un « civisme de la contribution ». Dans une

perspective plus critique, d'autres suggèrent de s'intéresser à la politisation de l'engagement et de l'organisation de communautés épistémiques. L'instauration d'un point de vue critique plutôt que neutre (*Critical Point Of View - Neutralitic Point Of View* suggéré par Wikipédia) est ainsi l'objet de la conférence qui a rassemblé les 12 et 13 janvier 2010, une trentaine de chercheurs et de praticiens des wikis publics.

Nous terminerons ce travail par quelques réflexions et recommandations.

À partir des analyses comparées que nous avons menés, nous formulons l'hypothèse que les wikis témoignent de l'émergence d'une culture de la contribution caractérisée par un plaisir de la participation, une orientation vers un intérêt général, un souci de la qualité des interactions, un faible besoin de reconnaissance. Cette culture valoriserait des compétences morales, techniques, logiques et politiques. Or, ces valeurs sont avant tout des orientations et plusieurs problèmes demeurent.

Le travail que nous avons réalisé montre bien qu'il y a un effort de délibération/vérification/organisation des connaissances produites dans un wiki; mais dans quelle mesure le lecteur est-il formé à distinguer ce qui est du ressort de l'argumentation personnelle ou du débat épistémique ? Est-il seulement au courant que l'écriture du contenu d'un wiki public s'appuie sur un travail collectif et délibératif ?

L'analyse a fait ressortir que plusieurs contributeurs ont recours à un savoir-faire rhétorique plutôt qu'argumentatif, à des passages en force plutôt qu'à des solutions consensuelles. Mais cela ne suffit pas à associer toute forme de création de connaissances à des rapports de force. C'est au regard du sérieux de la construction collective de connaissance que certains contributeurs choisissent de lutter contre des rapports non respectueux. Les wikis n'ont pas le monopole de la violence des interactions en ligne. Mais ils pourraient être un point de départ pour

une réflexion sur l'éthique, le civisme et le respect dans un monde social médiatisé. En prenant les espaces médiatisés au sérieux, alors on considèrera peut-être plus attentivement les violences écrites ou verbales qui peuvent s'y exercer.

Par ailleurs, il apparaît que, si les principes de l'hypertexte préconisaient bien l'intervention du lecteur, la majorité des internautes n'a pas développé l'habitude d'intervenir dans la construction de connaissance. Dans un wiki public, la plupart des lecteurs ne savent pas qu'ils peuvent et s'ils le peuvent, où et comment intervenir et discuter. Si les cultures de la discussion ou du commentaire semblent bien établies, celle de la contribution n'est qu'émergente. Et comme plusieurs contributeurs se souvenaient, il y a aussi la peur d'intervenir dans un article déjà bien construit. Et une fois cette peur dépassée, intervient l'apprentissage, parfois douloureux et violent, du rapport à la collectivité des contributeurs. Nous avons conscience d'avoir orienté notre travail sur la contribution aux wikis publics, ce qui exclue de l'analyse les lecteurs qui ne contribuent pas. Or, nous savons que les lecteurs sont beaucoup plus nombreux que les contributeurs et beaucoup témoignent d'une connaissance limitée des logiques qui structurent ce projet. Un important travail d'éducation aux wikis, aux médias et aux logiques de construction des savoirs reste à faire. Les utilisateurs d'Internet (et des autres médias en général) pourraient ainsi apprendre à être critiques des informations qu'ils lisent, et ce à partir d'une compréhension plus poussée des logiques qui sous-tendent leur élaboration.

Mais d'autres formes d'exclusion transparaissent de l'analyse de la contribution aux wikis publics.

Les utilisateurs de logiciels libres comme des wikis publics ont tendance à considérer que l'ouverture d'un système technique implique une ouverture à toutes et tous. Or, dans un univers marqué par une valorisation des compétences techniques, aider l'utilisateur novice n'est pas nécessairement un enjeu très stimulant. Idéalement, l'utilisateur devrait apprendre par lui-même, ou éventuellement en se faisant aider par ses « pairs ». Mais le rôle de l'environnement social familial ou éducatif opère des inégalités souvent très profondes dans les acquis techniques. Certains acteurs ont cherché à rendre

les interfaces plus faciles d'accès aux utilisateurs novices. Mais il reste encore à légitimer la parole de l'usager. Les wikis, les forums font partis de cet effort. L'utilisateur n'est plus seulement perçu comme un récepteur de conseils, mais aussi comme fournisseur de commentaires pertinents pour les autres usagers voire pour le concepteur lui-même. Le recours aux wikis de documentation participerait ainsi à une avancée vers une plus grande inclusion des utilisateurs à la communauté. Mais plusieurs observateurs continuent de remarquer que la contribution à la documentation logicielle reste encore sous-considérée par les développeurs (Haralanova, 2009, Couture et Al. 2010).

En l'état actuel, l'univers des wikis demeure encore le reflet d'une forme d'élitisme et d'exclusion. Sur les trente utilisateurs rencontrés, nous n'avons interrogé qu'une seule femme. Mais alors que nous nous réjouissons de discuter avec elle de la place des femmes dans le milieu du libre et des wikis, elle nous apprenait qu'elle n'était pas bien placée pour répondre, étant transgenre et de sexe féminin depuis quelques années, et ayant vécu la majeure partie de sa vie dans le milieu de l'informatique en étant surtout perçue en tant qu'homme. Sur le questionnaire placé en ligne qui a reçu quarante réponses, seules deux personnes avaient indiqué être du sexe féminin. Un contributeur ayant choisi de ne pas indiquer son sexe répondait cependant aux questions en employant le genre féminin. Le fait que cette personne ait choisi de cacher son identité sexuelle est d'autant plus troublant que les réponses qu'elle fournissait étaient les plus cyniques et les plus désespérées de toutes.

Sans être en mesure de généraliser à partir de ces remarques, nous pouvons formuler quelques hypothèses. La question des égalités de genre est un sujet de grande importance dans l'univers du logiciel libre. Christina Haralanova (Haralanova 2009, Couture et Al. 2010) s'intéresse particulièrement à cette question dans le cadre de ces travaux de maîtrise. Un de ses arguments principaux est que si d'une part, l'éducation familiale, scolaire et universitaire a tendance à favoriser l'exclusion des femmes de l'apprentissage des technologies, il y a d'autre part, dans le milieu du libre, un problème de reconnaissance des tâches connexes à la seule activité de programmation. Notre observation de la contribution aux wikis de documentation de logiciel libre, mais aussi au Projet:Québec de Wikipédia semble reproduire ce problème à un niveau non technique.

Selon notre expérience personnelle, nous pourrions arguer qu'en tant que femme, nous nous sommes impliquée à notre façon dans la *wikisphere*. Nous savons aussi que plusieurs femmes ont des positions clefs relativement aux wikis. L'administration technique du wiki de Debian a par exemple été confiée à une femme. La responsable de la Wikimedia Fondation est aussi une femme. Il nous apparaît que plusieurs femmes trouvent leur place selon une approche qui éventuellement particulier à leur genre sociale. En prenant une part active à l'organisation de conférence wiki, en suscitant la mise en place de plusieurs wikis publics, en inventant des installations participatives qui explorent les principes du wiki, en facilitant des rencontres selon la méthode Forum Ouvert, en prenant soin de la qualité des interactions, des femmes cherchent à agir et modifier les structures relationnelles et organisationnels de cet univers social.

Mais à la vue de nos observations, il apparaît que ces contributions sont encore peu valorisée et que le mode d'intervention et de reconnaissance des contributions reste encore majoritairement masculin. Nous l'avons vu, contribuer n'est pas seulement une compétence technique. La négociation des contributions n'implique pas seulement des talents d'argumentation. Elle renvoie aussi à une attitude parfois agressive, qui n'a pas besoin d'être insultante pour être machiste. Une autre piste à explorer serait la disponibilité que requiert l'investissement dans la contribution. On explique souvent la fin des carrières des bénévoles du logiciel libre avec l'arrivée des « obligations » familiales. Plusieurs contributeurs au projet Québec mentionnaient également un ralentissement de leur activité de contribution avec l'arrivée d'un enfant, certains laissant même, comme dernier message d'activité, la photo du nouveau venu, preuve ultime de l'appel de leur nouveau rôle de « paternité ». La nature essentiellement bénévole de l'activité de contribution effectue donc une sélection parmi les contributeurs : il faut avoir du temps, trouver suffisamment de plaisir à utiliser ce temps sans contrepartie financière ni réelle reconnaissance, et apprendre à négocier dans un climat parfois un peu rude. Peut-être que l'inégalité de genre dans la population des contributeurs est donc à aller chercher dans les conditions d'accès à la contribution. Ces hypothèses nous portent à estimer que l'analyse des rapports de genre dans les wikis publics mériterait certainement une analyse en soi.

Enfin, cette réflexion sur les rapports de genre ne devrait pas esquisser une analyse en termes de « diversité culturelle » de l'accès à la contribution. La population rencontrée était également principalement blanche, ayant suivi des études universitaires et relativement aisée. Or cette concentration n'est pas seulement un problème de fracture numérique : cela a des conséquences certaines sur la qualité et la nature des contributions, sur l'issue des négociations (les rapports France-Québec en sont un exemple) mais aussi sur la simple existence, en ligne, de connaissances et de savoirs issus de cultures traditionnellement exclus de la scène publique. Un utilisateur mentionnait, parmi ses motivations à contribuer à Wikipédia, qu'il souhaitait « *aider les pays pauvres à accéder aux mêmes connaissances/informations que les pays riches en traduisant des articles.* » Peut-être que l'un des défis serait de renverser cette tendance, en favorisant la contribution des populations les plus exclues. Politiser la cognition collective pourrait ainsi consister d'une part, à initier chez les lecteurs une compréhension plus socio-construciviste de la diffusion de connaissances, et d'autre part, à se donner les moyens d'associer des individus exclus de cette forme d'écrit et de mise en débat qu'est la contribution aux wikis publics.

ANNEXE A [QUESTIONNAIRE 1]

QU'EST CE QUE CONTRIBUER AUX WIKIS PUBLICS ?

1. Typologie et identification des contributions
 - 1.1 À quels wikis participez-vous ?
 - 1.2 Que faites-vous dans chacun de ces wikis et à quelle fréquence ?
2. Motivations et attentes
 - 2.2 Quelle fut votre première motivation à contribuer à ce(s) wiki(s) ?
 - 2.3 Quelles sont vos motivations actuelles ?
 - 2.4 Quelles sont vos attentes ?
3. Contributions d'« importance »
 - 3.1 Donnez un exemple de contribution personnelle qui vous ait parue importante. Pourquoi.
 - 3.2 Donnez un exemple de contribution faite par quelqu'un d'autre qui vous ait parue importante. Expliquez.
4. Discuter les contributions
 - 4.1 Donnez un exemple de contribution qui a suscité beaucoup de discussions.
 - 4.2 Où et comment sont gérés les désaccords dans les wikis auxquels vous contribuez le plus. Expliquez.
5. Apprentissage et légitimation de la contribution
 - 5.1 Selon votre expérience, qu'est ce qu'une bonne contribution ?
 - 5.2 Selon votre expérience, comment devient-on un bon contributeur ?
6. Identification (aucune réponse n'est obligatoire)
 - 6.1 Âge : <15, 15-20, 20-25, 25-30, 30-35, 35-40, 40-45, 45-50, > 50
 - 6.2 Genre : homme/femme
 - 6.3 Pseudonyme d'usage dans les wikis mentionnés
 - 6.4 J'accepte d'être éventuellement recontacté(e) pour une entrevue : oui / non
 - 6.5 Si oui, avec le courriel suivant :
 - 6.6 J'accepte d'être cité(e) de façon à ce qu'on puisse me reconnaître : oui / non
 - 6.7 Si oui, avec le nom suivant :
 - 6.8 Commentaires

ANNEXE B [QUESTIONNAIRE 2]

WHAT IT IS TO CONTRIBUTE TO A PUBLIC WIKI ?

1. Nature of contributions
 - 1.1. To which wikis do you contribute
 - 1.2 What do you do in these wikis and with what frequency ?
2. Motivations and expectations
 - 2.1 Why did you first contribute to the Wikis you mentioned ?
 - 2.2 What are your current motivations to contribute ?
 - 2.3 What are your expectations ?
3. Significant contributions
 - 3.1 Give an example of a personal contribution that you thought was significant and explain why
 - 3.2 Give an example of someone else contribution that you thought was significant and explain why.
4. The discussion of contributions
 - 4.1 Tell me about some contributions or decisions that prompted a lot of discussion.
 - 4.2 How are disagreements in the wiki managed ?
5. Learning how to do good contribution
 - 5.1 According to you, what is a good contribution ?
 - 5.2 According to your experience, how does one become a good contributor ?
6. Identification
 - 6.1 Age
 - 6.2 Genre
 - 6.3 Pseudonym
 - 6.4 I agree to possibly be contacted (e) for an interview [yes/no]
 - 6.5 If so, here is my email :
 - 6.6 I agree to be quoted in order to be recognize [yes/no]
 - 6.7 If so, quote me under the following name :
 - 6.8 Comment

ANNEXE C [QUESTIONNAIRE 3]

WHAT ABOUT THE DEBIAN WIKI ?

Questionnaire diffusé auprès des contributeurs de Debian

1. How often do you use the Debian Wiki ?
2. How do you use this wiki (if so) ?
3. In your opinion, what is the purpose of the wiki ?
4. Explain how you use, produce and/or consider the documentation in Debian ?
5. What is the value and the legitimacy of contents produced on a wiki ?
6. What advantages do you find in using a wiki ?
7. What difficulties do you find in using a wiki ?
8. How and where are issues being discussed about the wiki and its content ?
9. How do you imagine the wiki in a short and long term future ?

ANNEXE D [FORMULAIRE 1]

FORMULAIRES DE CONSENTEMENT POUR LA PARTICIPATION AUX
ENTREVUES

Le formulaire que nous présentons ci-dessous a été approuvé par le Comité institutionnel d'éthique de la recherche de l'UQAM . Le document a été distribué et signé en deux versions par chacun des participants aux entrevues. Chaque participant a ainsi pu conservé une version du formulaire de consentement. Nous avons gardé une copie de chacun de ces formulaires et avons respectés les demandes d'identification telles que formulées par les participants.

Copie du participant¹⁰³

**Formulaire de consentement pour la participation aux entrevues
avec Anne Goldenberg, Doctorante en Communication et Sociologie**

Sujet de thèse

« La négociation des contributions dans les wikis publics »

Chercheuse	Affiliation	Mail
GOLDENBERG ANNE	École des Médias, UQAM	goldenberg.anne@gmail.com

1. Objectifs

Le travail consiste à recueillir un témoignage sur l'usage d'un wiki public. Cette démarche complète une observation de wikis et des recherches d'ordre théorique. Elle vise à analyser les négociations qui ont lieu dans les wikis publics et à comprendre comment les participants contribuent au projet soutenu par le wiki. Ce

formulaire vous est proposé comme cadre éthique aux entrevues.

2. Procédure

Lisez et complétez ce formulaire avant l'entrevue. L'entrevue consiste en une trentaine de questions ouvertes et durera environ une heure.

3. Confidentialité

Les entrevues et leur transcription seront conservés sur un serveur sécurisé. Les informations issues des entrevues seront d'abord utilisées dans le cadre de ma thèse, dans lequel vous pourriez être cités. Également, certains résultats seront publiés sous licence libre, ce travail pourrait donc être ré-utilisé. Sachant cela, comment souhaitez-vous être cité ?

3.1 Reconnaissance et anonymat

Je veux préserver mon anonymat et être identifié sous un nom d'emprunt: ____

Je veux être identifié.e sous mon vrai nom : _____

Je veux être identifié.e sous ce pseudonyme: _____

3.2 Contact pour publication

Je veux qu'on m'envoie la transcription de l'entrevue : ____

Je veux être recontacté à propos de ce travail : ____

Aussi contactez moi à cette adresse : _____

4. Avantages et désavantages

Bien que vous ne retirez aucune compensation directe de votre participation, les renseignements que vous fournirez contribueront à une meilleure compréhension des enjeux de la pratique des wikis dans notre société. Je publierai les résultats sous licence libre.

5. Participation volontaire et droit de retrait

Votre participation à cette étude est volontaire. Vous êtes libre de refuser d'y participer ou de vous retirer du travail à tout moment.

6. Consentement

La nature du travail, les procédés qui seront utilisés, les avantages et les inconvénients liés à ma participation à ce travail ainsi que la confidentialité des informations qui seront recueillies au cours de ce travail m'ont été expliqués.

Nom (EN LETTRES MOULÉES)_____
Signature_____
Date

Ce projet a reçu l'approbation du Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM (CIÉR). Pour des questions additionnelles sur le projet ou sur vos droits en tant que sujet de recherche, vous pouvez contacter le directeur de la thèse, Serge Proulx <proulx.serge@uqam.ca>. Pour des informations concernant les responsabilités de la chercheuse au plan de l'éthique de la recherche ou pour formuler des commentaires ou une plainte, vous pouvez contacter le Président du Comité institutionnel d'éthique de la recherche, Joseph Josy Lévy <levy.joseph_josy@uqam.ca>

103 une copie identique a été conservée par la chercheuse

ANNEXE E [FORMULAIRE 2]

CONSENT FORM FOR PARTICIPATION TO INTERVIEWS

Nous présentons ci dessous la version anglaise du formulaire de consentement.

Researcher copy

**Consent form for participation to interviews
with Anne Goldenberg
PhD student in Communication and Sociology
Thesis subject " Contribution negotiations in public wikis ".**

Researcher	Affiliation	Mail
GOLDENBERG ANNE	École des Médias, UQAM	goldenberg.a.anne@gmail.com

1. Objectives

This work consists in collecting a testimony on the use of a public wiki. It supplements an observation of wikis and theoretical research. It aims at analyzing the negotiations which take place in the public wikis and to understand how participants contribute to a project supported by the wiki. This form is proposed to you as an ethical framework for the interview.

2. Procedure

Read and complete this form before the interview. The interview consist in about 30 open questions and will take about one hour to complete.

3. Term of Use and Confidentiality

The transcription of the interview will be kept private. The information extracted from this interview work will be first used for my thesis so you should be quoted. Also, it will be published under a free license, so the work could be re-used. Therefore, how do you wish to be quoted ?

3.1 Naming

- I wish to preserve anonymity and to be identified under a invented name ____
- I want to be identified under my true name _____
- I want to be identified under my pseudonym _____

3.2 Contact for publication

- I would like to be sent the transcription of the interview ____
- Or/and to be contacted later about this work ____

So please contact me at this email adress: _____

4. Advantages and disadvantages

Although you won't have any direct compensation for your participation, the information which you will provide will contribute to a better comprehension of the practice of the wikis in our society. I will publish the results under a free license and try to translate the main results in English.

5. Voluntary participation and right of retirement

Your participation in this study is voluntary. You are free to refuse to take part or to withdraw you in it work constantly.

6. Consent

The nature of this work, the procedure, advantages and disadvantages related to my participation in this work as well as the term of use of the information collected during this work have been explained to me.

participant name_____
Signature_____
Date

This project has been approved by UQAM's Ethical Comity for Research with human beings (CIÉR). For more information on the project and your rights as a research subject, please contact the thesis director, Serge Proulx at this address proulx.serge@uqam.ca. For information about the responsibilities of the researcher, for comments or complaint, you may contact Joseph Josy Lévy, director of the Institutional Ethical Comity at this address levy.joseph_josy@uqam.ca

BIBLIOGRAPHIE

- Aigrain, Philippe. 2003. « The individual and the collective in open information communities » conférence invitée à la *16th BLED Electronic Commerce Conference*, (Bled, Slovenija 11 Juin 2003). En ligne <http://paigrain.debatpublic.net/docs/icoic.html> (accédé le 11 mai 2010)
- Aigrain, Philippe. 2005. *Cause commune : l'information entre bien commun et propriété*. Paris: Librairie Arthème Fayard, 284 p.
- Aigrain, Philippe. 2008. *Internet & Création*. Cergy-Pontoise :In LibroVeritas, 120p.
- Allain, Sophie. 2004. « La négociation comme concept analytique central d'une théorie de la régulation sociale ». *Négociations*, no 2, p. 23-41.
- Allard, Laurence (dir. publ.). 2007. « 2.O Culture Numérique, Cultures Expressives ». *Médiamorphoses*, no 21, septembre 2007. En ligne <http://griom.lautre.net/express/mmdef.pdf> (accédé le 11 mai 2010)
- Alter, Norbert. 2002. « Théorie du don et sociologie du monde du travail ». *Revue du MAUSS*, no 20, p. 263-285.
- Anderson, Benedict. 1991. *Imagined communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Revised Edition. London and New York: Verso, 214 p.
- Anthony, Denise, Sean W. Smith, et Tim Williamson. 2005. « Explaining Quality in Internet Collective Goods: Zealots and Good Samaritans in the Case of Wikipedia. » Hanover: Dartmouth College. En ligne sur <http://Web.mit.edu/iandeseminar/Papers/Fall2005/anthony.pdf> (Accédé

le 10 mai 2010)

- Arendt, Hannah. 2001. *Qu'est-ce que la politique ?* Paris: Seuil, 195 p.
- Audard, Catherine. 1999. *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme*. 3 vols. Paris: PUF.
- Augé, Marc. 1994. *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris: Aubier, 196 p.
- Auray, Nicolas. 2002a. « De l'éthique à la politique: l'institution d'une cité libre ». *Revue Multitudes*. no 1, p.171-180.
- Auray, Nicolas. 2002b. «Ethos technicien et information: Simondon reconfiguré par les hackers». *Gilbert Simondon. Une pensée opérative*. Presses Universitaires de Saint-Etienne, p.109-125.
- Auray, Nicolas. 2003. «Le sens du juste dans un noyau d'experts: Debian et le puritanisme civique». In *Internet, une utopie limitée. Nouvelles régulations, nouvelles solidarités*, sous la dir. de Bernard Conein, Françoise Massit-Folléa et Serge Proulx. 352 p. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Auray, Nicolas. 2004. « La régulation de la connaissance : arbitrage sur la taille et gestion aux frontières dans la communauté Debian ». *Revue d'Économie Politique*, no 113. numéro spécial Marchés en ligne et communautés d'agents, p. 160-182.
- Auray, Nicolas, Céline Poudat et Pascal Pons. 2007. « Democratizing scientific vulgarization. The balance between cooperation and conflict in french Wikipedia ». *Observatorio Journal*, vol.1, no 3, p. 185-199.

- Austin, John Langshaw, 1970. *Quand dire, c'est faire*. Trad. de l'anglais par Gilles Lane, Paris: Seuil. 204 p.
- Bachelard, Gaston. 1991. *La formation de l'esprit scientifique: contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. 15 ème éd. Paris: Vrin 308 p.
- Baker, Nicholson. 2008. « The Charms of Wikipedia ». *The New York Review of Books*. vol. 55, no. 4.
- Barbrook, Richard. 1998. « The Hi-Tech Gift Economy ». *First Monday*. vol. 3, no. 12
- Barbrook, Richard. 2001. « Le cyber-communisme ou le dépassement du capitalisme dans le Cyberspace ». *Multitudes*, no. 2 p.186-199.
- Barcellini Flore, Françoise Détienne et Jean-Marie Burkhardt. 2003. « Les discussions en ligne dans la conception de logiciels libres : dynamique et temporalité de l'activité. » *Troisièmes journées d'étude en Psychologie Ergonomique*. Toulouse : Epique 05. Disponible en ligne <http://www.melissa.ens-cachan.fr/IMG/pdf/Barcellini-epique.pdf>
- Barcellini, Flore, Françoise Détienne, Jean-Marie Burkhardt et Warren Sack. 2005. « A study of online discussions in an Open-Source community: reconstructing thematic coherence and argumentation from quotation practices ». *Communities and Technologies*, p. 301-320.
- Barlow, John Perry. 1996. « A Declaration of the Independence of Cyberspace ». *Humanist-Buffalo*, vol. 56. p.18-19.
- Barney, Darin et Aaron Gordon. 2005. « Education and citizenship in the digital age ». *Techné*, vol. 9, no 1. En ligne <http://scholar.lib.vt.edu/ejournals/SPT/v9n1/barney.html> (consulté le 10

mai 2010).

- Beaulieu, Anne. 2004. « Mediating Ethnography: Objectivity and the Making of Ethnographies of the Internet ». *Social Epistemology*, vol. 18, no 2-3, p. 139 -163.
- Beer, David, et Roger Burrows. « Sociology And, of and in Web 2.0. » *Sociological Research Online*, vol. 12, no 5.
- Bell, Derrick. 1972. « On meritocracy and equality ». *The Public Interest*, vol.29, p. 29-68.
- Benamrane, Djilali, Bruno Jaffré, François-Xavier Vershave et Christophe Aguiton. 2005. *Les télécommunications, entre bien public et marchandise*, Paris : Charles Léopold Mayer, 377 p.
- Benkler, Yoclai 2006. *The wealth of networks: How social production transforms markets and freedom*. New Haven and London : Yale University Press. 515 p.
- Bennett Lance W. 2004. « Communicating Global Activism ». *Information, Communication & Society*, vol. 6, no 2, p.143-168.
- Berry, David M. 2005. « Res Communes: The Decline and Fall of the Commons ». *Studia Medioznawcze*, vol.3, no 22, p.149-166.
- Berry, David et Giles, Moss. 2006. « Free and open-source software: Opening and democratising e-government's black box ». *Information Polity*, vol.11, no 1, p. 21-34.
- Bessy, Christian et Francis Chateauraynaud. 1993. « Les ressorts de l'expertise ». *Raisons pratiques*, no 4, p.141-164.

- Blaschke, Steffen et Klaus Stein 2008. « Methods and Measures for the Analysis of Corporate Wikis. » *Proceedings of the 58th Annual Conference of the International Communication Association (ICA)*, (Montréal, 22-26 Mai).
- De Blic, Damien. 2000. « *La sociologie politique et morale de Luc Boltanski* ». in *Raisons politiques*, no 3, p. 149-158.
- Blondeau, Cécile et Jean-Christophe Sevin. 2004. « Entretien avec Luc Boltanski, une sociologie toujours mise à l'épreuve ». *ethnographiques.org*, no 5 (avril). En ligne <http://www.ethnographiques.org/2004/Blondeau,Sevin.html> (Consulté le 10 mai 2010).
- Blondeau, Olivier et Florent Latrive. 2000. *Libres enfants du savoir numérique: une anthologie du libre*, Paris : Éditions de l'éclat, 502 p.
- Boltanski, Luc et Laurent Thévenot. 1989. *Justesse et justice dans le travail*. Paris : Presses universitaires de France, 321 p.
- Boltanski, Luc. 1990. *L'amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*. Paris: Métailié, 381 p.
- Boltanski, Luc, et Laurent Thévenot. 1991. *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris: Gallimard, 485 p.
- Boltanski, Luc. 1996. *Endless Disputes from Intimate Injuries to Public Denunciations*. Ithaca: Cornell University, 32 p.
- Boltanski, Luc et Eve Chiapello. 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris: Éditions Gallimard, 843 p.
- Boltanski, Luc. 2002. « Nécessité et justification ». *Revue économique*, vol. 53,

no 2. p. 275 - 289.

Borges, Jorge Luis. 1974. « La bibliothèque de Babel ». Chap. in *Fictions*. Trad. de l'espagnol par Ibarra, Roger Caillois et P. Verdevoye. Paris : Gallimard, 186 p.

Bourque, René et Christian Thuderoz. 2002. *Sociologie de la négociation*. Ed. La Découverte, 123 p.

Breton, Philippe et Gilles Grenier. 2007. *Histoire des théories de l'argumentation*. Paris: La Découverte, 122 p.

Breton, Philippe et Serge Proulx. 2006. *L'explosion de la communication à l'aube du XXI^e siècle*. Paris : La Découverte, 389 p.

Brossaud, Claire. 2005. *Technologie de l'information et de la communication, sociétés et espaces urbains, 1996-2004*. Rapport de recherche. Programme Action Concertée Incitative Ville. Tours: Ministère français de la recherche et des nouvelles technologies-Maison des Sciences de l'Homme « Ville et territoire ».

Buffa, Michel, Peter Sander et Jean-Claude Grattarola. 2004. « Distant cooperative software development for research and education: three years of experience ». *Proceedings of the International Conference on Computer Aided Learning in Engineering Education (CALIE)*, vol.4.

Bush, Vannevar. 1945. « As we may think ». *Interactions*, vol. 3, no 2, p.35-46.

Butler, Brian, Lee Sproull, Sarah Kiesler, et Robert Kraut. 2002. « Community Effort in Online Groups: Who Does the Work and why ». *Leadership at a Distance*. Vol.11. En ligne <http://opensource.mit.edu/papers/butler.pdf> (Consulté le 10 Mai 2010)

- Caillé, Alain. 1989. *Critique de la raison utilitaire : manifeste du Mauss*. Paris: La Découverte, 139 p.
- Caillé, Alain. 2005. *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*. Paris: La Découverte, Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales, 304 p.
- Callon, Michel, et Yannick Barthe. 2005. « Décider sans trancher ». *Negotiations*, vol. 4, no 2, p. 115-129.
- Callon, Michel, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe. 2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris: Seuil, 357 p.
- Cardon, Dominique. 2005. « Innovation par l'usage » in *Enjeux de mots, regards multiculturel sur les sociétés de l'information*. Paris: C&F Edition, p.309-342.
- Cardon, Dominique, et Julien Levrel. 2009. « La vigilance participative. Une interprétation de la gouvernance de Wikipédia ». *Réseaux*, vol 2, no 154, p.51-89.
- Castells, Manuel. 1998. *La société en réseaux*. Editions Fayard, 613 p.
- Castells, Manuel. 2006. « Émergence des «médias de masse individuels». *Le Monde diplomatique* ». En ligne <http://www.monde-diplomatique.fr/2006/08/CASTELLS/13744> (accédé le 10 mai 2010).
- Cavanagh, Allison. 1999. « Behaviour in Public ? : Ethics in Online Ethnography. » *Cybersociology*, no 6. En ligne http://www.cybersociology.com/files/6_2_ethicsinonlineethnog.html (Consulté le 10 Mai 2010)

- Chartier, Jean François, Jean-Guy Meunier, Jean Danis et Mohamed Jendoubi. 2008. « Le travail conceptuel collectif: une analyse assistée par ordinateur du concept d'Accommodement Raisonnable dans les journaux québécois ». *Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*. En ligne <http://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/jadt/jadt2008/pdf/chartier-meunier-danis-jendoubi.pdf>. (Consulté le 10 Mai 2010)
- Chateauraynaud, Francis. 1991. *La faute professionnelle: une sociologie des conflits de responsabilité*. Paris : Métailié, 457 p.
- Chateauraynaud, Francis. 2004. « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissement de la preuve ». *Raisons pratiques: La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, vol. 15, p. 167-194.
- Chateauvert, Julie, 1998. « Inciter les sourds à l'autoexplication ». *Language*, p. 321-334.
- Chesney Thomas. 2006. « An empirical examination of Wikipedia's credibility », *Peer-Reviewed Journal on the Internet*, vol. 11, no 11. En ligne http://131.193.153.231/www/issues/issue11_11/chesney/index.html (Consulté le 10 Mai 2010)
- Ciffolilli, Andrea. 2003. « Phantom authority, self-selective recruitment and retention of members in virtual communities ». *First Monday*, vol. 8, no 12. En ligne http://firstmonday.org/issues/issue8_12/ciffolilli/index.html (Consulté le 10 Mai 2010)
- Ciolek, T. Matthew. 1996. « Today's WWW, Tomorrow's MMM: The specter of multi-media mediocrity ». *IEEE COMPUTER*, vol.29, no 1, p. 106-108.

- Clark, Andy. 1997. *Being there: Putting brain, body, and world together again*. Boston : MIT press, 269 p.
- Clark, Andy et David Chalmers. 1998. « The extended mind », *Analysis*, vol. 58, no 1. En ligne <http://consc.net/papers/extended.html> (Consulté le 10 Mai 2010)
- Claverie, Bernard. 2005. *Cognitique: science et pratique des relations à la machine à penser*. Paris : L'Harmattan, 141 p.
- Cohendet, Patrick, Frédéric Créplet et Olivier Dupouët. 2003. « Innovation organisationnelle, communautés de pratique et communautés épistémiques: le cas de Linux ». *Revue française de gestion*, vol. 146, no 5, p. 99-121.
- Coleman, Gabriella. 2005. « Three Ethical Moments in Debian ». En ligne http://papers.ssrn.com/sol3/Papers.cfm?abstract_id=805287 (consulté le 10 mai 2010)
- Collins, Harry (dir. publ.). 2007. « Case Studies in Expertise and Experience » *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 38, no 4.
- Conein, Bernard. 2004a. « Communauté épistémique et réseaux cognitifs », *Revue d'Economie Politique*, no 113, numéro spécial sur Marchés en ligne et communautés d'agents, p. 141-159.
- Conein, Bernard. 2004b. « Cognition distribuée, groupe social et technologie cognitive ». *Réseaux*, vol. 2, no 124, p. 53-79.
- Conein, Bernard. 2004c. « Relations de conseil et expertise collective : comment les experts choisissent-ils leurs destinataires dans les listes de discussion ? ». *Recherches sociologiques*, Louvain : Université

catholique de Louvain, vol. 35, no 3, p. 61-74.

Conein, Bernard. 2006. *Les sens sociaux - trois essais de sociologie cognitive*. Paris : Economica, 197 p.

Conein, Bernard et Alain Bouvier (dir. publ.). 2007. *L'épistémologie sociale*. Coll. « Raisons pratiques », no 17. Paris: École des Hautes Études en Sciences Sociales, 316 p.

Conein, Bernard, et Matthieu Latapy. 2008. « The epistemic uses of electronic communication networks: Open source ». *Sociologie du travail*, vol. 50, no 3, p.331-352.

Corcuff, Philippe. 1995. *Les nouvelles sociologies: constructions de la réalité sociale*, Paris: Nathan, 126 p.

Corcuff, Philippe. 1998. « Justification, stratégie et compassion. Apports de la sociologie des régimes d'action », Tunis : Correspondances : Bulletin d'information scientifique de l'Institut de Recherche sur le Maghreb contemporain (juin 1998) no 51, p. 3-8.

Corcuff Philippe et Max Sanier. 2000. « Politique publique et action stratégique en contexte de décentralisation. Aperçus d'un processus décisionnel "après la bataille" », *Annales - Histoire, sciences sociales*, vol. 55, no 4, juillet-août 2000, p.845-869.

Cornu, Jean-Michel. 2001. « Biens non consommables et environnement d'abondance » In *La coopération, nouvelles approches*. En ligne. <http://www.cornu.eu.org/news/2-1-biens-non-consommables-et-environnement-d-abondance> (accédé le 10 mai 2010)

Correa Paulo, Correa Alexandra et Askanas Malgosia. 2005a. « Wikipedia: A

Techno-Cult of Ignorance ». Concord : Akronos Publishing.

- Correa Paulo, Correa Alexandra et Askanas Malgosia. 2005b. « *Nature plugs Wikipedia* ». En ligne,
[http://www.aetherometry.com/Electronic Publications/Politics of Science/Antiwikipedia2/awp2_index.html](http://www.aetherometry.com/Electronic_Publications/Politics_of_Science/Antiwikipedia2/awp2_index.html) (accédé le 10 mai 2010)
- Cosnier, Jacques et Catherine Kerbrat-Orecchioni. 1987. *Décrire la conversation*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 392 p.
- Couture, Stéphane, Christina Haralanova, Sylvie Jochems et Serge Proulx. 2010. «Un portrait de l'engagement pour les logiciels libres au Québec» Note de recherche du CIRST. Disponible en ligne
<http://www.cirst.uqam.ca/Publications/Notesderecherche/tabid/102/language/fr-CA/Default.aspx>
- Cova, Bernard. 1995. *Au-delà du marché: quand le lien importe plus que le bien*. Paris : L'Harmattan, 175 p.
- Cowan, Robin, Paul A. David et Dominique Foray. 2000. « The explicit economics of knowledge codification and tacitness ». *Industrial and corporate change*. Vol. 9, no 2, p. 211-253.
- Crichton, Susan, et Shelley Kinash. 2003. « Virtual Ethnography: Interactive Interviewing Online as Method. » *Canadian Journal of Learning and Technology*. Vol 29, no 2. En ligne
<http://www.cjlt.ca/index.php/cjlt/article/viewArticle/40/37> (Accédé le 10 mai 2010)
- Cunningham, Ward. 2005. « The Crucible of Collaboration », Conférence présentée au premier WikiSymposium, San Diego.

- Dahlgren, Peter et Marc Relieu. 2000. « L'espace public et l'Internet. Structure, espace et communication ». *Réseaux*, vol. 18, no. 100, p. 157-186.
- Dang Nguyen, Godefroy et Thierry Pénard. 1999. « Don et coopération dans Internet : une nouvelle organisation économique ? » in *Terminal*, no.80- 81. En ligne http://www.revue-terminal.org/www/no_speciaux/80_81/Economie.html (Accédé le 10 mai 2010)
- Dang Nguyen, Godefroy, et Thierry Pénard. 2001. « Interaction et coopération en réseau: Un modèle de gratuité ». *Revue économique*, vol. 52, no 11: p. 57-76.
- Defélix, Christian. 2005. « Définir et reconnaître les compétences des salariés dans les organisations: la négociation invisible ». *Négociations*, vol. 4, no 2, p. 7-20.
- Deffains, Bruno, et Yannick Gabuthy. 2008. « La résolution électronique des litiges favorise-t-elle le développement de nouvelles stratégies de négociation ? » *Négociations*, vol. 2, no. 10.
- Dejours, Christophe. 1998. *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale. Collection «Points»*, Paris: Seuil, 225 p.
- Dejours, Christophe. 2007. « Psychanalyse et psychodynamique du travail : ambiguïtés de la reconnaissance ». In *La quête de reconnaissance*, p.58-70. Paris : Bibliothèque du M.A.U.S.S.
- Demazière, Didier, François Horn, et Marc Zune. 2008. « Les mondes de la gratuité à l'ère du numérique: une convergence problématique sur les logiciels libres ». *Revue Française de Socio-Economie* ; vol.1, no 1, p.

47-65.

De Munck, Jean. 2004. « Prendre au sérieux les négociations ». *Négociations* vol. 1, no 1, p. 5-11.

De Rosnay, Joël et Carlo Revelli. 2006. *La révolte du pron@tariat : Des mass média aux média des masses*. Fayard. En ligne <http://www.agoravox.fr/pronetariat/Pronetariat.pdf> (accédé le 10 Mai 2010)

Dodier, Nicolas. 1993. « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique ». *Réseaux*, vol. 11, no 62, p.63-85.

Dondio, Pierpaolo, Stephen Barrett, Stefan Weber et Jean-Marc Seigneur. 2006. « Extracting Trust from Domain Analysis: A Case Study on the Wikipedia Project. » *Autonomic and Trusted Computing*, vol. 4158, p. 362-373.

Dorat, Rémi, Matthieu Latapy, Bernard Conein et Nicolas Auray. 2007. « Multi-level analysis of an interaction network between individuals in a mailing-list ». *Annales de télécommunications*, vol. 62, no 3-4, p. 320-344.

Doray, Pierre, Anne Goldenberg et Serge Proulx. 2008. « Du laboratoire à la communauté : organiser l'espace pour innover ». *Hermès*, vol. 50, no 2

Dror, Itiel E. 2007. *Cognitive Technologies and the Pragmatics of Cognition*. John Benjamins Publishing Company. 186 p.

Druckman, Daniel. 2008. « Relier le micro et le macro: un défi conceptuel et méthodologique pour nos recherches sur la négociation ». *Négociations*, vol. 2, no 10, p 107-128.

Durkheim, Émile. 1894. *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris: Les Presses universitaires de France, 83 p.

Elster, Jon. 1994. « Argumenter et négocier dans deux assemblées constituantes ». *Revue française de science politique*, vol. 44, no 2, p. 187-256.

Elster, Jon. 2005. « L'usage stratégique de l'argumentation ». *Négociations*, vol.4, no 2, p. 59-82.

Emigh, William, et Susan C. Herring. 2005. « Collaborative authoring on the Web: A genre analysis of online encyclopedias ». *Proceedings of the 38th Annual Hawaii International Conference on System Sciences*

Enguéléguélé, Stéphane. 1998. « Les communautés épistémiques pénales et la production législative en matière criminelle » *Droit et Société*, no 40 p. 563-581.

Erpicum, Martin. 2005. « D'amour et de neutralité. Ce(ux) qui résist(ent). Institut des Sciences humaines et sociales ». Mémoire de maîtrise, Université de Liège. 84 p.

Escher, Tobias. 2004. « Political Motives of Developers for Collaboration on GNU/Linux ». *Globalization and Communications*. Leicester: University of Leicester. En ligne <http://opensource.mit.edu/papers/escher.pdf> (Consulté le 10 Mai 2010)

Eve, Michael. 2002. « Deux traditions dans l'analyse des réseaux sociaux ». *Réseaux*, vol.5, no 115, p.185-212.

Fallis, Don. 2009. « Introduction: The Epistemology of Mass Collaboration ». *Episteme* 6 (Février), p. 1-7.

- Farchy, Joëlle. 2001. « Le droit d'auteur est-il soluble dans l'économie numérique ? » *Réseaux*, vol.6, no 110, p. 16-40.
- Faure, Guy-Olivier, Laurent Mermet, Hubert Touzard et Christophe Dupont. 1998. *La négociation: situations et problématiques*, Paris: Nathan, 210 p.
- Feenberg, Andrew. 2000. « From essentialism to constructivism: Philosophy of technology at the crossroads ». *Technology and the good life*, p.294-331.
- Feenberg, Andrew. 1991. *Critical Theory of Technology*. New York: Oxford University, 235 p.
- Feenberg, Andrew. 2002. *Transforming technology: A critical theory revisited*. New York: Oxford University Press, 218 p.
- Feenberg, Andrew et Maria Bakardjieva.. 2004. «Consumers or Citizen ? The online community debate ». In *Community in the digital Age: Philosophy and practice*, p.1-28. Lanham: Rowman and Littlefield.
- Feenberg, Andrew et Darin Barney (dir. Publ.). 2004. *Community in the Digital Age: Philosophy and practice*. Lanham: Rowman and Littlefield. 293 p
- Feenberg, Andrew et Alastair Hannay. 1995. *Technology and the politics of knowledge*. Indiana University Press, 304 p.
- Filliettaz, Laurent. 2005. « Négociation langagière et prise de décision dans le travail collectif ». *Négociations*, vol. 3, no 1, p. 27-43.
- Finkelstein, Eric A. 2006. « I'm on Wikipedia, get me out of here » *The Guardian*, 28 Septembre
- Firer-Blaess, Sylvain. 2007. « Wikipédia : le refus du pouvoir ». Mémoire de fin

d'étude. Institut d'Etudes Politiques de Lyon

Fraser, Nancy, 1985, « Michel Foucault : A “Young Conservative” ? », *Ethics* no 96 , p.165-184

Flichy, Patrice. 2001. *L'imaginaire d'Internet*. Paris: La Découverte, 272 p.

Foglia, Marc. 2009. « Faut-il avoir peur de Wikipédia ? ». *Études Société*, Tome 410, p. 463 - 472.

Foray, Dominique, et Jean-Benoît Zimmermann. 2001. « L'économie du logiciel libre ». *Revue économique*, vol. 52, no 7, p. 77 - 93.

Forte, Andrea, et Amy Bruckman. 2005. « Why Do People Write for Wikipedia ? Incentives to Contribute to Open-Content Publishing ». *Proceedings of 41st Annual Hawaii International Conference on System Sciences (HICSS)*.

Foucault, Michel. 1969. *L'Archéologie du savoir*, Paris: Gallimard. 288 p.

Foucault, Michel. 1975. *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.

Fourmentaux, Jean Paul. 2005. *Art et Internet: les nouvelles figures de la création*. CNRS Communication. 224 p.

Fourmentaux Jean Paul. 2008. « Œuvrer en commun. Dilemmes de la création interdisciplinaire négociée ». *Négociations*, vol. 2, no 10, p. 25-39.

Haas, Peter M. 1992. « Epistemic Communities and International Policy Coordination ». *International Organization*. Winter. MIT Press, vol. 46. no 1, p. 1-35.

Galegher, Jolene, Lee Sproull et Sarah Kiesler. 1998. « Legitimacy, Authority, and

Community in Electronic Support Groups ». *Written Communication*, vol. 15, no 4, p. 493-530.

Gann, Kyle. 2007. « Sand Castles of Knowledge ». En ligne http://www.artsjournal.com/postclassic/2007/05/sand_castles_of_knowledge.html (Consulté le 10 mai 2010)

Gaudin, Jean-Pierre. 1996. *La négociation des politiques contractuelles*. Paris: L'Harmattan, 227 p.

Gensollen, Michel. 1999. « La création de valeur sur Internet ». *Réseaux*, vol. 17, no 97, p. 15-76.

Gensollen, Michel. 2006. « Des réseaux aux communautés : la transformation des marchés et des hiérarchies ». In *Communautés virtuelles : penser et agir en réseau*. p.107-132. Montréal: Presses de l'Université Laval.

Giddens, Anthony. 1987. *La Constitution de la société*. Paris: PUF, 474 p.

Gide, André. 1994. *Les nourritures terrestres*. Paris : Gallimard, 224 p.

Giffard, Alain, Stiegler, Bernard et Christian Fauré (Dir. Publ.). 2009. *Pour en finir avec la décroissance* Ars Industrialis, Paris: Flammarion.

Glaser, Markus et Anja Ebersbach. 2004. « Towards emancipatory use of a medium: The wiki ». *International Journal of Information Ethics*, vol. 2, p.1-9.

Glaser, Barney G et Anselm L Strauss. 1967. *The discovery of grounded theory : Strategies for qualitative research*. New York: Hawthorne, 275 p.

Godbout, Jacques T. 2000. *Le don, la dette et l'indentité: homo donator versus homo oeconomicus*. Montréal : Éditions du Boréal, 188 p.

- Godbout, Jacques T. 2002. « Le bénévolat n'est pas un produit. » *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 15, no 2, p. 42-52.
- Godbout, Jacques T. 2007. *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*. Paris : Seuil, 396 p.
- Goldenberg, Anne. 2005a. « Informatique sociale et citoyenne en Inde Coordination concepteurs/usagers pour l'innovation et la mise en place d'initiatives socio-techniques ». Innovation Ascendante. Vecam et France Telecom R&D.
- Goldenberg Anne. 2005b. « Technologies sociales, sociétés technologiques: activismes autour d'une écologie politique de la technique ». Conférence prononcée au Montréal Graduate Symposium on New Media, Internet Studies and Global Governance, Université de McGill, Montréal
- Goldenberg, Anne et Stéphane Couture. 2008. « La circulation des savoirs entre chercheurs et acteurs communautaires. » In *L'action communautaire québécoise à l'ère numérique*, p. 201-217. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Goldenberg, Anne. 2008. « Koumbit ou l'ouverture des processus comme militantisme.» in Proulx, Couture, Rueff, (dir) *L'action communautaire à l'ère du numérique*, Montreal : PUQ.
- Goldenberg, Anne. 2010. «La participation dans les communautés épistémiques : don ou contribution ? » in Proulx, Couture, Rueff, (dir) *Web Social, Mutation de la communication*. Montreal : PUQ. 396p.
- Goldman, Alvin. 1999. *Knowledge in a social world*, Oxford: Oxford University Press, 407 p.

- Goody, Jacques. 1979. *La raison graphique*. Paris : Éd. de Minuit, 274 p.
- Goody, Jacques. 1986. *La logique de l'écriture aux origines des sociétés humaines*. Paris : Armand Colin, 197 p.
- Granjon, Fabien. 2001. *L'Internet militant. Mouvement social et usage des réseaux télématiques*. Rennes: Apogée, 189 p.
- Grassineau, Benjamin. 2009. « La dynamique des réseaux coopératifs : L'exemple des logiciels libres et de l'encyclopédie libre et ouverte Wikipédia ». Thèse de doctorat, Paris, Université Paris Dauphine, 439p.
- Grice, Paul. 1989. « Studies in the way of words ». Cambridge: Harvard University Press, 395 p.
- Guédon, Jean-Claude. 2005. « Le citoyen 2.0. Verbatim de la présentation Journée de réflexion du Internet citoyen et démocratie » Conférence prononcée à Communautique, Montréal.
- Gurstein, Michael. 2007. *What is Community Informatics (and Why Does It Matter) ?* Montréal: Polimetrix, 106 p.
- Guzdial, Marck, Jochen Rick, et Bolot Kerimbaev. 2000. « Recognizing and supporting roles in CSCW ». *Proceedings of the 2000 ACM conference on Computer supported cooperative work*, p. 261-268.
- Haralanova, Christina. 2009. « Women's participation in Free and Open-Source Software development projects. » Conférence prononcée à la 4e édition de la Oekonux Conference, *Free Software and Beyond The World of Peer Production*, Manchester : Université de Manchester.
- Kott, Sandrine, 2008, « Une « communauté épistémique » du social ? Experts de

l'OIT et internationalisation des politiques sociales dans l'entre-deux-guerres. » Belin :Genèses. vol.2 , no 71, p. 26-46.

Habermas, Jurgen. 1987. *Théorie de l'agir communicationnel*, Tome 1. « Rationalité de l'agir et rationalisation de la société », Paris: Fayard.

Hamel, Jacques. 1998. « Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes et rappels ». *Cahiers internationaux de sociologie*. vol. 104, p. 121-138.

Hammersley, Martyn, Roger Gomm et Peter Foster. 2000. « Case Study and Theory ». In *Case Study Method. Key Issues, Key Texts*, p. 234-258. London: Sage Publications.

Hansen, Sean, Nicholas Berente, et Kalle Lyytinen. 2009. « Wikipedia, Critical Social Theory, and the Possibility of Rational Discourse ». *The Information Society* 25, no 1, p. 38-59.

Harnad, Stevan. 2005. «Distributed processes, distributed cognizers and collaborative cognition». *Pragmatics & Cognition* *Cognition*, vol 3, no 13, p.501-514 . En ligne <http://cogprints.org/4765/2/distribcog.pdf> (Consulté le 10 Mai 2010)

Heidegger, Martin. 1958. « La question de la technique ». *Essais et conférences*, 349 p. Paris : Gallimard.

Hénaff, Marcel. 2002. *Le prix de la vérité: le don, l'argent, la philosophie*. Paris : Seuil, 560 p.

Hennion, Antoine, Sophie Maisonneuve, et Emile Gomart. 2000. *Figures de l'amateur: Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*. Paris: La Documentation Française, 281 p.

- Himanen, Pekka. 2001. *L'Ethique Hacker et l'Esprit de l'ère de l'information*. Paris: Exils, 219 p.
- Hine, Christine. 2000. *Virtual ethnography*. Sage Publications, 192 p.
- Hine, Christine. 2005a. *Virtual methods: Issues in social research on the Internet*. Berg Publishers, 256 p.
- Hine, Christine. 2005b. « Virtual methods and the sociology of cyber-social-scientific knowledge ». In *Virtual methods. Issues in social research on the Internet*, p. 1-13.
- Hippel, Eric Von. 2005. *Democratizing innovation*. Cambridge: MIT Press, 204 p.
- Hollan, James, Edwin Hutchins et David Kirsh. 2000. « Distributed cognition: toward a new foundation for human-computer interaction research ». In *ACM Trans. Comput.Hum. Interact* 7, no. 2, p.174-196.
- Honneth, Axel. 2002. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris: Ed. du Cerf, 233 p.
- Hubert Guillaud. 2007. « Notre culture numérique transforme-t-elle notre intelligence ? » *InternetActu.net*, Novembre 16. En ligne <http://www.internetactu.net/2007/11/16/notre-culture-numerique-transforme-t-elle-notre-intelligence/> (Consulté le 10 Mai 2010)
- Hutchins, Edwin, et Tove Klausen. 1996. «Distributed cognition in an airline cockpit ». *Cognition and communication at work* p.15–34.
- Hutchins, Edwin. 1995. *Cognition in the Wild*. Cambridge: MIT Press, 408 p.
- James, William. 1907. *A New Name for Some Old Ways of Thinking*, New York: Longmans, 309 p.

- Jaunait, Alexandre. 2005. « Lectures », *Raisons politiques*. Vol 2, no. 18, p. 169.
En ligne : <http://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2005-2-page-169.htm>.
- Jauréguiberry, Francis, et Serge Proulx. 2003. *Internet, nouvel espace citoyen ?*
Paris : Harmattan, 250 p.
- Jhonson, Diane, et Bruce Bimber. 2004. «The Internet and Political transformation revisited». In *Community in the Digital Age: Philosophy and practice*. p.239-262. Lanham: Rowman and Littlefield,
- Juhem, Philippe. 1994. « Un nouveau paradigme sociologique ? A propos du modèle des Economies de la grandeur de Luc Boltanski et Laurent Thévenot », *Scalpel. Cahiers de sociologie politique de Nanterre*, vol. 1, p. 82-105.
- Kelty, Christopher. 2004. « Culture's Open Sources: Software, Copyright, and Cultural Critique. » *Anthropological Quarterly*, p.499-506.
- Kelty, Christopher. 2008. *Two Bits: The Cultural Significance of Free Software and the Internet*. Duke Univ Press, 400 p.
- Khan, Richard, et Douglas Kellner. 2004. « Virtually Democratic: online communities and Internet Activism. » In *Community in the Digital Age: Philosophy and practice*. p.183-200. Lanham: Rowman and Littlefield.
- Kitcher, Philip. 2007. « Une épistémologie sociale peut-elle être aléthiste ? » In *L'épistémologie sociale : une théorie sociale de la connaissance* (Alban Bouvier et Bernard Conein dir.) Paris: École des hautes études en sciences sociales,
- Kittur, Aniket, Ed Chi, Bryan A. Pendleton, Bongwon Suh et Todd Mytkowicz.

2006. « Power of the few vs. wisdom of the crowd: Wikipedia and the rise of the bourgeoisie ». In *World Wide Web* vol. 1, no. 2.
- Klobas, Jane. 2006. *Wikis: Tools for Information Work And Collaboration*. Oxford : Chandos Publishing, 230 p.
- Kollock, Peter, et Marc Smith. 1996.« Managing the Virtual Commons : Cooperation and Conflict in Computer Communities. » In *Computer-Mediated Communication: Linguistic, Social, and Cross-Cultural Perspectives*, p.109-128.
- Konieczny, Piotr. 2009. « Governance, Organization, and Democracy on the Internet: The Iron Law and the Evolution of Wikipedia », *Sociological Forum*, vol.24, Issue 1, p.162-192.
- Korfiatis, Nikolaos, Marios Poulos et George Bokos. 2006.« Evaluating authoritative sources using social networks: an insight from Wikipedia ». *Online Information Review*, vol. 30, no.3, p. 252-262.
- Koyré, Alexandre. 1971. *Études d'histoire de la pensée philosophique*. Paris : Gallimard, 364 p.
- Krowne, Aaron et Anil. Bazaz. 2004. «Authority models for collaborative authoring ». *Proceedings of the 37th Hawaii International Conference on System Sciences*, p. 1-7.
- Kuhn, Thomas. 1983. *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris: Flammarion, 284 p.
- Lamb, Brian. 2004. « Wide Open Spaces: Wikis, Ready or Not. » *Educause Review*, no 39, p. 36-49.

- Latouche, Serge. 2005. *L'occidentalisation du monde : essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris: La Découverte Poche. 170 p
- Latour Bruno. 1998. « From the World of Science to the World of Research ? » *Science 10*, vol. 280. no. 5361, p. 208 - 209 .
- Latzo Toth, Guillaume. 2009/ « L'étude de cas en sociologie des sciences et des techniques », Note de recherche 2009-03, Montréal: CIRST. En ligne www.cirst.uqam.ca/Portals/0/docs/note_rech/2009-03.pdf (consulté le 10 mai 2010)
- Latrive, Florent. 2004. *Du bon usage de la piraterie : culture libre, sciences ouvertes*. Paris : Exils, 170 p.
- Lave, Jean. 1988. *Cognition in practice: Mind, mathematics and culture in everyday life*. Cambridge: University Press, 214 p.
- Lave, Jean, et Etienne Wenger. 1991. *Situated learning: Legitimate peripheral participation*. Cambridge university press, 138 p.
- Lazega, Emmanuel. 1995. « Concurrence, coopération et flux de conseil dans un cabinet américain d'avocats d'affaires: Les échanges d'idées entre collègues ». *Revue suisse de Sociologie*, no. 1, p.61-84.
- Leroi-Gourhan, André. 1964. *Le geste et la parole*. Paris: Albin Michel. 2 volumes.
- Lesourd, Serge. 2001. « Les « sans » noms de la science. », *Cliniques méditerranéennes*, vol 64, no 2, p. 63-72.
- Lessig, Lawrence. 1999. *Code and Other Laws of Cyberspace*. New York:

Perseus Books, 297 p.

Lessig, Lawrence. 2004. *Free culture: How big media uses technology and the law to lock down culture and control creativity*. New York: Penguin, 368 p.

Leuf, Bo et Ward Cunningham. 2001. *The Wiki-Way : Quick Collaboration on the Web*. Addison-Wesley. 464 p

Levrel, Julien. 2006. « Wikipédia, un dispositif médiatique de publics participants ». *Réseaux*, vol 4, no 138, p.185-218.

Lévy, Pierre. 1995. *L'intelligence collective: pour une anthropologie du cyberspace*, Paris: La Découverte, 245 p.

Lewin, Kurt. 1948. *Resolving social conflicts; selected papers on group dynamics*, New York: Harper & Row, 422 p.

Licklider, Joseph Carl Robnett 1960. Man-computer symbiosis. *IRE Transactions on Human Factors in Electronics* 1, no 1, p. 4-11.

Licoppe, Christian. 2008. « Aux limites du paradigme de la distribution : l'écoute des appels de détresse et le traitement de la souffrance des suicidaires, du téléphone à l'e-mail ». *Sociologie du travail*, vol. 50, no 3, 163 p.

Lincoln, Y. S., et E. G. Guba. 2000 [1979]. « The Only Generalization Is : There Is No Generalization ». In *Case Study Method. Key Issues, Key Texts*, sous la dir. de Roger Gomm, Martyn Hammersley et Peter Foster, p. 27-44. London: Sage Publications.

Loader, Brian. 1997. *The governance of cyberspace*. London:Routledge. 272 p

Longford, Graham. 2005. *Pedagogies of digital citizenship and the politics of*

code. *Techné: Research in Philosophy and Technology* 9, no. 1.

Magnus, Philip 2009. « On Trusting Wikipedia ». *Episteme* 6 , p. 74-90.

Malinowski, Bronislaw, 1963. *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Gallimard. 606 p

Marzouki, Meryem, et Cécile Méadel. 2004.« De l'organisation des nouveaux collectifs à l'organisation de la cité : Gouvernance technique et gouvernement politique d'Internet». En ligne <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/10/30/85/PDF/2004RapportAS-Gouvernance.pdf>.
(Consulté le 10 Mai 2010)

Mason, Bruce, et Bella Dicks. 1999. « The Virtual Ethnographer. » *Cybersociology* no 6, En ligne
http://www.cybersociology.com/files/6_1_virtualethnographer.html.
(Consulté le 10 Mai 2010)

Mattelart, Armand. 2001. *Histoire de la société de l'information*, Paris : La Découverte, 122 p.

Mattelart, Armand. 2004. *Histoire des théories de la communication*, Paris : Lavoisier Librairie, 416 p.

Mazan, Jem. 2004. « The gift economy and free software » En ligne,
<http://www.linux.com/archive/feed/36554>

Mauss, Marcel. 2001. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Étude publiée dans L'année sociologique, 1923-1924, rééd. in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris: Puf, coll. « Quadrige ». 482 p

- McKnight, Cliff., Andreww Dillon, et John Richardson. 1991. *Hypertext in context*. Cambridge: Univ Pr. 140 p.
- McLuhan, Marshall. 1962. *The Gutenberg galaxy: The making of typographic man*. New York : Routledge & Kegan Paul, 293 p.
- McLuhan, Marshall. 1977. *Pour comprendre les média*. Trad. fr. 1968, rééd. Seuil, Coll. Points, 404 p.
- Mead, George Herbert. 1967. *Mind, Self, & Society: From the Standpoint of a Social Behaviorist*. Morris, Charles W. Editor. Chicago: University of Chicago Press.
- Miguet-Ollagnier, Marie, et Nathalie Limat-Letellie. 1998. *L'intertextualité*. Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté. 492 p.
- Milberry, Kate. 2003. « Indymedia as a Social Movement ? Theorizing the New Global Justice Movements ». Mémoire de Maîtrise, Windsor, Université de Windsor, 148p.
- Mill, Stuart. 2008 *L'utilitarisme*. Traduit de l'anglais par Philippe Folliot, janvier 2008, à partir de *Utilitarianism* (1871). 4e édition. London: Longmans, Green, Reader, and Dyer. En ligne
http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/utilitarisme_trad_folliot/utilitarisme.html (Consulté le 10 Mai 2010)
- Miller, Nora. 2005. « Wikipedia and the Disappearing Author ». *ETC: A Review of General Semantics*. p. 37-40.
- Mitchell, Don. 2003. « The liberalization of free speech: or, how protest in public space is silenced ». En ligne
<http://agora.stanford.edu/agora/vol.4/mitchell.Shtm> Consulté le 07

décembre 2008

- Mondana, Lorenza. 2005. « Espace, interaction et cognition : une introduction ». *Cultures, Langues, Textes - La Revue de Sommaires - Intellectica*, no 41-42, p.7-23.
- Morissette, Lucie. 2008. « La négociation d'une loi: frontière poreuse entre la négociation intra-organisationnelle et inter-organisationnelle. » *Négociations*, vol 1, no. 9, 89-104.
- Moulier Boutang, Yann. 2007. *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, collection Multitudes/Idées, Paris : Éditions Amsterdam, 245 p.
- Moulier Boutang, Yann. « L'économie de la contribution » Conférence prononcée à l'ENST le 28 Mai 2008.
- Muller, Pierre. 2000. « L'analyse cognitive des politiques publiques: vers une sociologie politique de l'action publique ». *Revue française de science politique*, vol 50, no 2, p 189-208.
- Muller, Pierre. 2005. « Esquisse d'une théorie du changement dans l'action publique ». *Revue Française de science politique*, vol 55, no 1, p.155-187.
- Nachi, Mohamed. 2006. *Introduction à la sociologie pragmatique: vers un nouveau style sociologique ?* Paris : Armand Colin, coll. Cursus, 224 p.
- Nelson, Ted. 1965. « Complex information processing: a file structure for the complex, the changing and the indeterminate », Cleveland: Association for Computing Machinery. En ligne <http://portal.acm.org/citation.cfm?id=806036> (Consulté le 10 Mai 2010).

- Nelson, Ted. 1970. « No more teachers' dirty looks ». *Computer decisions*, vol 9, no 8, p.16-23.
- Nielsen, Finn. 2007. « *Scientific citations in Wikipedia* ». *First Monday*, vol. 12, no 8. En ligne, <http://www2.imm.dtu.dk/~fn/Nielsen2007Scientific.html> (Consulté le 10 Mai 2010)
- Nielsen, Jakob. 2006. « Participation Inequality. » Jakob Nielsen's Alertbox. Octobre 9. En ligne, http://www.useit.com/alertbox/participation_inequality.html (Consulté le 10 Mai 2010)
- Noisette, Perline, et Thierry Noisette. 2004. *La bataille du logiciel libre: dix clés pour comprendre*. Paris : La Découverte, 128 p.
- Nonaka, Ikujiro, et Hirotaka Takeuchi. 1997. *La connaissance créatrice*. Trad. de Marc Ingham et Gérard Koenig. De Boeck Université. 303 p.
- O'Neil, Matthieu. 2009. « Un renouvellement de la culture de masse. Wikipédia ou la fin de l'expertise » *Le Monde diplomatique*, avril 2009. En ligne http://www.monde-diplomatique.fr/2009/04/O_NEIL/16985. Consulté le 10 Mai 2010)
- Origi, Gloria. 2004. « Croyance, deference, témoignage ». In *La philosophie cognitive*, sous la dir. d'Elisabeth Pacherie et Joëlle Proust, p. 167-184. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, Editions Orphys,
- Pasteur, Julien. 2004. « La faille et l'exploit: l'activisme informatique ». *Résistance de la société civile. Cités*, vol 1, no 17, p. 55-72.
- Paquet, Sébastien. 2004. « A Socio-Technological Approach to Sharing Knowledge Across Disciplines », Montréal, Thèse de doctorat, Université de

Montréal, 188p.

- Pastinelli, Madeleine. 2007. *Des souris, des hommes et des femmes au village global: parole, pratiques identitaires et lien social dans un espace de bavardage électronique*. Québec: Presses de l'Université Laval, 322 p .
- Pastinelli, Madeleine et Bogumil Jewsiewicki. 2000. « L'ethnographie du monde numérique, ou comment faire du terrain dans le meilleur des mondes ». *Ethnologies* vol 22, no. 2, p. 5-37.
- Perron Tollefsen, Deborah. 2009. « Wikipedia and the Epistemology of Testimony ». *Episteme* 6 , p. 8-24.
- Petit, Philip. 2004. *Penser en société. Essais de métaphysique sociale et de méthodologie*, traduit de l'anglais par Alban Bouvier, Bertrand Guilleme, Pierre Livet et Albert Ogien, Paris : PUF, 179 p
- Piaget, Jean. 1967. « L'épistémologie et ses variétés », In *Logiques et connaissance scientifique*, 1345 p. Paris: Gallimard.
- Pink, Daniel. 2005.« The Book Stops Here ». *Wired* 13.03. En ligne sur <http://www.wired.com/wired/archive/13.03/wiki.html> Consulté le 08 décembre 2006.
- Plantin, Christian. 1990. *Essais sur l'argumentation*, Paris:Kimé, 351 p.
- Popper, Karl. 1972. *La connaissance objective : une approche évolutionniste*. Paris:. Champs-Flammarion, 578 p.
- Poster, Mark. « Workers as cyborg, Labor and Network Community ». In *Community in the Digital Age: Philosophy and practice*. p.83-100. Lanham: Rowman and Littlefield,

- Poudat, Céline et Sylvain Loiseau. 2007. « Représentation et caractérisation lexicale des sciences dans Wikipédia ». *Revue Française de Linguistique Appliquée : lexique de la langue scientifique*, p.29 à 44.
- Pourchez, Laurence. 2004. « Construction du regard anthropologique et nouvelles technologies : Pour une anthropologie visuelle appliquée ». *Anthropologie et Sociétés* vol 28, no. 2, p. 83-100.
- Prensky, Marc. 2005. « Search Vs. Research : Or, the Fear of The Wikipedia Overcome by New Understanding for a Digital Era ». En ligne [http://www.marcprensky.com/writing/Prensky-Search vs Research-01.pdf](http://www.marcprensky.com/writing/Prensky-Search%20vs%20Research-01.pdf) (Consulté le 10 Mai 2010)
- Proulx, Serge. 1994. « Les différentes problématiques de l'usage et de l'utilisateur » In *Médias et nouvelles technologies. Pour une sociopolitique des usages*, sous la dir. d'André Vitalis, p.149-159, Rennes: Edition Apogée.
- Proulx, Serge, et Guillaume Latzko-Toth. 2000. « La virtualité comme catégorie pour penser le social: l'usage de la notion de communauté virtuelle. » *Sociologie et sociétés*, vol 32, no. 2.
- Proulx, Serge, et Philippe Breton. 2002. *L'Explosion de la communication à l'aube du XXI^e siècle*. Paris: La Découverte, 389 p.
- Proulx, Serge, et Francis Jauréguiberry. 2002. *Internet nouvel espace citoyen ?* Paris: L'Harmattan, 250 p.
- Proulx, Serge, Michel Sénécal et Louise Poissant. 2006. *Communautés virtuelles : Penser et agir en réseau*. Québec: Presses de l'Université de Laval, 347 p.
- Proulx, Serge, Stéphane Fauteux, Julien Rueff, et Stéphane Couture. 2008.

L'action communautaire québécoise à l'ère numérique. Montréal : Presses de l'Université du Québec. 242 p.

- Raymond, Eric S. 1998. « La conquête de la noosphère ». En ligne <http://www.linux-france.org/article/these/noosphere/>. (Consulté le 10 Mai 2010)
- Reagle, Joseph. 2006. "Friendly Arguments: The Wikipedia Case". En ligne <http://reagle.org/joseph/2005/ethno/leadership.html> (Consulté le 10 Mai 2010)
- Remy, Jean. 2004. « Négociations et transaction sociale ». Entrevue réalisée par Bernard Fusulieret Olgierd Kutty. *Négociation*, vol1, no3, p. 81-95.
- Reynaud, Emmanuelle. 1980. « Strauss Anselm, Negotiations. Varieties, contexts, processes and social order ». *Revue de sociologie française* vol 21, no 3, p. 461-463.
- Reynaud, Jean-Daniel. 1995. *Le conflit, la négociation et la règle*. Toulouse : Octarès Éditions, 2e éd. augmentée. 276 p
- Reynaud, Jean-Daniel. 2005. « Ce que produit une négociation collective, ce sont des règles ». *Négociations* vol 4, no 2, p. 139-159.
- Rhéaume, Jacques. 1993. « Les hypertextes et les hypermédias ». *Revue EducaTechnologie* vol 2, no 1.
- Rheingold, Howard. 1994. *The Virtual Community: Finding connection in a Computerized World*. Londres : Secker & Warburg, 288 p.
- Richardson, Joanne. 2002. « Logiciel libre et éthique du développement de soi », *Multitudes*, vol. 1, no 8, p. 188-199.

- Rob Reilly. 2001. « Establishing Rules and Conventions for the Infrastructure ». *Cambridge, MA, USA: IEEE Computer Society*, p.315-318.
- Rodota, Stefano. 1999. *La démocratie électronique. De nouveaux concepts et expériences politiques*. Rennes: Apogée.
- Rogers, Everett M. 2003. *Diffusion of Innovations*. New York: Free Press, 512 p.
- Rogers, Yvonne, et Judi Ellis. 1994. « Distributed cognition: an alternative framework for analysing and explaining collaborative working ». *Journal of information technology* no 9, p. 119-119.
- Rogoff, Barbara et Jean Lave. 1984. *Everyday cognition: Its development in social context*. Cambridge : Harvard University Press, 324 p.
- Rorty, Richard. 1991. *Objectivity, Relativism and Truth: Philosophical Papers*, Cambridge : Cambridge University Press, vol1, 236 p.
- Roth, Camille. 2007. « Viable wikis: struggle for life in the wikisphere. » *Proceedings of the 2007 international symposium on Wikis*, p.119-124
- Roth, Camille, Dario Taraborelli et Gilbert Nigel 2008. « Démographie des communautés en ligne. Le cas des wikis ». *Réseaux*, vol. 26, no 152, p. 205-240.
- Roth, Camille. 2008. « Réseaux épistémiques : formaliser la cognition distribuée ». *Sociologie du Travail*, vol. 50, no 3. p.353-371.
- Roy, Claude, 1988, *Zao Wou-ki*. Ed. cercle d'art, collection les grands peintres. 206 p.
- Roy Rosenzweig, 2006 « Can History Be Open Source ? Wikipedia and the Future of the Past » in *Journal of American History* 93 (1) p. 117-146

- Rybas, Natalia, et Radhika Gajjala .« Developing cyberethnographic research methods for understanding digitally mediated identities », *Forum : Qualitative Social Research*, vol. 8, no 3, 2007, article 35, 12 p.
- Searle, John Richard. 1972. *Les actes de langage*. Essai de philosophie du langage. Paris: Hermann. 261 p.
- Sanger, Lawrence. 2009. « The Fate of Expertise after Wikipédia. » *Episteme* 6 , p. 52-73.
- Scott, Mark. 2008. « Wikipedia : Questions paths to more money sidney morning » *Herald*. 21 Mars.
- Serres, Alexandre. 1995. «Hypertexte: une histoire à revisiter». *Documentaliste-Sciences de l'information*, vol. 32, no 2, p 71-83.
- Simondon, Gilbert. 1989. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris: Aubier, 265 p.
- Smith, Marc, et Peter Kollock. 1999. *Communities in Cyberspace*. Londres: Routledge, 340 p.
- Sperber Dan et Deirdre Wilson. 1989. *La pertinence. Communication et cognition*. Paris : Les éditions de Minuit, 396 p.
- Stacey, Paul. 2008. « Wikivism: From Communicative Capitalism to Organized Networks. *Cultural Politics: an International Journal*, vol 4, no 1, p. 73-99.
- Stiegler, Bernard. 2005. « Enjeux épistémologiques, méthodologiques et politiques des technologies cognitives. » *Contribution à la séance du 5 novembre 2005 d'Ars Industrialis*. En ligne

<http://www.arsindustrialis.org/node/1934> (Consulté le 10 Mai 2010)

- Stiegler, Bernard, Philippe Petit et Vincent Bontems. 2008. *Économie de l'hypermatériel et psychopouvoir*. Paris : Mille et une nuits.
- Stiegler, Bernard, Alain Giffart, et Christian Fauré. 2009. *Pour en finir avec la décroissance*. Paris: Flammarion.
- Strauss, Anselm. 1992. *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris : L'Harmattan, 311 p.
- Studer, Matthias. 2004. « Culture du don dans le logiciel libre ». Life despite capitalism: The « virtual » and the « actual ». *The Commoner*, no 9.
- Suchman, Lucy. 1987. *Plans and situated actions*. Cambridge: Cambridge University Press, 203 p.
- Surowiecki, James. 2004. *The Wisdom of Crowds*. New York: Little Brown, 332 p.
- Thomson Iain. 2000 « What's Wrong with Being a Technological Essentialist ? A Response to Feenberg. » En Ligne
<http://www.sfu.ca/~andrewf/symp4.htm> (Consulté le 10 Mai 2010)
- Thuderoz, Christian et Annie Giraud-Héraud. 2000. *La négociation sociale*. Paris:CNRS éditions, 290 p.
- Thuderoz, Christian. 2000. *Négociations. Essai de sociologie du lien social*. Paris: PUF, 290 p.
- Thuderoz, Christian. Avril 2005. « Ce que produit une négociation collective, ce sont des règles Entretien avec Jean-Daniel Reynaud. » *Négociations*, vol. 2 , no 4, p139 - 159

- Titmuss, Richard. 1972. *The Gift Relationship. From Human Blood to Social Policy*. New York : Vantage Books, 360 p.
- Traverso, Veronique. 2007. *L'analyse des conversations*. Paris: 128. Nathan Université. 128 p
- Tripier, Pierre. 2004. « Migration et tradition pragmatique en sociologie : une relation nécessaire ? » *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, no 3, p. 25-40.
- Turkle, Sherry. 1984. *The second self*. New-York : Simon & Schuster, 362 p.
- Turner, Fred. 2006. *From counterculture to cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the rise of digital utopianism*. University Of Chicago Press. 354 p.
- Urfalino, Philippe 2005. « La délibération n'est pas une conversation » *Négociations*, vol 4, no 2, p 99-114.
- Vandendorde, Christian. 1999. *Du Papyrus à l'hypertexte*. Paris: La Découverte, 271 p.
- Viegas, Fernanda, Martin Wattenberg et Kushal Dave. 2004. « Studying cooperation and conflict between authors with history flow visualizations. » *Conference on Human Factors in Computing Systems, Proceedings of the SIGCHI conference on Human factors in computing systems*. Vienne: ACM Press, p.575-582.
- Vinck, Dominique, (2007). *Sciences et société. Sociologie du travail scientifique*. Paris: Armand Colin, 302 p.
- Vitalis, André et Serge Proulx. 1999. *Vers une citoyenneté simulée. Médias*,

réseaux et mondialisation. Rennes: Apogée, 272 p.

Von Neumann. 1945. Rapport sur l'EDVAC.

Wagner, Christian. 2004. « Wiki: A technology for conversational knowledge management and group collaboration. » *Communications of the Association for Information Systems*. p. 256-289

Wagner, Christian. 2007. « Breaking the knowledge acquisition bottleneck through conversational knowledge management. » *Information Resources Management Journal*, vol. 19, no 1, p. 70-83

Weber, Max. 1917. « Essais sur la théorie de la science » Recueil d'articles publiés entre 1904 et 1917 traduits de l'Allemand et introduits par Julien Freund. Paris: Librairie Plon, 1965, 539 p.

Wenger, Etienne. 1999. *Communities of practice: Learning, meaning, and identity*. Cambridge university press, 342 p.

Winner, Landgon. 1985 « Do Artefacts have politics ? » In *The Social Shaping of Technology*, sous la dir. de Donald A. MacKenzie et de Judy Wajcman, London: Open University Press, 462 p.

Wray, K. Brad. 2009. « The Epistemic Cultures of Science and Wikipedia: A Comparison ». *Episteme* 6, p. 38-51.

Yin, Robert K. 2003. *Case Study Research: Design and Methods*, Thousand Oaks: Sage Publications, 200 p.